

Leur fils, son secret

- Une valse entre tes bras

H@rlequin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Passions

HARLEQUIN

SARAH M. ANDERSON

série L'empire des Beaumont

Leur fils,
son secret

CARO CARSON

Une valse
entre tes bras

Passions

HARLEQUIN

SARAH M. ANDERSON

série L'empire des Beaumont

Leur fils,
son secret

CARO CARSON

Une valse
entre tes bras

SARAH M. ANDERSON

Leur fils, son secret

Traduction française de
FRANCINE SIRVEN

Passions



HARLEQUIN

— Cet endroit est dans un état lamentable, se plaignit Byron Beaumont, et l'écho de sa voix rebondit sur les pierres des murs, comme dans une conversation entre fantômes.

— Fais abstraction de son état actuel, répondit son frère aîné, Matthew, qui avait préféré téléphoner plutôt que de faire le trajet jusqu'à Denver, depuis la Californie, où il filait désormais le bonheur parfait. Essaie plutôt de l'imaginer tel qu'il sera plus tard...

Byron refit le tour du local, un véritable dépotoir donc, tout en essayant de ne pas penser à Matthew ou à ses autres frères aînés, tous soit fiancés, soit mariés. Encore récemment, les Beaumont n'étaient pas vraiment réputés pourtant être des hommes à se marier.

Cela dit, il n'y avait pas si longtemps, lui-même avait bien failli se lancer dans l'aventure. Avant que tout ne lui explose à la figure. Et il en était encore à lécher ses blessures, que ses frères — autrefois bourreaux de travail ou des cœurs — trouvaient de leur côté l'âme sœur.

Une fois de plus, il était le marginal de la famille.

Il soupira et reporta son attention sur le plafond voûté, un peu trop bas par endroits. Des toiles d'araignée pendaient un peu partout et l'ampoule à nu, au milieu de la salle, projetait des ombres menaçantes sur les murs. Des couches de poussière tapissaient les fenêtres en demi-lune par lesquelles on distinguait une jungle d'herbes folles dans la cour. Enfin, il régnait en ce lieu une odeur tenace de moisissures.

— C'est-à-dire ? répondit Byron, narquois. Rasé, j'espère.

— Certainement pas, répondit cette fois son demi-frère Chadwick sur un ton énergique, voire autoritaire, avant de prendre sa fille des bras de sa femme, de manière que celle-ci puisse mieux inspecter les lieux. On est en dessous de la brasserie. A l'origine, l'endroit servait d'entrepôt, mais nous pensons que tu peux en faire quelque chose de beaucoup mieux.

Byron ricana. *Oui, bien sûr.*

Serena Beaumont, l'épouse de Chadwick, le rejoignit pour que Matthew puisse la voir au téléphone.

— Le lancement de la collection de bières aromatisées a été un succès,

grâce au travail de Matthew. Mais nous voudrions que notre brasserie soit plus qu'une brasserie.

— Notre but est de concurrencer la compagnie historique, expliqua Matthew. Beaucoup de nos anciens clients n'ont pas apprécié la façon dont les Brasseries Beaumont ont été rachetées à notre famille. Le but est de fidéliser ces clients avec les pressions Percheron.

— Et dans cette optique, enchaîna Serena avec une douceur saisissante après la dureté de son businessman de mari, nous aimerions proposer à nos clients une prestation qu'ils ne trouveront pas chez notre concurrent direct.

— Phillip réfléchit en ce moment avec notre responsable graphisme pour utiliser son attelage de percherons comme image de marque, mais nous devons rester prudents, remarqua Chadwick.

— Oui, renchérit Matthew. Nous ne pouvons pas choisir les chevaux comme logo, pas encore.

Byron leva les yeux au ciel. Il aurait dû demander à Frances, sa sœur jumelle, de venir pour l'épauler. Car il commençait à se demander dans quelle galère il avait eu la mauvaise idée de mettre les pieds.

— Franchement, vous vous moquez de moi. Vous voulez que j'ouvre un restaurant dans ce trou à rats ? marmonna-t-il en regardant autour de lui, la poussière et la moisissure. Eh bien, désolé de vous décevoir, mais c'est non. Ce local est pourri. Pas question de faire la cuisine dans un tel environnement. Je n'oserais demander à personne de venir manger ici. En tout cas, pas sans masque à oxygène. Ça sent le renfermé, c'est horrible !

— Tu lui as montré l'atelier ? demanda Chadwick à sa femme.

— Non, j'allais le faire, répondit Serena en se dirigeant au fond de la salle vers une lourde porte en bois avec des gonds rouillés, assez large pour faire passer deux percherons et leur chariot.

— Attends, chérie, j'arrive, s'empressa Chadwick en voyant que Serena peinait à déplacer le verrou. S'il te plaît, tiens Catherine un moment, lança-t-il à Byron.

Il se retrouva donc avec un bébé dans les bras. Et, quand Catherine lui fit les yeux doux, il faillit en laisser tomber son téléphone.

— Hé ! fit-il, nerveux.

Il n'y connaissait pas grand-chose en bébés. Catherine fronça son tout petit nez, perplexe apparemment. Il ne se rappelait même plus son âge. Six mois ? Un an ? Aucune idée. Il n'était même pas sûr de la tenir correctement. N'empêche, quand son petit visage se plissa et qu'elle vira à l'écarlate, il devina instinctivement que ce petit bout de chou allait se mettre à pleurer.

— Hé, Chadwick ? Serena ?

Grâce au ciel, Chadwick réussit à ouvrir la porte, et le grincement provoqué par la manœuvre attira l'attention du bébé. Serena vola à son secours et reprit Catherine.

— Merci, dit-elle.

— De rien.

Matthew éclata de rire.

— Quoi ? s'exclama Byron, mal à l'aise.

— Si tu avais vu ta tête, répondit Matthew, hilare. Mais tu n'as donc jamais tenu un bébé dans tes bras ?

— Je suis chef, pas nounou, rétorqua-t-il. Tu as déjà fait revenir des noix de Saint-Jacques à l'huile de truffe ?

Matthew leva les mains en signe de reddition.

— D'accord, d'accord. Rassure-toi, personne ne va t'embaucher comme baby-sitter...

— Byron, l'appela Serena en lui faisant signe de la suivre. Viens voir ça.

Sans grand enthousiasme, il traversa le local froid et humide, et s'engagea sur la volée de marches menant à l'atelier. Et ce qu'il vit lui coupa le souffle.

Changement de décor. L'atelier avait dû être restauré peu de temps auparavant. Des placards en aluminium et des comptoirs en marbre couraient tout le long des murs peints ici en blanc. L'éclairage au-dessus de leurs têtes projetait une lumière crue, presque chirurgicale, sur la salle. Il y avait bien quelques toiles d'araignée ici ou là, mais le contraste avec le local d'à côté était saisissant.

Là, oui, on a quelque chose qui a du potentiel.

— D'après ce que nous savons, intervint Matthew, tandis que Byron examinait les canalisations en cuivre desservant un évier d'environ un mètre de long, les dernières personnes à avoir utilisé cet endroit pour brasser de la bière avaient fait rénover l'atelier. C'est ici que l'équipe de l'époque expérimentait les saveurs.

Byron s'approcha d'une énorme gazinière à six feux, un modèle professionnel.

— Intéressant, admit-il. Mais cet endroit n'est pas équipé pour la restauration. Je ne peux pas cuisiner sur ce type d'appareil. Je suis un professionnel. Pas un débutant. Ici, je devrais repartir de zéro.

Un silence s'ensuivit, que Matthew fut le premier à rompre :

— N'est-ce pas ce que tu veux ?

— Quoi donc ?

— Eh bien... Nous pensions qu'après être parti un an en Europe...

— Tu aurais justement envie de prendre un nouveau départ, acheva Serena avec diplomatie. Dans un endroit à toi. Où toi seul déciderais de tout.

— Mais de quoi parlez-vous ? s'exclama Byron, sidéré.

Il avait travaillé pour Rory McMaken, dans son restaurant prestigieux, le Sauce, à Denver, avant d'en être renvoyé, à cause de sa trop grande créativité. Il avait ensuite quitté le pays, direction la France, puis l'Espagne, écœuré par les critiques de McMaken, comme par celles de la famille Beaumont à propos de son show sur la chaîne Foodie TV.

Du moins était-ce la version du clan. Rien à voir avec la vérité.

Il avait volontairement limité ses contacts avec la famille, au cours des douze derniers mois, excepté avec sa jumelle, Frances, qui lui donnait des

nouvelles. Il avait ainsi appris non seulement que Chadwick avait divorcé, mais qu'il avait épousé dans la foulée son assistante et adopté sa fille. Et aussi que Phillip avait dit « oui » à une dresseuse de chevaux. Frances, de son côté, les avait tenus au courant, leur disant où il se trouvait, ce qu'il faisait.

Une chose était sûre, il était touché par leur attention. S'il avait choisi de disparaître, c'était pour les protéger. Car il avait commis la pire erreur de sa vie. Leona Harper. Et pourtant, ils étaient tous là aujourd'hui, à vouloir le convaincre de revenir s'installer à Denver, en lui proposant ce après quoi il courait depuis si longtemps, à savoir l'occasion de tout recommencer.

Chadwick voulut parler, mais se ravisa et se tourna vers sa femme. Quelque chose d'intense passa entre eux. Quelque chose que Byron ressentit douloureusement, comme de la nostalgie.

— Tu n'as pas besoin de mettre de l'argent sur la table, expliqua Serena. L'avance de fonds sera couverte par la part qui te revient dans la vente des Brasseries Beaumont et les bénéfices des bières Percheron.

— Nous avons acheté l'ensemble des bâtiments, ajouta Chadwick. La location du local ne te coûtera quasiment rien, par rapport aux tarifs pratiqués en ville. Le restaurant devrait te rapporter largement de quoi subvenir aux charges. En fait, tu jouiras d'une indépendance financière totale.

— Et puis, tu pourras faire ce qui te chante, renchérit Matthew. Aménager et décorer l'endroit selon tes goûts, faire la cuisine que tu aimes, hamburger-frites ou machin-choses à l'huile de truffe, comme tu veux. Avec pour seule obligation de proposer des bières Percheron. Sinon, tu as carte blanche.

Byron regarda tour à tour Serena, Chadwick et le visage de Matthew, sur l'écran de son téléphone.

— De la bière au menu ? Sérieux ?

— J'ai préparé une étude de marché avec coûts et bénéfices à la clé, si ça t'intéresse, répondit Serena.

Chadwick ne la quittait pas des yeux, un sourire radieux aux lèvres. Byron n'en revenait pas de voir son frère dans cet état de béatitude.

Et il n'en revenait pas non plus d'avoir envie de s'installer ici. Car il se plaisait à Madrid. Il parlait de mieux en mieux l'espagnol et adorait son travail à El Gallio, ce restaurant dirigé par un chef qui se souciait plus de la cuisine et de ses clients que de son aura dans l'univers impitoyable de la gastronomie mondiale.

Un an s'était écoulé. Une année à travailler dur, dans des gargotes au début, puis des restaurants une étoile au Michelin et aujourd'hui El Gallio, trois étoiles au compteur, l'une des tables les plus prestigieuses au monde. Il s'était fait un nom là-bas, une réputation qui n'avait aucun lien avec son père et les Beaumont, ce dont il tirait une grande fierté.

Plus que tout, il était très attaché à son anonymat, là-bas. En Europe, tout le monde se fichait qu'il soit un Beaumont ou qu'il ait quitté les Etats-Unis, par crainte des rumeurs. Personne ne s'intéressait aux Brasseries Beaumont, aux bières Percheron ou aux exploits de sa famille dans les tabloïds. Personne

n'avait jamais entendu parler de la haine historique qui opposait les Beaumont aux Harper et qui avait conduit à la vente forcée de la brasserie familiale.

Personne ne connaissait Byron et Leona Harper.

Et cela lui convenait parfaitement.

Leona...

S'il décidait de revenir s'installer à Denver, il finirait par tomber sur elle. Il y avait quelque chose d'inachevé entre eux, et une année en Europe n'y avait rien changé. Il voulait la regarder dans les yeux et lui demander pourquoi. Pourquoi lui avait-elle menti pendant près d'un an sur son identité ? Pourquoi avait-elle choisi sa famille contre lui ? Pourquoi avait-elle renoncé à tous leurs projets ? A tout ce qu'il voulait lui donner ?

Il n'avait fait que travailler durant un an, en essayant de l'oublier. Mais, aujourd'hui, il devait se faire une raison, il ne l'oublierait sans doute jamais, ni sa trahison. Ainsi allait la vie. Tout le monde, un jour, avait le cœur brisé, non ?

Il n'aspirait certainement pas à des retrouvailles. A ce qu'elle lui revienne. Pour quoi ? Pour qu'avec son père elle l'anéantisse une fois de plus ?

Mais cela n'excluait pas une petite envie de revanche.

La question était : comment y parvenir ?

A ce moment, il repensa à un détail. Avant que tout s'écroule, Leona suivait des cours de design industriel. Souvent, ils discutaient ensemble du restaurant qu'ils ouvriraient un jour, de la conception du lieu dont elle s'occuperait et lui gèrerait toute la partie cuisine. C'était leur grand projet.

Une année s'était écoulée. Sans doute travaillait-elle aujourd'hui, peut-être même était-elle à la tête de sa propre agence. Il pourrait l'embaucher. Elle se plierait à ses volontés. Il en profiterait pour lui montrer qu'elle n'avait plus aucun pouvoir sur lui. Qu'elle ne pouvait plus le faire souffrir. Il n'était plus ce garçon naïf, aveuglé par l'amour, qui travaillait pour un mégalomane. Il était chef maintenant. Il serait son propre patron. Il dirigerait son propre restaurant.

Et puis, il était un Beaumont, bon sang. L'heure était venue d'agir comme tel.

— Je peux employer qui je veux, pour l'aménagement du local ?

— Bien sûr, répondirent Chadwick et Matthew en chœur.

Byron promena son regard sur l'atelier, puis il se tourna vers la salle du vieil entrepôt.

— Je n'en reviens pas de me lancer là-dedans, marmonna-t-il.

Il aurait pu repartir en Espagne, retrouver cette vie qu'il s'était bâtie, là-bas, loin de son passé. Sauf qu'on n'échappait jamais vraiment à son passé. Et il en avait assez de fuir.

Il regarda ses frères et Serena, tous tellement pleins d'espoir de le voir revenir dans le giron familial.

C'était sans doute une erreur. Mais bon, quand il s'agissait de Leona, il était voué à faire le mauvais choix.

— Entendu.

* * *

— Leona ? résonna la voix de May dans le haut-parleur de son téléphone.

Leona s'empressa de décrocher avant que son patron, Marvin Lutefisk, patron de Lutefisk Design, puisse entendre cet appel privé.

— Oui, c'est moi. Qu'y a-t-il ? Tout va bien ?

— Percy est un peu grincheux. Je me demande s'il ne fait pas encore une otite.

— Est-ce qu'il reste des gouttes de l'autre fois ? soupira Leona.

Elle ne pouvait s'offrir une autre visite à plus de cent dollars chez un médecin qui ausculterait les oreilles de Percy en trois secondes avant de lui rédiger une ordonnance illisible. Mais l'autre option n'était guère meilleure. Si Percy faisait ainsi des otites à répétition, il faudrait se résoudre à une intervention chirurgicale. Or elle n'avait pas le budget, pour une opération.

— Un petit peu, répondit May, manifestement sceptique.

— Bon... J'en rapporterai, promit Leona.

Peut-être pourrait-elle soudoyer l'infirmière et obtenir un échantillon gratuit.

Comme elle le faisait chaque jour depuis la naissance de Percy, elle se laissa aller à penser combien les choses seraient différentes si Byron Beaumont faisait encore partie de sa vie. Cela ne résoudrait pas nécessairement les problèmes de santé du bébé, mais sa sœur May arrêterait peut-être de s'adresser à elle comme si elle avait toujours la solution à tous les problèmes.

Juste une fois, elle aurait aimé pouvoir se reposer sur quelqu'un, au lieu de devoir tout assumer seule. Mais, inutile de rêver, cela ne réglait pas les factures.

— Ecoute, je suis encore au travail. Si son état empire, appelle le pédiatre. Je l'y conduirai demain, d'accord ?

— D'accord. Tu seras à la maison pour le dîner ? N'oublie pas, j'ai cours ce soir.

— Je sais, répondit Leona, avant de voir son patron surgir de derrière la cloison. Il faut que je te laisse, chuchota-t-elle.

— Leona, lança Marvin de sa voix nasillarde tout en glissant son éternelle mèche derrière l'oreille droite. Vous êtes occupée ?

— Je viens juste de parler à un client d'un futur projet, monsieur Lutefisk, répondit Leona avec son plus charmant sourire. Un problème ?

Marvin sourit tout en la dévisageant derrière ses lunettes. Il n'était pas un mauvais patron. Après tout, il lui avait donné la chance d'être quelqu'un d'autre que la fille de Leon Harper, et ça n'avait pas de prix. Elle avait ainsi pu mettre un pied dans le milieu de l'architecture d'intérieur, ce qui était un vieux rêve. S'occuper de la conception et de l'aménagement de restaurants et

de bars, agencer des lieux de vie avec art... Elle ne se contenterait pas éternellement de concevoir des vitrines de magasins et de centres commerciaux. Mais bon, il fallait bien commencer par quelque chose.

— Nous avons une demande, reprit Marvin. Pour une nouvelle brasserie, quartier sud. Lutefisk Design n'assure pas ce genre d'intervention en temps normal, mais le client vous a demandée, vous, expressément.

Elle tressaillit de joie. Un restaurant ? Et, on l'avait demandée, elle, en personne ? Super.

— Hmm, se ressaisit-elle. Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que j'intervienne ? Et, si vous souhaitez vous en occuper personnellement, je serais ravie de pouvoir vous seconder.

Pas facile de faire une telle proposition. Si elle prenait la responsabilité de cette mission, et pas seulement au titre de simple assistante, elle toucherait forcément un pourcentage bien plus élevé sur la commission. Ce qui permettrait de régler les factures de santé de Percy. Et de payer aussi une partie du prêt étudiant de May.

Du calme, pas de précipitation. Marvin ne voyait pas d'un très bon œil que ses collaborateurs lui fassent de l'ombre.

— Notre interlocuteur a été formel, répondit Marvin en repoussant ses lunettes sur son front. C'est vous qu'il veut.

— Vraiment ? Eh bien, c'est super, répondit Leona, malgré sa perplexité.

Comment était-ce possible ? Peut-être l'une de ses dernières prestations, dans une boutique huppée du centre commercial de la 16^e Rue ? La propriétaire avait semblé ravie des modifications qu'elle avait introduites dans le plan initial de Marvin.

— Mais il tient à ce que vous visitiez le site aujourd'hui même. Cet après-midi. Vous êtes disponible ?

Elle faillit s'exclamer : « Bon sang, oui ! », mais réussit à tempérer sa joie au dernier moment. Toutes ces années à essayer de faire rire son père, quand il était d'humeur massacrante, lui avaient appris à dire exactement ce qu'un homme de pouvoir avait besoin d'entendre.

— Eh bien, je dois terminer ce projet pour la papeterie...

— Cela peut attendre, répondit aussitôt Marvin. Allez-y. Regardez si l'affaire est intéressante. Charlene a l'adresse.

Elle attrapa aussitôt son sac et sa tablette, avant d'aller demander l'adresse en question à la secrétaire et de grimper dans sa voiture.

Une brasserie. A l'autre bout de la ville, nota-t-elle en entrant les coordonnées dans son GPS. A part ça, aucune information, comme le nom du propriétaire par exemple, mais sans doute était-ce bon signe. Au lieu d'une rénovation, peut-être s'agissait-il d'une création pour une nouvelle enseigne ? Ce qui signifiait non seulement plus d'heures de travail à facturer, mais aussi la chance de faire de ce projet la vitrine de son talent. A terme, cela lui permettrait de monter sa propre agence.

Le GPS estimait le trajet jusqu'à la brasserie à quarante minutes. Elle

appela d'abord May pour la mettre au courant, puis démarra.

Trente-sept minutes plus tard, après un petit panneau sur lequel on lisait « Bières Percheron », elle s'engagea dans une allée menant à une série de vieux bâtiments en brique. Impressionnée, elle regarda l'immense cheminée d'où s'échappait une fumée blanche. En fait, l'unique signe de vie sur le site.

Bières Percheron... Ce nom lui disait quelque chose. Elle l'avait déjà entendu quelque part. Mais elle n'était pas amatrice de bière. Elle allait donc faire semblant. Elle procéderait ce soir à des recherches sur le Net.

Son GPS la guida sous une passerelle, derrière l'un des bâtiments. Elle se gara sur le parking envahi de mauvaises herbes. Face à elle se trouvait une rampe d'accès qui descendait jusqu'à une porte, grande ouverte.

Parfait. Le bâtiment n'était pas de la première jeunesse. Difficile d'imaginer un restaurant, ici, et il n'y avait aucune autre voiture sur le parking. Etait-ce la bonne adresse ?

Elle afficha son sourire le plus professionnel. Puis, comme surgi d'un rêve, un homme apparut à la porte et commença à gravir la rampe. Le soleil fit soudain ressortir les éclats roux dans ses cheveux, et l'homme lui sourit.

Cette démarche, ces cheveux... Elle les connaissait. Tout comme ce sourire, un peu de guingois et chaleureux. On aurait dit que cet homme se réjouissait de la voir.

Mon Dieu, Byron !

Et soudain, les pièces du puzzle s'agencèrent. Les bières Percheron. C'était le nom de la brasserie que la famille Beaumont avait créée, après la vente de la compagnie familiale. Et elle était bien placée pour savoir que son père était à l'origine de la manœuvre qui avait conduit à ce rachat.

Un sentiment de panique la submergea. Il approchait, la foulée ample, déterminée. Bon sang, s'il approchait un peu trop, il verrait forcément le siège bébé, dans la voiture.

Elle fut prise de vertiges. Elle n'était pas prête à ça. Il l'avait quittée. Au lieu de la croire elle, il avait cru son père, puis il avait disparu. Comme le faisaient tous les hommes Beaumont. Son père l'avait prévenue : une fois qu'ils en avaient terminé avec une femme, les Beaumont rompaient. Et, s'il y avait un enfant dans l'histoire, ils le gardaient.

Elle savait bien que viendrait le jour de la confrontation. Mais là, maintenant ? Aujourd'hui ?

Non, elle n'était pas prête. Elle n'avait pas encore retrouvé sa ligne d'avant la grossesse et portait une tenue passe-partout et bon marché. Elle n'était même pas certaine que Percy n'avait pas régurgité sur son chemisier, ce matin.

Quand elle s'imaginait face à l'homme qui lui avait brisé le cœur avant de l'abandonner, elle se voyait toujours élégante et séduisante. Pas vraiment comme une maman célibataire qui peinait à joindre les deux bouts.

Même s'il était la raison pour laquelle elle en était là.

Alors le laisser voir le siège bébé à l'arrière de la voiture, impossible. S'il

n'était pas au courant pour Percy, elle ne lui dirait rien tant qu'elle n'aurait pas réfléchi à un plan digne de ce nom. Parce qu'il pourrait très bien réagir en Beaumont et exiger sur-le-champ son enfant. Or elle ne voulait pas perdre son fils. Elle ne pouvait pas laisser Byron l'élever pour en faire un Beaumont. Elle devait protéger son bébé.

Aussi, prenant son courage à deux mains, elle marcha à sa rencontre. Mais oh, comme il était beau ! Et que la vie était injuste. Les cheveux plus longs, Byron portait une queue-de-cheval, dont une petite mèche bouclée s'était d'ailleurs échappée. Toujours aussi mince, il semblait néanmoins plus musclé, ce qui lui allait très bien, et il était craquant dans cette chemise blanche, manches retroussées.

Il avait l'air en forme. Non, mieux que ça. Et elle... elle ne ressemblait à rien. Et zut.

Ils se rencontrèrent au milieu du parking, s'arrêtant à moins de deux mètres l'un en face de l'autre.

— Leona, murmura-t-il de sa voix chaude de baryton.

Ses yeux étaient plus bleus, à moins que ce ne soit à cause du soleil. Mais pas question de se pâmer devant son physique. Ce physique était un leurre et lui, un menteur.

— Byron, répondit-elle.

Qu'aurait-elle pu dire d'autre ? *Où étais-tu ? Je te signale que j'ai accouché de ton fils après ton départ. J'hésite, t'embrasser ou t'étrangler ?*

Mais bon, ce n'était pas la fin du monde. Juste l'ex-amour de sa vie, le père de son fils, soudain de retour après un an d'absence. Et apparemment, souhaitant l'embaucher pour un travail. En proie à la colère, elle releva la tête. S'il était de retour, pourquoi ne l'avait-il pas appelée tout simplement ? Pourquoi cette convocation stupide pour un travail ?

A moins... Oui, il n'était pas revenu pour elle. Après tout, il avait fui sans elle en Europe. C'étaient toutes les informations qu'elle avait pu obtenir de la sœur jumelle de Byron. L'Europe, si loin d'elle, une autre planète. Du moins était-ce ainsi qu'elle l'avait ressenti.

Et aujourd'hui, il était de retour soi-disant pour lui confier une mission. Dont elle avait un besoin désespéré. Il ne réapparaissait pas pour la reconquérir et tenter d'arranger les choses entre eux, non. Il n'était pas revenu parce qu'elle lui manquait.

Elle ne cilla même pas quand il promena son regard sur elle, comme s'il s'attendait à ce qu'elle se jette dans ses bras et lui dise combien il lui avait manqué. Elle ne lui donnerait pas cette satisfaction. Certes, l'année qui venait de s'écouler avait été l'une des plus difficiles de sa vie, mais elle n'était plus la jeune fille naïve et exaltée, convaincue que l'amour serait victorieux de tout. Ces douze derniers mois, elle s'était endurcie. Et Byron n'allait pas tarder à s'en rendre compte.

Difficile néanmoins de rester de marbre sous son regard. Il l'avait regardée comme si elle était la plus belle femme de la planète. Même quand

ils travaillaient ensemble dans ce restaurant où se pressait chaque soir la haute société de Denver. Même quand certaines femmes s'extasiaient, séduites par l'homme autant que par son nom, eh bien Byron n'avait toujours eu d'yeux que pour elle.

Elle tressaillit au souvenir de ses prunelles de braise. Les mêmes qu'aujourd'hui.

— Tu as coupé tes cheveux, constata-t-il.

Elle faillit lui révéler qu'elle avait dû se résoudre à les couper parce que Percy tirait dessus quand elle lui donnait le sein, mais se retint à temps. Elle ne lui donnerait rien qu'il puisse utiliser contre elle pour lui faire du mal encore une fois.

— J'aime bien, s'empressa-t-il d'ajouter, comme elle ne répondait rien.

Elle rougit au compliment, faillit un instant se recoiffer d'un geste, avant de se raviser. Elle n'était pas ici pour Byron et il n'était pas là non plus pour elle. C'était un rendez-vous de travail, point barre.

— As-tu vraiment besoin d'un architecte d'intérieur ou m'as-tu fait venir ici juste pour me dire que j'avais changé de coiffure ?

Depuis ton départ. Elle ne prononça pas ces derniers mots, mais, d'une certaine façon, ils résonnèrent entre eux.

Byron fit un pas vers elle. Puis avança la main. Elle retint son souffle quand il lui effleura la joue, comme s'il ne pouvait pas croire qu'elle soit là, devant lui.

Puis il s'empara de sa main gauche et caressa son annulaire, sans bague ni alliance.

— Leona, murmura-t-il de sa voix riche et profonde.

Puis il s'empara de sa main et l'embrassa.

Elle sentit tout son corps s'embraser au contact de ces lèvres sur sa main. Troublée, elle dut même fermer les yeux, avec une certitude ancrée en elle : si elle avait le malheur de plonger ses yeux dans les siens, elle était fichue. Perdue encore une fois.

Il en avait toujours été ainsi. Dès le début, quelque chose l'avait attirée chez Byron Beaumont, quelque chose qu'elle aurait mieux fait de fuir à toutes jambes.

Après tout, pendant des années, son père n'avait cessé de lui marteler sa haine des Beaumont. Elle savait tout ce qu'il y avait à savoir sur Hardwick Beaumont, l'ennemi juré de Leon Harper et de ses héritiers : les Beaumont étaient dangereux, ils séduisaient les femmes, avant de les laisser tomber comme de vulgaires objets usés. Ce qui lui était en effet arrivé.

Alors non, elle ne lâcherait rien. Elle ignora la réaction de son corps, ignora les souvenirs que le seul contact de ces lèvres suffit à raviver. Elle garda les yeux clos et l'esprit concentré sur son travail, qui lui était plus que jamais nécessaire pour élever le fils de Byron seule.

Elle devrait bien évidemment l'en informer. Mais elle ne le pouvait pas. Pas encore. Pas avant qu'elle ne sache à quoi s'en tenir avec lui. Elle n'était

pas prête à oublier ces douze mois de désespoir et de solitude, juste parce que monsieur avait une façon si particulière de murmurer son nom.

Oh mon Dieu, à l'aide !

Quelques secondes d'un silence tendu s'écoulèrent, puis Byron lâcha sa main. Elle ne rouvrit les yeux qu'en le sentant reculer. Il se tenait à distance maintenant et la regardait différemment. Regard plus sombre, presque menaçant. De nouveau, la panique la submergea. Savait-il déjà, pour Percy ? Ou était-il juste en colère qu'elle ne soit pas tombée à ses pieds avec un sentiment de gratitude parce qu'il avait daigné se présenter devant elle ?

— J'ai besoin d'une architecte d'intérieur, expliqua-t-il avec calme, démentant ainsi le message véhiculé par son regard. Je vais ouvrir mon restaurant.

— Ici ?

— Ici, répondit-il, comme résigné. C'est un travail titanesque et je... je voulais savoir si ce genre de mission pouvait t'intéresser.

— Tu t'installas à Denver ? s'exclama-t-elle, avec un peu trop d'empressement.

Car, s'il restait à Denver, alors il devrait être mis au courant, pour Percy. Il leur faudrait trouver une solution, parler de pension alimentaire et de visites et... Non, pas de leur relation. Cette page de son existence était tournée.

Et s'il ouvrait son propre restaurant... Mille pensées se bousculèrent dans sa tête. Son père, Leon Harper, saurait vite que Byron était de retour.

Et alors, il allait déterrer la hache de guerre. Et il reviendrait dans sa vie, alors même qu'elle n'avait pas ménagé ses efforts pour s'affranchir de ses parents. Leon Harper ferait tout ce qui était en son pouvoir pour détruire Byron. Une fois de plus.

— Oui, répondit Byron en lui tournant le dos pour regarder le vieux bâtiment. Je rentre à la maison.

Byron pénétra dans la salle obscure censée devenir un restaurant. *Son* restaurant.

— Nous y voilà. L'endroit faisait office d'entrepôt.

— On dirait plutôt un cachot, remarqua Leona derrière lui.

Mais où avait-il donc la tête ? Cette idée de lui caresser la joue ? De lui embrasser la main ? Cela ne faisait pas partie du plan qui se limitait à l'embaucher pour qu'elle fasse de ce lieu un restaurant, puis à la renvoyer dans son foyer. Au jour et à l'heure de *son* choix. Elle n'avait pas besoin de lui. Il n'avait pas besoin d'elle. Excepté pour son expertise.

Sauf que ça ne s'était pas passé comme prévu. Le seul fait de revoir Leona Harper — et de constater qu'elle ne portait pas d'alliance — avait tout compliqué.

Mais les choses n'étaient jamais simples, avec Leona. La preuve : elle avait fermé les yeux pour ne pas le regarder.

— Pourquoi pas un restaurant à thème, avec un menu « Oubliettes » ? reprit-elle sur le même ton narquois. Tu n'aurais pas de travaux à faire, ainsi.

Il sourit malgré lui. Leona avait toujours été douée pour les contradictions. En règle générale, elle était plutôt pacifique et détestait la confrontation. Mais, lorsqu'elle était seule avec lui, elle pouvait se montrer ironique et sarcastique. Souvent, elle le faisait rire, lui qui se croyait trop blasé, trop cynique pour ressentir quoi que ce soit. Pourtant, il riait avec elle. Et des sentiments, il en avait eu, pour elle.

Il l'avait aimée. Ou cru l'aimer. Mais ça n'avait peut-être été qu'un jeu de dupes, une nouvelle péripétie dans l'éternelle guerre qui opposait les Harper aux Beaumont. Car elle ne lui avait jamais dit qui elle était, jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

— Bien, dit-elle. Si tu ne veux pas une chambre des tortures, que veux-tu ?

— Ça m'est égal.

— Un peu de sérieux, Byron, répliqua-t-elle.

— Je suis sérieux. Je te fais confiance. La seule obligation, c'est l'inscription de notre bière à la carte des boissons. Sinon, je suis ouvert à

toutes les suggestions pour le restaurant lui-même.

Serrant sa tablette, elle le dévisagea.

— Tu dois bien avoir une petite idée de ce que tu veux, finit-elle par insister.

Il s'éloigna de quelques pas. Tout ça n'était peut-être pas une si bonne idée, en fin de compte. Mais bon, Leona n'avait-elle pas toujours été une mauvaise idée ?

— Bien sûr. J'ai toujours su ce que je voulais... Même si je l'ai rarement eu. J'ai l'habitude...

A ces mots, elle fut prise d'une quinte de toux, et cela n'avait rien à voir avec la poussière. Il se rendit dans sa future cuisine, bien décidé à ne pas se laisser troubler. Jamais il n'aurait dû lui demander de venir. Il était plus en sécurité en Espagne, où elle n'était qu'un souvenir. Pas une femme de chair et de sang, qui savait lui faire perdre la raison.

Or la raison, justement, avait toujours consisté à maintenir une certaine distance entre les Beaumont et les Harper. Une sorte de no man's land. Avant que lui ne franchisse la frontière sans le vouloir.

Il ouvrit les portes de l'atelier et alluma la lumière.

— Cette pièce a besoin d'un sérieux coup de neuf, annonça-t-il.

Il lui était impossible de réparer le passé, de revenir sur ses erreurs. En revanche, il pouvait éviter de les reproduire. En se concentrant sur ce projet. N'était-ce pas la raison de leur présence dans ce sous-sol poussiéreux, d'ailleurs ? Oui, il devait trouver un moyen d'être lui-même ici, d'imposer son nom et son style. Et, par la même occasion, il ferait comprendre à Leona Harper qu'elle n'exerçait plus aucun pouvoir sur lui.

— Je vois, marmonna-t-elle en réalisant quelques clichés avec sa tablette. As-tu déjà décidé d'un menu ?

— Non. J'ai accepté ce projet hier seulement. En fait, à cette heure, je devrais être dans l'avion pour Madrid.

— Madrid ? C'est là que tu vivais ?

Evidemment, elle l'ignorait. Sans doute n'avait-elle même pas pris la peine de chercher à savoir où il se trouvait.

Pourtant, il perçut dans sa voix comme une nuance de doute. Intrigué, il lui fit face. Elle planta dans ses yeux un regard vrai cette fois, sans cachotteries et qui exprimait la surprise, le désarroi. Les désillusions.

Bienvenue au club.

— Oui. Mais d'abord, j'ai passé six mois en France. Avant de m'établir en Espagne.

Elle baissa les yeux sur sa main gauche.

— Es-tu... ?

— Non, lâcha-t-il. J'ai beaucoup travaillé.

— Ah, soupira-t-elle, et il s'apprêtait à lui tourner le dos quand elle ajouta : Où as-tu travaillé ?

— Tu te souviens de George ?

— Le vieux chef de ton père ?

Pour une raison mystérieuse, le fait qu'elle se rappelle qui était George le détendit un peu. Elle n'avait pas oublié. Pas complètement.

— Oui. Un de ses bons amis au Cordon-Bleu m'a offert un travail à Paris. Puis j'ai entendu parler de l'ouverture d'un restaurant à Madrid, El Gallio.

Elle écarquilla les yeux.

— El Gallio ? Mais c'est un restaurant trois étoiles !

Il se détendit encore un peu plus. Elle se souvenait aussi de ça ? Mais bon, sa réaction faisait probablement partie de cet arsenal de ruse mis au point par les Harper pour saboter toute initiative des Beaumont. N'empêche, il ne put s'empêcher d'être touché.

Durant des mois, Leona et lui avaient parlé de ces restaurants du monde où ils rêvaient d'aller manger, de celui qu'un jour ils ouvriraient, ensemble. Elle se chargerait de l'aménagement et de la décoration, lui de la cuisine. Ce serait toujours mieux que de travailler pour cet exploiteur de Rory McMaken.

— Tu quittes El Gallio pour ouvrir ton propre restaurant ici ? demanda Leona, l'arrachant à ses pensées.

— C'est fou, non ? répliqua-t-il en regardant autour de lui. Attention, j'ai beaucoup aimé l'Europe. Tout le monde là-bas se moquait que je sois un Beaumont. J'étais juste Byron, le chef. Et ça, c'était une grande bouffée d'air libérateur.

Oui, là-bas, il était libéré des drames à répétition de la famille, libéré de la haine entre Harper et Beaumont.

— Cela a dû être une expérience fantastique, murmura-t-elle sur un ton mélancolique.

— Oui, j'ai beaucoup hésité à revenir. Mais c'est une opportunité que je ne peux pas laisser passer. Une chance d'avoir mon rôle à jouer dans les affaires de la famille, tout en préservant mon indépendance.

— Je vois. Tu as donc décidé d'être un Beaumont, finalement, précisa-t-elle, songeuse, comme si cela confirmait ses pires craintes.

Elle ne s'en sortirait pas en le faisant culpabiliser. Culpabiliser pour quoi, d'ailleurs ? C'était lui, la victime, dans l'histoire. Elle lui avait menti sur son identité, et pas seulement une fois, mais pendant une année entière. Puis, à la seconde où son père l'avait exigé, elle l'avait rejeté. Mais tout cela faisait évidemment partie du plan. A peine avait-il quitté le pays que Leon Harper lançait une OPA sur les Brasseries Beaumont. Sans doute avait-il demandé à sa fille de séduire l'un des fils du clan, dans le but de le pousser à partir.

Autrement dit, si quelqu'un devait se sentir coupable, c'était elle. Lui n'avait jamais menti sur son nom ou sa famille. Il n'avait jamais fait de promesses en l'air. Dire qu'il était sur le point de la demander en mariage, juste avant qu'elle ne le trahisse.

— J'ai toujours été un Beaumont, répondit-il avec fermeté. Un nom que j'assume, moi...

Il n'aurait pas dû lâcher ce propos, mais ce fut plus fort que lui. Il était le

patron, ici. Elle travaillait pour lui. Sur le plan affectif, il n'avait pas besoin d'elle. Si elle projetait d'inverser les rôles, elle ferait mieux d'oublier ça tout de suite.

Elle détourna les yeux.

— Bref, reprit-il, en se concentrant sur le restaurant. Il y a tout à faire ici et j'aimerais... Je me souviens qu'il fut un temps où nous discussions souvent d'un restaurant...

Elle fixait obstinément la pointe de ses chaussures ; à ce moment elle ferma même les yeux.

Il se rappelait très clairement cette expression. Entre résignation et défaite. Comme la fois où Leon Harper s'était présenté en personne au Sauce, congédiant sur-le-champ Byron et exigeant de Leona qu'elle rentre à la maison avec ses parents, tout de suite. A ce moment-là, Leona avait baissé les yeux et, lui, il avait murmuré : « Chérie » et...

Et aujourd'hui, elle était là, devant lui.

— Si tu ne veux pas de ce travail, pas de problème. Je connais l'inimitié qui règne entre les Harper et les Beaumont et je ne voudrais pas provoquer la fureur de ton père...

Il ne put prononcer le mot « père » sans ricaner avec mépris.

— Je veux..., commença-t-elle, haletante.

Elle avait parlé si bas qu'il l'entendit à peine. Il fit alors un pas vers elle.

Grossière erreur. En un éclair, le parfum de Leona, avec ses effluves de rose mêlés de vanille, le transporta dans un autre temps, un autre lieu, où il n'avait pas encore découvert qu'elle ne se contentait pas de porter le nom de Harper. Elle était la fille de Harper.

Incapable de se retenir, il se pencha vers elle. A la seconde où elle avait été embauchée au Sauce comme serveuse, elle avait agi comme un aimant sur lui.

— Que veux-tu, Leona ?

— Je dois te dire une chose, chuchota-t-elle, encore une fois. Il faut...

Il posa une main sur elle, deuxième erreur. Mais manifestement, elle était perturbée. Il prit son visage entre ses mains et l'obligea à le regarder.

— Quoi donc ? Que faut-il ?

Elle laissa échapper un soupir et quelque chose traversa ses yeux noisette à ce moment-là, une certaine satisfaction. Il sentit sa gorge se nouer. En dépit de ses mensonges et de sa trahison, de leur brutale séparation et d'une année entière à mille lieues l'un de l'autre, en dépit de tout ça, donc, il la désirait encore.

— Je dois te dire que, oui, je veux cette mission, répondit-elle doucement. Il me faut ce travail, Byron.

Elle ne l'embrassa pas, n'exprima aucun regret pour lui avoir préféré sa famille. Elle ne lui demanda pas de lui pardonner ses mensonges. Elle resta là, sans rien ajouter.

Bien, ça ne pouvait pas être plus clair. Elle était ici pour le travail. Pas

pour lui.

* * *

Son cœur battait si fort, elle n'était même pas sûre de respirer encore.

Après avoir retiré la main de son visage, Byron lui avait tourné le dos pour aller examiner la gazinière, l'abandonnant, littéralement pétrifiée.

S'il restait à Denver, il devrait être mis au courant. Plus elle tarderait à lui dire... eh bien, plus ça serait pire.

Même si, franchement, elle voyait mal comment la situation pourrait encore empirer, Byron l'embauchant pour concevoir un restaurant, puis soufflant le chaud et le froid, entre regards torrides et mépris.

Cette pensée la mit en colère. Quel besoin avait-il de l'engager pour la voir ? Il aurait pu appeler. Lui envoyer un texto.

La colère lui fit du bien, lui redonna de l'énergie. Elle n'était plus la petite fille sans défense, sous l'emprise des hommes de sa vie. Tout ça, c'était terminé. Elle avait échappé à son père, était mère d'un petit garçon et avait plutôt bien mené sa barque sans Byron. Et lui... D'un regard, il avait le pouvoir de la faire trembler sur ses jambes. Et alors ? Quelle importance ? Il l'avait abandonnée. Elle n'était là que pour le chèque. Pas pour lui.

Elle ne pouvait pas lui parler de Percy. Pas tant qu'elle ne serait pas sûre de ses intentions. Elle avait passé l'année à se bâtir une vie somme toute heureuse, faisait un travail qu'elle aimait, avait une famille qu'elle adorait, avec May et Percy. Elle avait passé cette année libre de faire ses choix, de vivre sa vie. Elle n'était plus la fille obéissante de Leon Harper. Et elle avait arrêté de rêver d'épouser un jour Byron Beaumont. Elle était juste elle-même, Leona Harper, et c'était ce qui comptait. Elle ne devait pas l'oublier.

— Bien, commença-t-elle, avant de toussoter pour s'éclaircir la voix. J'aimerais avoir un menu. Pas quelque chose de définitif, non, mais j'aurais besoin de savoir quelle orientation tu vas donner à ta cuisine, plutôt steak-frites ou grande cuisine ? Cela m'aidera dans mes choix pour l'agencement et la décoration.

— Quelque chose entre les deux, répondit-il tout de suite. Une nourriture accessible servie avec de la bière, mais plus élaborée que le steak-frites. Je veux un restaurant différent des autres... Différent de ça, ajouta-t-il en promenant le regard dans l'entrepôt poussiéreux.

— Bien, c'est un bon début. Quoi d'autre ?

— J'ai cuisiné une foule de choses en Europe que je n'avais jamais cuisinées ici, des ingrédients du cru. J'ai appris des techniques très innovantes.

— Des idées de plats ? demanda-t-elle tout en prenant des notes sur sa tablette.

— Quelques-unes.

Elle attendit mais, comme il n'entrait pas dans les détails, elle le regarda.

— Quoi, par exemple ?

— Pourquoi ne passes-tu pas à la maison demain suggéra-t-il alors, en évitant son regard. Je pourrais te préparer un menu dégustation ? Tu me diras ce qui te semble capable de marcher ou pas.

Elle devait refuser et insister pour que leur collaboration reste limitée à l'enceinte de ce bâtiment.

— A la maison ?

— Le domaine Beaumont. Je vis là-bas en attendant de trouver quelque chose... Si tu peux supporter de pénétrer dans le repaire des Beaumont, bien sûr, ajouta-t-il avec un regard auquel elle n'avait jamais su résister.

— Je t'ai bien supporté, toi, non ? répliqua-t-elle.

Pas question qu'il lui donne le mauvais rôle ou la fasse passer pour une lâche. C'était lui qui était parti. Et elle qui s'était retrouvée seule, à devoir tout gérer.

Il ne répondit pas sur ce point, ce qui ne l'étonna pas outre mesure ; en revanche, il lui adressa un sourire nonchalant, avant de marmonner :

— Alors disons 18 heures ?

Elle réfléchit rapidement à son emploi du temps. May avait cours, ce soir, mais demain elle devrait pouvoir rester avec Percy.

— Qui d'autre se trouvera là-bas ? demanda-t-elle.

Peu importait ce qui était arrivé entre Byron et elle, cela ne changeait rien au fait que les Harper et les Beaumont se haïssaient.

— Chadwick et sa famille vivent là-bas à plein temps, mais ils mangent plus tard. Frances, qui vient juste de s'y installer, reste rarement à la maison. Deux de mes demi-frères vivent toujours au domaine, cependant, là encore, chacun à son rythme. Nous devrions être seuls.

L'espace d'une seconde, l'idée complètement folle d'amener Percy avec elle lui traversa l'esprit, mais elle l'écarta bien vite. Les Beaumont étaient connus pour garder les enfants issus de leurs liaisons. Son père le lui avait répété sans relâche. Hardwick Beaumont quittait les femmes, mais conservait les bébés, empêchant même les mères de revoir leurs enfants. C'était ce qui était arrivé à Byron et à ses frères et sœurs. Il n'avait connu sa mère que bien plus tard.

Elle avait eu beaucoup de chagrin pour lui, quand il lui avait raconté cette histoire. Elle l'imaginait petit garçon, dans cette grande maison sans amour. Mais aujourd'hui, elle n'était plus dupe. Il ne cherchait pas sa sympathie. C'était une façon de la mettre en garde. Elle devait rester vigilante.

Alors non, elle n'amènerait pas Percy. Pas avant d'être tout à fait sûre de la réaction de Byron lorsqu'il apprendrait qu'il était père d'un bébé de cinq mois. Pas avant de savoir s'il déciderait que le petit garçon appartenait aux Beaumont et pas aux Harper.

Bien sûr, Byron devrait savoir, mais elle ne pouvait pas risquer de perdre son fils.

— Entendu pour demain à 18 heures, concéda-t-elle. Je pourrais te

suggérer quelques idées. Tu me diras ce que tu en penses...

Son téléphone sonna : un texto de May lui rappelant son cours du soir.

Un long silence s'ensuivit, durant lequel Byron la regarda avec des yeux si brillants qu'elle en fut éblouie. Puis son regard prit un autre éclat, beaucoup moins chaud, et devint si froid, si polaire, qu'elle en tressaillit.

— Non, lâcha-t-il entre ses dents. Je n'attends rien d'autre, venant de toi.

Elle voulait une réponse, elle l'avait.

Même si ce n'était pas celle qu'elle désirait entendre.

- 3 -

— Ta sauce est en train de brûler...

Byron sursauta.

— Et zut !

Il courut baisser le feu sous la casserole, se maudissant au passage pour cette erreur digne d'un débutant.

Juché sur son tabouret, sa place depuis trente-cinq ans, George Jackson rigola. George en avait vu passer des mères et des belles-mères, avec dans leur sillage toujours plus d'enfants. Etre un Beaumont signifiait vivre dans l'incertitude constante. Excepté en ce qui concernait la cuisine. Excepté en ce qui concernait George, le chef. Bien sûr, son visage métis était tout ridé maintenant et ses cheveux avaient blanchi. Mais, à part ça, il était resté le même : un homme digne de ce nom, l'un des rares à n'avoir jamais roulé les Beaumont. Pas même Hardwick. Sans doute était-ce pour cette raison que le patriarche ne s'en était jamais séparé et que Chadwick l'avait gardé à son service, après la mort de leur père. George était l'honnêteté, l'humanité même. Pas hypocrite pour un sou.

— Mon garçon, tu n'as pas l'air au mieux de ta forme.

— Mais si, je vais bien, mentit Byron.

Mais George le connaissait trop pour s'en laisser conter.

— Pourquoi tant d'efforts pour impressionner cette fille ? enchaîna le vieil homme. Je croyais que tu avais quitté la ville à cause d'elle.

— Mais je ne cherche pas à l'impressionner, protesta Byron en remuant sa sauce à moitié brûlée. Nous travaillons ensemble. C'est elle qui va s'occuper de l'aménagement du restaurant. Je réfléchis donc à des plats susceptibles de figurer au menu. Je ne cherche pas du tout à l'impressionner.

— Non, bien sûr que non, ricana de nouveau George. Vous, les hommes Beaumont, vous êtes tous les mêmes, ajouta-t-il avec un haussement d'épaules.

— Je n'ai absolument rien en commun avec mon père et tu le sais, rétorqua Byron tout en vérifiant le rôti, dans le four. Je ne me suis jamais marié et je n'ai aucun enfant légitime ou pas dans la nature.

— Blablabla, tu es exactement comme ton père. Et comme Chadwick, qui

s'est installé ici avec sa seconde épouse. Aucun de vous n'est honnête envers lui-même, en matière de femmes... Enfin, Chadwick cette fois, peut-être pas. Mme Serena est différente. J'espère seulement que ton frère ne va pas tout gâcher. Bref, pour moi, vous êtes tous des imbéciles.

— Merci, George, cette remarque me va droit au cœur.

On entendit à ce moment le carillon de la porte d'entrée.

— Surveille la sauce, tu veux bien ? demanda Byron en sortant en courant de la cuisine.

Le domaine Beaumont était une immense bâtisse construite par son grand-père, John Beaumont, après la Prohibition et la Seconde Guerre mondiale, quand la bière était redevenue légale, au retour des soldats impatients de se désaltérer. Vingt années durant, les Brasseries Beaumont avaient peiné à rester à flot puis, du jour au lendemain, John s'était mis à amasser plus d'argent qu'il ne pouvait en compter. Il avait agrandi le site de la brasserie et, dans la foulée, le domaine, en bâtissant un véritable château de plus de mille cinq cents mètres carrés, histoire de ridiculiser les villas et propriétés des barons de l'industrie. Tourelles, vitraux et gargouilles, rien n'était trop beau pour un Beaumont.

Cette maison, Byron l'avait toujours eue en horreur, il avait toujours détesté l'effet qu'elle produisait sur les gens qui l'habitaient. Le domaine était toxique, hanté par les fantômes de John et de Hardwick. Il ne comprenait pas que Chadwick ait insisté pour y vivre avec sa famille.

Byron n'avait même pas pris la peine de défaire toutes ses valises. Pas question de s'éterniser entre ces murs. Il se trouverait un appartement à proximité de la brasserie Percheron. En attendant, il avait passé les trois quarts de son temps dans la seule pièce qui était toujours restée un havre de paix, à l'abri des coups de griffes et des drames, la cuisine.

Dans sa précipitation, il évita de justesse Chadwick qui descendait pour aller ouvrir.

— Je m'en occupe, lança Byron en prenant les devants.

— Tu attends de la compagnie ? s'enquit son frère qui déjà s'apprêtait à remonter.

— C'est l'architecte d'intérieur, répondit-il, trop heureux de pouvoir se cacher derrière cette vérité. J'ai préparé un menu dégustation pour qu'elle puisse se faire une idée du style de restaurant que je recherche.

— Ah, bien... Autre chose que je devrais savoir ?

Chadwick l'observa, avec ce regard sévère qui lui donnait toujours l'impression de ne pas faire ce qu'il fallait.

Byron se figea et la sonnette retentit de nouveau.

— George prépare une croustade aux pommes pour ce soir, répondit-il.

Etrangement, Chadwick sourit. Quand ils étaient enfants, son frère ne souriait jamais ou très peu. Hautain, toujours grave et sérieux, il était le fils préféré de leur père et lui, Byron, le garnement qui ne pensait qu'à jouer à la cuisine.

— Si tu as besoin de moi, n'hésite pas, lâcha finalement Chadwick en montant les marches.

Et ce fut tout. Pas de sermon, même pas un regard dédaigneux.

— Entendu, promit-il, attendant que son frère ait disparu à l'étage pour ouvrir la porte.

A la vue de Leona, quelque chose se dénoua dans sa poitrine. Non qu'elle soit habillée en femme fatale, elle portait en fait un tailleur de femme d'affaires, mais pour la première fois il se rendit compte combien elle avait changé en un an. Pas uniquement ses cheveux, quelque chose de plus profond. *Peut-être qu'elle a su tourner la page, contrairement à toi*, lui susurra une petite voix.

Possible. Il n'en restait pas moins qu'il était heureux de la voir. Il aurait pourtant dû la détester, elle et tous les Harper, ces filous et fieffés menteurs. *Surtout, ne pas perdre de vue ce détail.*

— Hello ! Entre.

Elle hésita. Pas une fois durant leur liaison, il ne l'avait invitée au domaine, pas même pour visiter les lieux. C'était l'une des raisons pour lesquelles elle l'attirait autant. Elle se fichait complètement de la fortune, de la renommée des Beaumont.

A l'époque, il n'avait pas compris l'origine de ce désintérêt : elle-même appartenait à une grande et riche famille, c'était aussi simple que cela. Quel imbécile il avait été !

— Merci, répliqua-t-elle en pénétrant dans l'entrée. Oh ! c'est magnifique, ajouta-t-elle en regardant les plafonds avec voûtes en brique et lustres en cristal.

— Pas vraiment mon style, marmonna-t-il.

Ils traversèrent le rez-de-chaussée, passant devant la petite salle à manger et le salon, le parloir des hommes, celui des femmes et la bibliothèque. Puis ils prirent à droite dans le couloir et descendirent les six marches menant à la cuisine sans échanger un mot. Il ne connaissait pas la demeure Harper — Leona ne l'y ayant évidemment jamais invité — mais il en était sûr, ce luxe, cette opulence, Leona en avait l'habitude. Et puis, il n'avait pas très envie d'évoquer ses souvenirs d'enfance, ici, assombris de disputes perpétuelles entre ses parents et de repas gâchés.

— Nous y voilà, dit-il en ouvrant la porte de la cuisine à Leona.

Elle pénétra dans la pièce. Le soleil de cette fin d'après-midi se reflétait sur le comptoir et la vue sur les Rocheuses à cette heure était superbe. Il régnait ici une douce chaleur. Une atmosphère bienveillante.

— C'est magnifique ! s'exclama-t-elle en le regardant, les yeux brillants.

L'espace d'une seconde, il en oublia presque qu'elle lui avait brisé le cœur. Il retrouva *sa* Leona, la femme à laquelle il avait confié ses pensées les plus secrètes, ses sentiments.

— Moi, c'est George, se présenta George, derrière le comptoir.

Surprise, Leona recula, entrant en collision avec Byron, qui, d'instinct,

glissa un bras autour de sa taille pour la retenir. Aussitôt, au contact de son corps contre le sien, une chaleur intense — et peut-être quelque chose en plus — circula entre eux et il dut se faire violence pour ne pas poser la bouche sur sa nuque, à l'endroit qu'elle affectionnait tout particulièrement.

— George ! s'exclama-t-elle en s'arrachant à lui. J'ai tellement entendu parler de vous ! Comme je suis heureuse de faire enfin votre connaissance.

Puis, à la surprise de Byron — et de George, vu son expression —, Leona se précipita pour serrer le vieil homme entre ses bras.

— Eh bien, marmonna George, sous le choc. Moi aussi, j'ai enten...

Il s'interrompt en voyant Byron secouer la tête.

Byron laissa échapper un soupir de soulagement. George était le seul à connaître toute son histoire avec Leona. Il n'en avait même pas parlé à Frances.

— George me donne des conseils, pour le menu, expliqua-t-il quand Leona lâcha le vieil homme. Il va dîner avec nous.

— D'accord...

Pour une raison connue d'elle seule, Leona parut... déçue.

S'attendait-elle à un dîner en tête à tête ? Elle n'était pas habillée pour ça. De toute évidence, elle était venue directement de son travail. Mais il n'était pas question de rendez-vous romantique entre eux. Ni aujourd'hui, ni demain. Si c'était ce qu'elle espérait, elle n'était pas au bout de ses surprises.

Un minuteur sonna et il revint sur terre. Il avait du pain sur la planche.

— Il s'agit d'un repas style tapas. Une série de plats différents, de petites portions, expliqua-t-il en invitant Leona à s'asseoir sur un tabouret, en face de George. Chadwick conserve ici toutes les bières Percheron, nous pourrons donc tester les associations. Il ouvrit l'un des trois réfrigérateurs que comptait la cuisine, celui réservé aux boissons. Que puis-je t'offrir ?

— Je ne bois pas, répondit Leona.

Il la dévisagea. Voilà qui était inattendu. A l'époque, ils avaient l'habitude d'accompagner tous leurs repas d'une bouteille de vin. *Bizarre*.

— Je vais te donner un verre d'eau, dans ce cas.

Puis il se mit au travail, disposa dans différentes assiettes les tranches de gigot d'agneau braisé, les croquettes de jambon serrano, puis ce fut le coq au vin, la ratatouille, l'espadon aux fines herbes et les émincés de canard confit. Il versa ensuite dans des coupelles la soupe vichyssoise, le gaspacho et la soupe à l'ail castillane. De son côté, George découpa le pain en fines tranches et arrangea dans un plat des chips de betterave faites maison, à l'huile de truffe.

Leona prit chaque plat en photo et nota plusieurs informations.

— Je ne sais pas encore si je vais mettre le hamburger-frites au menu, déclara-t-il tout en nappant les pointes d'asperges de sauce hollandaise. Qu'en penses-tu ?

— C'est un plat qui marche toujours, répondit-elle. Si ça ne te gêne pas pour préparer tes autres spécialités...

— Oui, le rendement, toujours le rendement, soupira-t-il.

Ils s'assirent. Et Leona le regarda, les joues en feu.

— Il y a longtemps que tu n'as pas cuisiné pour moi.

Il n'eut pas le temps de répondre, car George le devança.

— Pareil pour moi, renchérit le vieil homme en goûtant un morceau de canard confit. Fameux, mon garçon. Tu as fait de sérieux progrès. Au début, à peine s'il savait préparer un bol de céréales, expliqua-t-il à Leona.

— Hé ! Mais j'avais cinq ans !

— Quatre, le corrigea George qui reporta son attention sur Leona. Il voulait toujours plus de cookies ; alors, un beau jour, je lui ai dit que l'on n'avait rien sans rien. C'est comme ça qu'il s'est retrouvé de corvée de vaisselle.

Leona sourit à George, avant de décocher un regard plein de reproches à Byron.

— Tu ne m'avais jamais raconté ça.

— Dans un premier temps, il a rechigné à la tâche. Mais il aimait trop mes cookies aux pépites de chocolat. Quelques semaines plus tard, il est revenu me voir, après...

George se tut, songeur.

Byron sut tout de suite à quoi le vieil homme faisait référence. Ce jour-là, au dîner, une violente dispute avait éclaté entre ses parents, insultes et assiettes volant dans tous les sens. Chadwick avait d'ailleurs failli en recevoir une en plein visage. Frances et Byron avaient quant à eux réussi à esquiver la soupe, puis ils s'étaient mis à pleurer, et leur père les avait grondés.

Byron s'était alors levé, ne voulant qu'une chose, fuir ces cris, cette violence. Frances l'avait suivi et ils s'étaient réfugiés dans la cuisine, l'endroit le plus sûr de la maison, là où son père ne mettait jamais les pieds. Frances avait eu droit à un verre de lait et un cookie, mais cela n'avait pas suffi à Byron. Il avait besoin de quelque chose de plus pour oublier les insultes et le stress, même s'il n'en était pas conscient à ce moment-là, pensant avoir juste besoin d'être rassuré.

Faire la vaisselle avait fini par l'occuper assez pour chasser de son esprit la scène du dîner. Puis George lui avait donné un cookie, avec des compliments pour son travail, avec une tape affectueuse sur l'épaule, en lui promettant de lui apprendre à cuire les cookies. Byron s'était alors senti beaucoup mieux.

— Oui, admit-il en souriant. Pour les cookies de George, j'aurais fait la vaisselle tous les jours.

— Tu n'étais d'ailleurs pas très doué, remarqua George en riant.

— Oui, mais je me suis amélioré au fil du temps. Tiens, goûte donc le gaspacho, ajouta-t-il en servant une louche à Leona. Malheureusement, vu que je n'ai pas trouvé de poivrons frais, il n'est pas aussi bon qu'en Espagne.

— Tu sais, mon garçon, marmonna George, les légumes frais, à Denver, personne ne connaît.

— Mmm, approuva Leona avec délices qui baissa les yeux quand Byron la surprit en train de lécher sa cuillère. George a raison, mais il suffira d'inscrire « produits locaux » sur la carte, avec peut-être le nom de l'exploitation dont ils sont issus et tout le monde comprendra qu'il s'agit d'aliments de premier choix.

— Je pensais peut-être créer mon propre potager, à côté du restaurant.

— Vraiment ? ! s'exclama Leona. Cela ferait un fantastique argument de vente !

Il adorait quand elle le regardait comme ça, même si, il en était conscient, il ne le devrait pas. Mais se retrouver avec elle, à discuter tranquillement des projets qu'il avait pour le restaurant qui ouvrirait d'ici quelques mois... Oui, elle lui avait manqué. Tout le temps. Oui, il le savait, il ne pouvait se permettre de tomber encore une fois sous son charme — et risquer de voir voler son cœur en éclats — mais, en cet instant, il eut juste envie de glisser son bras autour de ses épaules et de la serrer contre lui. Pourtant, ce serait courir à sa perte. Car c'était dans la nature des Harper de chercher à détruire les Beaumont.

Néanmoins, à la regarder déguster le plat qu'il avait préparé pour elle, à bavarder et à rire avec George, il se sentit prêt à affronter tous les dangers.

Tout fut absolument délicieux. Leona apprécia particulièrement les croquettes, une grande première pour elle. Oui, jusqu'ici, la soirée se déroulait dans une atmosphère gourmande et amicale. Paisible.

Un problème cependant persistait. Elle n'avait toujours pas parlé de Percy à Byron. Et, tandis qu'elle se délectait des histoires de George sur la façon dont Byron avait appris, enfant, les rudiments de la cuisine, elle tentait de réfléchir à la meilleure façon de lui communiquer la nouvelle, sans pour autant courir le risque de perdre Percy.

Byron servit trois desserts — un gâteau aux amandes sans gluten, des pêches au vin et au yaourt, et un flan à la vanille parfum lavande. Elle regarda ses notes. Plats végétariens, avec option sans gluten, mais aussi hamburgers. Une carte adaptée à tous les palais.

— Tu aimes les pêches, non ? demanda-t-il en lui en servant une moitié.

— Oui, en effet, répondit-elle, avant de le regarder, presque contre sa volonté.

Byron se tenait juste là, à côté d'elle, au point qu'elle pouvait sentir la chaleur de son corps. Il se souvenait bien sûr qu'elle adorait les pêches. A une époque, il lui en préparait sous forme de croustade ou grillées, avec une boule de glace. Tout ce qui lui passait par la tête. Et rien que pour elle.

— Merci, murmura-t-elle.

— J'espère que la sauce au vin ne te dérange pas, ajouta-t-il, sans s'éloigner. J'ignorais que...

— Non, c'est parfait.

Elle était amatrice de vin autrefois. Ils avaient l'habitude de s'ouvrir une bouteille, le soir, quand ils dînaient ensemble, avant de terminer la nuit à se délecter l'un de l'autre. Mais elle n'avait pas bu une goutte d'alcool durant sa grossesse, et ensuite elle avait choisi d'allaiter son bébé.

Il resta tout près d'elle encore un moment. Retenant son souffle, elle se retrouva bientôt hypnotisée par son regard. Toute sa stratégie — ne pas oublier qu'il l'avait abandonnée, confirmant ainsi les dires de son père et, surtout, qu'il pourrait bien lui ravir son enfant —, tout cela se dissipa quand il plongea ses yeux dans les siens. L'espace d'une seconde, il n'y eut plus

qu'elle et lui.

Jusqu'à ce que quelqu'un fasse irruption dans la cuisine. Byron sursauta quand la porte claqua.

— George ! appela une voix féminine. Avez-vous vu... ? Oh ! tu es là !

Leona regarda derrière elle et son cœur s'arrêta. Frances Beaumont se tenait juste à quelques mètres, dans une magnifique robe de soirée verte, talons aiguilles aux pieds.

— Byron, j'ai dû t'envoyer une centaine de textos dans la journée, soupira la jeune femme avant de se taire, les yeux rivés sur Leona.

Toutes deux avaient eu l'occasion de se croiser, par le passé. Frances l'aimait bien, à l'époque. Mais tout cela était si loin.

— Frances... tu te souviens de...

— Leona, répliqua l'intéressée, avant d'attraper son frère par le bras pour l'attirer un peu à l'écart. Que fait-elle ici ? ajouta-t-elle entre ses dents.

Leona reporta son attention sur les desserts, l'estomac soudain noué.

— Et tu lui fais confiance ? Mais tu as perdu la tête !

Cette fois, Frances n'avait même pas fait l'effort de parler à voix basse.

Leona se leva. Rien ne l'obligeait à en supporter davantage. C'était Byron qui l'avait abandonnée, pas l'inverse. Et c'était elle qui devait se montrer méfiante. Ce qui était d'ailleurs le cas.

— Je m'en vais. George, heureuse de vous avoir rencontré. Byron, je vais étudier mes notes et je te ferai quelques suggestions...

— Je te raccompagne, décréta Byron qui ignora sa sœur quand elle leva les yeux au ciel pour lui ouvrir la porte.

— Ravi d'avoir fait votre connaissance, répondit George. Revenez quand vous voulez.

— George, tu ne vas pas t'y mettre ! protesta Frances.

Dès que Byron et Leona se furent éloignés dans le couloir, les voix de la cuisine s'estompèrent. Elle était en proie à des sentiments mitigés. La cuisine de Byron était savoureuse, originale, et George s'était montré adorable.

En revanche, Byron n'avait cessé de la regarder comme s'il voulait la dévorer toute crue pour, la seconde d'après, ne lui manifester que du mépris, soufflant ainsi le chaud et le froid. Peut-être trouvait-il cela amusant ? Pas elle.

Elle ne pouvait tolérer ce genre de petit jeu. Et elle n'allait pas non plus se laisser déstabiliser par l'attitude de Frances. Byron l'avait quittée, se comportant en cela comme son père en avait l'habitude. Il se fichait bien d'elle. Les souvenirs communs ? De l'histoire ancienne, révolue, pour lui.

Elle devait se ressaisir. Ne pas se laisser attendrir. Ce serait non seulement dangereux pour son cœur, mais aussi pour le bien-être de Percy, qui devait passer avant toute chose.

Déterminée, elle voulut prendre congé, mais Byron sortit avec elle et referma la porte derrière eux.

Elle tressaillit, surprise par la fraîcheur de l'air en cette soirée d'automne.

Mais pas question d'aller chercher un peu de chaleur dans ses bras. Elle n'avait pas besoin de lui. Elle ne le laisserait pas détruire tout ce pour quoi elle s'était battue. Il fit un pas dans sa direction.

— Je suis désolé pour Frances, déclara-t-il avec calme. Elle se montre parfois un peu... trop protectrice.

Une partie de Leona — la partie d'autrefois qui se taisait devant son père — voulut le rassurer, en lui disant que ce n'était rien. Mais cette partie-là risquait de desservir son fils. Donc elle s'abstint.

— Je ne suis pas venue ici pour ranimer le passé, répondit-elle.

Elle attendit, et à sa grande surprise il posa la main sur sa joue, comme si elle ne venait pas de lui dire quelque chose de désagréable.

— Pourquoi es-tu venue, dans ce cas ?

— Pour le travail, répondit-elle.

A sa grande horreur, elle pressa le visage contre sa main, puis se pencha vers lui, approcha son visage du sien...

Mais elle n'alla pas plus loin, un fracas de tous les diables retentit derrière la porte. Byron la saisit par le bras et l'entraîna un peu plus loin.

— Je te ramène à ta voiture.

Tout en marchant, il glissa une main sur son bras, jusqu'à nouer ses doigts aux siens : un geste pas vraiment séducteur, plutôt protecteur et qui la réchauffa. Il lui tenait toujours la main autrefois, quand ils étaient seuls, que ce soit pour regarder un film ou le soleil couchant. Ce fut alors plus fort qu'elle : elle laissa sa tête reposer sur son épaule tout en marchant à ses côtés. Si seulement les choses avaient pu tourner autrement. Si seulement...

A quelques mètres de la voiture, elle reprit brutalement ses esprits et s'arrêta net. Le siège bébé, à l'arrière !

— Quoi ? demanda Byron.

Elle chercha quelque chose à répondre, en vain.

Elle fit donc ce qui lui passa par la tête, elle l'embrassa. Un baiser qui n'était pas censé véhiculer quelque chose de sexuel, du moins pour elle. Il s'agissait d'un baiser leurre, le temps d'élaborer une stratégie.

Mais le contact de Byron lui ôta en moins d'une seconde toute pensée rationnelle. Elle s'abandonna contre lui. Ses mains descendirent sur sa taille et leur baiser gagna soudain en intensité. Et lorsqu'il l'étreignit, lorsqu'elle noua les bras à son cou, elle en perdit son sac.

Durant tous ces mois, pas une fois elle ne s'était autorisée à repenser à leurs baisers et aux sensations qu'ils éveillaient en elle. Elle s'était appliquée à le haïr, à le maudire pour l'avoir abandonnée. Oubliant tous les aspects positifs de leur relation.

Une douce chaleur la submergea et vint se loger au creux de son ventre quand elle noua sa langue à la sienne. Elle n'avait jamais pu lui résister. Certaines choses ne changeaient jamais.

— Tu m'as manqué, murmura-t-il contre ses lèvres, avant de l'embrasser dans le cou, à cet endroit particulier, juste sous l'oreille.

— Byron, soupira-t-elle, prise de vertiges. Tu m’as manqué toi aussi. Je...

Soudain, il s’écarta, avec une telle vivacité qu’elle bascula. Elle sentit la main à sa taille se crispier, mais le regard de Byron, lui, était ailleurs, braqué derrière elle, sur la voiture.

— Qu’est-ce que c’est ? demanda-t-il en se penchant.

La gorge serrée, elle tenta de se reprendre, car le moment était venu.

— C’est un siège bébé, constata-t-il. Tu as un siège bébé dans ta voiture ?

Elle pensa d’abord battre en retraite, puis se ravisa. Elle en avait fini de se recroqueviller sous les regards sévères, de son père comme de son ancien amant. Alors, elle releva le menton. Pas question de se dérober.

— Et je te trouve changée. Oui, tu as changé.

— En effet.

— Tu as eu un enfant, c’est ça ?

Elle dut s’y reprendre à deux fois pour retrouver pleinement sa voix.

— Oui, c’est exact.

Byron la fixa, bouche bée.

— Qui est le père ? demanda-t-il.

Elle inspira, expira, tentant de ne pas faiblir et de soutenir son regard, mais ce fut trop fort, elle ferma les yeux.

— Toi.

— Moi ?

Quand elle rouvrit les yeux, Byron s’était éloigné de quelques mètres et lui tournait le dos. Puis, il fit volte-face.

— Je suis père, et tu ne m’en as rien dit ?

— J’allais le faire.

— Quand ? Et... et tu viens de m’embrasser ? J’aimerais bien comprendre quelque chose à tout ça.

Il croisa les bras et la fusilla du regard. Elle ferma de nouveau les yeux, brièvement cette fois, pour se donner du courage.

— Je... Tu... tu es parti. Tu m’as abandonnée. Je ne veux pas le perdre.

On y voyait à peine ; pourtant, elle l’aurait juré, Byron avait blêmi.

— « Le » perdre ?

— Percy. Je l’ai baptisé Percy...

Elle sortit la tablette de son sac et, après quelques clics, afficha la photo la plus récente de Percy. On y voyait son fils sur ses genoux, un livre cartonné dans la bouche.

Il regarda la photo, puis la regarda, elle.

— Je suis parti ? Je t’ai abandonnée, enceinte ?

Elle hocha la tête doucement.

— Et tu ne penses pas que cela aurait été une bonne idée de me dire que tu étais enceinte ? s’écria-t-il.

— Tu es parti, répéta-t-elle.

Maintenant qu’il savait, elle devait lui faire entendre raison. Il était furieux ; comment pourrait-il en être autrement, d’ailleurs ? L’espace d’une

petite seconde, elle fut tentée de lui demander pardon, de trouver les mots pour le calmer. De trouver n'importe quoi pour qu'il ne lui prenne pas son fils.

Mais elle ne le supplierait pas. Courber l'échine ? Non, plus jamais. Elle se battrait jusqu'au bout.

— Tu étais déjà loin quand j'ai fui mon père, en emmenant May, ma petite sœur, avec moi. Elle garde Percy en ce moment même.

Byron se précipita vers elle et la prit par un bras.

— Ta sœur ? Elle garde *mon* fils ?

— *Notre* fils. Oui.

Il l'entraîna alors vers la voiture.

— Conduis-moi à lui tout de suite.

— Entendu.

Ils roulèrent dans le silence le plus complet. Elle vivait en banlieue, à Aurora, soit un trajet d'une trentaine de minutes. Une éternité, avec Byron à côté d'elle qui bouillait.

Quelle idiote, elle faisait ! Pendant un moment, elle avait espéré qu'il subsistait peut-être quelque chose entre eux, mais ça n'avait pas duré. Ça ne durerait jamais avec Byron. Il en serait toujours ainsi.

Si seulement elle n'était pas une Harper. Si seulement il n'était pas un Beaumont. Si seulement ils avaient pu être deux anonymes, un homme et une femme comme les autres. Ils seraient tombés amoureux et auraient pu être heureux jusqu'à la fin des temps et...

Mais non, le scénario était tout autre : il la détestait parce qu'elle ne lui avait rien dit.

Ils pénétrèrent sur le parking de la résidence.

— C'est ici que tu vis ? demanda Byron.

Elle perçut un certain désarroi dans sa voix.

— Oui. Je ne peux pas m'offrir mieux.

— Mais tes parents... ? Ton père... ?

— S'il te plaît, évite de mentionner mon père devant May, répondit-elle en descendant de voiture. Elle est encore très nerveuse en ce qui le concerne.

— Pour quelle raison ?

— Ne parle pas de lui, c'est tout.

Elle n'avait pas envie de lui expliquer pourquoi elle en voulait autant à ses parents. Elle venait d'apprendre à Byron qu'il était père, ça suffisait pour la journée.

Byron la suivit dans l'escalier, jusqu'au troisième étage.

— Nous y sommes, dit-elle en ouvrant la porte.

— Super, tu es rentrée ! s'exclama May, qui tenait Percy, en larmes dans ses bras. Je crois vraiment qu'il fait une nouvelle otite et...

Elle se tut, horrifiée à la vue de Byron.

— Tout va bien, la rassura Leona. Il sait.

May se leva, Percy contre son cœur.

— Il n'est pas venu nous prendre le bébé, dis ?

— Non, répondit Byron. Je veux juste faire la connaissance de mon fils.

Les yeux de May allèrent de Leona à Byron.

— Bonjour, May, dit ce dernier en s'avançant vers sa sœur. Heureux de te rencontrer. Je suis Byron Beaumont.

En apercevant Leona, Percy tendit ses petites mains potelées vers elle. Quant à May, elle semblait ne pouvoir rien faire d'autre que de fixer Byron.

— Donne-le-moi, lui intima finalement Leona.

Elle posa son sac sur la table de la cuisine et prit Percy dans ses bras. May essaya de sourire, en vain.

— Bien. Je file dans ma chambre.

Elle disparut dans le couloir et l'on entendit sa porte se refermer.

— Hello, mon bébé, chuchota-t-elle en berçant Percy. Tante May pense que tu as encore une otite. Tu as mal, mon chéri ?

Percy répondit par une sorte de son, entre le gémissement et le hoquet.

— Oui, je sais, le consola-t-elle. Ce n'est pas drôle du tout... Je vais chercher les gouttes. Tu veux bien le tenir pendant ce temps ? demanda-t-elle en se tournant vers Byron qui les regardait, les yeux ronds.

Il parut pris de panique.

— Il est roux...

Elle sourit à son fils qui, les doigts dans la bouche, était en train de baver sur son chemisier.

— Oui, et de plus en plus. Les mêmes cheveux que les tiens. C'est ton portrait craché.

— Mon portrait craché, répéta Byron en reculant d'un pas. Quel âge a-t-il ?

— Assieds-toi. Je dois trouver ses gouttes. Nous parlerons après.

Tel un robot, Byron se dirigea vers le canapé et s'y assit.

— Percy, mon chéri, voici ton papa, chuchota-t-elle à son fils, tout en le posant sur les genoux de Byron. Tiens-le une seconde, d'accord ?

Elle se précipita dans sa chambre et se débarrassa de son tailleur pour enfiler son pantalon de jogging et un T-shirt à manches longues, puis elle se précipita vers la chambre de Percy.

— May ? appela-t-elle, une fois dans le couloir. Où sont les gouttes ?

— Impossible de mettre la main dessus, répondit celle-ci derrière la cloison. Tu es sûre que ça va ?

— C'est le père de Percy, expliqua-t-elle avec calme. Il avait le droit de savoir. Si jamais père apprend qu'il est revenu..., commença-t-elle après un moment de silence.

Oui, cela poserait un problème — un de plus. Leon Harper ne se réjouirait évidemment pas du retour de Byron, pas plus qu'il n'avait apprécié son départ du domicile familial avec May. A la naissance de Percy, ils avaient instauré une trêve, mais elle refusait de revivre sous le toit de son père. Sous son influence. Elle ne voulait même pas penser à toutes les horreurs dont il serait capable pour se venger des Beaumont.

Elle regarda dans l'armoire à pharmacie, puis dans le tiroir de la table de chevet où elle trouva enfin le flacon par terre, sur la moquette. Il avait dû rouler sous le lit. Elle s'en empara et l'examina à la lumière. Presque vide. Mais ça suffirait dans l'immédiat.

De retour dans le salon, elle trouva Percy blotti contre Byron, lequel regardait le bébé avec curiosité.

— Bien, dit-elle en s'asseyant à côté de lui. Je dois lui mettre des gouttes. Maman va compter jusqu'à dix, d'accord ? Tu es prêt ? Un...

Elle instilla le médicament, lentement. Byron posa une main sur les pieds de Percy, avant d'en prendre un qu'il contempla, l'air confus.

— C'est incroyable. Il est vraiment... Vraiment vrai ? demanda-t-il, la voix tremblante.

— ... et dix, lança-t-elle d'une voix enjouée. Voilà un bien gentil garçon ! Allez, hop, une petite cabriole, maintenant !

Et elle fit basculer Percy de l'autre côté sur ses genoux et se remit à compter.

Oui, tout ce qui était arrivé était vrai. Découvrir que Byron était exactement comme les autres Beaumont, comprendre que son père avait raison, taire l'existence de Percy aux Beaumont, toutes ces nuits d'angoisse pour l'avenir. Oui, tout cela avait bel et bien eu lieu.

Sans Byron.

Quand elle eut terminé, elle rassit Percy, à moitié sur ses genoux et sur ceux de Byron. Le bébé choisit ce moment pour sourire à son père, un sourire mâtiné de bave, auquel Byron répondit de son mieux, tout en caressant les cheveux de son fils.

— Alors, quel âge a-t-il ?

— Bientôt six mois. J'étais enceinte de trois mois quand... quand tu es parti.

Il inspira, expira avant de reprendre la parole :

— Je ne... Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? J'aurais pu t'apporter mon aide. Le connaître...

Elle soupira. Elle avait depuis longtemps laissé les événements de cette nuit-là derrière elle. Du moins le pensait-elle. Car, en cet instant, la douleur semblait en fait toujours aussi vivace.

— C'est un bébé adorable, répliqua-t-elle, cherchant de toutes ses forces à éviter les souffrances liées aux souvenirs. Il est en train de faire ses dents, ce qui entraîne quelques otites, mais, à part ça, pas de problème. Et nous... nous nous en sortons très bien, ici. Il a sa propre chambre...

C'était d'ailleurs pour cela qu'elle avait dû se résoudre à habiter à la périphérie de Denver. Les loyers y étant moins élevés, elle avait pu prendre un appartement avec trois chambres.

— Je travaille chez Lutefisk Design, reprit-elle, et May termine ses études. Quand elle n'a pas cours, elle veille sur lui, sinon il va à la crèche. Et il semble s'y plaire beaucoup.

Percy se mit à gigoter.

— C'est l'heure où il se couche, expliqua-t-elle quand Byron parut s'affoler. Tu pourrais m'aider à le préparer pour la nuit, si tu veux.

— Oui, bien sûr, répondit-il. Oui.

Elle emporta Percy dans sa petite chambre, meublée essentiellement d'occasions, avec son berceau, un fauteuil à bascule et une commode qui faisait office de table à langer. Elle y allongea son fils pour le changer et l'habiller d'une grenouillère propre.

— Assieds-toi, proposa-t-elle à Byron quand elle eut fini.

Il s'exécuta en prenant aussitôt place dans le fauteuil et en tendant les bras pour se saisir du bébé, l'air toujours aussi choqué, mais elle apprécia son effort.

— Voyons maintenant ce que nous avons là, dit-elle en examinant les quelques livres rangés pêle-mêle dans une corbeille. *Pat le petit lapin* ? demanda-t-elle à Percy qui agita les mains en signe d'assentiment. Parfait... Peux-tu lui faire la lecture, le temps que j'aie me laver les mains ?

— Oui, bien sûr.

Elle se précipita à la salle de bains, juste à côté de la chambre de May, et entendit bientôt la voix profonde de Byron. A ce moment, May apparut.

— Il ne va pas rester ? demanda sa sœur à voix basse.

— Quelle idée ! chuchota-t-elle. Non, il ne reste pas.

— Tu en es certaine ? insista May, sceptique. Leona, tu sais comment il est. C'est un Beaumont. Et s'il veut emmener Percy avec lui ?

Leona finit de se rincer les mains. Oui, toute la question était là. Byron avait pour lui l'influence et la fortune du clan Beaumont. Alors qu'elle n'avait que May et Percy. Elle savait ce que des avocats étaient capables de faire à une femme. Son père avait cent fois diverti la famille en racontant comment il avait laissé sa première femme sans le sou — parce qu'elle avait eu le tort de céder aux avances du père de Byron.

— Je ne pense pas, répondit-elle à May, manifestement nerveuse.

A une époque, elle aurait cru le contraire, envisageant très bien que Byron puisse lui ravir son bébé, qu'elle ne reverrait jamais.

Mais aujourd'hui... Durant le repas de ce soir, elle avait retrouvé le Byron d'autrefois. Attentionné, gentil, prévenant. Allant même jusqu'à s'excuser pour l'attitude de Frances. Ce n'était pas le comportement d'un homme décidé à la détruire.

Bien sûr, c'était avant qu'il ne découvre le siège auto.

— Pardon, gémit May. Mais je m'inquiète tellement.

— Je sais, répondit Leona. Mais je ne le laisserai pas nous enlever Percy. Je t'en fais le serment.

— Je... je ne veux pas... je ne veux pas qu'il te fasse du mal encore une fois.

May renifla, les larmes aux yeux.

— Je ne le laisserai pas faire, promit Leona en serrant sa sœur entre ses

bras.

— Leona ? appela Byron à cet instant. Nous avons terminé. On fait quoi, maintenant ?

A la voix de Byron, May se dépêcha de retourner dans sa chambre et referma la porte derrière elle. Leona inspira profondément. Non, elle ne laisserait pas Byron lui briser le cœur une seconde fois. Elle ne perdrait pas non plus son fils. Et si elle pouvait également tenir le papa à distance, ce serait encore mieux.

Oui. Bon. Rien n'était moins sûr.

— Salut, chuchota Byron, en train de bercer Percy, les yeux mi-clos et déjà à moitié assoupi quand elle entra dans la pièce.

Ce fut plus fort qu'elle, elle sourit. Ce tableau... Percy s'endormant dans les bras de son papa, elle en avait rêvé si souvent, avant cette nuit d'horreur, quand tout s'était écroulé. Pendant tous les mois qu'elle avait passés avec Byron, elle l'avait imaginé père et mari. Car, bien sûr, ils auraient des enfants. Tous deux étaient différents de leur famille. Et ils s'aimeraient pour le restant de leurs jours.

Puis il était parti, avant même qu'elle puisse lui apprendre sa grossesse. Alors, elle avait cessé de rêver.

Pourtant, aujourd'hui, les vieux rêves qu'elle croyait enfouis à jamais refaisaient surface. Une partie d'elle voulait encore rêver, même en sachant qu'il était un Beaumont.

De là à vieillir ensemble... Peut-être était-ce trop demander.

En état second, voire troisième, ce fut à peine si Byron réagit quand Leona prit le bébé. Quel chaos dans sa pauvre tête ! Raz de marée d'émotions et d'idées, aussi contradictoires les unes que les autres.

Un fils, il avait un fils. Il avait un fils et Leona ne lui en avait rien dit. Cela ne devrait pas le surprendre. Après tout, elle était coutumière des cachotteries. Déjà par le passé, elle s'était bien gardée de se présenter à lui comme la fille de Leon Harper. Alors, qu'elle ait gardé le secret sur son fils était dans la logique des choses, non ?

En tout cas, cet enfant, elle l'aimait. Elle était douce et tendre avec lui et prenait à l'évidence beaucoup de plaisir à lui donner le sein. Comme en ce moment.

Il sortit de la chambre du bébé et erra un moment dans le salon. L'appartement était modeste, standard, avec des murs beiges, une moquette beige et un comptoir beige dans la cuisine. Une baie vitrée ouvrait sur un petit bout de balcon. Quelques photos ornaient les murs, toutes de May, Leona et Percy. Surtout de Percy. Aucune de lui, évidemment.

Il se retrouva sans trop savoir comment dans la cuisine. Enfant, quand quelque chose n'allait pas, il se réfugiait toujours dans la cuisine. Il ouvrit les placards, regarda dans le réfrigérateur, cherchant quelque chose à préparer. Ah, la cuisine ! Aucune mauvaise surprise dans ce domaine. A condition de respecter la recette, on savait toujours à quoi s'attendre.

Tiens, des pommes. Il pourrait faire une compote. Oui, bonne idée. Une compote pour son fils. Il éplucha donc quelques pommes qu'il mit à mijoter dans une casserole. Avant de s'interroger. Percy risquait de trouver la cannelle un peu trop forte à son goût. Et Leona la préférait peut-être sans sucre ? Il finit par opter pour un filet de jus de citron. Et, tout en s'affairant, il laissa son esprit vagabonder. Pourquoi ne lui avait-elle rien dit ? Ce n'était pas comme s'il était parti sur Mars. Bon, d'accord, il était allé en Europe, mais il aurait été facile de le retrouver. Frances avait toujours su où il se trouvait. Et puis, il avait conservé son adresse mail. Il ne s'était pas volatilisé. Bon sang, un avis de naissance aurait suffi. Mais rien, aucun signe. Juste un mensonge de plus.

Il avait besoin de réponses. Et elle devrait aussi lui expliquer pourquoi elle

répétait sans cesse que c'était lui qui l'avait abandonnée. Et aussi ce qu'elle entendait quand elle prétendait avoir fui son père avec sa sœur.

Car, jusqu'à preuve du contraire, c'était son père qu'elle avait choisi, et pas lui, à l'époque. Leon Harper. Quand celui-ci avait demandé à Leona de le suivre, elle avait obtempéré. Elle l'avait planté, lui, Byron, sur ce satané trottoir, sous la pluie.

Si elle lui avait dit : « Non, Byron, ça ne peut pas marcher entre nous, mais on peut rester amis », il serait allé panser ses plaies en Europe et aurait fini par tourner la page.

Mais elle lui avait menti. Elle était la fille d'un homme qui avait juré de consacrer sa vie à détruire celle des Beaumont, Byron y compris. Byron en priorité même, quand le vieux grigou avait su, pour sa fille et lui. Et, à dire vrai, Harper faisait du bon boulot. Si les Brasseries Beaumont, dans la famille depuis cent soixante ans, n'existaient plus, c'était bien à cause de Leon Harper. Et de ses filles.

La tromperie, les trahisons, Byron connaissait tout ça par cœur. Il savait que son père trompait ses épouses. Il savait aussi que Chadwick avait été trompé par son ex-femme. Byron ne se faisait pas d'illusions. Une relation n'était jamais à l'abri de déraper. Et les Beaumont étaient des champions des mariages ratés.

Mais, avec Leona, il en était arrivé à se convaincre que ce n'était pas forcément une fatalité. Ni une malédiction. Qu'elle était différente. Que tous deux étaient différents. Oui, eux, ils s'aimaient.

Il soupira. Elle lui avait menti une fois. Une deuxième. Pourquoi pas une troisième ?

Il remua ses pommes sur le feu. Il ne trouverait pas les réponses à ses questions dans cette compote. Il devait réfléchir posément, prendre un problème après l'autre.

Percy était son fils. Et il voulait être là pour son garçon. Que le bébé sente combien son papa l'aimait. Ce que lui-même n'avait jamais senti avec son propre père.

Mais comment allait-il s'y prendre, concrètement ? Il vivait encore au domaine, n'avait même pas un toit à lui. Et son futur restaurant l'occupait toute la journée. Comment faire pour passer du temps avec Percy ?

La compote était presque prête quand Leona apparut dans la cuisine, vêtue d'un pantalon de jogging et d'un simple T-shirt. Pourtant, il y avait en elle un je-ne-sais-quoi... Elle l'avait toujours eu, ce je-ne-sais-quoi.

— Ah, lâcha-t-elle en regardant les pommes avec un petit sourire. J'aurais dû me douter que tu étais aux fourneaux.

— C'est de la compote pour Percy, expliqua-t-il. Juste des pommes et une goutte de citron. J'ai eu peur que la cannelle ne lui convienne pas.

— Ça sent bon en tout cas. Il adore les pommes.

Ils restèrent sans rien dire pendant un moment.

— Tu aurais un récipient ?

Leona lui tendit un petit saladier en plastique dans lequel il versa la compote, avant de mettre la casserole à tremper dans l'évier. Oui, il avait besoin de réponses. Le problème, c'était qu'il ignorait par où commencer. Il ne posa donc aucune question. Et, à la place, il entreprit de laver la vaisselle. Un lourd silence s'ensuivit, lui lavant, Leona essuyant. Ce fut elle qui parla la première.

— Je suppose qu'il va nous falloir réfléchir à un plan.

— Un plan ?

— Oui, si vraiment tu projettes de rester...

— C'est bien mon intention, rétorqua-t-il, blessé par l'insinuation.

— Dans ce cas, nous devons établir un plan, insista-t-elle, les yeux rivés sur l'évier. Une sorte de tour de garde. J'en suis consciente, je ne peux pas t'empêcher de voir Percy, mais je refuse catégoriquement de renoncer à sa garde.

— Tu m'as déjà empêché de le voir, de façon indirecte, dit-il. Mais je n'ai jamais dit que tu devais renoncer à sa garde. Pourquoi me l'avoir caché ?

Elle posa son torchon sur le comptoir et lui tourna le dos.

— Je pensais... je pensais que tu ne voulais plus entendre parler de moi. Ton téléphone ne répondait plus et tu étais en Europe, tellement loin d'ici.

C'était la vérité. Mais elle eut une façon de la présenter qui le troubla. Il fixa sa nuque, comme s'il pouvait voir à l'intérieur de sa tête et y trouver les réponses qu'il cherchait.

— Tu aurais pu m'envoyer un mail.

— J'aurais pu, acquiesça-t-elle en soupirant, les épaules tombantes. J'aurais dû, mais j'avais peur.

— Peur ? De quoi ?

— De toi, répondit-elle en lui faisant face. De toi et de tous les Beaumont.

Il resta bouche bée et, avant qu'il puisse lui rétorquer que ce n'était pas lui qui avait menti, elle poursuivit :

— Puis nous avons quitté la maison, en emportant ce que nous avons pu, et j'ai réussi à trouver du travail. La période de grossesse n'a pas été un long fleuve tranquille, bien sûr, et puis May avait ses cours et... tu n'étais pas là. J'imagine que j'ai fini par me convaincre que tu ne reviendrais pas. Je ne devais compter que sur moi-même. C'était mieux ainsi. Nous n'avions besoin de personne, Percy, May et moi.

Il s'essuya les mains et les posa sur ses épaules.

— J'aurais pu t'aider. Même si... Même loin d'ici, j'aurais pu t'aider, te verser une pension, je ne sais pas. Tu n'aurais pas eu à assumer tout cela toute seule

Elle baissa la tête et essuya une larme.

— Oui, mais... tu es là maintenant. Je ne peux pas changer le passé, même si tu dois rester.

— Je reste, répéta-t-il.

— Alors il va falloir nous entendre sur les visites. Et une pension

alimentaire, aussi. Mais, Byron, je ne veux pas le perdre... Ne me le prends pas.

Sa voix se brisa, sous le coup d'une vive angoisse. Qu'elle puisse penser qu'il chercherait à lui infliger une vengeance tordue... Il l'obligea à se retourner pour le regarder. Pension alimentaire, visites... tout cela avait un goût amer pour lui. Comme lorsque, quelques heures par an, avec Frances et Matthew, ils allaient rendre visite à leur mère qui avait bien du mal à retenir ses larmes devant eux. Ce n'était pas ce à quoi il aspirait. Il n'était pas son père, bon sang. Il valait mieux que ça.

Vraiment ? Il avait fait un enfant à une femme, avant de la laisser se débrouiller seule, sans ressources ou presque. Bien sûr, son père aurait pu l'aider financièrement, mais elle semblait l'avoir rejeté. Oui, la situation était aussi claire que ça. Il l'avait abandonnée au moment où elle avait le plus besoin de lui. Elle avait raison. Hardwick Beaumont n'aurait pas agi différemment

— Je ne te le prendrai pas, murmura-t-il alors. Vous allez venir vivre tous les deux avec moi.

* * *

— Quoi ? s'exclama Leona, sous le choc.

— Je sais, je n'ai pas encore de chez-moi, répondit Byron, sans ôter les mains de ses épaules. Soit tu t'installes au domaine avec moi, soit tu m'aides à trouver un toit. Mais je veux que tu emménages avec moi le plus vite possible.

Elle rêvait, bon sang ! Non, Byron n'était pas de retour. Et il ne l'avait pas embrassée. Et n'avait pas non plus fait la lecture à Percy. Elle hallucinait, voilà tout.

Sauf que le contact de ses mains sur elle, la profondeur de son regard... Non, elle ne rêvait pas. Et c'était bien là le problème.

— Tu veux que je prenne mes affaires pour te suivre ?

— Je veux mon fils, répondit-il, tendu. Et, si cela signifie vivre avec toi, alors qu'il en soit ainsi.

Ce n'était donc pas elle qu'il voulait, pas vraiment. Si cela devait lui permettre d'arriver à ses fins, il était prêt à la supporter. La nuance était de taille et lui déchirait le cœur.

Elle l'avait promis à May. Elle ne laisserait pas Byron lui faire du mal encore une fois. Or elle détestait mentir à sa sœur.

Une chose néanmoins était sûre. Elle avait fait d'énormes progrès. Pas question de se plier aux exigences de Byron juste pour avoir la paix. Pas question non plus de pleurer. Ces jours-là étaient révolus. Elle était forte désormais, suffisamment pour protéger son cœur en tout cas. Mais surtout pour protéger son fils.

— Je ne sais pas si vivre ensemble est une bonne idée, répliqua-t-elle.

— Pourquoi ça ?

Elle inspira, expira, sentant toujours la même douleur lui vriller le cœur. Incapable de supporter la froideur de son regard, elle ferma les yeux.

— Ecoute, je sais que nous avons été ensemble, mais ça n'a pas marché et... Peu importe qui a fait quoi. Mais vivre ensemble, nous... Te rends-tu compte que nous devrons jour après jour assumer cette décision ?

Il ne se passerait pas un matin sans qu'elle ne se réveille en sachant qu'il était là, à quelques mètres, pas sur un autre continent, pas avec un océan entre eux. Chaque jour, elle devrait le regarder dans les yeux pour parler de Percy et, jour après jour, il cuisinerait pour eux et elle aimerait ça.

Jour après jour enfin, elle se demanderait quand tout cela allait finir.

Byron se pencha et elle sentit la chaleur de son souffle sur sa joue.

— Maintenant, tu vas m'écouter, Leona Harper, lâcha-t-il, glacial. Peut-être que peu importe qui a fait quoi en effet. Cela ne change rien au fait que j'ai un fils et que je ne vais pas rester absent plus longtemps de sa vie, tout ça parce que tu as peur de te sentir mal à l'aise. Tu vas emménager chez moi et, jusqu'à nouvel ordre, nous élèverons notre fils ensemble.

Elle retint son souffle. Non, elle ne pleurerait pas. Pas devant lui. Terminé. Elle était adulte et responsable. Et, pour sa sœur et son fils, elle ne flancherait pas.

— Je ne peux pas contribuer beaucoup aux dépenses. C'est pourquoi nous vivons ici.

— Je prendrai tout en charge, répliqua-t-il avec fermeté.

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais » qui tienne, Leona. Tu as tout assumé pendant un an. C'est à moi maintenant de prendre les frais en charge. C'est le moins que je puisse faire.

Comme ces paroles étaient douces à entendre. Elle vivrait avec lui, le laisserait prendre soin d'elle, de Percy. Bon, elle n'allait pas non plus en rajouter, mais les visites chez le médecin, les traitements du bébé, tout ça désormais serait plus facile. Byron avait les moyens, en tant que Beaumont.

Bien sûr, elle aurait pu avoir la vie plus facile, si elle avait changé d'avis et laissé quelqu'un d'autre gérer son existence en retournant vivre chez son père. A l'heure qu'il était, elle subirait encore ses réflexions acides, ses délires toxiques sur les Beaumont en général et Byron en particulier.

Oui, cela aurait été plus facile. Mais certainement pas préférable. Elle ne pouvait se permettre de dépendre de nouveau d'un homme, surtout d'un homme qui l'avait déjà laissée en plan par le passé. Elle ne pouvait pas faire confiance à Byron sur la base d'un baiser et d'une promesse. Car, cette fois, ce ne serait pas seulement son cœur qu'elle mettrait en danger. Cette fois, il s'agissait de Percy.

— May a l'habitude de le garder. Et je ne veux pas la laisser... Et Percy l'adore.

Ce fut la meilleure défense qu'elle trouva. May avait vingt ans, certes, mais elle était fragile et ne méritait pas d'être livrée à elle-même, parce que le

fil d'un milliardaire l'exigeait.

En vain. Byron soupira. Puis il desserra les mains autour de ses épaules, sans pour autant s'écarter. Il promena juste les mains sur ses bras, de haut en bas, de bas en haut.

— C'est donc ta condition ? Que je fournisse un logement à ta sœur pour que tu emménages avec moi ?

Autrefois, ils parlaient souvent de vivre ensemble. Elle passait de plus en plus de temps chez lui, au risque d'éveiller les soupçons de son père. Mais se réveiller le matin entre les bras de Byron en valait bien la peine.

Bien sûr, elle était sûre que Byron l'épouserait, quand il apprendrait qu'elle était enceinte. Quelle importance que son père soit Leon Harper ? Byron l'aimait et elle l'aimait. Et il comprendrait pourquoi elle lui avait tu la vérité sur son nom. Elle voulait juste être aimée pour ce qu'elle était, pas parce qu'elle s'appelait Harper. Oh oui, elle y croyait tant !

Et aujourd'hui, elle payait encore pour s'être trompée.

— Je refuse de m'installer au domaine.

— Bien, je vais chercher quelque chose à proximité du restaurant, concéda-t-il tout en continuant de lui caresser les bras. Est-ce que ça te va ? Ou préfères-tu te rapprocher de ton travail ?

Une fois de plus, elle posa la tête sur son épaule. Avait-elle vraiment le choix ? Si elle n'accédait pas à sa demande, qu'advierait-il ? Non, bien sûr, elle n'allait pas refuser. Et grand seigneur, il s'inquiétait maintenant pour son travail.

— Mon bureau est dans le centre-ville. Ce n'est pas très loin de la brasserie.

— Je passerai quelques coups de fil, demain matin. Nous emménagerons dès que possible.

Qu'allait-elle dire à sa sœur ? *Non, je ne le laisserai pas me briser le cœur une fois de plus, mais bon, fais tes valises, nous allons vivre tous ensemble.*

May serait furieuse. Oui, mais, encore une fois, Leona voyait mal comment elle pourrait refuser. Quelle alternative avait-elle à sa disposition ? Byron n'était manifestement pas d'accord pour venir rendre visite à Percy ici. Oh ! il y avait bien une autre possibilité : qu'il porte l'affaire devant les tribunaux et exige la garde de son fils. Non, elle ne pouvait se permettre un procès. Où trouverait-elle l'argent d'abord ? Les avocats étaient hors de prix. Demander de l'aide à ses parents ? Impossible. Car, si son père apprenait que Byron souhaitait obtenir la garde de Percy, ce serait la guerre.

Par ailleurs, on ne pouvait exclure qu'elle perde devant le juge. Autrefois, elle croyait connaître Byron. Mais il s'était révélé être un Beaumont, bien plus qu'elle ne l'aurait imaginé. Elle ignorait jusqu'où il était capable d'aller. Et elle n'avait pas très envie de le découvrir à ses dépens. C'était un risque qu'elle ne pouvait se permettre.

Oh et puis, cette cohabitation était une solution à court terme, tenta-t-elle de se reconforter. Le temps de s'entendre sur les formalités d'une garde

partagée.

— Je ne veux pas te punir, Leona, insista-t-il en refermant les bras autour d'elle. Mais Percy est aussi mon fils.

— Je sais...

— Et ça ne devrait pas être plus terrible que de vivre avec tes parents, non ?

Elle tressaillit à cette idée.

— Nous devons respecter certaines règles, chuchota-t-elle. Ne jamais nous disputer ou autre chose devant le bébé...

— Entendu. De toute façon, je n'ai pas l'intention de me disputer avec toi.

Comme elle aurait aimé le croire ! Mais il restait un détail sur lequel ils devaient s'entendre, avant qu'elle accepte.

— Chacun sa chambre. Vivre ensemble, d'accord, mais pas plus.

Elle sentit ses mains se figer sur ses bras, puis il répondit :

— Nous faisons cela pour Percy. Tu auras bien évidemment ta chambre. Je n'attends pas que tu dormes dans mon lit. Mieux vaut que les choses restent simples entre nous, le temps de décider ce que nous ferons par la suite.

— Entendu...

Sauf que ses paroles étaient démenties par ce qu'il faisait. Il la tenait serrée contre lui pour l'instant. Sauraient-ils garder leurs distances ?

— Tu continueras à m'aider, pour le restaurant ?

— Bien sûr.

S'il y avait une chose qu'elle refusait d'envisager, c'était de quitter son travail. Même si Byron réglait le loyer, elle tenait à conserver son indépendance. Il avait beau prétendre ne pas vouloir chercher la bagarre — et elle ne voulait pas non plus la guerre —, elle devait être capable de rebondir si les choses tournaient mal. De se débrouiller seule une fois de plus.

— Et tes parents ? Ne le prends pas mal, mais je n'ai pas très envie que mon fils fréquente ton père.

— Mes parents n'ont pas voix au chapitre. J'ai de toute façon coupé les ponts, lorsque je suis partie.

— Pourquoi es-tu partie ? demanda Byron en plongeant ses yeux dans les siens. Je sais, nous parlions souvent de vivre ensemble. Pourtant, à l'époque, tu n'avais pas l'air décidée de quitter tes parents ?

Elle serra les dents et ravala ses larmes. Emménager avec Byron à ce moment-là l'aurait obligée à lui avouer qui elle était. Et elle avait eu peur. Avec le recul, elle regrettait sa timidité. Au lieu de quoi, elle s'était raconté des histoires. Une fois ses études terminées et après s'être trouvé un travail, oui, à ce moment-là elle partirait de chez ses parents. Mais, au lieu de l'avouer à Byron, elle répondit :

— May et moi n'avons pas eu vraiment le choix. Mon père était... insupportable.

Elle frémit au souvenir des fureurs de Leon Harper.

— Il était violent avec toi ? demanda Byron, le regard soudain noir.

— Non. Mais il existe d'autres manières de faire souffrir une personne. Par exemple, il menaçait de me déclarer inapte et de me prendre le bébé, après sa naissance.

— Il a osé ?

— A cause de toi... De ce que tu représentes. Il voulait s'assurer que tu ne puisses jamais voir le bébé.

Elle renonça à retenir ses larmes plus longtemps. Depuis des années, son père déversait sa rancœur et sa rage sur elle, sur May et sur leur mère aussi. Leona n'avait jamais connu que le cauchemar au quotidien, jusqu'à ce qu'elle fasse la connaissance de Byron et qu'il lui permette de comprendre que l'on pouvait vivre autrement. Si seulement elle avait trouvé le courage... Sauf qu'aujourd'hui elle connaissait la vraie nature de Byron. Alors, après avoir quitté son père, vivre avec un homme tel que lui...

N'empêche, c'était avec Byron qu'elle s'était épanouie, affirmée, et qu'elle avait fini par trouver le courage de partir du domicile familial, enceinte et accompagnée de May, terrorisée à l'idée que Leon Harper lui prenne son fils.

— Oh non ! Ce n'est pas possible ! s'exclama Byron, ébranlé. Dans ce cas, il n'y a pas trente-six solutions, conclut-il, la voix tremblante.

Elle retint son souffle, en proie à un mauvais pressentiment.

— Nous devons nous marier au plus vite.

Byron resta un moment comme sonné par l'écho de ses propres paroles. Il venait de proposer à cette femme de l'épouser. La mère de son enfant. Un petit garçon qui dormait dans la pièce d'à côté. Bon sang !

— Pourquoi ton père n'a-t-il encore rien tenté ? demanda-t-il, à peu près remis de ses émotions. Pourquoi ne t'a-t-il pas déjà enlevé Percy ?

— Je ne sais pas.

— Leona, c'est le seul moyen pour protéger Percy. Et tu le sais.

S'ils n'étaient pas mariés, le père de Leona pourrait passer à l'attaque à tout moment. Byron avait été absent pendant une année entière. Il ne s'y connaissait pas vraiment en matière de droit de la famille, mais il en avait la certitude, cette absence jouerait contre lui. Oh ! il finirait par battre Leon — après tout, il était le père de l'enfant —, mais la bataille serait longue et fastidieuse.

Les souvenirs vinrent accroître son désarroi. Il se rappela les disputes entre ses parents, parfois violentes, et aussi comment son père avait fait jeter toutes les affaires de sa mère dans un camion de déménagement, avant de lui présenter les papiers du divorce. Sa mère ne s'était jamais vraiment remise d'avoir été traitée ainsi, humiliée devant la justice et, pour finir, privée de ses enfants.

Pouvait-il laisser un tel cauchemar arriver à Leona ? Pourrait-il se regarder dans une glace, si elle devenait un dommage collatéral de l'interminable lutte judiciaire opposant les Beaumont aux Harper ?

Et pourquoi pas ? Elle lui avait menti par deux fois. Et pas sur des sujets sans importance. Elle lui avait menti sur son identité. Et sur le fait qu'elle avait eu un fils. *Son* fils.

Sauf que, non, jamais il ne ferait une chose pareille. Parce que Leona avait raison. Peu importait qui avait fait quoi, un an plus tôt. Il ne supporterait pas de le voir anéantie comme sa mère l'avait été. Il ne prendrait pas ce risque.

Il ferma brièvement les yeux pour essayer d'y voir plus clair. Un bébé, un appartement, un mariage. Une alliance donc. Sans oublier un restaurant en gestation.

Flûte ! Et la compote ? Il se pencha sur la gazinière. Voilà, elle était prête.

Il éteignit le feu pour la laisser refroidir. Et soudain, une idée saugrenue germa dans sa tête. Leona aurait-elle des cookies aux pépites de chocolat par hasard ? C'était le moment ou jamais d'en grignoter un ou deux.

Il reporta son attention sur elle qui se tenait immobile, pétrifiée plutôt, comme s'il venait de la menacer de tous les fléaux de la planète. Peut-être après tout, mais de quelles options disposait-il ? Il ne pouvait laisser Leon Harper s'emparer de Percy. Tout le reste était secondaire.

— Au moins le temps de pouvoir mettre ton père hors d'état de nuire, précisa-t-il. Mais tu auras ta chambre, je m'y engage... Je... je tenais beaucoup à toi. J'aimerais que nous puissions au moins rester amis.

Quand elle baissa les yeux, il eut le sentiment étrange de faire tout de travers.

— Rester « amis » ?

— Pour le bien de Percy.

— Puis-je avoir le temps de la réflexion ? Demain, c'est vendredi. Nous ne pourrions décemment pas nous marier d'ici une semaine ou deux, de toute façon.

— Bien sûr, approuva-t-il sur un ton qu'il voulait amical. Mais je vais commencer mes recherches pour un appartement dès demain. Parce que, même si nous ne nous marions pas, il nous faudra vivre ensemble.

Mais elle l'épouserait. Il le fallait.

Bien. Peut-être devrait-il prendre congé, maintenant. Il venait de lui demander de venir vivre avec lui et de l'épouser, tout ça en moins de dix minutes. Elle avait besoin de reprendre ses esprits, elle aussi.

— A quelle heure pouvons-nous nous retrouver, demain ? demanda-t-il.

— Je dois aller au bureau pour discuter avec mon patron du projet et de mes idées concernant le restaurant, répondit-elle en essayant de sourire.

— Pour le déjeuner alors ? Je préparerai quelque chose.

— Mais pas au domaine, d'accord ? répondit-elle en tressaillant.

— Non, acquiesça-t-il aussitôt. Au restaurant, alors ?

— Entendu. Demain midi.

Il transvasa la compote dans le récipient en plastique qu'il referma avec soin.

— Pour Percy.

— Pour Percy, répéta-t-elle, apparemment ravie.

* * *

Byron se rendit directement dans la cuisine. Il était tard et George était déjà parti. Il sourit en entrant dans cette pièce habituellement lumineuse et animée, mais plongée à cette heure dans l'obscurité et le silence.

Il alluma la lumière et rassembla les ingrédients avec l'intention de préparer des cookies au chocolat, pour le dessert, demain. Il confectionnerait aussi quelques sandwiches. Ce serait parfait.

Il alluma le four et se mit au travail. Il connaissait la recette par cœur et, très vite, il repensa à Leona. A Percy. Son fils qui avait les cheveux roux de son père, à savoir lui, Byron.

Une bague. Il devait trouver une bague de toute urgence. Elle comprendrait ainsi que sa proposition était sérieuse.

— Ah, tu es là... !

Il sursauta et se retourna. Frances se tenait à la porte, en pyjama. Un modèle turquoise avec des fleurs dans lequel elle semblait avoir quinze ans et non vingt-neuf.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien, mentit-il. Pourquoi ça n'irait pas ?

— Eh bien, commença Frances avec un sourire, d'abord parce que tu es en train de préparer des cookies à 22 heures. Or toi et moi savons bien ce que cela signifie : que quelque chose ne tourne pas rond... C'est Leona, c'est ça ? Je n'arrive pas à croire que tu l'aies embauchée. Ça t'amuse qu'on se moque de toi ?

Comme, excédé, il posa avec violence un saladier sur le comptoir en marbre, elle soupira.

— Tu ne préfères pas parler, au lieu de casser la vaisselle ?

Qu'il le veuille ou non, Frances était sa sœur jumelle. Impossible pour l'un de cacher quelque chose à l'autre.

— Et si tu m'expliquais plutôt pourquoi tu es revenue t'installer au manoir ?

— Je... j'ai fait un mauvais investissement, répondit-elle, visiblement mal à l'aise.

— Tu es fauchée ?

— Ne le répète pas à Chadwick. Tu le connais, l'implora-t-elle. Je ne supporte plus d'entendre ses « Je te l'avais bien dit ».

— Frannie...

— Peu importe, l'interrompit-elle avec un sourire cynique. Je m'en remettrai. Le temps de rebondir. Mais bref, là n'est pas la question. Alors, je t'écoute. Tu prépares des cookies parce que... ?

— Je suis... J'ai un fils, lâcha-t-il après une profonde inspiration.

En un éclair, Frances perdit tout son cynisme.

— Tu quoi ?

— Juste comme notre vieux père, pas vrai ? Je fais un enfant à une femme et, hop, je l'abandonne, ricana-t-il. Leona a un petit garçon, Percy. Tout roux...

Un détail peut-être, mais qui était de nature à clore le débat — au cas où quelqu'un s'aviserait de vouloir débattre.

— Qui d'autre est au courant ?

— Sa famille... Elle vit avec sa sœur qui veille sur Percy et elles n'ont plus aucun contact avec leur père.

— Oh ! je vois. C'est ce qu'elle t'a dit ? Parce que nous savons combien

elle est digne de confiance. Puis-je me permettre de te rappeler que c'est la même femme qui n'a pas jugé bon de te dire qu'elle était la fille de Leon Harper ?

— Non, inutile de me le rappeler, rétorqua-t-il. Cela ne change rien au fait que Percy est mon fils...

Il battait la pâte des cookies avec une énergie accrue.

— Et tu en es sûr ?

— Sûr et certain.

Elle secoua la tête, entre incrédulité et pitié.

— Et son père ? Tu dois absolument récupérer cet enfant, sinon...

— Je lui ai proposé de m'épouser.

Frances le regarda, horrifiée.

— Mais tu es fou. Tu veux épouser une Harper ? Faire partie de cette famille de... de vipères ?

— Je dois l'épouser si je veux empêcher Harper de nous prendre Percy.

— Non, mais écoute-toi. « Nous ». Il n'y a pas de « nous ». Il y a toi et une femme qui t'a brisé le cœur et t'a ensuite caché que tu avais un enfant ! Je t'ai déjà perdu une année entière. Tu es parti à cause de cette femme. Or personne ne me comprend mieux que toi. Mon frère jumeau m'a tellement manqué tout ce temps...

Soudain, de façon tout à fait inattendue, elle était au bord des larmes.

— Toi aussi, tu m'as manqué, répondit-il, refusant de culpabiliser encore plus. Mais aujourd'hui, je suis là.

— Il n'y a pas d'autre moyen ? Tu es vraiment obligé de l'épouser ?

— Oui... C'est la seule solution.

Il attrapa une louche et entreprit de déposer des petits monticules de pâte sur la plaque du four tapissée de papier sulfurisé.

Ainsi, tout rentrerait dans l'ordre. Il s'agissait d'un mariage de raison et de rien d'autre. Chacun sa chambre. Et la sœur de Leona vivrait avec eux.

— Sois prudent, Byron.

Prudent ? Il l'avait toujours été, mais Frances n'avait pas tort, pourtant. S'il avait fait preuve d'un peu plus de prudence, la première fois, il aurait compris que Leona Harper était la fille de Leon Harper. Et bien sûr, s'il avait été prudent, il n'aurait pas eu un enfant dont hier encore il ignorait jusqu'à l'existence.

Mais la prudence était le cadet de ses soucis, autrefois. Il était fou d'elle. Peu lui importait de qui elle était la fille. Peu lui importait qu'elle change de sujet chaque fois qu'il l'interrogeait sur sa famille. Du moment qu'ils étaient ensemble, le reste ne comptait pas. Et, en fin de compte, il allait faire en sorte qu'ils soient ensemble. Pour le bien de leur fils, si ce n'était pour d'autres raisons.

— Je vais appeler Matthew. Il mettra nos avocats sur l'affaire...

Ça, c'était raisonnable. Après tout, si son père lui avait appris quelque chose, c'était qu'avant de dire « oui » mieux valait avoir au préalable un

solide contrat de mariage.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Je sais. Ecoute, j'ai appris la nouvelle ce soir. Je n'ai même pas encore compris...

Il tendit le saladier vide à Frances. Elle avait toujours adoré lécher le reste de la pâte des cookies. Elle s'empara du saladier et se jucha sur un tabouret.

— Il est mignon, ton fils ?

Il repensa aux yeux bleu clair, aux cheveux roux et au sourire du bébé.

— Oui, adorable.

Frances secoua la tête, mais esquissa aussi un sourire.

— Si tu voyais ta tête ! On dirait que tu as vu un ange. Félicitations, Byron, tu es papa.

— Nous allons quoi ? Tu vas quoi ? s'exclama May, les yeux ronds.

— Je vais épouser Byron, répondit-elle.

Enfin, je pense...

— Mais quand ? Comment ? demanda sa sœur, horrifiée. Et surtout, pourquoi ?

— C'est le papa de Percy. Et personne n'a envie de voir notre père engager une bataille pour la garde du bébé. Si j'épouse Byron, père ne pourra pas nous prendre Percy.

Tout cela était parfaitement rationnel. Alors pourquoi Leona avait-elle l'estomac noué ?

— Et moi, là-dedans ? demanda May, furieuse.

Jamais Leona n'avait vu sa petite sœur aussi en colère. En d'autres circonstances, elle se serait réjouie. May s'exprimait enfin au lieu de courber l'échine, mais l'heure n'était pas aux réjouissances.

— Tu peux venir avec nous. Nous vivrons dans un grand appartement. Tu auras bien sûr ta chambre... Mais, si tu préfères, tu peux rester ici, ajouta-t-elle en voyant May la regarder comme si elle avait affaire à une folle. Je sais que c'est plus près de la fac...

— Et Percy ? Je n' imagine pas vivre avec un Beaumont, mais c'est moi qui veille sur Percy.

Leona grimaça au ton méprisant que sa sœur employa pour dire « Beaumont ».

— Je sais. Nous trouverons un moyen.

May soupira, pas du tout convaincue, mais elle n'ajouta rien et retourna dans sa chambre. Leona regagna la sienne. Impossible de dormir pourtant avec toutes ces pensées qui se bouscuaient dans sa tête. Épouser Byron. Vivre avec lui comme une vraie famille, du moins pendant la journée. Car, la nuit venue, chacun irait dans sa chambre.

Quel autre choix avait-elle ? Chaque fois qu'elle se posait la question, elle se donnait la même réponse. Aucun. Bon, elle serait intraitable sur les chambres. C'était une nécessité. Maintenant encore, elle pouvait sentir la chaleur des lèvres de Byron sur les siennes, sentir aussi une année de

frustration sexuelle aspirer à être assouvie. Avec Byron, faire l'amour avait toujours été magique. Dans ses bras, elle se sentait belle et désirable.

Qu'y avait-il de mal à vouloir éprouver de nouveau ce genre de sensations ? Non, ce n'était pas la bonne question. Qu'y avait-il de mal à vouloir que ce soit de nouveau avec Byron ?

Donc, chacun dans sa chambre et ce n'était pas négociable. Parce qu'il ne fallait pas confondre sexe et amour. Elle ne commettrait pas cette folie. Soupirant avec lassitude, elle se concentra sur la seule pensée capable de la distraire de Byron : son restaurant. Elle devait trouver quelques idées pour le lendemain... Et elle s'endormit en pensant aux percherons, ces chevaux qui étaient l'image de marque de la nouvelle brasserie Beaumont.

* * *

Byron recouvrit d'une nappe la table de bistro récupérée dans l'un des patios du domaine. Puis il disposa les chaises autour. Il avait aussi prévu une bougie, parce que... Jadis, il avait prévu un dîner romantique aux chandelles pour lui demander sa main. Il s'était promené toute la journée avec la bague dans la poche.

L'entrepôt sentait trop le renfermé pour qu'on y prenne un repas et dehors le vent soufflait trop fort pour qu'on allume une bougie. Il renonça donc à la bougie.

Dans un panier de pique-nique, il avait apporté trois sortes de sandwichs, une salade de pommes de terre et du gaspacho, le gâteau aux amandes de la veille et deux bouteilles de thé glacé. Les cookies ? Il les avait tous dévorés. Bon, ce n'était pas vraiment le repas en tête à tête idéal, mais il faisait de son mieux. A chaque jour suffisait sa peine, non ?

Et, soit dit en passant, il était servi ! Il avait cherché à joindre Matthew, mais ce dernier n'avait pas décroché, ce qui ne lui ressemblait pas. Byron s'était donc résigné à lui envoyer un texto.

Quelque chose est arrivé. J'ai besoin de te parler.

Il avait ensuite appelé un agent immobilier auquel il avait exposé ses exigences, puis il avait contacté le notaire en prévision du mariage. Ne restait plus qu'à attendre. Leona et lui pourraient se marier la semaine prochaine, mais il voulait dresser d'abord un contrat de mariage.

Enfin, après ce qui lui parut durer une éternité — à 12 h 05 exactement —, la voiture de Leona apparut dans la cour. Elle resta un moment moteur éteint derrière son volant et il eut le sentiment très net qu'elle se préparait mentalement.

Puis elle descendit de voiture. Elle portait un nouveau tailleur, mais il y avait autre chose en elle. Quelque chose qui l'avait attiré la première fois où il avait posé les yeux sur elle. Pourtant, après tout ce temps, il était incapable de dire en quoi consistait ce quelque chose.

Bref. Quoi que ce soit, il n'avait qu'une envie, la prendre dans ses bras pour ne plus la lâcher. Il l'avait embauchée pour une raison très précise — à savoir faire en sorte qu'elle comprenne qu'elle n'avait plus aucun pouvoir sur lui. Et que s'était-il passé ? Il avait simplement découvert qu'il ne pouvait pas avoir confiance en elle.

Il ne céderait pas à la tentation physique que représentait Leona. Cette proposition de mariage n'avait aucun but sexuel. Il s'agissait juste de protéger son fils.

— Salut, lança-t-elle en regardant la table dressée devant l'entrepôt.

Elle était nerveuse. Parfait. Surtout ne pas lui laisser croire qu'elle détenait toutes les cartes. Plus vite elle comprendrait que c'était lui qui menait la danse, mieux ce serait. Il se leva et posa les mains sur ses épaules. Aussitôt elle se crispa. Il sentit comme une décharge électrique, entre eux. Mais il ne céda pas et l'attira dans ses bras. Il refusait de se laisser émouvoir.

— As-tu réfléchi à ma proposition ?

Leona le regarda avec une étincelle dans les yeux. Il sourit intérieurement. Il l'aimait narquoise et sarcastique, pas déprimée ni effacée.

— Une proposition ? Il me semble avoir entendu un ordre.

Il sortit le petit écrin en velours bleu de sa poche et l'ouvrit. Le soleil fit scintiller le diamant.

— Désolé, murmura-t-il. Je recommence : Leona, veux-tu m'épouser ?

Si seulement il avait prononcé ces mots un an plus tôt... Puis il se rappela qu'elle lui avait caché son nom, la vérité sur sa famille. Aurait-elle accepté, s'il lui avait demandé de devenir sa femme, à cette époque ? Ou lui aurait-elle ri au nez ? Si ça se trouve, les choses se seraient passées de la même façon.

En un éclair, toute ironie disparut et Leona regarda la bague, sous le choc, puis leva les yeux vers lui avant de les rabaisser sur la bague. Elle approcha la main de l'écrin, avant de la retirer.

— Nous devons parler travail, répliqua-t-elle alors avec fermeté. M. Lutefisk n'aime pas trop savoir ses employés en balade pour leurs affaires personnelles. Il devrait d'ailleurs m'appeler d'ici une heure pour savoir où nous en sommes. Il veut bien me laisser m'occuper de ce projet, mais il reste le patron.

— Leona, tu n'es pas en balade, répondit-il, un peu agacé. Il s'agit de notre vie.

Elle lui lança un regard noir et, en dépit de sa résolution de ne pas la laisser prendre le dessus, il culpabilisa.

— Figure-toi que je travaille, moi. Tu n'imagines quand même pas que tu vas contrôler toute ma vie, Byron ! Parce que, si tel est le cas, j'ai une réponse toute prête à ta question et je doute qu'elle te plaise !

— Bon sang ! s'esclaffa-t-il. D'où te vient ce tempérament ?

— Du jour où tu m'as abandonnée, rétorqua-t-elle. Et maintenant, pouvons-nous discuter du travail pour lequel tu m'as embauchée, ou non ?

— Je pensais que nous parlerions de nous, répliqua-t-il entre ses dents,

frustré.

Elle s'arracha à ses bras et s'assit, visiblement courroucée.

— Pas question de parler de ça maintenant. Je travaille.

— Bien. Alors quand pourrons-nous discuter du reste ?

— Après 17 heures.

— Quand pourrai-je voir Percy ?

Elle le dévisagea, visage fermé.

— Je m'attendais à cette question. Tu pourras le voir après 17 heures. Je n'ai pas l'intention de t'en empêcher. Bien, on se met au travail, maintenant ?

— Entendu, répondit-il.

Mais il laissa l'écrit ouvert sur la table, avec la bague qui brillait de mille feux dedans.

— Nous avons trois options principales pour l'intérieur, enchaîna Leona en lui tendant sa tablette. Soit l'éclairer, soit préserver cette pénombre ou carrément l'accentuer...

Il examina ses études de couleurs. Un jaune vif avec des touches d'un rouge profond et chaud. Du gris avec un rouge plus vivifiant et, enfin, un rouge intense, presque noir dans sa déclinaison.

— J'aime bien le jaune. Je veux que les gens y voient suffisamment pour lire le menu ou consulter leur téléphone.

— Entendu, répondit-elle et elle fit glisser l'image suivante à l'écran. J'ai pensé que nous pourrions surfer sur le nom de la brasserie... Pourquoi pas Le Percheron Pub ?

— Non.

— Le Saloon du cheval blanc ?

Il fronça les sourcils et elle gloussa.

— Non, je plaisantais...

Oh ! comme ces moments de fous rires et de complicité lui avaient manqué ! Soudain, il dut se raisonner pour ne pas l'embrasser, comme il l'avait fait la veille, juste avant que le monde ne bascule sur son axe.

— Pourquoi ne pas laisser s'exprimer ta passion pour l'Europe ? poursuivit-elle. Que penses-tu de Caballo de Tiro ?

— Caquoi ? s'exclama-t-il, avant de réfléchir. Ça veut dire « cheval de trait », non ?

— « Cheval de labour » très exactement. L'avantage, c'est que le nom évoque la marque des bières des Brasseries Beaumont et met l'accent sur l'Espagne, présente dans ta démarche culinaire... Tu aimes bien ce nom-là, ou je me trompe ?

Il vit un sourire victorieux se dessiner sur ses lèvres.

— C'est mon préféré.

— En tout cas, bravo pour la traduction.

— J'ai profité de mon séjour pour me familiariser avec le français et l'espagnol. Suffisamment pour pouvoir cuisiner et repousser les avances des belles Espagnoles...

— Oh ? fit-elle en regardant la bague.

Elle s'était voulue désinvolte, mais il ne fut pas dupe.

— Bon, en fait, là-bas, tout le monde se fichait que je sois un Beaumont. Ce qui était super, vraiment. En revanche, certaines personnes étaient intriguées par l'Américain aux cheveux roux...

Menteur. En réalité, à Paris comme à Madrid, il ne se passait pas une semaine sans qu'une femme l'attende devant le restaurant où il travaillait. De très belles femmes, et même des hommes, parfois.

— J'imagine que tu t'es bien amusé, ironisa Leona en écrasant méchamment ses pommes de terre avec sa fourchette.

— Pas vraiment, non.

— Bon, alors revenons à notre travail. Que penses-tu de ce nom ?

— Oui. Le travail...

De toute façon, il n'avait pas particulièrement envie de lui raconter comment, au cours de son exil, il avait décidé un jour de répondre par l'affirmative à l'offre d'une de ces femmes, juste pour essayer d'oublier Leona. Avant de se raviser, sans même goûter à la douceur des draps de la belle inconnue.

Il soupira. Il devait rester concentré. Ce restaurant, c'était son rêve après tout. *Caballo de Tiro*. Oui, ça sonnait bien.

— Je pensais que nous pourrions agrémenter la décoration de roues de chariot de l'époque du Far West, en guise de lustres, peut-être même pourrions-nous installer un chariot d'époque devant le restaurant. Cela intéresserait les parents venant avec des enfants.

— Donc, tu opterais pour ce jaune, reprit-il, revenant à la page des couleurs. Avec des touches de rouge.

— Pour les nappes, les serviettes, ce genre de choses, oui.

— Et du bois patiné par le temps.

— Du cuir aussi, ajouta-t-elle en ouvrant une autre image sur l'écran, proposant différents modèles de chaises. Un cuir brun pour l'assise. Et pourquoi pas des harnais aux murs. L'atmosphère doit être chaleureuse et confortable. Décontractée.

— Oui, ça me plaît. Allons-y pour *Caballo de Tiro*.

— Je peux te proposer d'autres idées, si tu veux...

Il réprima un soupir. Le restaurant était important, mais il n'en pouvait plus d'attendre. Il voulait revenir au sujet qui l'intéressait en priorité. Comment allait Percy aujourd'hui ? Allait-elle consentir à l'épouser ou était-elle décidée à lui mettre des bâtons dans les roues ? Enfin, qu'entendait-elle exactement par « Quand tu m'as abandonnée » ?

— Tu me payes pour ça, ajouta-t-elle.

— Je sais. Mais 17 heures, ça me semble tellement loin...

— Byron, s'il te plaît, concentre-toi. J'ai besoin de connaître des tas de choses pour la cuisine. Ensuite, je devrai contacter des entrepreneurs et faire intervenir différents corps de métier. Mon patron souhaite que tout se fasse

rapidement. Je vais finaliser les croquis de l'intérieur et de l'extérieur, et...

Le téléphone de Byron sonna.

— L'agent immobilier, annonça-t-il, soulagé. Mange, ensuite nous parlerons des fours...

— D'accord.

* * *

Le reste de l'après-midi passa à toute allure. L'agent immobilier lui décrivit une série de maisons à visiter et lui donna rendez-vous pour le samedi. Quant à Leona, elle ne cessa de l'interroger sur l'équipement de la cuisine et la disposition des tables dans la future salle.

Quelle tornade ! Il y avait à peine quelques mois, il vivait dans un petit appartement au centre de Madrid, travaillant jusque tard le soir pour un chef mondialement réputé et errant seul dans cette ville, soucieux de s'imprégner d'une autre culture.

Dans l'espoir d'oublier Leona Harper.

Et aujourd'hui, il s'apprêtait à diriger son propre restaurant et à vivre avec Leona et leur fils.

L'espace de quelques minutes, tandis qu'elle discutait de différentes options pour les lavabos des toilettes, il éprouva une profonde nostalgie pour Madrid. Il y avait de quoi perdre la tête : épouser Leona pour s'assurer la garde de son petit garçon, aller visiter des maisons pour s'y installer avec Leona et Percy...

Vivre avec Leona, la femme qui avait failli le détruire ? Dont le père s'était juré de ruiner sa famille ?

Mais un Beaumont ne baissait jamais les bras et ne s'avouait jamais vaincu.

Son père n'avait rien d'un père. Byron se souvenait très bien de sa dernière conversation avec Hardwick Beaumont. Le patriarche trônait derrière son bureau, tout en regardant avec mépris la farine qui maculait le pantalon de son fils.

— Byron, avait-il déclaré, cette histoire de cuisine, ça ne va pas. Les Beaumont ne font pas la cuisine. Les autres la font pour eux.

C'était la première fois où il avait envisagé la fugue. Lui voulait juste s'adonner à sa passion, sans subir les critiques et les reproches de son père. Il avait seize ans alors et croyait tout savoir. Sauf qu'à seize ans on ne savait pas tout et qu'il était alors très impulsif. Il avait vu rouge.

— Tu veux que je m'en aille ? Eh bien, je pars, voilà. Je ne vais pas rester à t'écouter m'insulter à longueur de temps !

Honnêtement, il s'attendait à être renié. Personne ne parlait comme ça à Hardwick Beaumont, surtout pas ses fils. Son père avait esquissé un sourire en coin. Poings serrés, Byron se tenait prêt à répliquer quand, à sa grande surprise, Hardwick avait remarqué :

— Un Beaumont ne baisse jamais les bras, mon garçon. Nous savons ce que nous voulons. Nous nous battons pour l'obtenir. Et les autres peuvent aller au diable... Surtout, que je n'entende pas dire que tu as renoncé ou tu auras affaire à moi. Tu m'as bien compris ?

— Oui, avait-il répondu, à la fois impressionné et déstabilisé.

Son père lui donnait donc la permission de choisir sa voie ? Il s'apprêtait à tourner les talons quand Hardwick avait lancé :

— Le carré d'agneau, hier soir ? C'était toi ?

Un sans-faute, même ses frères avaient applaudi.

— Oui, sous la surveillance de George.

Après un long silence, son père avait marmonné :

— Bien. Mais j'exige que tu restes présentable, comme tous les Beaumont. Je ne veux plus voir de farine sur tes vêtements, compris ?

— D'accord.

Il n'avait donc pas fugué, mais était resté au domaine pour apprendre auprès du personnel de son père. A une ou deux reprises, celui-ci avait même marmonné : « Quel bon repas ! », le compliment ultime dans sa bouche.

Byron n'avait pas repensé à cette discussion depuis longtemps. Peu après, Hardwick décédait d'un infarctus. Le jour des obsèques, Frances lui avait bien fait quelques remarques sur les traces de farine sur son costume, mais plus personne ne lui avait reproché de salir le nom des Beaumont en se consacrant à la cuisine. Il n'avait plus eu à se battre pour sa passion. Il avait déposé les armes, y compris concernant Leona. Car, au lieu de se battre pour elle, il avait fui en Europe.

Mais les choses avaient changé. Il avait des responsabilités aujourd'hui. Il savait ce qu'il voulait. Il voulait prendre Leona pour épouse et faire partie de la vie de son fils. Le moment était venu d'agir comme un Beaumont.

* * *

Il fut enfin 17 heures. Leona lui avait montré des échantillons de couleurs, des assiettes de toutes les formes et des couteaux design. Ne sachant plus où il en était, il se rangerait à son avis. Après tout, c'était elle qu'il avait chargée de ce genre de choses. Son domaine à lui, c'était la nourriture.

Il rinça la vaisselle dans l'évier et remballa leurs affaires qu'il rangea dans la voiture. Excepté la bague qu'il glissa dans sa poche. Elle n'y avait pas touché, la laissant sur la table. Un bijou à vingt mille dollars !

Elle la porterait. Elle dirait « oui ». A cet instant, une autre pensée s'insinua dans son esprit. Elle serait sienne.

Et pourquoi pas ? N'allaient-ils pas vivre ensemble ? Se marier ? Pourquoi n'aurait-il pas ce qu'il avait autrefois ? Dès lors qu'il veillerait à ne pas la laisser prendre possession de son cœur, comme la première fois. Il avait toujours aimé faire l'amour avec elle. Ils s'entendaient bien, côté sexe. Peut-être retrouveraient-ils la même magie, au lit.

Donc, oui, il passerait du bon temps avec elle, mais sans se laisser abuser par les sentiments qu'elle lui inspirait. Elle demeurerait une menteuse. Et il devait rester sur ses gardes.

— Je rentre à la maison. Tu me suis ? suggéra-t-elle en ouvrant la portière de sa voiture.

— Oui, j'arrive, répondit-il, en touchant l'écrin dans sa poche.

Elle le regarda avec un petit sourire et, une fois de plus, il dut se faire violence pour ne pas l'embrasser.

Oh ! et puis zut, assez de lutter contre cette envie !

En trois enjambées, il la rejoignit et la prit dans ses bras. Elle laissa échapper un petit cri et se débattit, quoique mollement.

Il l'embrassa comme il avait rêvé cent fois de l'embrasser durant cette longue et interminable année. Elle avait beau être toxique pour lui, il était désarmé face à elle.

Au bout d'un moment, elle lui rendit son baiser, resserra les bras autour de son cou et entrouvrit les lèvres pour nouer sa langue à la sienne. Puis il s'arracha à sa bouche et murmura :

— Il me semble que c'est l'heure maintenant, non ?

Elle soupira, sans relâcher son étreinte, avant de le repousser, apparemment au prix d'un grand effort.

— Byron, s'insurgea-t-elle. Tu ne dois pas m'embrasser comme ça !

— Comment veux-tu que je t'embrasse, alors ?

— Non, je veux dire... Tu as affirmé que tu voulais m'épouser pour le bien de Percy, que nous aurions chacun notre chambre et... Et, si tu avais des sentiments pour moi par le passé, ce n'est plus le cas aujourd'hui.

Il sortit l'écrin de sa poche.

— Quel mal y aurait-il à un... rapprochement, entre nous ?

— Ecoute, j'ai besoin de savoir à quoi m'en tenir, c'est tout. D'abord, tu es furieux contre moi et, la seconde d'après, tu me cuisines des petits plats, puis tu declares que nous ferons chambre à part et enfin tu m'embrasses avant de m'offrir une bague... C'est un bijou de famille ?

Il sortit la bague de son écrin et la déposa dans le creux de sa main.

— Non. Je l'ai achetée ce matin. C'est un bijou dénué de toute référence aux Beaumont.

— Ah, d'accord. Ça n'a aucune importance de toute façon.

— Oh ! mais si, répliqua-t-il en souriant. Au fait, je ne connais même pas le nom de Percy. Harper ou Beaumont ?

— Percy Harper Beaumont. Tu es inscrit sur son acte de naissance comme étant son père. Mais j'ai voulu qu'il porte aussi mon nom.

Elle avait donné son nom au bébé ? A cette révélation, il éprouva une joie infinie. Il se rapprocha d'elle et lui prit le visage entre les mains pour l'obliger à le regarder.

— Merci.

— Et voilà que tu recommences à me toucher, chuchota-t-elle.

— Leona, tu sais ce que je veux. Mais, toi, que veux-tu ?

C'était elle, après tout, qui avait demandé à faire chambre à part. Et qui lui avait aussi rendu ses baisers.

— Il est temps d'y aller, répliqua-t-elle, ignorant sa question. May risque de s'inquiéter.

Sur quoi, elle tourna les talons et se mit au volant. Il la regarda, puis remit l'écrin dans sa poche. Un Beaumont ne rendait jamais les armes et se battait pour ce qu'il voulait.

Leona ne tarderait pas à l'apprendre.

Leona dut s'y reprendre à deux fois pour glisser la clé dans la serrure. Pourquoi se sentait-elle aussi nerveuse de ramener Byron à l'appartement, aujourd'hui ? Il se tenait juste à côté d'elle, bien trop près, attendant évidemment une réponse à sa question. Si seulement elle savait ce qu'elle voulait.

— May ! appela-t-elle une fois à l'intérieur. Nous sommes là ! Hello, mon bébé ! lança-t-elle à Percy qui l'accueillit d'un cri. Est-ce que maman t'a manqué ?

— Le médecin a prescrit plus de gouttes. Le flacon est sur la table à langer, répondit sa sœur en lui tendant le bébé.

— Merci, répondit-elle.

Un silence pesant s'installa.

— Bien, finit par maugréer May, tout en fusillant Byron du regard, je rentrerai tard, ce soir.

— Amuse-toi bien, répondit Leona quand sa sœur attrapa sa veste et son sac.

L'intéressée lui retourna un soupir excédé.

— J'ai demandé à l'agent immobilier de nous trouver quelque chose avec un studio à proximité, déclara Byron, une fois May partie. J'ai l'impression que ta sœur ne supporterait pas de me croiser tous les jours.

— Je ne sais même pas si elle me suivra, répondit Leona.

Si May refusait d'aller vivre chez Byron, elle devrait continuer à payer le loyer. Mais peut-être n'était-ce pas un si mauvais plan ? Si ça ne fonctionnait pas avec Byron, elle pourrait toujours revenir ici.

— Tu veux bien tenir Percy ? demanda-t-elle. Je dois aller me changer.

Byron s'assit sur le canapé et prit son fils. Il était plus confiant que la veille. Moins paniqué en tout cas.

— Comment va mon garçon, aujourd'hui ? demanda-t-il.

Percy le regarda en faisant la moue.

Elle se précipita dans sa chambre et enfila un jean et un T-shirt, l'un de ses plus jolis. Non qu'elle veuille se faire belle pour Byron, mais elle aspirait à quelque chose de confortable.

De retour au salon, elle retrouva Byron et Percy, couchés à plat ventre sur la moquette. Byron souriait au bébé et l'encourageait. Elle resta un moment sans rien dire, à observer cette scène dont elle avait tant rêvé, avant que Byron ne l'abandonne. L'avoir tout à elle, sans familles autour d'eux pour tout compliquer. Des enfants, ils en voulaient beaucoup à l'époque...

Puis il était parti. Les Beaumont procédaient toujours ainsi. Et aujourd'hui, il réapparaissait pour donner des ordres et il entendait bien être obéi.

Comment pourrait-elle lui faire confiance ? Toutes ces choses — la bague, l'appartement, une vie de famille —, tout cela, il pensait le vouloir, ça n'avait rien à voir avec ce qu'elle voulait, elle. Et, le jour où il changerait d'avis, elle se retrouverait seule une fois de plus, peut-être pire encore, à cause de Percy, dont il n'accepterait pas d'être séparé.

Elle rêvait de lier son destin à celui d'un homme sur lequel elle saurait pouvoir compter, un homme qui ne jouerait pas avec elle et ne la traiterait pas comme son père avait toujours traité sa mère. Un homme qui ne la traiterait pas comme les Beaumont avaient toujours traité les femmes, à savoir un produit de consommation à durée limitée.

Elle aspirait au bonheur, à une certaine stabilité pour son fils, sa sœur et elle-même. Et il fut un temps où elle avait cru pouvoir trouver tout cela auprès de Byron. Tout cela et tellement plus encore.

Elle ne commettrait pas la même erreur une seconde fois. Mais, dans l'immédiat, elle ne voulait penser qu'à la sécurité et au bonheur de son fils. Car c'était tout ce qui importait. Et, pour cela, elle était prête à sacrifier son cœur.

— Vous jouez à quoi ?

— Je voulais voir s'il savait faire des roulades, répondit Byron en s'appuyant sur un coude.

— Il n'en est pas encore là, déclara-t-elle en s'asseyant par terre à côté de Percy. Comment vont ces oreilles, mon bébé ?

Percy émit un couinement en tentant de se redresser. Elle lui frotta le dos et se tourna vers Byron qui la regardait avec insistance.

— Qu'y a-t-il ?

— Tu n'as pas répondu à mes questions. A aucune en fait.

— Repose-les-moi, dit-elle alors, prête à franchir le pas.

— Veux-tu bien emménager avec moi ?

Et permettre à Percy d'entretenir une relation avec son père ? Même si cela signifiait pour elle souffrir le martyre en vivant sous le même toit que son plus grand amour et sa plus grande erreur ?

— Oui.

— Veux-tu bien m'accompagner demain, pour visiter quelques maisons ? Percy pourrait nous accompagner. Après tout, il est concerné. Il a son mot à dire.

Ce fut plus fort qu'elle, elle sourit. C'était gentil de la part de Byron, de

dire ça. Malheureusement, il n'était pas toujours gentil, ni en actes ni en paroles.

— Oui.

Il la dévisagea un long moment, puis quelque chose scintilla dans ses yeux, quelque chose de profondément enfoui.

— Veux-tu m'épouser ?

Elle devait accepter. Pour Percy.

— J'ai besoin de connaître les modalités de ce mariage avant de pouvoir te répondre.

— Par exemple ? demanda-t-il, un sourcil froncé.

— As-tu une liaison ?

— Non, répondit-il sans l'ombre d'une hésitation. Et toi ?

— Non. J'ai trop à faire pour ça, répondit-elle, ce qui lui valut un sourire.

— Alors nous sommes sur la même longueur d'onde. Autre chose ?

Oh ! trois fois rien ! Le fait par exemple que les Beaumont étaient des coureurs de jupons et des séducteurs impénitents. Et aussi que Hardwick Beaumont avait toujours enlevé leurs enfants à ses ex-femmes. Bref, on ne pouvait pas leur faire confiance.

— Si ça ne marche pas, ajouta-t-elle en prenant Percy dans ses bras, tu ne me le prendras pas ?

— Je ne suis pas mon père, Leona, répondit Byron.

Il s'assit et se pencha pour déposer un baiser sur les cheveux de son fils.

Elle ne répondit pas et le silence s'éternisa.

— Et toi ? demanda-t-il soudain, d'une voix glaciale. Si ça ne marche pas, est-ce que tu me le prendras avant de disparaître ? Je ne tolérerai pas un autre mensonge, Leona. Si tu me trahis encore une fois...

Il se tut, le regard noir. Un frisson la parcourut. La menace était claire. Si elle avait le malheur de faire quelque chose qui lui déplaisait, il le lui ferait payer.

— Je ne t'ai jamais menti, dit-elle dans un soupir. Tu connaissais mon nom de famille depuis le début.

— C'est tout ce que tu as trouvé comme argument de défense ? marmonna-t-il en tendant les bras pour prendre Percy.

Elle serra son enfant si fort contre son cœur qu'il se mit à gigoter. Byron soupira.

— Je veux que les choses soient différentes entre nous, cette fois. Je refuse qu'on ressemble à mes parents.

Il vint s'asseoir contre elle et elle finit par lui tendre le bébé.

— Je sais ce que mon père a fait subir à ma mère, poursuivit-il, et jamais je ne vous infligerai une chose pareille, à toi ou à Percy.

Elle ne devait pas le croire. Elle ne pouvait pas lui faire confiance. Mais il avait prononcé ces mots avec une telle conviction qu'elle baissa les yeux sur son fils, tout guilleret, les doigts dans la bouche.

— J'ai besoin d'aide avec lui. Si May ne nous accompagne pas, nous

devrons le mettre à la crèche et ce n'est pas donné. En plus, il est possible que Percy doive subir une opération, à cause de ses otites à répétition.

— Je prendrai tous les frais en charge, répliqua-t-il avec un haussement d'épaules, en personne qui n'avait jamais eu à se soucier d'argent.

Et en fait, elle non plus, jusqu'à ce qu'elle quitte la maison de son père. Certes, elle payait cher le prix de son indépendance, mais elle était prête à plus de sacrifices encore pour le bonheur de Percy.

Cette indépendance, justement, allait-elle laisser Byron la lui ravir, juste parce que c'était préférable pour son fils — et assurément pas mieux pour elle ? Non. D'abord, rester calme. Inspirer, expirer et garder la tête sur les épaules.

— Et ta famille ?

— Quoi, ma famille ?

— Tu sais comment Frances a réagi en me voyant. Si nous nous marions, ta famille ne risque-t-elle pas de créer des difficultés ?

— Les choses ont changé, répondit-il. Je suppose que nous avons tous compris à présent que Hardwick était mort et enterré. Nous ne sommes plus obligés de vivre comme lui l'entendait. Même Chadwick n'est plus le même. Toujours en train de sourire.

— J'aimerais que mon père le comprenne, lui aussi, marmonna-t-elle, songeuse. Si seulement ils pouvaient tous oublier cette haine entre nos deux familles...

Percy poussa soudain un hurlement. Celui de la faim.

— Je vais nous préparer quelque chose à dîner, annonça-t-elle.

Elle allait se lever, quand Byron la devança.

— Je m'en occupe. Que peut-on lui donner ?

— Il a adoré ta compote, répondit-elle. Il aime bien le yaourt aussi, et les céréales. Mais, à son âge, on doit encore se contenter de nourriture pour bébé.

Byron passa la tête à la porte de la cuisine, tenant un petit pot de purée de pommes de terre aux haricots verts.

— Ce genre de truc ? demanda-t-il avec un air écœuré.

— Ce genre de truc, répondit-elle, sur la défensive. C'est une excellente marque. Produits bio, aucun adjuvant.

Le regard plein de perplexité, Byron disparut de nouveau dans la cuisine. Elle se leva pour changer Percy.

— Je n'aime pas trop les aliments en conserve, déclara-t-il de sa voix de chef. Je vais plutôt lui préparer des légumes frais.

— Tu n'es pas obligé de... Bon, d'accord, soupira-t-elle, face à son regard noir.

* * *

Quarante minutes plus tard, ils se mirent à table. Au menu, purée de pommes de terre et haricots verts, ainsi que des blancs de poulet panés au

parmesan.

— C'est délicieux, constata-t-elle, nourrissant Percy entre deux bouchées.

Percy parut trouver le repas à son goût et le fit savoir en tapant des poings sur le plateau de sa chaise haute, bouche grande ouverte.

— C'était moi qui cuisinais autrefois pour les petits nouveaux, raconta Byron en regardant son fils. Quand mon père se remariait et que sa nouvelle épouse avait des enfants, papa tenait à ce que nous aimions les mêmes choses que lui. Mais pas évident de manger du steak au poivre quand on a quatre ans. George nous préparait toujours quelque chose, mais nous étions obligés de prendre nos repas à la cuisine pour que nos parents ne nous voient pas... Tout ça est bien loin, aujourd'hui.

— Ça ressemble beaucoup aux repas que j'ai pris quand j'étais enfant.

— Nous n'avons jamais vraiment parlé de ton passé, remarqua Byron. Tu changeais toujours de sujet... Et pour cause. Je ne me suis jamais douté de rien.

Difficile de savoir à qui il en voulait le plus. A elle ou à lui ?

— Je voulais vivre quelque chose de différent, oublier les Beaumont et les Harper... Je voulais aussi voir si tu étais tel que mon père le prétendait. Si tu m'aimais pour ce que j'étais, et non parce que j'étais l'héritière d'une grande fortune... Je voulais être plus que la fille de Leon Harper.

Elle soupira. Jamais elle n'avait abordé ce sujet avec lui. Tout était allé si vite, la dernière nuit.

— Mais tu l'étais bel et bien, répliqua Byron en posant sa fourchette. Tu étais...

Elle se pencha pour entendre la fin de sa phrase, mais en vain. Se levant, elle le suivit jusqu'à la cuisine.

— Excuse-moi, qu'as-tu dit ?

— Rien, marmonna-t-il en vidant les restes de son assiette dans la poubelle et en plaçant celle-ci dans l'évier.

— Byron, qu'est-ce que tu as ?

Elle s'approcha et posa une main sur son épaule, dans l'espoir qu'il lui ferait face. Mais il demeura aussi inébranlable qu'un roc.

— Tu aurais dû m'en parler, répondit-il en lavant son assiette sous le jet d'eau chaude. Si tu me l'avais dit, cela n'aurait eu aucune importance. Mais il a fallu que je l'apprenne de la bouche de ton père.

— Je voulais le faire, répliqua-t-elle, la gorge nouée par la culpabilité. Mais j'avais tellement peur de gâcher la meilleure chose qui m'était jamais arrivée.

L'espace d'un instant, elle crut qu'il allait lui sourire. Mais son visage se durcit.

— Tu n'avais pas confiance en moi.

— Pour commencer, siffla-t-elle entre ses dents, la culpabilité laissant la place à la colère, ce n'est pas moi qui suis partie. Je suis restée ici, seule, à assumer les conséquences de ton abandon. J'ai dû continuer à vivre, quand

tout ce que je voulais, c'était fuir, moi aussi. Or c'est un luxe que je n'ai pas pu me permettre, Byron.

Il ouvrit la bouche pour protester, mais elle poursuivit :

— Deuxièmement, c'est exactement pour cela que je n'ai pas dit « oui » à ta proposition de mariage. En fait, je ne sais jamais sur quel pied danser, avec toi ; tu passes sans cesse d'un extrême à l'autre...

Percy se mit à pleurnicher, mécontent d'avoir été abandonné à la cuisine. Mais, pour la première fois, elle ne se précipita pas pour le prendre.

— Et pour finir, toi non plus, tu ne me faisais pas confiance. Quatre jours, Byron. C'est le temps qu'il m'a fallu pour partir de chez mon père. Mais tu étais déjà loin. Tu n'as même pas attendu une semaine...

Elle s'interrompit, au bord des larmes, mais, non, elle ne craquerait pas.

— Donc, ne sois pas surpris si j'ai besoin d'être rassurée et de savoir que tu ne vas pas disparaître de nouveau. Ou que tu ne veux pas m'épouser uniquement pour me quitter dans un mois et me prendre mon fils.

— Tu as besoin de moi, dit-il avec calme.

Percy commença à pleurer, elle entendit une cuillère rebondir sur le carrelage.

— J'ai besoin d'une pension alimentaire, reprit-elle. J'ai besoin d'un travail. Mais de toi, ça reste à prouver !

Et sur ce, elle lui tourna le dos et sortit de la cuisine.

Difficile de se concentrer sur le bain de Percy, avec les paroles de Leona qui résonnaient encore à ses oreilles. Sa demande en mariage ne la rassurait donc pas ? N'était-ce pas la preuve qu'il n'avait pas l'intention de fuir ou de prendre le bébé ? Le mariage... Bon, peut-être que cela ne durait pas toujours, mais ce n'était pas quelque chose à prendre à la légère. Une fois officiellement marié, il ne pourrait pas se conduire n'importe comment. Ne le comprenait-elle pas ?

Et puis, n'avait-il pas besoin d'être rassuré, lui ? Par exemple, de l'entendre lui promettre qu'elle ne lui mentirait plus. Ou qu'elle ne lâcherait pas sur lui et sa famille son père et sa horde d'avocats, pour le frapper là où ça ferait le plus mal — en la personne de Percy ? Elle lui avait déjà menti à deux reprises. A supposer que tout cela n'ait été qu'une succession de malentendus, cela ne changeait rien au fait qu'elle lui avait menti durant des mois. Difficile de lui accorder sa confiance dans ces conditions.

Il ne put creuser davantage ses pensées. Percy gigotait dans son bain comme un beau diable. Et, quand pour le calmer, il fit flotter un petit bateau en plastique, son fils poussa un cri de joie et l'arrosa deux fois plus. Si bien que dix minutes plus tard il avait la chemise trempée et Percy encore à laver.

Soudain, voulant attraper le bateau, le bébé lui glissa entre les mains.

— Non ! cria Byron quand la tête de Percy disparut sous l'eau.

En moins d'un quart de seconde, Leona se matérialisa à côté de lui et redressa le petit sur ses fesses.

— Je le tiens, dit-elle. Tu peux faire sa toilette maintenant.

— Désolé, marmonna-t-il.

Percy crachota et toussa, puis laissa échapper un grognement que Leona tua dans l'œuf en lui mettant le bateau sous le nez.

— Ce n'est rien, déclara-t-elle en souriant. Tu apprendras.

— Si tu le dis, répondit-il avant de savonner les jambes de Percy à toute vitesse.

Elle ne rajouta rien à propos de l'incident, mais un malaise s'était installé entre eux. Un peu plus tard, en habillant Percy pour la nuit, les paroles de Leona lui revinrent en mémoire, quand elle avait expliqué lui avoir caché qui

était sa famille, parce qu'elle ne voulait pas être une Harper.

Devait-il la croire ? Douze mois durant, il avait vécu en étant persuadé qu'elle lui avait menti à dessein, de manière à pouvoir utiliser son nom de famille contre lui, le moment venu. Comme lors de cette horrible soirée.

Mais peut-être n'était-ce pas le cas. Il se remémora ce fameux soir. Rory le traitant de tous les noms d'oiseaux et n'hésitant pas à le renvoyer, quand il avait osé répliquer. Excédé, il avait giflé son patron — ex-patron du coup — tant il en avait gros sur le cœur, après un an et demi au service de ce psychopathe des fourneaux.

Puis Bruce — le chef pâtissier, que Byron considérait comme un ami — l'avait attrapé par le col et jeté dehors. Il avait atterri sur le trottoir, juste à temps pour voir Leona monter dans la voiture avec chauffeur de Leon Harper.

Sauf que... Oui, c'était ce qu'il avait vu, mais peut-être que Leon y avait fait monter sa fille de force ? C'était la nuit, il pleuvait à seaux... Que devait-il penser ? Voilà que ça recommençait. Elle lui avait toujours fait cet effet. Avec elle, il avait l'esprit embrouillé. Elle semait une véritable pagaille dans sa tête.

Leona étant occupée à donner le sein à Percy, il se déchaîna sur la vaisselle, tout en essayant de se rappeler ce que Leon Harper avait fait, avant de venir le narguer.

Leona apparut alors dans la cuisine.

— Il est couché ? demanda-t-il, en père digne de ce nom.

— Je lui ai donné un médicament pour ses oreilles. Il devrait dormir deux ou trois heures, j'espère...

— Tu espères ? répéta-t-il, perplexe.

Deux ou trois heures de sommeil, c'était peu.

— C'est pour cette raison que nous envisageons l'opération, expliqua Leona avec un sourire las.

— Je vois, marmonna-t-il tout en essuyant une assiette. Ça lui fait combien d'otites à ce jour ?

— J'ai arrêté de compter. Mais parfois il lui arrive simplement de pleurer parce qu'il veut téter...

Le regard de Byron descendit sur sa poitrine. Elle ne portait pas de soutien-gorge et il pouvait voir le bout de ses seins pointer sous son T-shirt. Le désir s'abattit d'un coup sur lui et, pour ne rien arranger, il se souvint de leur baiser, un peu plus tôt, et de celui de la veille.

— Hmm, fit-elle en croisant les bras.

— Pardon, marmonna-t-il en reportant son attention sur la poêle dans l'évier.

— Tu es sûr que c'est une bonne idée, de vivre ensemble ?

— Tu as une autre suggestion ?

— Eh bien, nous pourrions instaurer un droit de garde, comme cela se pratique chez les gens civilisés. Tu garderais Percy une semaine ou deux, puis

ce serait mon tour. Nous déciderions aussi du montant d'une pension alimentaire, ce genre de choses. Peut-être que ce serait mieux, ainsi ?

— Mieux pour qui ? Pas pour Percy. Avec ton père qui pourrait à tout moment nous le prendre ? Pas question.

— Byron, dit-elle en s'emparant d'un torchon, il faut que nous fassions au plus simple...

— « Au plus simple » ? répéta-t-il. Désolé de te décevoir, mais la situation ne s'y prête pas vraiment.

— Ecoute, tout ce que je sais, c'est que tu es encore fâché contre moi et je refuse que Percy grandisse dans une maison où ses parents se font sans cesse la guerre. C'est tout ce que je demande.

— Moi aussi. Et je ne suis pas fâché contre toi, répondit-il, tout en pensant à son père qui devait se retourner dans sa tombe.

Si Hardwick était encore parmi eux, voilà ce qu'il lui dirait : « Mon garçon, arrête de tourner autour du pot comme ça. C'est juste une femme parmi d'autres. Et tu es un Beaumont. Comporte-toi comme tel. » Sauf que Byron n'avait pas envie d'être un Beaumont si cela signifiait contraindre Leona et Percy, juste parce qu'il en avait le pouvoir. Il refusait de régner par la force et la peur.

— Peut-être, mais tu n'as pas besoin d'énoncer les choses, Byron. Tes actes parlent pour toi.

— Ah, vraiment ? Et ça alors, qu'est-ce que ça veut dire ?

Il l'attrapa par les mains et l'attira contre lui afin de lui donner un baiser ni tendre ni sexy, mais plutôt brusque et possessif. Peut-être échouerait-il à lui faire accepter le mariage, mais il était sûr, là, qu'elle ne dirait pas « non ».

Et, après quelques secondes, elle s'abandonna en effet et lui rendit son baiser dans un soupir. Il l'embrassa alors avec plus de fougue, plus de fièvre. Sauf que ce genre de baisers n'allait pas sans des émotions plus intimes. Et il aurait donné n'importe quoi pour se perdre dans la chaleur de son corps.

— Byron, lâcha-t-elle, le souffle court, en s'arrachant à sa bouche. Qu'allons-nous faire ?

— Un test. Je vais nous trouver une maison. Percy et toi, vous vous y installerez pour... disons... une semaine ou deux. Inutile d'apporter toutes tes affaires. Et, si ça ne marche pas... Et, si ça ne marche pas, nous appliquerons ton plan.

Il se tut, la gorge serrée, refusant d'admettre que ça puisse ne pas fonctionner. Peut-être avait-il tort, mais il devait lui offrir une issue de secours. Lui prouver qu'il ne la retiendrait pas contre son gré, une fois que Percy et elle vivraient avec lui.

Oui, il pouvait lui faire assez confiance pour l'accueillir sous son toit. Et, une fois installé avec elle, il tenterait alors de savoir si elle disait la vérité. Ou si elle continuait à lui mentir.

Peut-être allait-il s'y brûler les ailes une seconde fois, mais, bon sang, comme il aimerait pouvoir la croire.

— Et si ça fonctionne ? demanda-t-elle en se pressant contre lui, les yeux pleins d'espoir.

— Si ça fonctionne, murmura-t-il en lui caressant la joue, je te redemanderai de bien vouloir m'épouser.

Elle ferma les yeux et laissa échapper un soupir. Il l'avait embrassée pour mettre un terme à la discussion et lui rappeler que c'était lui qui menait la danse. Mais, au lieu de s'apaiser, son désir n'en finissait pas de croître. Il avait envie d'elle et d'elle seule. Aucune des femmes hyper-sensuelles rencontrées en Europe n'avait su l'émouvoir comme Leona le faisait.

— Deux semaines ? répéta-t-elle en plongeant ses yeux dans les siens.

Il pourrait se perdre dans ces yeux-là. Bon sang, un Beaumont sentimental ! Pauvre Hardwick...

— Oui, dit-il, ça me semble correct.

— Hmm...

Ce fut tout ce qu'elle put dire puisqu'il l'embrassa et qu'elle l'embrassa de nouveau et qu'il n'y eut plus de mots ni de négociations. Ce fut juste elle et lui, comme ça l'était avant, comme ça aurait pu l'être pour la vie.

Leur baiser gagna en intensité quand sa langue toucha la sienne, comme hésitante sur la suite à donner. Mais il le savait parfaitement, lui. Il voulait l'emporter dans ses bras jusqu'à la chambre et passer le reste de la nuit à se rappeler ce qu'ils partageaient autrefois. Il voulait oublier trahisons et mensonges. Il la voulait elle, voilà tout.

Il noua sa langue à la sienne et sentit aussitôt son corps réagir. De vieux souvenirs — comme leur premier baiser — le submergèrent. A cette époque aussi, elle s'était montrée hésitante. Parce qu'il était un Beaumont ; aujourd'hui, il le savait, mais à ce moment-là il avait mis cela sur le compte de l'innocence, de la candeur, de l'angoisse aussi qu'il ne tente d'aller trop loin. Alors il l'avait juste embrassée, contre sa voiture, pour lui souhaiter bonne nuit, puis elle était rentrée chez elle, seule.

Et il devrait s'en tenir là, aujourd'hui aussi. L'embrasser, puis prendre congé et rentrer chez lui. S'occuper de ses affaires au lieu de lui faire l'amour comme un possédé. Il ne devrait pas jouer avec le feu.

Mais Leona enfouit les mains dans ses cheveux et laissa échapper un « Oh ! Byron » qui en décida autrement. Il était perdu. Avec elle, il n'avait jamais eu la moindre chance. Il déposa un baiser sous son oreille et fut gratifié d'un frisson de plaisir.

— Dis-moi ce que tu veux, murmura-t-il. As-tu envie de moi ?

Comme elle ne répondit pas tout de suite, il l'embrassa de plus belle et la chaleur grimpa entre eux de plusieurs degrés. Plus les secondes passaient, plus il comprenait qu'il lui serait difficile de s'en aller à présent. D'ailleurs, c'était à peine s'il tenait sur ses jambes. Et alors ? Si elle devait le mettre à genoux, qu'il en aille ainsi.

— Dis-le-moi, insista-t-il, en la plaquant contre le comptoir. Dis que tu as envie de moi.

Il glissa alors les mains sous ses fesses et un genou entre ses jambes. Comme il aimait sentir son corps sous ses doigts.

Elle ne le lâcha pas une seule seconde, et le repoussa encore moins. Au contraire, elle couvrit son visage et son cou de baisers. Il la serra encore, pressant son érection contre elle. A ce contact, Leona retint un cri. Puis elle ouvrit les yeux et le regarda avec intensité.

S'il devait partir, c'était maintenant ou jamais. Il se pressa contre elle encore une fois, sans détacher ses yeux des siens. Et, quand ses lèvres dessinèrent un O, il l'embrassa, incapable de résister à la passion qui s'emparait de lui.

Elle noua les jambes autour de sa taille.

— J'ai envie de toi, lui chuchota-t-elle à l'oreille.

Il ne lui en fallut pas plus. Il l'emporta dans ses bras et prit le couloir menant à sa chambre. Chaque pas était une torture. Lorsqu'il referma la porte derrière eux, elle gémit.

— Byron...

— Oui, chérie, répondit-il en l'allongeant sur le lit pour couvrir son corps du sien.

D'abord les préliminaires. Il devait prendre son temps. Faire ça bien.

Mais Leona lui planta ses ongles dans le dos et la sensation le priva de toute faculté de raisonnement. Il se redressa, s'assit sur ses genoux et l'attira à lui, suffisamment pour pouvoir lui enlever son T-shirt. Puis il passa les doigts sur sa peau, autour de ses seins, souriant quand elle frissonna. Puis elle se rallongea, bras derrière la tête.

— Tu es déçu, c'est ça ? demanda-t-elle, sur ses gardes.

— Absolument pas. Ta poitrine est fabuleuse. Ton corps est fabuleux, répondit-il en lui caressant le bout des seins.

— J'ai changé, forcément, répliqua-t-elle, anxieuse. Je ne suis plus celle que tu connaissais.

— En effet, répondit-il en déboutonnant son pantalon. Tu es mieux. Tu es une femme maintenant...

Il fit glisser le pantalon sur ses jambes et, très vite, elle se retrouva en petite culotte. Il se pencha sur elle, se logea entre ses jambes et déposa un baiser sur son sexe.

— Tu n'es pas si différente, cela dit, murmura-t-il en s'enivrant de son odeur, faisant de son mieux pour oublier l'année qui venait de s'écouler. Chérie...

Et il se mit à la lécher.

Le corps de Leona fut parcouru d'une décharge électrique. Elle gémit et voulut nouer ses jambes autour de lui, mais il l'en empêcha et la maintint ouverte.

— Tu es si belle, soupira-t-il contre sa peau.

— Oh ! je t'en prie, le supplia-t-elle en se cabrant.

— Vos désirs sont des ordres.

Et il la débarrassa promptement de sa petite culotte en coton blanc.

Elle était toute à lui maintenant. Mais, quand elle plaqua les mains sur son ventre, il la força à les écarter. Des cicatrices rose pâle qui n'y étaient pas auparavant couraient sur son ventre.

— Tu es belle, murmura-t-il.

Elle avait porté son fils et il tenait à l'en remercier.

Aussi, même s'il redoutait que son jean craque sous la pression de son érection, il prit le temps d'embrasser chaque marque sur son ventre, avant de descendre plus bas et d'embrasser de nouveau son sexe. Cette fois, il ne procéda ni avec douceur ni avec tendresse. Il la voulait. Alors il s'empara de ses jambes.

— Byron, gémit-elle en lui mettant la main dans les cheveux, pour défaire sa queue-de-cheval.

— Encore ?

— Oh oui, pitié, répondit-elle, haletante. Je t'en prie, Byron.

— Tu m'as tellement manqué, soupira-t-il en glissant un doigt en elle.

Elle gémit et il continua sa caresse, tout en la léchant et en l'embrassant.

— Je veux plus, chuchota-t-elle, lui lâchant les cheveux pour l'obliger à relever la tête. Plus.

— Comme ça ?

Et il enfouit un deuxième doigt en elle. Mais elle secoua frénétiquement la tête.

— Alors, dis-moi, Leona. J'ai besoin de l'entendre...

Il ne savait pas quoi au juste, mais c'était ainsi. Pas de malentendus cette fois, juste la vérité entre eux. Une vérité qu'il n'avait jamais pu nier.

— Je te veux toi, tout entier, répondit-elle. Fais-moi l'amour, Byron. S'il te plaît.

En un quart de seconde, il retira son jean, chercha un préservatif dans son portefeuille et faillit bien perdre la tête quand Leona rampa sur le lit pour embrasser son sexe.

— Chérie, pitié...

Elle releva la tête et le regarda, tout en le prenant dans sa main. C'en était trop.

— Chérie, laisse-moi faire...

Il ne voulait pas perdre ses moyens avant de lui montrer combien ça pouvait encore être bon entre eux et il ignorait de combien de temps ils disposaient avant que le bébé se mette à pleurer ou que sa sœur rentre.

Il la repoussa de manière à pouvoir ajuster le préservatif, puis il revint sur le lit, entre ses jambes et se pressa contre elle.

— Tu aimes toujours comme ça ? demanda-t-il en lui relevant les jambes.

— Je... crois que oui. Tu le verras vite, répondit-elle, les yeux en feu.

Il ne put attendre davantage. Il plongea dans son sexe humide pour lui, comme si elle n'attendait que ce moment. Il l'embrassa tout en la pénétrant.

— Oui, soupira-t-elle. Comme ça. Plus fort.

Il ne put répondre. Il devait se concentrer pour la faire jouir, lui montrer qu'il pouvait lui faire du bien.

Il commença à aller et venir en elle, de plus en plus fort, tandis que le lit grinçait à chacun de ses assauts. Leona gémissait et l'appelait. Il perdit alors toute notion du temps et de l'espace. Seule comptait Leona. Son corps, son odeur, sa saveur. Sa Leona.

— Byron ! cria-t-elle quand il plongea de nouveau en elle.

Elle se cambra, agita la tête sur l'oreiller puis, quand elle jouit, il l'embrassa encore et continua d'aller et venir en elle, jusqu'à ce qu'elle retombe inerte sur le drap. Au bord de l'orgasme, il sentit son sang rugir dans ses veines quand, au bord de l'explosion, il sentit son érection s'intensifier et... Il voulut se retirer mais, trop tard, il avait joui. Et le préservatif s'était déchiré. Oh non !

— Quoi ? demanda Leona, le souffle court, lorsqu'il roula à côté d'elle.

— Le préservatif, je l'ai perdu, dit-il, sous le choc.

Leona bondit et se précipita dans la salle de bains.

De son côté, il s'assit sur le bord du lit et jeta le préservatif en lambeaux à la poubelle. Bon Dieu, il n'était même pas encore parvenu à se faire à l'idée d'être papa d'un premier enfant, alors un deuxième !

Quel idiot ! Il n'aurait jamais dû faire l'amour avec Leona. Pas si vite.

Mais les choses se passaient toujours ainsi, avec elle. Il était incapable de garder la tête froide. Il avait voulu lui montrer qu'ils pouvaient être bien ensemble. Et maintenant ? Maintenant, ils allaient angoisser à la perspective d'une nouvelle grossesse. Quelle histoire !

Peut-être avait-elle raison. Peut-être feraient-ils mieux de ne pas vivre ensemble, de ne pas se marier. Parce qu'ils finiraient forcément par franchir la limite entre amour et catastrophe. La seule différence aujourd'hui, c'était que cette fois au moins il savait quand ils avaient franchi la limite.

Leona réapparut, les bras croisés sur ses seins nus.

— Viens, dit-il en l'attirant sur ses genoux.

— Peut-être que ce ne sera rien.

— Oui, peut-être, acquiesça-t-il sur un ton qu'il voulait optimiste.

— Cela ne change rien, ajouta-t-elle. Deux semaines, pour voir.

— Tu es sûre ? demanda-t-il en déposant un baiser sur sa joue. Parce que... j'ai bien peur de ne pas pouvoir résister et de saisir la moindre occasion pour te toucher...

Elle esquissa un petit sourire.

— J'aimerais...

— Oui ?

— J'aimerais savoir si ce qui vient de se passer est une bonne chose ou pas.

— Au moins pour une partie, oui. C'était même super.

Elle rit, quand un cri se fit soudain entendre de l'autre côté de la cloison.

— Percy ! s'écria-t-elle avant de lui échapper pour ramasser ses

vêtements.

Il attrapa boxer et pantalon. Allait-il passer la nuit ici, ou pas ? *Non*, décréta-t-il. Il n'avait pas d'autre préservatif en réserve et il ne voulait pas risquer de céder une deuxième fois à la tentation. Car l'accident de préservatif n'aurait sans doute aucune conséquence. Pas vrai ?

Une fois rhabillé, il passa la tête par la porte entrouverte de la chambre de Percy, éclairée uniquement par la lumière du couloir. Assise dans la pénombre, Leona allaitait leur fils. Il en profita pour noter les meubles dont il aurait besoin, dans sa nouvelle maison : berceau, commode, fauteuil à bascule... Mais il regarda surtout Leona et Percy, dont l'une des mains semblait planer en l'air, comme s'il voulait s'emparer de quelque chose, mais était trop endormi pour cela. Les yeux débordant d'amour, Leona lui offrit son doigt en souriant.

Il sentit sa gorge se serrer. Il était passé à côté de tant de choses. La grossesse, l'accouchement, le premier sourire de Percy... tout cela appartenait au passé désormais. Oui, mais il serait là quand Percy ferait sa première roulade, son premier pas. Il serait meilleur père que ne l'avait été le sien. Derrière lui, la porte d'entrée s'ouvrit. May entra dans l'appartement, le fusillant aussitôt du regard.

— Encore là ? marmonna-t-elle en secouant la tête avec un air réprobateur.

Il haussa une épaule résignée, tout en regardant Leona, puis se tourna vers May.

— Nous allons visiter quelques maisons, demain. Tu pourrais te joindre à nous, proposa-t-il à voix basse, pour ne pas réveiller Percy.

— Tu ne crois tout de même pas que je vais accepter de bouleverser toutes mes habitudes à cause de toi, répliqua-t-elle, cinglante. Surtout après ce que tu as fait à Leona.

Il fit en sorte de garder son calme, pour ne pas perturber son fils.

— Je pourrais te trouver un appartement à proximité de chez nous, si tu ne veux pas t'éloigner de Percy.

A ces mots, May se radoucit un peu.

— Et pourquoi ferais-tu ça ?

— Parce qu'il t'aime. Et que ta sœur t'aime aussi, répondit-il. Et je ne veux que leur bonheur...

Mais le peu de progrès qu'il avait accompli avec May fut stoppé net.

— Si tu les aimes, laisse-les tranquilles. Laisse-nous tous tranquilles, siffla-t-elle entre ses dents.

— Si seulement je pouvais, marmonna-t-il. Si seulement je pouvais...

Mais il le savait. C'était impossible.

Ils se retrouvèrent devant la brasserie. Leona était littéralement épuisée après une nuit presque blanche au cours de laquelle Percy l'avait réveillée trois fois. Sans parler des rêves torrides qui avaient agité son sommeil.

Mais elle était là maintenant. Et, comme prévu, elle passa donc récupérer Byron au restaurant et pas au domaine, de manière que personne de sa famille ne le voie monter dans sa voiture.

— Comment vas-tu ? demanda-t-il.

Sans lui laisser le temps de répondre, il l'attira contre lui pour lui donner un baiser.

A l'arrière, Percy agita son hochet.

— Désolé, bredouilla Byron, qui n'en avait pas vraiment l'air.

Pas plus qu'elle en vérité. Et là était bien le problème. Si elle se retrouvait enceinte une deuxième fois, elle n'aurait pas d'autre choix que de l'épouser.

Une petite voix insidieuse, un peu trop semblable à celle de son père, lui chuchota à l'oreille : « Peut-être était-ce prémédité de sa part. Te faire un deuxième enfant pour te forcer la main. »

— Un peu fatiguée, répondit-elle en chassant cette idée de son esprit. Il a été agité, cette nuit.

— Combien de temps faut-il pour que ces gouttes fassent de l'effet ? demanda Byron, l'air soucieux.

— Deux jours. Bien, où allons-nous ?

Byron lui indiqua l'adresse et ils se mirent en route.

— Je suppose que May n'a pas l'intention de déménager pour vivre plus près de vous deux ?

— Pas vraiment, non, répondit-elle, avec diplomatie.

Au petit déjeuner, May était entrée dans une colère noire en apprenant que Leona passerait la journée avec Byron en emmenant Percy avec elle.

Ils roulèrent en silence, car l'incident de la veille pesait lourdement entre eux. Elle pouvait évidemment envisager la pilule du lendemain, mais pas sans en discuter au préalable avec Byron. Or elle ignorait comment aborder le sujet.

Aussi visiterait-elle la première maison en compagnie d'un homme avec

lequel elle n'était pas du tout convaincue de vouloir vivre. Car, la nuit dernière, il lui avait fait cet aveu le plus sérieusement du monde. Il ne se sentait pas capable de résister au désir qu'elle lui inspirait.

Elle aimait à se croire raisonnable, même s'il lui était arrivé de faire des choix insensés, mais là... Il ne fallait pas se leurrer, vivre ensemble signifiait coucher ensemble. Ils formeraient donc un couple.

Une partie d'elle-même se réjouissait à cette idée. N'était-ce pas ce dont elle rêvait, avant de tomber enceinte ? Avant que Byron ne la quitte. Avant que tout ne lui explose à la figure. Oui, à l'évidence, l'autre partie refusait d'oublier.

Même si Byron lui avait fait l'amour comme si cette année de séparation n'avait jamais eu lieu, elle n'était pas sûre d'elle. Oui, tout son être la portait vers Byron, mais elle devait d'abord penser à son fils.

Bien sûr, Percy avait le droit de connaître son père. Pas question de revenir là-dessus, mais sa vie était devenue un tel chantier. Peut-être qu'après une bonne nuit de sommeil elle y verrait plus clair.

Ils arrivèrent à l'agence immobilière. Aussitôt, une jeune femme se précipita pour les accueillir.

— Bonjour ! Je m'appelle Sherry, lança-t-elle d'une voix un peu trop enjouée. Inutile de détacher ce petit bout de chou de son siège. Allons-y tout de suite.

— Très bien, répondit Byron. Nous vous suivons ?

— Avec grand plaisir, minauda Sherry, sourire radieux aux lèvres.

— Mais que lui as-tu dit pour qu'elle soit dans un tel état ? demanda Leona, perplexe.

— Rien, répondit Byron avec un sourire espiègle. Juste que j'étais un Beaumont et que j'attendais d'elle un service exemplaire. Rien de plus.

— Je comprends mieux, marmonna-t-elle en suivant la voiture de Sherry lorsque celle-ci sortit du parking.

Ils prirent la direction de Littleton, une ville qu'elle ne connaissait pas très bien. Sa famille résidait à Cherry Hill, dans un ancien manoir protégé par un lourd portail.

Littleton était certes plus agréable que le quartier d'Aurora où elle vivait avec May et Percy, mais rien de comparable avec Cherry Hill. Cependant, après une série de virages, ils passèrent devant un country club trônant au-dessus d'un immense parcours de golf. Et, à partir de là, ce ne fut plus qu'une succession de villas somptueuses.

— Byron ? Je pensais que nous allions visiter quelque chose de simple...

— Oui, de simple, acquiesça-t-il, alors que Sherry s'engageait dans une allée menant à une maison qui n'avait rien de simple.

Leona descendit de voiture, stupéfaite. La maison avait été construite dans un style alpin, mais luxueux. Le toit en tuiles rouges scintillait sous le soleil. Le jardin était magnifique et luxuriant, en dépit de la sécheresse ambiante.

— Et voilà ! s'exclama Sherry, manifestement contente d'elle. Vous...

— Combien ? l'interrompit Leona.

— Eh bien, un million trois cent mille. Mais, comme elle est sur le marché depuis plusieurs mois, on doit pouvoir négocier.

— Non.

— Je vous demande pardon ? s'étonna Sherry dont le sourire de star se fissura.

— Non, répéta Leona, en tournant le dos à la jeune femme pour faire face à Byron. Nous étions censés trouver quelque chose de temporaire, un appartement avec trois chambres, pas un... Combien de mètres carrés ? demanda-t-elle à Sherry.

— Deux cent cinquante, si l'on compte l'appartement de la bonne, au-dessus du garage.

Deux cent cinquante mètres carrés de luxe. Rien à voir avec un petit appartement cosy. Et, en prime, un logement pour la bonne ! Non, quelque chose n'allait pas. Elle avait passé une année à compter chaque sou et elle continuait de tirer le diable par la queue. Elle refusait l'idée que sa situation puisse laisser croire qu'on pouvait l'acheter. Que son affection était à vendre. C'était exactement comme ça que réagirait son père, s'il admettait avoir eu tort. Il lui ferait un cadeau somptueux, en estimant que cela réglait le problème.

Eh bien, non, on ne l'achetait pas. Bien sûr, elle aspirait à une certaine stabilité pour Percy. Mais là, on était au-delà de la stabilité.

— Non, Byron, ça ne correspond pas à ce que nous avons décidé...

Et elle s'éloigna en direction de la voiture quand Percy se mit à rouspéter, mais, avant d'avoir pu faire quelque chose, Byron s'était précipité pour détacher le bébé de son siège.

— Tu veux sortir, mon garçon ? Il y a une aire de jeux, dans le parc, tu sais, chuchota-t-il à son fils. Et une immense pelouse pour te dégourdir les pattes et, qui sait, peut-être prendrons-nous un chien ? Un petit chien, qu'en dis-tu, Percy ?

Son fils émit un cri de ravissement. Elle croisa les bras et fusilla Byron du regard. A quoi jouait-il ? Quelle honte de soudoyer un enfant de six mois !

— Viens, mon grand, ajouta Byron en refermant la portière arrière. Maman va nous accompagner.

Elle se força à prendre une profonde inspiration, hors d'elle, mais Percy se mit à battre joyeusement des mains, l'air tout heureux. Elle en fut décontenancée. Elle n'allait tout de même pas partir sans son fils ! Mais comme elle détestait le procédé ! Byron utilisait Percy pour tenter de la convaincre et elle n'aimait pas ça du tout. Cela lui rappelait trop son père.

— On regarde, c'est tout, ajouta Byron avant de se tourner vers Sherry. Et nous avons d'autres endroits à visiter, dans un ordre de prix bien différent, n'est-ce pas ?

— Absolument ! répondit celle-ci avec enthousiasme.

Sans détacher ses yeux des siens, Byron se pencha pour déposer un baiser

sur le front de Percy.

— Parfait. Mais si ça ne me convient pas..., insista Leona en les rejoignant.

— Bien sûr. J'aimerais voir la cuisine...

Sherry les fit entrer. Il émanait de la maison une impression de luxe absolu, mais sans cette froideur que Leona avait toujours ressentie au manoir de ses parents. Ou au domaine des Beaumont. A la place des couleurs austères et de l'éclairage brut conçu pour mettre en valeur tout ce qui en avait, le hall d'entrée, inondé ici de soleil, dégageait une réelle chaleur.

— Oh..., ne put-elle s'empêcher de chuchoter.

— Superbe, renchérit Byron. La cuisine ?

Sherry leur fit le descriptif des lieux — le nombre de chambres, de salles de bains, la vue exceptionnelle... Leona s'attarda ici et là, impressionnée. Elle ne détestait pas son appartement. Elle avait été bien contente de le trouver, dans l'état de désarroi où elle se trouvait. Mais, pour la première fois depuis douze mois, elle se laissa aller à rêver d'un endroit un peu plus agréable, un peu plus confortable.

Byron passa vingt minutes dans la cuisine, examinant les équipements et parlant de « triangle d'activité » avec Sherry, qui avait retrouvé tout son allant. Ils retournèrent ensuite dans le salon. Des portes-fenêtres ouvraient sur un jardin bordé d'arbres, avec une aire de jeux digne d'un parc de loisirs.

Ils visitèrent les quatre chambres, dont la plus grande disposait d'un salon jacuzzi, puis ils gagnèrent le bureau.

— Tu serais bien pour travailler, ici, lui murmura Byron à l'oreille.

Elle en resta bouche bée. Les fenêtres de la pièce donnaient sur le parcours de golf avec, en arrière-plan, les sommets des Rocheuses bariolés de tons mauves, sous le soleil matinal. Pas l'ombre d'un parking ni de conteneurs à déchets.

— Comme c'est beau ! chuchota-t-elle.

— Je me disais que si un jour tu partais de chez ce Lutefish...

— Lutefisk, le reprit-elle tout en examinant la bibliothèque et les armoires.

— Oui, c'est ça. Oui, donc si un jour tu démissionnais, tu aurais besoin d'un bureau pour gérer ta propre affaire...

Elle avait en effet toujours nourri l'espoir de fonder sa propre entreprise. Ils en discutaient souvent à l'époque, convaincus que le fait d'aménager un jour le restaurant de Byron serait un tremplin pour elle.

— Tu te souviens de ça ?

— Je n'ai rien oublié de ce qui te concerne, répondit-il, le regard brillant. Et je tiens à me racheter.

Comme elle voudrait y croire. Le croire. Mais Percy gigota entre ses bras et elle repensa à ces longs mois sans Byron, livrée à elle-même.

— En m'offrant une maison aussi extravagante ? rétorqua-t-elle.

Ils retournèrent dans le couloir, loin de toute cette perfection.

— J'ai besoin d'une maison autre que celle de ma famille, répondit Byron en la suivant. Et tu as émis le souhait de disposer d'assez d'espace pour préserver ton indépendance, non ?

Sherry les rejoignit et les regarda à la dérobée, avant de se pencher sur Percy.

— Et si nous allions voir l'aire de jeux ?

— J'ai émis le souhait de chambres séparées. Pas d'une maison de près de trois cents mètres carrés, Byron. J'ai la désagréable sensation que tu essayes de m'acheter. Et je n'aime pas ça.

— Mais que racontes-tu ? s'écria-t-il, les yeux ronds.

— En fait, tu agis exactement comme mon père. Tu exhibes ton argent au moindre problème.

— Tu n'es pas un problème, l'interrompit-il. Et Percy non plus, d'ailleurs.

— Non ? Peut-être pas aujourd'hui, mais combien de temps se passera avant que tu ne te rappelles combien tu continues à m'en vouloir ? Ou quand Percy se sera montré grognon, aura fait une bêtise ou crié toute la nuit ? Là, le problème se posera. Au moindre accroc, tu changeras d'avis et...

— Tout va bien ? s'enquit Sherry, à l'autre bout du couloir.

Byron la fusilla du regard et, durant un instant, Leona faillit céder et le laisser faire. Mais elle devait rester ferme. Il s'agissait de sa vie à elle aussi. Oh ! bien sûr, Byron lui offrirait tout, mais, n'empêche, elle serait dépendante de lui. Or, après avoir quitté la maison familiale, elle s'était bien juré de ne plus jamais dépendre d'un homme.

Si elle le laissait décider de la maison où ils étaient censés vivre, à quelle concession se plierait-elle ensuite ? Et, si ça ne fonctionnait pas, quelle serait la réaction de Byron ? La mettrait-il à la porte ? Peut-être ne fugerait-il pas comme la dernière fois, mais il existait bien d'autres façons d'abandonner quelqu'un. N'était-ce pas ce que son père avait toujours fait ? Hardwick n'était jamais parti nulle part mais, dès qu'il en avait assez d'une femme, la pauvre se retrouvait à la rue. Si ce n'était pas de l'abandon !

Elle ne supporterait pas d'être rejetée une seconde fois. Aussi tint-elle bon. Elle voulait rester maîtresse de sa destinée. Si seulement le destin pouvait arrêter juste une fois de lui mettre des bâtons dans les roues.

Byron se tourna vers Sherry, l'air aux abois.

— Nous la prenons, déclara-t-il, sur un ton résolu.

Et voilà, encore un bâton.

Byron suivit Leona des yeux. Elle lui tourna le dos et s'éloigna, menton relevé. Mais pourquoi fallait-il qu'elle soit aussi têtue ?

Il avait reçu sur son compte sa part du produit de la vente des Brasseries Beaumont, soit environ dix-sept millions de dollars, et il avait envie de s'offrir une belle maison. Point. Rien ni personne ne l'en empêcherait.

Il pensait qu'elle se réfugierait dans une autre pièce, mais il entendit la porte d'entrée claquer.

— Leona ! appela-t-il en s'élançant derrière elle. Leona, attends !

Déjà elle bouclait Percy sur son siège.

Elle le gratifia d'un regard assassin, puis, sans un mot, se mit au volant et démarra. Il allait essayer de la rattraper quand son téléphone sonna. Il reconnut instantanément la sonnerie associée à Matthew. Il avait tenté plusieurs fois de le joindre. Si quelqu'un avait le pouvoir d'arranger tout ça, c'était bien son frère aîné. Alors, non sans un soupir de frustration, il laissa Leona partir et décrocha.

— Oui ?

— Pour l'amour du ciel, ne me dis pas que tu as changé d'avis pour le restaurant ? marmonna Matthew.

A cet instant, Sherry apparut, la mine effarée.

— Tout va bien ? demanda-t-elle, comme si la réponse n'allait pas de soi. Votre femme a changé d'avis ?

— Une seconde, prévint-il son frère, avant de s'adresser à la jeune femme : Non, nous prenons cette maison. Mais j'ai un coup de fil important, et privé, à passer, si ça ne vous dérange pas.

— Mais bien sûr ! s'exclama Sherry, aux anges après cette bonne nouvelle.

— Non, Matthew, je n'ai pas changé d'avis pour le restaurant, reprit-il une fois seul. Et bonjour à toi aussi. Mais où étais-tu passé ? Ça fait trois jours que je cherche à te joindre !

— Tu n'as pas précisé que c'était une urgence, dans tes messages. Et comme j'avais besoin de déconnecter un peu...

— Depuis quand tu déconnectes au beau milieu de la semaine ? Toi, le

bourreau de travail ?

— Je travaille moins, depuis quelque temps, répondit Matthew. Je suis parti en voyage avec Whitney, ajouta-t-il après un silence. Nous nous sommes mariés.

Byron en resta d’abord muet, puis il retrouva la parole.

— Tu es sérieux ?

— Oui, répondit Matthew.

— Eh bien, félicitations ! Je serais bien venu assister à la cérémonie.

— Je sais. Mais nous voulions quelque chose de discret.

Byron secoua la tête. Matthew avait toujours œuvré pour la promotion de la brasserie, s’appliquant à travers elle à offrir au public une image lisse des Beaumont. Mais il était dernièrement tombé amoureux de l’ex-enfant star, Whitney Wildz, Whitney Maddox de son vrai nom. Et Matthew était désormais prêt à tout pour la protéger des paparazzis, y compris à l’épouser dans le plus grand secret.

— Tu l’as dit à maman, au moins ? Tu sais qu’elle en aurait le cœur brisé si tu étais passé devant monsieur le maire sans la prévenir.

— Elle était notre témoin, répondit son frère après un court silence.

— Bien, marmonna Byron, soulagé.

Leur mère avait en effet assez souffert comme ça, durant son existence. N’empêche, Matthew n’avait pas jugé bon apparemment de les inviter, Frances et lui.

— Donc, oui, j’ai déconnecté, le temps d’une brève lune de miel avec ma femme. Bon, alors, que t’arrive-t-il ?

— J’ai un problème, répondit Byron en soupirant.

— Je t’écoute.

Il chercha ses mots mais, n’en trouvant pas d’autres que ceux qui s’imposaient, il se lança :

— Tu te souviens lorsque je t’ai demandé d’inviter Leona Harper à la réception, après le mariage de Phillip ?

— Avec sa famille, si ma mémoire est bonne. La requête m’a tellement surpris que j’ai mené ma petite enquête. Apparemment, il a deux filles...

— Et tu te souviens que je suis parti en Europe pendant un an ?

— A Paris, puis Madrid, oui. Essaierais-tu de me faire comprendre que ces deux faits sont liés ?

Byron poussa un petit caillou de la pointe du pied. Il devait parler. C’étaient ses affaires, oui, mais il avait besoin de quelqu’un pour l’aider à y voir plus clair.

— Il y a deux jours, j’ai découvert que Leona Harper, l’aînée de Harper, avait accouché de mon fils, il y a six mois. Il s’appelle Percy.

Un silence stupéfait lui répondit, qui s’éternisa tant qu’il finit par reprendre :

— Je lui ai donc proposé de venir vivre avec moi et...

— Au domaine ? s’exclama Matthew. Tu as perdu la tête ? Une Harper au

domaine Beaumont ?

— Comme je m'apprêtais à te l'expliquer avant que tu ne m'interrompes, répondit Byron, j'ai acheté une maison dans ce but. Et je lui ai demandé de m'épouser, pour le bien de notre fils.

— Mon Dieu, Byron, soupira Matthew après un autre silence. Avec tous les bâtards de notre père disséminés à travers le monde, je pensais que tu ferais plus attention.

A cet instant, le souvenir de l'accident de préservatif resurgit dans son esprit.

— J'ai fait attention, mais parfois les choses ne marchent pas comme prévu. Nous devons nous marier le plus rapidement possible de manière que son père ne la fasse pas déclarer inapte afin de s'emparer de mon fils. Il me faut un contrat de mariage.

— Non, répliqua Matthew avec calme. Tu ne peux absolument pas l'épouser. Enfin, Byron, c'est une Harper. Quand j'y repense, oui, Frances n'est jamais entrée dans les détails, mais elle m'avait fait comprendre à l'époque que tu étais parti parce qu'une femme t'avait brisé le cœur.

— Je sais mieux que personne ce qui s'est passé. Mais mon fils n'est pas un bâtard. Et je ferai tout ce qu'il faut pour qu'il ne le soit jamais. Y compris épouser une Harper.

— Tu es maso ou quoi ? Tu as envie de servir de *punching-ball* à Harper ? Parce que, si tu fais ça, c'est ce qui arrivera, grommela son frère, manifestement exaspéré. Je doute qu'un contrat de mariage, même bien ficelé, puisse arrêter les avocats de Harper. Et il pourrait bien t'utiliser pour anéantir la famille tout entière. Il nous a déjà pris la brasserie, Byron.

— Je sais, rétorqua-t-il.

— Bon sang, tu n'as qu'à récupérer le gamin. Légalement. Je suppose qu'elle ne t'avait rien dit à son sujet ?

— Non, mais je ne vais pas...

— Dans ce cas, nous allons la poursuivre en justice. Et par pitié, surtout ne couche plus avec elle.

Byron garda le silence.

— Ne me dis pas... Oh non, c'est déjà fait ?

— Oui.

Matthew laissa échapper un long soupir de frustration.

— J'espère qu'au moins tu as utilisé un préservatif.

— Bien sûr, mais... Il y a eu un problème...

Byron entendit un bruit à l'autre bout du fil. Comme un coup de poing frappé sur une table.

— Tu me fais marcher, c'est ça ? Bon sang, Byron, si tu pouvais arrêter de te comporter comme un lapin en rut !

— Je ne suis pas un lapin en rut. Je cherche juste à mettre un peu d'ordre dans tout ça. Je pensais que tu le comprendrais : je l'ai mise enceinte, j'étais absent à la naissance du bébé, j'ai déjà raté les six premiers mois de vie de

mon fils. Je veux juste rattraper le temps perdu. Je me moque de ce que tu penses d'elle, Leona et Percy font déjà partie de ma famille. Ce que je veux, c'est officialiser tout ça. Et, si tu refuses de m'aider, je me débrouillerai seul.

Nouveau silence. Il imagina son frère en train de s'arracher les cheveux.

— Harper sait que tu es rentré ?

— Je ne crois pas. Après mon départ, Leona a quitté le domicile paternel en emmenant sa sœur. Elles n'ont plus aucun contact avec leurs parents. Mais elle a peur que son père ne manigance quelque chose pour lui prendre le bébé.

— Impossible, décréta Matthew. Tu es le père... Au fait, tu en es sûr ?

— Aucun doute. Le petit a mes cheveux roux. Il me ressemble.

— Nous devons néanmoins procéder à un test de paternité pour confirmation, soupira Matthew. Mais tu dois comprendre une chose : en cas de procès, Harper perdra. Tu es le père. Tu n'es donc pas obligé de te marier pour protéger le bébé.

— Harper fera tout ce qui est en son pouvoir pour obtenir gain de cause. Il n'hésitera pas à traîner sa propre fille devant les tribunaux et à salir sa réputation. Et ce seront des milliers de dollars dépensés en procès à rallonge... Tu te souviens de ce que papa a fait subir à maman...

— Oui, je me rappelle.

— Je ne peux pas le laisser faire ça.

— Mais dis-moi, tu lui fais donc confiance ? Tu ne crains pas qu'elle se rallie un jour ou l'autre à son père ? Qu'elle utilise cet enfant pour pousser la famille Beaumont à la ruine ?

Il ferma les yeux. Au fond de lui, il ne croyait pas qu'elle choisirait encore une fois le camp de son père contre le sien. Mais... Il lui avait fallu douze mois pour panser à peu près cette blessure. Leona pouvait être imprévisible. Preuve en était cette scène avec l'agent immobilier. Tout ça, parce qu'il voulait acheter une belle maison. Pour eux trois.

— Ce silence ne me dit rien de bon, marmonna Matthew.

— Nous sommes en train d'essayer de résoudre certains problèmes, reprit Byron en marchant de long en large.

— Certains problèmes ? Et tu comptes épouser cette femme avec ces problèmes en guise de dot ? Tu es complètement fou.

— Ça doit être dans nos gènes, rétorqua-t-il. C'est bien toi qui m'as demandé récemment de faire un scandale pour pouvoir roucouler tranquille avec une actrice, non ?

— Ce n'est pas aussi simple, mais on parle d'autre chose, là, répondit Matthew avec calme. Bon, qu'attends-tu de moi au juste ?

— Je veux un contrat de mariage qui protège le reste de la famille du père de Leona et qui nous garantisse, à elle comme à moi, la garde de notre enfant.

— Tu as toujours été impulsif, remarqua Matthew. Au fait, comment s'appelle le bébé ?

— Percy Harper Beaumont.

— Et son deuxième prénom à elle ? soupira son frère.

— Margaret. Le mien, c'est John, au cas où tu aurais oublié.

— Je n'ai pas oublié. Bien. Je vais contacter nos avocats. Mais, pour l'amour du ciel, ne l'épouse pas avant que le contrat de mariage n'ait été dûment rédigé, signé et enregistré, d'accord ? Et n'oublie pas : même avec un contrat bien ficelé en poche, même si ce mariage est une solution à court terme, un divorce entre vous serait une catastrophe. Les médias donneraient n'importe quoi pour un scoop pareil. Nous devons absolument garder le secret.

— Entendu, répondit Byron tout en regardant la maison se dresser devant lui. Mais je veux cette maison...

— Bien. Oserais-je te demander comment ça se passe, pour le restaurant ?

— Euh...

— Byron, gronda Matthew, menaçant.

— Tout va bien. J'ai embauché Leona pour l'aménagement intérieur.

— C'est une plaisanterie ?

— Elle est architecte d'intérieur diplômée, riposta Byron. Et elle a déjà pas mal d'idées. On appellera le restaurant Caballo de Tiro, ça veut dire « cheval de trait » en espagnol. J'ai déjà pensé à différents menus et nous avons pris contact avec plusieurs entrepreneurs. Tout va bien.

— Caballo de Tiro ?

— Oui, une façon de faire écho aux bières Percheron, tout en suggérant une cuisine d'inspiration européenne, expliqua Byron.

— Moui, je vois. Voyons si j'ai bien compris... Tu te caches en Europe pendant un an pour oublier une femme et, à peine revenu, tu l'embauches, décides de vivre avec elle et de l'épouser, c'est bien ça ?

— N'oublie pas le bébé.

— Oh non, je ne risque pas de l'oublier, ricana Matthew. Tant que nous y sommes, tu n'aurais pas non plus un enfant caché en Espagne ou je ne sais où ?

— Non.

— Tu en es sûr ?

— Je n'ai couché avec personne là-bas, si tu veux savoir. Alors oui, je suis sûr.

— Bien, marmonna Matthew, visiblement peu convaincu. J'appelle nos avocats. Et surtout, ne te fais pas remarquer, Byron.

— Merci, répondit-il, mais son frère avait déjà raccroché.

Bon, cette conversation ne s'était pas si mal passée, après tout.

Restait juste maintenant à convaincre Leona de dire « oui », à cette maison et à leur mariage. Matthew pouvait raconter ce qu'il voulait, Byron était sûr d'une chose : l'épouser n'était pas seulement la meilleure solution pour eux, mais aussi pour toutes les parties concernées. Il espérait seulement ne pas encore une fois y laisser son cœur au passage.

Rien de plus facile, non ?

Si Byron avait retenu quelque chose de son enfance auprès de Hardwick Beaumont, c'était le pouvoir de l'argent.

Il se mit d'accord avec Sherry. Pas question de négocier, il paierait le prix fort — et la commission qui allait avec — à condition que tout soit réglé d'ici deux semaines et qu'elle garde le silence sur sa nouvelle adresse et les personnes avec lesquelles il allait vivre. Une semaine plus tard, il devint l'heureux propriétaire de cette fabuleuse demeure. Ne lui manquait plus que ce que l'argent ne pouvait acheter : une famille à installer dedans.

Car la partie n'était pas gagnée. La journée, il travaillait avec Leona. Ils avaient rencontré différents entrepreneurs, finalisé les plans. Il avait introduit quelques modifications dans ses plats, que Leona avait semblé apprécier. Ils discutaient beaucoup des fournisseurs et aussi des espaces verts, devant le restaurant. Bref, en journée, ils échangeaient sans aucun problème.

Le soir venu, en revanche, elle prenait ses distances. Même quand il passait à l'appartement pour jouer avec Percy, elle restait en retrait, inaccessible.

— Je peux prendre possession de la maison dès la semaine prochaine, lui dit-il, une semaine plus tard. J'ai acheté quelques meubles de base, mais j'aimerais que tu choisisses la déco.

Allongé sur la moquette du salon, il s'amusait à la balle avec Percy qui hululait de joie. May écoutait de la musique dans sa chambre, où elle s'enfermait chaque fois que Byron venait.

Elle leva les yeux de l'écran de son ordinateur et le regarda depuis la table de la cuisine.

— Je refuse de vivre dans cette maison ridicule.

— Donne-moi donc une bonne raison, répliqua-t-il. Je ne vois pas où est le problème. Tu as accepté de vivre avec moi pour que nous puissions élever notre fils ensemble. J'ai juste acheté l'endroit approprié.

Elle secoua la tête et reprit son travail.

— Et je suis prêt à te laisser la décorer à ton goût, insista-t-il. J'avoue que j'ai du mal à comprendre ce revirement, soupira-t-il.

— Tu veux savoir où est le problème ? dit-elle en refermant son ordinateur avec un peu trop d'énergie. Même si je te l'ai déjà expliqué. Mais apparemment, tu n'as pas pris la peine de m'écouter.

— Je ne suis pas du tout en train d'essayer de t'acheter, si c'est à cela que tu fais allusion. Je cherche juste à répondre aux besoins de ma famille. Je pensais que c'était ce que tu attendais de moi.

— Byron, gémit-elle en enfouissant son visage dans ses mains.

A ce moment, Percy laissa échapper la balle et cria son mécontentement.

— Oui, mon garçon. Et toi, que penses-tu de tout ça ? demanda-t-il en observant son fils gesticulant sur la moquette pour attraper la balle. C'est bien, tu peux y arriver !

Se tournant vers Leona, il constata qu'elle se tenait toujours la tête entre les mains. Était-elle en train de pleurer ?

Il se leva, tendit la balle à Percy et s'avança vers elle. Oui, elle pleurait.

— J'ai juste besoin de savoir que tu seras là, chuchota-t-elle derrière ses mains. Et ce n'est pas le cas.

— Leona, répliqua-t-il en ravalant un soupir de frustration. Nous avons un enfant, toi et moi. J'ai acheté une maison pour nous. Pas loué, non, acheté. Et nous travaillons à la conception d'un restaurant qui va me permettre de vivre à Denver. Tu trouves que j'agis comme quelqu'un qui veut fuir ?

— Non, renifla-t-elle. Mais ce n'est pas ce que je voulais...

— Je t'ai demandée en mariage. Quelle autre garantie veux-tu ? Dois-je m'ouvrir les veines et signer mon nom avec mon sang ?

Comme par hasard, May monta le son de la musique, dans sa chambre. Leona secoua la tête, sans répondre.

— Je ne veux surtout pas ajouter à ton stress, la réconforta-t-il en se plaçant derrière elle pour lui masser les épaules. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-elle, manifestement peu convaincue. Oh ! ça fait du bien, soupira-t-elle en se détendant sous ses doigts.

Et ça serait mieux encore s'il pouvait l'emmener dans sa chambre. Là, il lui ferait un autre genre de massages. Pour la dénouer complètement. Peut-être était-ce ce dont elle avait besoin. Savoir qu'il prendrait soin d'elle de A à Z, pas uniquement sur le plan matériel.

Il se concentra sur la base de la nuque et, après un moment, elle laissa échapper un soupir de soulagement. Voire de plaisir. Ce qui provoqua une réaction immédiate chez lui, mais au-dessous de la ceinture. Un massage global, oui, voilà ce qui ferait du bien à Leona, avec huile et bougies. Il prendrait le temps qu'il faudrait pour que son corps se relâche et...

Stop. La dernière fois qu'il avait pensé de la sorte, il avait eu un accident de préservatif. Et puis, n'avait-il pas promis à Matthew de rester chaste, jusqu'à la signature du contrat de mariage ?

De toute façon, certains éclaircissements s'imposaient. Qu'entendait exactement Leona quand elle disait avoir besoin de savoir qu'il serait présent ? Et qu'il ne le lui montrait pas suffisamment ? Il ne comprenait pas ce...

Percy se mettant à couiner, elle se leva. Une chose était sûre. Il devait y voir plus clair. Et vite.

Leona tenta de se concentrer sur le choix des caractères, pour l'enseigne du restaurant. Byron était en train de changer Percy, puis il lui ferait la lecture. Il avait appris rapidement le rituel du soir. En fait, il était tout à fait capable de s'occuper seul de Percy — excepté pour lui donner le sein, bien sûr. Ce dont elle se réjouissait.

Pourtant, chaque fois qu'elle y pensait, une immense tristesse l'envahissait. Pourquoi ? Mystère, mais, dans ces moments-là, elle avait toutes les peines du monde à contenir ses larmes.

Byron se comportait de façon irréprochable. Il ne ménageait pas sa peine, toujours prêt à aider, à promettre des choses merveilleuses.

Mais avait-il vraiment besoin d'elle ? Pouvait-elle lui faire confiance — à lui ou à n'importe quel autre Beaumont — pour ne pas l'abandonner en lui prenant son fils ?

Elle repensa à la réaction de Frances, quand celle-ci l'avait trouvée dans la cuisine du domaine. Sa famille ferait sans doute tout pour le convaincre de ne pas l'épouser. Le bébé, oui, mais pas Leona !

Dans ces conditions, comment pourrait-elle croire Byron ? Déjà par le passé, n'avait-il pas accordé foi à son père et à ses mensonges, au lieu de lui faire confiance à elle ?

Oui, il avait beau avoir un comportement impeccable jusqu'ici, elle n'en était pas moins terrifiée à l'idée qu'il puisse la chasser encore une fois de sa vie quand bon lui semblerait.

Tant d'émotions agitaient sa pauvre tête ! Bien sûr, la maison était magnifique. Mais alors, pourquoi hésitait-elle ?

Elle en avait tant rêvé autrefois. Byron l'épouserait, ils emménageraient ensemble et fonderaient une famille. Un an après avoir renoncé à ce rêve, voilà qu'il se réalisait soudain. Elle en aurait fini avec les fins de mois difficiles. Oui, vivre avec Byron résoudrait tant de problèmes. Elle aurait dû être folle de joie. Mais quel prix était-elle prête à payer pour la stabilité ? Ou plutôt l'illusion de la stabilité ?

Elle devrait tirer un trait sur son indépendance, et pour un homme qui ne la voulait pas elle, mais seulement une mère pour son fils.

C'était cher payer.

Lorsqu'elle entendit Byron terminer sa lecture, elle s'essuya les yeux et se leva pour se rendre dans la chambre de Percy. Byron fredonnait une chanson tout en berçant le bébé. Elle retint son souffle, tant cette vision de l'enfant aux cheveux roux dans les bras de son père, le visage empreint de sérénité, l'émut. De nouveau, elle se sentit au bord des larmes.

— Prête ? demanda Byron avec calme.

— Oui.

Elle alla prendre place dans le fauteuil à bascule et Byron déposa doucement Percy dans ses bras.

— Bonne nuit, mon petit bonhomme, murmura-t-il. A demain... Je vais t'attendre à côté, si ça ne te dérange pas, ajouta-t-il à son intention à elle.

Elle acquiesça d'un signe de tête. Il ne restait jamais lorsqu'elle allaitait. Le plus souvent, il se rendait dans la cuisine, soit pour préparer quelque chose, soit pour faire la vaisselle.

Elle dégrafa son soutien-gorge et Percy se mit aussitôt à téter. Pendant quelques minutes, elle ne pensa plus à rien. Ce moment était le leur, à son fils et à elle. Percy avait encore besoin d'elle. Pourvu que Byron en soit conscient.

Quelques minutes plus tard, le bébé s'assoupit, repu, un filet de lait sur la joue. Elle l'essuya et le coucha dans son berceau, avant de sortir de la chambre sur la pointe des pieds.

Byron ne se trouvait pas dans la cuisine. Et pas non plus dans le salon. Ni dans la chambre. Or elle doutait qu'il tienne compagnie à May. Puis elle vit la porte de la terrasse entrouverte, alors elle attrapa un gilet et sortit.

Byron était installé dans l'un des deux transats d'occasion que sa sœur avait dénichés aux puces. Il contemplait le ciel et les grandes plaines, à l'est.

— Que fais-tu ici ? Je te croyais en cuisine...

— Je réfléchissais, c'est tout, répondit-il en souriant.

— A quoi ?

— J'imaginai ce qui se serait passé si les choses avaient été différentes, entre nous.

Elle s'assit en face de lui. Surtout ne pas lui prendre la main, elle était trop fatiguée pour cela, sur le plan mental comme physique. Elle devait essayer de préserver une certaine distance entre eux. Se protéger de son aura, de son charme...

Mais elle prit sa main. Et il l'attira sur ses genoux.

— « Différentes » comment ?

Byron écarta ses cheveux et posa le menton sur son épaule. Elle se blottit contre lui pour s'imprégner de sa chaleur.

— Lorsque je t'ai invitée à sortir, la première fois, il y a presque deux ans, tu savais qui j'étais ?

Elle hocha la tête. Elle n'avait pas très envie de reparler du passé et de ce qui aurait dû ou n'aurait pas dû arriver. Pas ce soir. Le ciel était si beau et Byron si chaud, une main sur sa cuisse, l'autre allant et venant dans son dos.

Le moment était si paisible.

— Mais tu as quand même accepté.

— Après que tu me l'as demandé trois fois..., répliqua-t-elle.

— Et... et, si avant ce fameux soir je t'avais demandé de m'épouser, aurais-tu dit « oui » ?

Elle hésita, le cœur serré.

— Accepter, cela aurait signifié t'avouer qui j'étais.

— Cela aurait posé un problème, certes pas insurmontable, mais... Mais ce n'est pas ce que je te demande. Je te demande si tu aurais dit « oui ».

Elle regarda les étoiles. Un avion venait de décoller et s'élevait de plus en plus haut. *Pas insurmontable*. Était-il sincère ? Ou l'aurait-il tout bonnement accusée de vouloir le piéger, quand elle lui aurait avoué la vérité et sa grossesse ?

— Si tu avais su dès le début qui était mon père, m'aurais-tu demandé trois fois de sortir avec toi ?

Il prit son visage entre ses mains et l'obligea à le regarder dans les yeux.

— Je ne pense pas que cela aurait changé quoi que ce soit.

Elle le serra entre ses bras. Elle n'aspirait qu'à cela — être Leona, rien que Leona, pour lui.

— Et je ne crois pas que tu aurais passé une année entière à me rendre fou d'amour pour toi, s'il s'était agi d'un piège tendu par Harper.

Elle plongea ses yeux dans les siens, sa bouche presque à toucher la sienne. Mais il ne l'embrassa pas et elle ne l'embrassa pas non plus.

— Moi ? Te rendre fou d'amour pour moi ? C'est ce que tu penses ?

La dernière fois qu'ils avaient évoqué le sujet des sentiments dans une conversation, il avait employé une formule neutre : « Je tenais à toi ». Autant dire, rien qui ressemble de près ou de loin à de l'amour. Contrairement à l'écho solennel de ses paroles, ce soir. Elle frémit quand il appuya son front contre le sien.

— Aujourd'hui, je te fais ma demande, c'est tout. Je sais que beaucoup de choses se sont passées, cette année, mais... Je reconnais ne pas m'être vraiment montré à la hauteur.

Il sortit ses clés de sa poche et elle eut la surprise de voir la bague glissée sur la chaîne, drôle d'endroit pour un diamant.

Elle haussa les épaules, mais sans détacher les yeux de la bague, un diamant d'une taille impressionnante qui avait dû lui coûter une fortune. Comme la maison. Rien n'était jamais trop beau pour un Beaumont.

— J'avais prévu de te demander en mariage depuis plusieurs mois déjà quand... Mais j'attendais le bon moment. Résultat, j'ai tout raté. Aujourd'hui en revanche me semble le moment idéal.

Il entreprit de détacher la bague de la chaîne, puis il la lui tendit.

— Je croyais que nous nous étions mis d'accord pour que je prenne ma décision, au terme de ces deux semaines d'essai, chuchota-t-elle, émue.

— Pas de problème. Si tu préfères attendre deux semaines, je te reposerai

la question à ce moment-là. Compte sur moi.

Elle se saisit de la bague. C'était la première fois qu'elle la touchait. La pierre était chaude d'avoir été portée par Byron. Elle referma la main autour du diamant brillant de tous ses feux.

— Et si ces deux semaines tournent à l'échec ? chuchota-t-elle, nerveuse.

— Je resterai dans cette maison. J'aime beaucoup la cuisine, répondit-il avec un sourire qui disparut la seconde d'après. Si nous ne pouvons pas vivre ensemble, j'espère que tu me permettras de te trouver un toit, pas trop loin de chez moi. Je n'ai pas très envie de passer mon temps avec mon fils dans les embouteillages.

Elle réfléchit un moment. Elle n'était pas particulièrement attachée à cet appartement. Et, si Byron l'aidait à payer son loyer, elle habiterait volontiers une petite maison avec jardin, pour Percy. Elle n'avait pas besoin de quelque chose d'immense, quoi qu'en dise Byron.

— Cela me semble raisonnable, concéda-t-elle. Mais attention, je ne veux pas d'un palais...

Parce que, si tout s'arrêtait entre eux, elle voulait être en mesure de pouvoir continuer à vivre dans cet endroit avec Percy.

— Dois-je en conclure que tu acceptes de venir habiter à la maison pour les deux prochaines semaines ? Tu veux bien essayer ?

Elle rouvrit la main et lui tendit la bague.

— Oui, c'est d'accord. Et, dans deux semaines, tu me referas ta demande.

Byron l'étreignit avec ferveur, sa main montant et descendant sur son dos, la deuxième en faisant autant sur sa cuisse. Elle pivota sur ses genoux pour mieux se presser contre lui. Aussitôt, elle sentit le bout de ses seins se dresser avec enthousiasme au contact de son torse.

— Quoi qu'il arrive, reprit-il avec douceur en écartant une mèche sur son front. Je serai toujours là pour toi. Je tiens à ce que tu le saches.

Elle voulait tant le croire. Croire en toutes ses belles promesses. Mais c'était trop beau pour être vrai. Oh oui, il resterait probablement à Denver pour Percy, elle n'en doutait pas. Jamais il n'abandonnerait son fils, en Beaumont qu'il était.

Mais comment croire qu'il ne l'abandonnerait pas une seconde fois, elle ?

Elle avait pensé aller acheter un test de grossesse, avant d'y renoncer. C'était au-dessus de ses forces. Un autre enfant ? Non, comment trouverait-elle le temps ? Elle avait décidé de ne plus y penser. Adviendrait ce qu'il adviendrait. Dans l'immédiat, elle n'avait tout simplement pas le courage ni l'énergie...

Quelque chose dans la façon dont Byron lui caressait le dos changea. Sa main se fit plus lourde et il l'attira contre lui. De nouveau, avec sa bouche à quelques centimètres de la sienne, elle sentit comme des crépitements dans l'air. Une sorte d'électricité érotique.

Elle en était parfaitement consciente. Elle allait l'embrasser. Et elle voulait qu'il l'embrasse en retour et toutes ces choses auxquelles elle s'était interdit

de rêver l'année passée. Elle avait envie de lui. Il en avait toujours été ainsi. Même quand il l'avait invitée à sortir, la première fois. Quand elle savait qui il était et qu'elle aurait dû au contraire le fuir. Oui, à ce moment-là déjà, elle le désirait. Sauf qu'il y avait un problème.

— Non, soupira-t-elle. Percy et May...

— Chut, murmura-t-il, sa main lui remontant dangereusement sur la cuisse. Laisse-moi te faire du bien.

Elle tressaillit quand ses doigts s'insinuèrent sous son pantalon de jogging.

Il referma un bras autour de sa taille et la maintint contre lui, tandis que sa main s'égarait de plus en plus bas, entre ses cuisses, sur sa petite culotte.

— Chut, répéta-t-il. Ne bouge pas. Laisse-moi faire, bébé.

Elle inspira et hocha la tête. Byron s'enhardit alors et fit aller et venir ses doigts en elle. Leona fit de son mieux pour n'émettre aucun son mais, quand il l'embrassa juste sous l'oreille, elle laissa échapper un gémissement.

Aussitôt, Byron interrompit ses caresses.

— Si tu ne peux pas garder le silence, menaçait-il, le regard ardent, je vais devoir arrêter. C'est ce que tu veux ?

Elle secoua frénétiquement la tête et il recommença à l'embrasser sous l'oreille, tout en la caressant. Et, si elle parvint à n'émettre aucun son, elle ne put rien, en revanche, contre les tremblements de son corps.

Elle s'accrocha à lui, électrisée par la puissance qui émanait de son corps. Il avait toujours été fort, et en même temps raffiné et créatif, sûr de lui, sachant avec précision les gestes à accomplir, en cuisine comme en d'autres domaines. Elle bougea contre lui, frissonnant au contact de son érection.

— Oui, comme ça, murmura-t-il, tandis que ses doigts continuaient de la mettre au supplice.

Puis elle sentit l'orgasme arriver et Byron la caressa de plus en plus vite. Par réflexe, elle releva les hanches, ouvrit les jambes mais, du coude, il la força à rester dans cette position.

— Tu veux jouir maintenant ? soupira-t-il, le souffle brûlant contre son cou.

Elle hocha la tête avec énergie, mais sans proférer un seul son. Elle avait envie de lui en elle, voulait sentir le poids de son corps sur le sien, dans son lit. Elle voulait se donner à lui. Elle voulait être à lui.

— Dis-le, murmura-t-il, haletant. Dis-moi que tu veux jouir maintenant.

Elle n'osa pas ouvrir la bouche, de peur de crier.

— Dis-le, insista Byron. Dis que tu veux jouir.

— Oh oui, pitié...

Ce fut tout, mais Byron saisit parfaitement le message. Sans plus attendre, il la caressa de plus en plus vite, de plus en plus fort, jusqu'à ce que le plaisir l'emporte. Dans l'extase, elle se cambra, à tel point que, s'il ne l'avait pas retenue, sans doute serait-elle tombée de ses genoux.

Mais Byron ne la lâcha pas une seule seconde, jusqu'aux ultimes vagues

de l'orgasme. Ses doigts se firent plus légers, caressants et, lorsqu'elle s'effondra contre lui, il la berça entre ses bras avec tendresse, le temps qu'elle reprenne son souffle. Elle laissa échapper un soupir de bien-être, esquissant un sourire en sentant son érection.

— Tu es si belle, chérie. Je rêve de te faire ça toutes les nuits.

— Juste ça ?

— Fais-moi penser à acheter de nouveaux préservatifs, répondit-il en déposant un baiser sur ses lèvres. Et tu peux me faire confiance, ce n'est qu'un début...

Byron n'avait que peu d'affaires à déménager. Un an plus tôt, il n'avait emporté que deux valises avec lui, en Europe, et il était rentré avec. Tout le reste se trouvait dans un garde-meubles. Matelas et lits avaient été livrés hier à la maison, mais les meubles commandés par Leona ne le seraient que dans deux mois. Le mobilier du bébé en revanche était déjà sur place.

Il s'était par ailleurs arrangé pour réceptionner ses casseroles, poêles et couteaux dès lundi. D'ici là, il ferait avec les moyens du bord.

Il était dans sa chambre, en train de ranger ses T-shirts dans un sac, quand on frappa à la porte. Il grimaça, n'ayant guère envie de discuter avec Frances.

— Oui ?

— Salut, marmonna Chadwick. Tu as une minute ?

Difficile de croire que cette visite puisse annoncer quelque chose de bon. Sérieux, froid, Chadwick avait toujours été le préféré de leur père. Contrairement à Byron qui était, lui, le chouchou de George — on ne pouvait pas tout avoir. Cependant, Chadwick et lui s'entendaient plutôt bien. Une harmonie toute relative pourtant, car, dès que Byron s'avisait de contrecarrer les plans de son frère, les choses se coraient.

— Bien sûr. Quoi de neuf ?

Chadwick referma derrière lui, puis il alla s'asseoir au vieux bureau. *Aïe, mauvais signe.*

Chadwick l'observa, qui bataillait avec la fermeture Eclair de ses sacs. Ils n'avaient jamais été très proches. Byron avait huit ans de moins que Chadwick ; quant à Phillip — son autre demi-frère aîné —, il se disputait à longueur de temps avec Matthew. Byron et Frances étaient les petits derniers. Un « accident ».

— Tu n'as rien à me dire ? demanda soudain Chadwick, sans préambule.

Bon sang, qui avait parlé, Frances ou Matthew ? Il aurait volontiers parié sur Matthew.

— Oui, je vais me marier.

Chadwick haussa un sourcil, mais se contenta d'attendre. Byron soupira et reprit, de sa voix la plus désinvolte :

— J'ai également acheté une maison, où je vais vivre désormais. En tout

cas, merci pour ton hospitalité, ajouta-t-il avec un grand sourire.

— C'est normal, maugréa Chadwick. Tu es ici chez toi autant que moi.

Byron hocha la tête et entreprit de ranger ses chaussettes dans un autre sac.

— Et l'heureuse élue, poursuivit Chadwick, nous la connaissons ?

— Frances l'a rencontrée une fois. C'est une ex, en fait. Nous avons rompu juste avant que je parte en Europe, mais à mon retour nous avons renoué.

Un sentiment de culpabilité l'envahit en pensant à Leona.

— Je vois, lâcha Chadwick sur un ton sec. Et donc, le fait que nos avocats planchent en ce moment même à la rédaction d'un contrat de mariage avec mention de droit de garde n'a aucun lien avec la situation ?

Quelqu'un avait bel et bien vendu la mèche. Les avocats. Le côté positif, c'était que Matthew au moins ne l'avait pas trahi : le côté négatif, que Chadwick devait être fou de rage d'avoir été laissé dans l'ignorance.

— Rien d'important. Je veux juste protéger les affaires de la famille.

— Ah bon, fit Chadwick en s'enfonçant dans son fauteuil. Pardonne-moi, mais le fait que tu aies eu un enfant me semble important, à moi. Et je ne comprends pas bien pourquoi tu ressens le besoin de protéger la famille. Si tu m'expliquais ?

— Bon, d'accord, soupira-t-il en s'asseyant sur le lit, résigné. Je ne voulais pas t'en parler parce que je savais que tu serais fou de rage.

— Je ne suis pas « fou de rage », répondit Chadwick. Nous ne sommes plus des enfants, Byron. Je ne vais pas te gronder. Mais, si tu as des problèmes et que cela puisse représenter un risque pour la famille, tu dois m'en parler.

— Eh bien, j'ai décidé d'épouser Leona Harper, expliqua-t-il sans plus attendre. Elle a accouché de notre fils, il y a six mois environ, mais je n'ai appris son existence qu'en embauchant Leona, pour aménager mon restaurant.

Il observa son frère à la dérobée. Chadwick n'avait pas vraiment l'air d'un type fou de rage, non. Il ne bougea même pas un cil. En revanche, il blêmit. Byron décida d'attendre. De toute façon, Chadwick aurait bien fini par apprendre la vérité.

Une chose était sûre : avoir gardé le secret si longtemps ne jouait probablement pas en sa faveur.

— Leona Harper ? répéta Chadwick. Leona comme... Comme Leon Harper ?

— C'est sa fille aînée. Leona a une sœur cadette, May.

— Tu vas épouser une Harper ? demanda Chadwick.

— Tu vois, je savais que tu serais fou de rage.

— Mais pas du tout, répliqua Chadwick d'une voix blanche. Je suis juste... Ça dure depuis longtemps entre vous ?

— Nous sommes sortis ensemble il y a un an environ, avoua Byron. Elle savait qui j'étais mais, moi, je n'ai pas fait le rapprochement avec son père, jusqu'à ce qu'il se présente, un soir, au restaurant où nous travaillions. J'ai cru

alors que tout était fini. D'où mon départ.

— Et le bébé ?

— J'ignorais qu'elle était enceinte, lorsque je suis parti. Et elle ne savait pas si je reviendrais un jour.

Chadwick soupira et secoua la tête.

— C'est donc la même femme qui gère aussi la création de notre restaurant ?

— En effet, répondit-il avec un entrain un peu forcé. Elle est partie de chez son père peu après mon départ. Mais elle craint, à raison je pense, que Harper ne complète quelque chose pour obtenir la garde du bébé. Voilà pourquoi je souhaite l'épouser dès que le contrat de mariage sera prêt.

— Harper, marmonna Chadwick. Il a fallu que tu tombes amoureux de la fille de ce filou... As-tu pensé à sa réaction, quand il saura que tu es revenu ?

— C'est la raison pour laquelle nous avons besoin d'un contrat en bonne et due forme. Et de nous marier en secret, pour ne pas alerter Harper.

— Qui d'autre est au courant ? demanda son frère.

— Eh bien, Frances et Matthew, répondit-il. Et May, la sœur de Leona. Elle a été comme une seconde mère pour Percy.

Chadwick leva les yeux au ciel.

— Je vois. Et ce mariage, tu es sûr de toi ?

— A cent pour cent, répondit-il sans la moindre hésitation.

Chadwick se tut une bonne minute, perdu dans ses réflexions.

— Elle ne t'a pas dit qui elle était, la première fois ?

— Non.

— Et aujourd'hui, tu lui fais confiance ?

— Là n'est pas la question, répliqua-t-il, après une demi-seconde d'hésitation. Mon but, c'est de m'assurer que personne ne puisse me prendre mon fils, surtout pas Harper.

— Je veux la rencontrer, ainsi que cet enfant, décréta Chadwick sur un ton calme, mais sans réplique.

— Pas dans l'immédiat.

— Pourquoi ? rétorqua son frère, le regard noir. Nous pourrions organiser un dîner, avec Serena et Catherine. Je te promets d'essayer de ne pas la terroriser.

Byron apprécia, mais la nuance ne lui échappa pas.

— Elle a grandi en entendant son père raconter les pires horreurs à propos de Hardwick, notamment la façon dont il arrachait ses enfants à leur mère qu'il laissait sans le sou. Elle a peur que j'en fasse autant avec elle.

— As-tu envisagé cette option ?

— Non, répondit-il avec vigueur. Elle n'est pas son père. Elle se fiche de la haine entre nos deux familles et je n'ai aucun intérêt à utiliser notre enfant comme moyen de pression. Ce qui est arrivé entre Harper et notre père, c'est de l'histoire ancienne. Leona et moi souhaitons juste vivre notre vie, loin de Leon et du fantôme de Hardwick.

Il se félicita pour cette tirade, seulement lui-même n'y croyait pas vraiment à cent pour cent. Et à la vérité, s'il avait fait toutes sortes de promesses à Leona, y compris celle d'être toujours là pour elle, Leona de son côté était restée avare de serments, ce qui n'était pas fait pour le rassurer. Après un premier mensonge sur son identité, un second sur son fils, eh bien... Jamais deux sans trois, non ? Car, après tout, pourquoi ne lui cacherait-elle pas autre chose ?

— Nous essayons tous d'exorciser le fantôme de Hardwick, pas vrai ? soupira Chadwick avec un sourire las. D'abord c'est Matthew qui se marie en secret, et aujourd'hui c'est ton tour. Invite au moins ta mère à la cérémonie...

Byron laissa échapper un soupir de soulagement.

— Alors, j'ai ta bénédiction ?

— Je n'ai pas à te la donner, répondit son frère en se levant. Tu as toujours été farouchement attaché à ton indépendance. Et je l'avoue, ajouta-t-il en posant une main sur l'épaule de Byron, je t'ai souvent envié d'être libre, au moins dans ta tête...

— Vraiment ?

— Vraiment. Tu peux me croire, essayer de ressembler à Hardwick a été un désastre. Pour être heureux, mieux vaut être soi-même. Et je pense que tu as été le premier d'entre nous à le comprendre.

— Et toi ? Tu es heureux aujourd'hui ?

Chadwick s'éloigna et ouvrit la porte, avant de lui faire face.

— Oui. Et si tu veux vraiment l'épouser...

— Je le veux.

— ... alors nous te soutiendrons. Leona, le bébé et toi. Si Harper tente quoi que ce soit contre vous, la famille Beaumont sera à vos côtés.

Byron laissa échapper un soupir de soulagement. Il avait cru que Chadwick serait le plus intransigeant. Il s'attendait à une déclaration solennelle du genre : « Pas question de mariage ni de négociations, ce bébé est la propriété des Beaumont, pas des Harper. »

— Merci. J'apprécie beaucoup ton aide.

Chadwick sourit de nouveau. Comme c'était étrange de voir cet homme si austère sourire ainsi, à tout bout de champ.

— Je t'en prie. C'est à ça que sert la famille. Et n'oublie pas de nous laisser ta nouvelle adresse... Mais ne me fais pas regretter ma décision.

— Certainement pas, promit Byron.

* * *

Leona n'arrivait pas à se défaire d'une sourde angoisse. Les ouvriers avaient commencé le chantier. Certains travaillaient déjà à la future cuisine du Caballo de Tiro, les plombiers refaisaient toutes les canalisations, les électriciens installaient un réseau digne de ce nom. Et elle avait pour mission de superviser toute cette ruche et d'informer M. Lutefisk de l'avancée des

travaux. Une lourde responsabilité.

En temps normal, quand elle avait fini sa journée, elle rentrait chez elle, se changeait et s'occupait de Percy. Mais cette semaine, après qu'elle avait récupéré son fils soit auprès de May, soit à la crèche, Byron venait les chercher pour aller faire du shopping dans de grandes enseignes de mobilier. Où elle choisissait ce qu'elle voulait, encouragée par lui.

Ensuite, elle rentrait à l'appartement où May l'attendait pour lui faire soit des reproches, soit la tête. Manifestement, sa sœur en avait gros sur le cœur.

Enfin, pour couronner le tout, elle devait bien sûr se lever la nuit. Percy aurait dû en avoir terminé avec son otite, aussi tenta-t-elle de le laisser pleurer, pour voir s'il ne se rendormait pas. May déboula aussitôt dans sa chambre en la traitant de mauvaise mère, l'accusant de délaisser son enfant, depuis le retour de Byron.

Deux semaines plus tard, elle déambulait comme un zombie. Elle finit par préparer ses affaires et celles du bébé, en prévision des deux semaines chez Byron, sans trop savoir ce qu'elle avait fourré dans ses sacs.

Pour couronner le tout, Byron et elle n'eurent droit à aucun moment d'intimité. Le mieux qu'elle ait pu obtenir, ça avait été de lui tenir la main en catimini, quand ils débattaient des atouts d'un canapé ou d'une commode.

Elle venait de passer douze mois sans l'avoir un seul jour — ou une seule nuit — dans son lit. Elle devrait quand même pouvoir tenir deux semaines de plus sans qu'il lui fasse l'amour, non ?

Eh bien, non. Pas quand, en plein travail, elle croisait son regard et surtout son sourire tellement suggestif. Et pas non plus quand il s'arrangeait pour laisser ses mains traîner, quand elle le frôlait. Et pas enfin quand il se penchait sur elle pour lui chuchoter à l'oreille combien elle était belle aujourd'hui, combien il était impatient qu'elle s'installe chez lui.

Il l'avait toujours regardée d'une manière spéciale. Et cela n'avait pas changé, ni l'effet de ses regards sur elle. Dans ces moments-là, elle avait envie de lui, le désirait tellement qu'elle en frissonnait.

Mais désir et amour étaient deux choses bien distinctes. Byron avait beau se montrer exemplaire depuis deux semaines, ça n'était pas aussi simple. Certes, il était gentil et prévenant, il l'aidait beaucoup avec Percy et... il la faisait tressaillir avec ses regards et ses sourires, mais qu'en était-il de ses sentiments ? En avait-il seulement pour elle ?

Le sexe était secondaire. Elle voulait croire que cet homme était le vrai Byron, celui qu'elle aimait autrefois. Elle espérait que ces deux prochaines semaines seraient l'avant-goût d'une vie entière de bonheur. Elle voulait plus qu'un pseudo-mariage, chacun sa chambre, chacun sa vie...

Elle voulait l'aimer. Et, plus encore, que lui l'aime.

C'était exactement le genre d'idées qui lui avait valu tant de problèmes, la première fois. Elle rêvait alors d'amour éternel, d'une vie de conte de fées, sans tenir compte de la réalité. Oubliant les différends qui opposaient les Harper aux Beaumont. Oubliant même de prendre la pilule.

Alors, son désir dans l'immédiat importait peu. En revanche, elle avait besoin de stabilité pour son fils. Et d'un plan B, pour le moment où Byron se désintéresserait d'elle.

Dans l'immédiat, elle ne savait même pas comment elle tiendrait jusqu'à samedi sans s'effondrer. Ce jour-là, elle installerait Percy sur le siège auto et prendrait la route de Littleton. Elle attendait chaque soir avec impatience, n'aspirant qu'à se glisser entre ses draps pour dormir, dormir... Même si Byron venait la hanter dans ses rêves en la couvrant de caresses et de baisers qui la tiraient en sursaut et en sueur du sommeil. Bref, elle craignait de perdre la tête, si elle ne l'avait déjà perdue.

Ils avaient décidé de faire chambre à part pour une très bonne raison : elle ne pouvait pas se laisser briser le cœur une seconde fois. Et aujourd'hui, en plus, elle ne pouvait pas le laisser briser le cœur de Percy.

Cela signifiait-il qu'elle ne pouvait lui permettre d'apaiser un peu de la tension qui l'habitait ? Courait-elle tout droit à la catastrophe ?

Une fois les sacs dans la voiture, elle regarda autour d'elle pour s'assurer qu'elle n'avait rien oublié. Et entendre les réflexions de sa sœur.

— J'arrive pas à croire que tu veuilles aller vivre avec lui, grommela May, affalée sur le canapé.

Leona soupira. Elle n'avait pas envie de se disputer, mais elle était fatiguée de passer pour une inconséquente.

— Tu ne le connais pas, May. Pas comme je le connais.

— C'est la meilleure de l'année, ricana sa sœur.

— Tout se passera bien, je te le promets.

May la regarda en secouant la tête.

— Il t'a déjà laissée tomber une fois. Que feras-tu quand il décidera de partir de nouveau ?

— Il ne partira pas, répliqua Leona en ignorant la petite voix perfide qui distillait le doute dans sa tête.

— Oui, eh bien, je serai là, une fois de plus, pour te consoler, marmonna May.

Percy sur un bras, Leona s'approcha pour embrasser sa sœur.

— Je sais et c'est bien pourquoi je t'aime... Tout ira bien.

May haussa les épaules et l'embrassa à son tour.

— Bien sûr, bien sûr, marmonna-t-elle.

— Passe nous voir, la semaine prochaine, d'accord ? Tu vas tellement nous manquer, à Percy et à moi.

— Il sera là ?

— La maison est grande. Si tu n'en as pas envie, nous ne serons pas obligées de le voir.

— D'accord, répondit sa sœur en déposant un baiser sur le front de Percy.

Leona sortit de cet appartement qui avait été son cocon pendant une année, installa Percy dans la voiture et se mit au volant avec une boule au ventre. Néanmoins, en dépit de toutes ses appréhensions à l'idée des deux

semaines de cohabitation avec Byron, elle éprouva, une fois en route, un drôle de sentiment. Comme si elle rentrait à la maison.

Sentiment qui ne fit que s'amplifier, une fois arrivée à destination, quand elle s'engagea dans l'allée. Percy s'était endormi en chemin. Byron sortit pour les accueillir.

— Tu es là, murmura-t-il, comme s'il avait du mal à le croire.

— Nous sommes là, répondit-elle en descendant de voiture. Il est en train de se réveiller.

— Alors, j'ai juste le temps de...

Et, en une fraction de seconde, il l'enlaça et l'embrassa avec une telle ferveur qu'elle faillit en tomber à la renverse. Ce fut un baiser brûlant d'une passion déchaînée. Oh ! comme ses lèvres lui avaient manqué !

— J'attends ça depuis des semaines, murmura-t-il.

— Je te rappelle que c'est toi qui as insisté pour commander le mobilier...

— Oui, je sais, répondit-il, avant de déposer sur son front un baiser plus sage que le premier. Tu as pris une décision ?

— Une décision ? répéta-t-elle, encore troublée par la chaleur de cet accueil. Je suis là, non ?

— Non, répondit-il en lui caressant la joue. As-tu décidé de là où tu allais dormir, cette nuit ?

— Oh ! tu parlais de ça ! s'exclama-t-elle en rougissant.

Inutile d'en faire toute une histoire. Après tout, elle allait vivre avec lui ici et ils avaient déjà fait un certain nombre de choses dans l'intimité. Et puis, quel bonheur ce serait de se laisser choyer. Oui, mais... Pouvait-elle se le permettre ? Pouvait-elle faire l'amour avec lui sans finir par y laisser son cœur pour la seconde fois ?

Byron glissa une main sur sa nuque.

— Dis-le, insista-t-il, avec sa voix chaude. Dis que tu as envie de m'accueillir dans ton lit, ce soir.

Ils étaient seuls, face à face, depuis deux minutes à peine et le désir était déjà à son paroxysme. Au point que la perspective de devoir attendre ce soir lui paraissait insupportable. Aucun ouvrier ne les épiait, aucune sœur, aucun frère pour les juger. C'était juste elle et lui, et ce désir entre eux. Et cette question lancinante, toujours la même, pouvait-elle lui faire confiance ?

Percy appela, mécontent. Mais Byron ne la lâcha pas ; au contraire, il l'embrassa, juste sous l'oreille.

— Dis-le, Leona, dis que tu as envie de moi.

— Oui, répondit-elle, le souffle court. Oui, j'ai envie de toi... entre mes draps. Une fois que Percy sera couché.

De nouveau, elle frissonna quand les lèvres de Byron effleurèrent sa peau.

Byron la relâcha, ses doigts s'attardèrent sur son cou, son épaule, et elle ferma les yeux, tant la sensation était douce.

— Je m'occupe de tes sacs. Bienvenue à la maison, Leona.

Pour la première fois depuis ce qui lui semblait une éternité, Leona prit un jour de congé. Elle ne pensa ni supports de poutres ni association de couleurs, ne discuta pas de sièges de toilettes ni de qualité de cuir pour les sièges. Enfin, elle n'eut à se justifier envers personne.

Elle passa la journée à jouer avec Percy sur l'aire de jeux et savoura le repas, boudin aux pommes et macaronis au gratin — fait maison — que Byron prépara.

Percy refusa tout net de s'adonner à la traditionnelle sieste de l'après-midi, trop excité par ces choses nouvelles qui l'entouraient et par la présence de Byron. Aussi, à l'heure du dîner, finit-il par se montrer d'une humeur exécrationnelle, piquant une colère noire chaque fois qu'on osait l'approcher.

— Il est malade ? s'inquiéta Byron, en le voyant hurler entre ses bras.

— Non, juste fatigué. C'est toujours ce qui arrive quand il ne fait pas sa sieste, répondit-elle, épuisée elle-même par les cris de Percy. J'ai vu bien pire cependant.

— Pire ? répéta Byron en regardant avec effarement son diabolin de fils.

Elle sentit son sang se glacer. Comment interpréter sa réaction ? Byron serait-il sur le point de changer d'avis ? Jusqu'ici, il n'avait vu que les bons côtés de Percy. Il n'avait jamais eu à se lever à toutes les heures de la nuit, alerté par ses pleurs. C'était la première fois que leur fils faisait une colère devant lui.

Elle tenta de se raisonner. S'il devait se rétracter, mieux valait qu'il le fasse tout de suite. Elle n'avait pas encore défait ses sacs. Ils pourraient tout remballer et être rentrés en moins d'une demi-heure. A cette pensée, son cœur se serra. Elle ne supporterait pas que Byron revienne sur sa promesse une seconde fois. Surtout celle-là.

— D'accord, dit-il à sa grande surprise. Une sieste l'après-midi, entendu.

— S'il pouvait manger un peu, je lui donnerais le sein. Il aurait sommeil très vite et nous pourrions le coucher plus tôt.

— Il dormira la nuit entière ? s'enquit Byron.

— Sans doute pas. Mais, avec un peu de chance, deux heures d'affilée, oui.

Byron laissa échapper un long soupir qui eut pour effet de distraire Percy de sa colère.

— Et tu gères ça toute seule depuis le début ?

— Mais j'avais May pour m'aider, répondit-elle.

Malgré les cris, les vols de purée et la fatigue, elle sentit cette chaleur sensuelle l'envahir quand il la regarda avec cette lueur si particulière au fond des yeux.

— Maintenant, tu m'as, moi.

Elle n'en revenait pas du trouble qu'il avait le pouvoir de déclencher en elle, au milieu d'un tel chaos. Il avait toujours eu ce don. Voilà pourquoi elle n'avait jamais trouvé la force de rompre, tout en sachant comment ça se terminerait. Il lui donnait envie de s'abandonner entre ses bras et d'oublier tout le reste.

Et il en était conscient.

— Le coucher plus tôt, tu as dit ? murmura-t-il en se penchant.

Elle sentit comme un brasier se répandre en elle.

— Très tôt.

— Allez, Percy, on y va, déclara Byron avec entrain, tout en approchant une énième cuillerée de purée de la bouche du bébé. Hmmm, c'est bon, ça !

* * *

Une heure plus tard, ayant enfin daigné s'alimenter, Percy prit son bain sans trop rouspéter, puis Byron le coucha et s'installa pour lui faire la lecture. De son côté, elle décida de tester la douche — difficile de se sentir sexy avec de la purée dans les cheveux. La salle de bains abritait une immense baignoire multijets, ainsi qu'une cabine de douche ultra-sophistiquée. Byron avait acheté le nécessaire pour la toilette, notamment de superbes serviettes.

La journée s'était plutôt bien passée, en fin de compte, même si les cris de Percy l'avaient littéralement épuisée.

Une chose était sûre, elle n'était pas près de pouvoir dormir. Byron n'avait pas arrêté de la regarder, les yeux brillants, comme il le faisait depuis des semaines maintenant, mais avec cent fois plus de puissance. Le genre de regard qui disait qu'il n'en pouvait plus d'attendre de la déshabiller et de lui faire tout un tas de choses.

La vérité ? Elle ne demandait, n'aspirait qu'à ça. Durant une année entière, elle avait muselé sa sexualité, ayant eu tant à faire à les libérer, May et elle, du carcan où leurs parents les avaient élevées et puis à mener sa grossesse à bien, tout en trouvant un emploi et en apprenant à devenir mère. Où aurait-elle trouvé le temps de penser au sexe ? Et avec qui aurait-elle pu avoir une liaison ?

Bref, elle n'en pouvait plus de frustration et deux semaines s'étaient écoulées depuis que Byron avait posé les mains — et tout le reste — sur elle. Soit une éternité.

Mais ce soir, dans l'état de fatigue où elle était, elle doutait de pouvoir rester éveillée sous ses caresses. Or il avait toujours été friand de préliminaires. Il savait se montrer patient et prévenant, sans jamais la brusquer ni la pousser à des choses trop... Bref, elle se sentait bien, en sécurité avec lui.

Pourtant, depuis son retour, il avait une façon de faire différente, à lui chuchoter des mots érotiques à l'oreille, à lui demander de le supplier et c'était... tellement voluptueux. Un peu osé même. Et cela l'excitait.

Elle finit de se doucher en vitesse et se rhabilla sans même prendre la peine de se sécher les cheveux. Et, quand elle entra dans la chambre de Percy — face à la grande chambre —, Byron était juste en train de terminer sa lecture. Elle sourit à la pile de livres à ses pieds.

— Pardon, chuchota-t-elle.

Au son de sa voix, Percy s'agita et se mit à ronchonner.

— Tout se passe bien, répondit Byron en se levant. Et cette douche ?

Elle sourit, des gouttes d'eau lui tombant sur la nuque. Quand elle s'assit, Byron déposa Percy dans ses bras.

— Je reviens, murmura-t-il.

Ce qui prit un certain temps. Les minutes se succédèrent, et Percy s'assoupit bientôt, accroché à son sein.

Mais à quoi jouait-elle au juste, avec Byron ? Car elle s'était bien juré de faire chambre à part. De ne pas lui tomber dans les bras, une fois de plus. Et pourtant, il n'avait eu aucun mal à la faire fondre, dès son arrivée. A une époque, elle attendait ces nuits avec impatience. Cela lui apparaissait comme un acte de rébellion ultime — ne pas rentrer le soir dans la maison de son père, mais se blottir sous les draps avec Byron, tout en sachant qu'il lui faudrait inventer un mensonge pour cacher sa liaison.

Oh ! les mensonges qu'elle avait racontés pour pouvoir rester avec Byron quelques heures supplémentaires. Une fois, elle avait invoqué le travail ; une autre, une sortie entre copines un peu trop arrosée, l'état des routes ou même la météo. N'importe quoi en fait, pourvu que son père ne se mette pas à avoir des doutes.

Elle pressentait sans doute que ça ne durerait pas. Byron ou son père finirait par découvrir la vérité. Ce n'était qu'une question de temps. Elle aimait alors à se penser prête à la confrontation : elle saurait se dresser contre son père, pour elle et pour Byron.

Puis Percy était arrivé.

Elle baissa les yeux sur le bébé et lui effleura la joue. Pourquoi n'épouserait-elle pas Byron ? Rien ne garantissait bien sûr qu'ils seraient heureux jusqu'à la fin de leurs jours. N'empêche, c'était une étape importante pour asseoir leur statut de famille. Et elle empêcherait ainsi son père de revenir dans sa vie.

Oui, elle pourrait épouser Byron, mais là n'était pas la question. Il s'agissait en fait de savoir si elle le voulait.

M'aurais-tu épousé, si je te l'avais demandé, il y a un an ?

Voilà ce que Byron voulait savoir. Et elle ne lui avait pas répondu.

Pourtant, elle savait. S'il le lui avait demandé — si elle avait porté son enfant et s'il lui avait demandé d'être à lui pour toujours —, elle aurait répondu « oui ».

Quand Byron réapparut à la porte, Leona sursauta et regarda l'heure. Vingt minutes s'étaient écoulées depuis qu'il était sorti de la chambre. Elle fit mine de se lever — Percy dormait à poings fermés, à présent — mais Byron l'obligea à se rasseoir. Tout sourires, il s'occupa du rot de son fils, puis le changea. Que de progrès depuis la première fois, quand il avait fui en cuisine pour préparer une compote.

Elle déposa Percy, sage comme une image, dans son berceau et pria en silence. *Dors bien, mon petit ange. Dors pour papa et maman.*

Byron vint se placer à côté d'elle et glissa un bras autour de ses épaules. Pour la première fois depuis le retour de Byron dans sa vie, elle le sentit vraiment là, avec elle. Tous les deux, ensemble. Et le soulagement fut tel qu'elle passa un bras autour de sa taille et se pressa contre lui.

Byron vérifia le babyphone, puis murmura :

— Viens avec moi.

Elle sourit, tremblante de désir. Seul Byron avait le pouvoir de la troubler avec trois petits mots.

Ils sortirent et regagnèrent leur chambre. Comme c'était étrange. Elle avait souvent dormi chez lui autrefois. Un petit appartement dans un quartier chic de la ville. Mais c'était chez lui, justement. Elle finissait toujours par rentrer chez son père, dans sa chambre, dans son lit.

Elle regarda autour d'elle et comprit à quoi Byron avait passé son temps, pendant qu'elle allaitait Percy. Les rideaux étaient tirés et des bougies éclairaient la pièce d'une douce lumière. Une quinzaine de bougies au moins, posées sur la cheminée, la commode ou le chevet, dans des photophores en verre. Bref, il régnait dans la chambre une atmosphère d'un romantisme sublime.

— C'est merveilleux, chuchota-t-elle.

— Ravi que ça te plaise. Tourne-toi.

Elle le regarda avec sévérité, ce qui ne produisit aucun effet sur lui. Au contraire, il approcha son visage du sien, comme pour l'embrasser, mais il n'en fit rien. Il attendit.

Alors, tout en frissonnant, elle s'exécuta et se retourna.

— J'en rêve depuis l'autre soir.

Et il lui enleva T-shirt et pantalon en quelques gestes précis, si bien qu'elle se retrouva bientôt en petite culotte.

— Quoi donc ? demanda-t-elle, la nervosité le disputant au désir.

Elle ignorait ce qu'il projetait de lui faire subir, mais une chose était sûre, elle aimerait ça.

Tel un magicien exécutant un tour de passe-passe, il lui noua un bandeau de soie noire devant les yeux.

— Mais que... ?

— Chut, je veux juste te sentir, là, lui murmura-t-il à l'oreille. Je ne ferai rien qui te dérange, promit-il en rejetant ses cheveux humides sur sa nuque. Si tu veux que je m'arrête, je m'arrêterai.

Elle retint son souffle, se sentant vulnérable. Elle ne pouvait voir ce qu'il faisait et ignorait ce qu'il avait en tête. Elle était à sa merci.

Il parut deviner ses pensées.

— Tu me fais confiance ? demanda-t-il.

Bonne question. Autrefois, au début de leur liaison, il savait prendre son temps. Bien qu'elle soit totalement inexpérimentée, il ne l'avait jamais brusquée. Un jour, chez lui, après l'avoir longuement embrassée sur le canapé, il avait fini par lui enlever son top et se débarrasser de sa chemise. Mais, quand il avait commencé à lui déboutonner son pantalon, elle avait été prise de terreur. Il était un Beaumont, elle une Harper, avait-elle perdu la tête ?

Puis Byron était venu sur elle, les yeux clos, le souffle court et, ne s'étant jamais trouvée dans ce genre de situation avec un homme, elle avait cédé à la panique. Les Beaumont avaient une réputation de don Juan. Déflorer une femme devait faire partie de leurs hobbies. Pourtant, Byron s'était alors rassisi pour renfiler sa chemise. Et, une fois qu'elle avait été rhabillée, il l'avait attirée dans ses bras et embrassée avec tendresse, en lui demandant ce qu'elle aimerait faire le lendemain soir. Il ne l'avait pas culpabilisée, ni ne s'était montré pressant. Alors elle s'était sentie rassurée, au chaud avec lui, aimée. Exactement comme ce soir.

— Oui, j'ai confiance en toi.

— Bien. Alors allonge-toi sur le ventre, dit-il et, quand elle hésita : Je t'en prie, insista-t-il. Mets-toi au milieu.

Mais il ne la rejoignit pas sur le lit.

— Puis-je savoir ce que tu mijotes ?

Il rit. Puis elle sentit le matelas s'affaisser, comme si Byron s'était agenouillé sur le lit. Elle le sentit se pencher sur elle.

— Un peu de patience, mon ange. Le plaisir est aussi dans l'attente, non ?

Elle gémit et bougea un peu, déjà au supplice.

— L'attente oui, pas la torture.

Il s'esclaffa de nouveau.

— Entièrement d'accord. Veux-tu savoir ce que j'ai enduré à te regarder pendant ces deux semaines ? Huile, ajouta-t-il.

Elle ne comprit que lorsqu'un liquide chaud se répandit entre ses épaules. Par réflexe, elle se crispa.

— C'est juste de l'huile de massage, expliqua Byron avant de poser les mains sur elle.

— C'est cela que tu rêvais de me faire ? chuchota-t-elle quand Byron commença à lui masser les épaules. Oh ! comme c'est bon...

— Parfaitement, répondit-il d'une voix suave. Tu travailles toute la journée, et la nuit tu dois te lever sans cesse pour le bébé. J'ai juste envie de te

faire du bien...

Il la massa une minute en silence, avant de reprendre :

— Tu as changé. Tu étais si réservée, quand tu as commencé, à l'époque. Presque comme si tu avais peur des gens et que tu ne voulais surtout pas te faire remarquer.

— Hmm, soupira-t-elle avec délices. Oui, c'est juste. Mais tu m'as remarquée.

— Exact, acquiesça-t-il en s'attaquant à un nœud particulièrement tenace de ses épaules. Je pressentais quelque chose, chez toi, derrière la carapace. Et ces dernières semaines, à te regarder travailler et jongler avec tout, c'est comme si je voyais la femme que j'avais toujours pressentie à l'œuvre en toi. Tu es forte, sûre de toi, déterminée. Et ça me plaît.

— Vraiment ? répondit-elle en se tournant vers lui.

Difficile de voir s'il était sérieux avec ce bandeau sur les yeux.

Cette fois, lorsqu'il se pencha, elle sentit son torse se presser contre son dos. Elle frémit quand, au contact de sa peau, elle comprit qu'il avait retiré sa chemise.

— Tout à fait. Tu as toujours été différente, avec moi. Détendue, drôle et pleine de répartie...

Il lui prit les mains et lui mit les bras en croix.

— Mais, au bout d'un certain temps, ça m'a fait mal de voir que la femme que j'aimais cherchait à passer inaperçue. J'avais envie...

Il soupira, s'assit et, cette fois, au lieu de lui pétrir les épaules, il fit courir ses doigts le long de sa colonne vertébrale.

— Je voulais que tu te sentes bien, assez pour être toi-même à la lumière du jour. Et pas juste la nuit, avec moi.

Elle ne trouva pas de réponse à lui donner. Était-ce donc ainsi qu'il la voyait alors ? Une femme effacée, échouant à s'affranchir ? Elle ne s'était jamais analysée de manière aussi froide. Mais Byron se trompait-il pour autant ? Il avait été son premier amour, sa première révolte, et la raison pour laquelle elle avait rompu avec une vie de famille toxique.

— Je n'avais pas besoin d'être une autre, lorsque j'étais avec toi, répondit-elle avec calme. Voilà pourquoi je ne pouvais me passer de toi.

Les mains de Byron descendirent le long de son dos pour s'arrêter à la lisière de sa petite culotte. Du bout des doigts, il en suivit le contour, puis glissa les mains sur ses cuisses. Et ses pouces se faufilèrent sous le tissu.

— Je m'en réjouis, dit-il en lui empoignant les fesses.

Elle hoqueta quand il entreprit de la masser, comme... Comme si elle lui appartenait, avec des gestes possessifs.

— Oooohh, soupira-t-elle.

Comment pourrait-elle se relaxer dans ces conditions ? Plus les muscles de son dos se relâchaient, plus d'autres endroits de son corps semblaient se contracter. Une tension qui n'en finissait pas de croître au fond d'elle, au point qu'elle devait faire un effort pour ne pas bouger les hanches.

Après un moment, alors qu'elle pensait ne pas pouvoir en supporter plus, il se pressa contre son dos. Elle sentit très nettement son érection contre ses fesses. Mais, alors même qu'elle croyait le moment venu, il s'écarta une fois de plus et se remit à lui masser les épaules.

Tout ce qu'elle put faire, ce fut gémir quand il toucha un endroit particulièrement sensible. Peu à peu, elle laissa le stress de ces dernières semaines s'évacuer, et son corps devenir de plus en plus chaud, de plus en plus mou sous les doigts de Byron. Lorsqu'il bougea, elle crut qu'il allait verser un peu plus d'huile sur sa peau, mais il l'embrassa entre les omoplates.

— Comment te sens-tu ?

— Mieux, chuchota-t-elle en tressaillant au contact de sa bouche le long de son dos.

Si elle ignorait ce qu'il allait faire à présent, elle comprenait en tout cas qu'il n'était pas pressé de le faire. Quand il se rassit et se remit à la masser, ce fut tout juste si elle ne le supplia pas de la libérer. Elle ferait tout ce qu'il voulait, mais, pitié, qu'il arrête ça et la fasse jouir maintenant.

Quand les gouttes d'huile de massage tombèrent sur ses cuisses, elle sursauta.

— Chut, murmura-t-il en étalant le liquide sur ses jambes, y compris sous sa culotte. Laisse-moi prendre soin de toi.

— Byron, l'implora-t-elle.

Elle sentit ses doigts aller et venir sur son sexe, mais cette fois c'en fut trop. Elle se contorsionna sur le drap.

— Pitié...

— Tu aimes ? demanda-t-il, sans cesser de la caresser.

— Oh oui, chuchota-t-elle en se cambrant. Byron !

D'une main, il tira sur sa culotte et embrassa aussitôt sa peau ainsi mise à nue. Elle laissa échapper un soupir — presque une plainte — et agrippa l'oreiller.

— Je ne peux pas... Je n'en peux plus..., haleta-t-elle. Oh ! je t'en prie, Byron.

— Oui, oui, répondit-il entre ses dents. Laisse-moi faire...

A cet instant, il lui mordit une fesse — pas fort, mais suffisamment pour déclencher une salve de frissons en elle. Elle gémit et se tordit sous ses mains, sa bouche.

— Dis que tu as envie de moi...

— Oh oui, j'ai envie de toi, répondit-elle, presque dans un cri de désespoir.

De nouveau, elle frissonna en sentant ses dents sur sa chair.

— Sois plus précise.

Si elle n'avait été aussi troublée, elle aurait éclaté de rire. Précise, dans un tel état, comment serait-ce possible ? Et pourtant, elle trouva.

— J'ai envie de te sentir en moi.

Toujours incapable de le voir, elle ne le sentit pas moins sourire contre sa

peau.

— Attends une seconde. Ne bouge pas.

Son corps, ses doigts, ses mains, tout l'abandonna. Mais elle obéit et ne bougea pas. Puis elle reconnut le bruit, celui de l'enveloppe d'un préservatif que l'on déchirait.

— Il est neuf ?

— Je l'ai acheté hier. Avec l'huile de massage.

— Tu avais prémédité ton crime, à ce que je vois, répliqua-t-elle en souriant.

— Forcément, je passe mon temps à penser à toi.

Il attrapa les oreillers autour d'elle, pour les placer sous son ventre.

Impossible de parler. Elle se contenta de hocher la tête. Elle ne voulait qu'une chose maintenant. Qu'il la prenne.

Il lui ôta sa petite culotte, puis s'allongea sur elle.

— Je vais te faire du bien, Leona.

Ce fut la dernière chose qu'elle entendit, juste avant qu'il ne plonge en elle.

Durant son absence, elle s'était évertuée à ne jamais repenser à ces moments-là. Trop dangereux. Trop douloureux. Et puis, elle avait eu tant à faire. Tant de chagrin à surmonter. Tant d'espoir, avec Percy.

Mais aujourd'hui, il était de retour. Il lui était revenu. Alors elle lâcha prise, s'abandonna corps et âme.

— Leona, haleta-t-il contre son cou. Ma Leona...

— Oh ! oui, oui..., gémit-elle.

Chacun de ses oui était rythmé par le va-et-vient du corps de Byron en elle. Elle était à lui. Elle l'avait toujours été et il était clair qu'il en serait toujours ainsi.

Elle ne pouvait pas le voir ; en revanche, tout ce qu'il lui faisait, chaque sensation était décuplée. Ses doigts plantés dans sa chair pour l'amener à lui. Ses assauts qui la menaient sans cesse à la frontière de l'orgasme, sans jamais la laisser passer de l'autre côté. Ses grognements, ses paroles libertines.

Il lui agrippa les hanches et plongea encore en elle tout en lui mordillant le dos, avant de glisser une main entre ses cuisses.

— Jouis maintenant, ordonna-t-il en allant et venant de plus en plus vite, jusqu'à ce qu'elle sente toute la tension habitant son corps voler en éclats et l'orgasme la submerger.

— Oh oui, soupira Byron, et deux coups de reins plus tard il se figea. Oh oui, chérie !

Anéantie par l'orgasme, elle sentit Byron s'effondrer sur elle, son torse brûlant contre son dos.

— Je veux te voir, exigea-t-elle d'une voix tremblante.

Il lui enleva le bandeau et, durant les premières secondes, elle cligna des yeux, désorientée. Puis Byron roula à côté d'elle et l'attira entre ses bras.

— Ce n'était pas trop fort, dis-moi ? murmura-t-il dans ses cheveux.

— Juste comme j’aime, répondit-elle en se blottissant contre lui.

Soudain rattrapée par les massages, la tension et l’orgasme, elle peinait à garder les yeux ouverts. Ils restèrent ainsi inertes un moment, les battements de leurs cœurs étant les seuls à troubler le silence de la pièce.

Il avait voulu son plaisir à elle en priorité. Il lui avait fait du bien, comme promis. Et il n’avait pas déserté non plus lorsque Percy avait fait sa colère. Alors oui, peut-être pouvait-elle l’épouser, ils formeraient une famille et il l’aimerait vraiment. Peut-être pouvait-elle se permettre d’espérer...

Mais il parla et, en un éclair, le monde ne fut plus qu’un immense champ de ruines.

— Si seulement tu avais été honnête envers moi dès le début, peut-être que ça aurait pu marcher, soupira-t-il. Nous aurions trouvé une solution...

Ce reproche, une insulte plutôt. Elle resta sous le choc, comme s’il l’avait giflée.

— Si j’avais été honnête ? s’exclama-t-elle enfin.

Elle se leva, telle une furie.

— Leona ? Hé, Leona !

Mais déjà, elle était dans le couloir et se dirigeait vers sa chambre.

— Si tu n’étais pas parti, Byron, peut-être que ça aurait pu marcher, répliqua-t-elle en s’éloignant. Mais tu continues à m’attribuer toute la responsabilité de notre échec et, ça, je ne peux plus le supporter. Tu me feras toujours ce reproche, comme une épée de Damoclès au-dessus de ma tête. Dieu sait pourtant que j’essaie de réparer mes erreurs. Ah, Byron, nous aurons beau faire, cela n’y changera rien. Je serai toujours la fille menteuse de Leon Harper !

Elle soupira, entra dans sa chambre et lui claqua la porte au nez.

— Bon sang, grommela-t-il derrière la porte. Leona !

Parce que la maison lui appartenait, monsieur croyait pouvoir aller d’une chambre à l’autre.

— Assez, maintenant, ça suffit. Merci pour le massage. Bonne nuit, Byron.

— Je n’ai pas dit mon dernier mot, Leona, l’entendit-elle marmonner dans le couloir. Nous reparlerons demain matin. Dors bien.

Non, bien sûr, il n’en avait pas terminé avec elle.

Pas encore.

Mais le moment viendrait. Tôt ou tard, il viendrait.

Lorsque le téléphone sonna, Leona paniqua, ne sachant où donner de la tête entre un bébé de mauvaise humeur, un sirop censé faire baisser la fièvre, un flacon de gouttes pour les oreilles, son portefeuille et... un test de grossesse.

Elle était en retard. Oh ! pas une fois, Byron ne s'était permis la moindre remarque sur son emploi du temps, depuis qu'elle avait emménagé, mais une chose était sûre, elle était en retard, avec un grand R.

Elle regarda son téléphone. Oui, c'était Byron. Ces derniers jours, il avait plusieurs fois cherché à lui présenter des excuses, mais elle avait refusé de l'écouter. Elle laissa l'appel basculer sur sa boîte vocale, rejoindre ses autres messages.

A 11 heures, Percy se mit à hurler. Les autres clients à côté d'elle la regardèrent d'un air agacé, comme si elle était une mère indigne. Hmm. Il était grand temps de rentrer.

Elle régla ce qu'elle devait à la caissière, qui la regarda d'un air narquois, puis se dépêcha de boucler Percy sur son siège auto. Au moins n'étaient-ils pas loin de la maison, car Percy n'était vraiment pas à prendre avec des pincettes.

— Mon bébé, chantonna-t-elle d'une voix apaisante. On rentre à la maison, tu regarderas un dessin animé et maman te donnera quelque chose à boire, d'accord ?

Percy cria encore plus fort.

Elle regagna la maison en un temps record et descendit de voiture tout aussi vite, ses affaires et le bébé dans les bras.

— Mon pauvre chéri, murmura-t-elle, une fois à l'intérieur. Maman va te mettre ton joli pyjama...

Percy se calma un peu et se laissa même changer sans trop rouspéter. Puis ses paupières commencèrent à se fermer. Elle lui toucha le front — chaud, mais pas brûlant.

— Pauvre trésor, chuchota-t-elle avant de s'installer dans le fauteuil à bascule pour l'allaiter.

Le bout de chou n'avait pas l'air en forme et finissait même par s'épuiser,

à pleurer ainsi sans cesse. Avec un peu de chance, il finirait par s'endormir, peut-être pour plusieurs heures d'affilée. Et, avec moins de chance, il serait réveillé d'ici une heure, en pleurs à cause de ses oreilles.

Quelque part dans la maison, elle entendit son téléphone sonner de nouveau. Elle soupira. Elle n'allait certainement pas se lever maintenant pour aller chercher ce maudit appareil.

Percy sombra dans le sommeil en cinq minutes. Elle se leva pour le coucher dans son berceau. Elle attendrait son réveil pour lui donner du sirop.

Elle sortit de la chambre, refermant doucement la porte derrière elle. Puis elle descendit les marches à toute vitesse. Elle ne pouvait pas ignorer indéfiniment son téléphone. Surtout si M. Lutefisk était au bout du fil et exigeait un compte rendu sur l'avancée du projet.

Mais sa priorité, pour l'instant, c'était le test de grossesse. Elle devait savoir avant le retour de Byron. Pendant un mois entier, elle avait fait l'autruche, s'interdisant de penser à l'éventualité d'une nouvelle grossesse. Mais, aujourd'hui, elle devait savoir.

Après tout, encore quelques jours et on serait samedi. Fin des deux semaines de sa cohabitation avec Byron. Il avait été clair, au bout de ces quatorze jours, il lui referait sa demande en mariage. Or elle n'avait encore aucune idée de la réponse qu'elle lui donnerait. C'était à peine s'ils se parlaient d'ailleurs. Mais plus le temps passait, plus le lien entre Percy et son père se resserrait. Et dans ces moments-là, quand elle les regardait tous les deux rire et jouer ensemble, Percy souriant aux anges dans les bras de Byron, l'émotion était si forte qu'elle ne voyait pas de raison de refuser.

Et puis Byron avait le malheur de vouloir lui présenter des excuses par rapport à l'autre soir. En butant toujours sur le fait qu'elle lui avait menti à propos de son père. Et de nouveau, elle se mettait en colère.

Toutefois, avant de donner sa réponse, elle devait savoir si d'autres facteurs ne seraient pas susceptibles d'entrer en jeu. Si elle était enceinte, elle devrait dire « oui ». Ils devraient redoubler d'efforts pour former une famille, même s'ils ne s'aimaient plus comme avant.

Deux minutes plus tard, elle déposa le bâtonnet sur le comptoir et se rinça les mains. La notice recommandait d'attendre cinq minutes. Une éternité.

Elle alla récupérer son téléphone. M. Lutefisk avait cherché à la joindre. Si Percy n'allait pas mieux, elle ne pourrait pas aller travailler demain.

Elle appela son patron tout en faisant les cent pas dans le couloir. Elle l'informa de la situation, plantée devant ce qui était désormais son bureau. Après avoir raccroché, elle balaya la pièce du regard.

« Son » bureau. Si un jour, elle souhaitait fonder sa propre agence.

Peut-être... Quand elle en aurait fini avec le restaurant et que les choses seraient claires avec Byron, peut-être se lancerait-elle. Si elle était enceinte, travailler à la maison serait tellement plus pratique. Elle tressaillit à cette perspective.

Sauf que cela impliquerait de rester avec Byron, de l'épouser.

Pas forcément, songea-t-elle. Elle pourrait louer un local quelque part. Bon, un loyer serait une charge supplémentaire, mais au moins ne dépendrait-elle pas de Byron.

Elle regarda sa montre. Cinq minutes étaient passées. Elle courut dans la salle de bains et s'empara du bâtonnet.

Enceinte.

— Oh ! mon Dieu !

Elle s'appuya au comptoir, submergée par un raz de marée d'émotions. La panique d'abord, puis la litanie des reproches et des lamentations.

Pourquoi était-elle incapable de lui résister ? Pourquoi n'arrivait-elle pas à garder ses distances avec un homme qui semblait pouvoir la féconder rien qu'en la regardant ? Oh ! voilà qui allait encore compliquer les choses. Maintenant, Byron voudrait plus que jamais l'épouser. Et, s'il l'abandonnait une seconde fois, que ferait-elle ?

Elle se força à prendre une profonde inspiration. Elle avait déjà vécu une situation semblable, et Byron n'était pas là. Cette fois, elle ne le laisserait pas s'évaporer dans la nature sans au moins une pension alimentaire en guise de cadeau d'adieu. Elle n'était plus la jeune fille effarouchée d'autrefois. Elle était une femme indépendante, parfaitement apte à prendre soin de sa famille. Et, si une nouvelle grossesse avait quelque chose d'angoissant, elle serait quand même assez forte pour l'assumer. Seule, s'il le fallait.

A ce moment, un coup de sonnette l'arracha à ses pensées. Elle maudit en silence sonneries de téléphone, sonnettes et toutes ces alarmes susceptibles de réveiller son enfant malade. Elle remisa rapidement le bâtonnet dans sa boîte, puis la glissa au fond de la poubelle. Elle parlerait à Byron, mais pas tout de suite. D'abord, elle devait réfléchir à un plan pour savoir comment réagir quand il lui demanderait de l'épouser. D'ici là, elle resterait bouche cousue sur ce test.

— Oui ? dit-elle en se précipitant pour ouvrir, priant pour que le visiteur ne sonne pas une troisième fois.

— Hello ? lança May, surprise de la voir surgir ainsi.

— Oh ! May, c'est toi !

— Comme tu peux le voir, répondit sa sœur en regardant autour d'elle, comme si elle s'attendait à voir Byron bondir de derrière la haie. Il est là ?

— Non, il est au restaurant, probablement pour une heure encore. Pourquoi n'as-tu pas appelé ? Percy fait encore une otite. Je viens juste de le coucher.

— Oh ! pardon, Leona ! Je t'avais dit que je passerais ce week-end, mais je voulais savoir comment ça allait. Je m'inquiétais pour Percy et toi.

— Entre donc, soupira-t-elle. Je suis si contente de te voir. Et tes cours ?

Elle entraîna May à la cuisine et prépara du thé, tout en discutant des études de sa petite sœur. C'était bon d'avoir avec elle une conversation qui, pour une fois, ne tournait pas autour des otites à répétition de Percy.

— C'est beau, ici, remarqua May en regardant par les fenêtres de la

cuisine, l'air un brin mélancolique.

— Et grand. Il y a des chambres pour un régiment, si tu voulais, répondit Leona qui ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter pour sa sœur.

Certes, May n'approuvait pas sa relation avec Byron, mais Leona ne s'imaginait pas lui tourner le dos après ce qu'elles avaient traversé toutes les deux.

— Je sais, répondit May, sur un ton calme pour une fois. Tu as tant fait pour moi. Mais le moment est venu de me débrouiller seule, tu comprends ?

— Je serai toujours là pour toi, répliqua Leona en serrant les mains de sa sœur entre les siennes. Ce qui se passe avec Byron n'y change rien.

May plongea ses yeux dans les siens.

— Vas-tu l'épouser ?

— Je crois que oui. Je pense qu'il va rester.

Elle aurait aimé manifester un peu plus de conviction. Elle aurait aimé qu'il puisse la regarder, la toucher, sans se rappeler qu'un jour elle lui avait caché la vérité sur sa famille.

May décida de prendre congé avant le retour de Byron et, après un détour à la salle de bains, elle embrassa Leona et alla déposer un baiser sur le front de Percy.

— A plus tard, lança-t-elle au moment de sortir.

Leona eut alors un drôle de pressentiment. La salle de bains ! Elle courut pour regarder dans la poubelle. Le test de grossesse s'y trouvait encore, bien caché tout au fond. Elle s'en empara et alla le dissimuler dans sa chambre. Là au moins, Byron ne risquait pas de le trouver.

Littéralement épuisée par les émotions de cette journée, elle s'effondra sur son lit. Enceinte, encore une fois ! Elle devait penser à Percy. Elle ne pouvait cacher cette grossesse à Byron. Tous deux feraient de leur mieux pour dépasser ce qui était arrivé un an plus tôt. Elle devait le faire, pour les enfants. Et s'ils échouaient dans leurs efforts...

Non. Ils réussiraient, ils n'avaient pas le choix. Elle ne pouvait imaginer un mariage placé sous le signe du mensonge et du désespoir. Byron était parfait avec Percy. Il ferait un papa formidable pour le futur bébé aussi.

Oui, un papa aimant, efficace, joueur... Et elle ? Il ne lui prendrait pas ses enfants. Il ne profiterait pas de ses sentiments pour la faire souffrir. Elle en était convaincue. Il n'était pas ce genre de Beaumont là. Et elle n'était pas non plus une Harper au mauvais sens du terme.

La prochaine fois qu'il lui présenterait ses excuses, elle l'écouterait. Et elle s'excuserait, elle aussi. Puis elle lui parlerait du test de grossesse, et elle accepterait la bague.

Ils devaient faire en sorte que cela fonctionne entre eux.

* * *

Leona ne lui adressa pas la parole, chose qui n'avait rien de nouveau, ces

derniers temps. En revanche, à deux ou trois reprises, alors qu'il jouait avec Percy, il surprit son regard sur lui. Pas un regard courroucé, non, quelque chose comme... de la peur, oui.

Et de quoi aurait-elle donc peur ? D'accord, il avait eu des mots malheureux, après l'amour, l'autre soir. Leur passé ne se prêtait pas vraiment aux confidences sur l'oreiller.

Mais, bon sang, il n'avait pas ménagé sa peine pour la rassurer. Et, de son côté, elle lui avait promis de ne plus jamais lui mentir, pas même par omission. Tout ça n'était pas rien, c'était même un bon début à leur vie de couple.

Mais non, elle s'obstinait à rester en retrait, à garder le silence. Elle refusait depuis l'autre soir et ses excuses, et ses avances, si bien que sa seule joie, quand il rentrait à la maison, c'était de retrouver son fils. Après avoir préparé le repas, il donnait son bain au bébé, lui faisait la lecture et se levait la nuit quand il pleurait. Oui ça, c'était important, de même que le rendez-vous chez le médecin, pour envisager son opération des oreilles.

Il pouvait vivre sans Leona. Il l'avait fait une année entière, mais il ne se laisserait pas culpabiliser pour avoir été absent durant les six premiers mois de la vie de son fils. Aujourd'hui, il était là et bien là. Pour rester. Plus vite elle l'accepterait, mieux ce serait.

Un peu plus tard, après qu'il lui avait mis le bébé dans les bras pour qu'elle puisse l'allaiter, Leona déclara, d'une voix grave :

— Il faut que je te parle.

— Bien, répondit-il. Je t'attends dans la cuisine.

Elle acquiesça d'un signe de tête, sans rien ajouter. Il sentit alors son cœur se serrer. La peur qu'il avait vue dans ses yeux, cette voix, tout cela ne présageait rien de bon.

Il se mit sans tarder à préparer des cookies, en réaction à son angoisse. Qu'avait-elle à lui annoncer ? Que ça ne marcherait pas entre eux ? Qu'elle partait demain matin ? De quoi avait-elle peur ?

Peu à peu, la colère s'empara de lui et ce fut à cet instant qu'elle apparut dans la cuisine.

— Alors, je t'écoute ! lâcha-t-il, s'attendant au pire.

— Ça fait deux semaines, répondit-elle, nerveuse.

— Je savais que tu ne resterais pas ! s'exclama-t-il en cognant le saladier contre le comptoir. Je veux juste savoir pourquoi, d'accord ? Parce que j'ai eu des mots malheureux, l'autre soir ? J'ai cherché à m'en excuser, mais tu n'as rien voulu savoir.

— Il ne s'agit pas de ça.

— De quoi, alors ?

Elle soupira et ferma brièvement les yeux.

— Pourquoi est-ce si difficile, Byron ?

— Je l'ignore, Leona. Bien, je t'écoute, dit-il et, comme elle tardait à répondre, il ajouta : Tu peux partir, si tu veux, mais je ne te laisserai pas

emmener Percy.

Elle chancela, comme sous l'effet d'une gifle. Et, l'espace d'un instant, il crut qu'elle allait éclater en sanglots. Puis elle redressa la tête et dans ses yeux il vit très nettement briller l'éclat de la colère.

— Tu m'avais promis de ne pas chercher à me faire payer ce qui s'est passé il y a un an en me le prenant...

— Je ne peux pas vivre sans mon fils.

— Je ne peux pas vivre sans *notre* fils, répliqua-t-elle. Tu peux essayer de te débarrasser de moi, comme ça, tu ne seras pas obligé de m'abandonner, mais... je ne te laisserai pas mes... mon bébé.

Sur quoi, elle tourna les talons et sortit de la cuisine, le laissant sous le choc, perplexe, avec le sentiment que quelque chose lui avait échappé. N'avait-elle pas failli dire « mes bébés » ? Non, il avait mal entendu. Ils n'avaient plus reparlé de l'accident de préservatif depuis...

A moins qu'elle ne soit en train de lui mentir encore une fois.

* * *

Maudites étagères, songea Byron qui bataillait avec ces éléments de rangement depuis une bonne demi-heure déjà. Il aurait pourtant voulu en avoir terminé avant l'arrivée, prévue à 16 heures, du premier candidat au poste de sous-chef.

La cuisine commençait à prendre forme. Ils avaient conservé la cuisinière à six feux, mais commandé le reste — fours, réfrigérateurs et autres congélateurs —, qui devrait être livré d'ici trois semaines, avec le mobilier. L'aventure pourrait alors commencer.

C'était bon de voir qu'une chose au moins dans sa vie était prête à aboutir. Sa dispute avec Leona, la veille, continuait de le hanter. Il appréhendait de rentrer ce soir, ne sachant quelle attitude adopter.

Quel idiot il avait été de croire qu'il pourrait vivre avec elle, sans nécessairement être obligé de lui faire confiance ! Pire, il avait été stupide de croire qu'à la différence de ses parents ils pourraient vivre ensemble sans se faire confiance.

L'expérience avait fait long feu. Ils ne formaient pas et ne formeraient jamais un couple. Telle était la vérité. Une vérité qui faisait mal.

Oh ! et puis zut, non, il ne renoncerait pas. Il refusait de renoncer à elle, à eux.

A la troisième tentative, il parvint enfin à fixer l'étagère à épices au mur. Il s'apprêtait à faire subir le même sort à la seconde, quand quelqu'un l'appela depuis l'entrée du restaurant.

— Y a quelqu'un ?

— Ici ! répondit-il. Je suis dans la cuisine.

Il attrapa un torchon, s'essuya les mains et consulta son téléphone : 15 h 45. Le sous-chef était en avance.

A peine sorti de la cuisine, il pressentit que quelque chose clochait. Le sous-chef devait se présenter seul ; quant aux paysagistes en plein travail dehors, ils portaient tous une salopette orange marquée du logo de la société.

Or, juste à l'entrée du restaurant, se tenaient deux types en costume, véritables armoires à glace, avec cheveux ras et lunettes noires. Des hommes de main.

Et devant eux se dressait un troisième lascar, tout sec et maigrelet, revêtu d'un costume nettement plus raffiné.

Byron se figea. Du coin de l'œil, il vit par les fenêtres les jardiniers en train d'aller et venir, à l'extérieur. Ouf. Au moindre problème — et apparemment il n'allait pas tarder à en avoir — ils viendraient à son secours. Mais il pouvait aussi retourner à la cuisine, s'armer d'un marteau et d'un tournevis.

— Puis-je vous être utile ? demanda-t-il, sur ses gardes.

— Byron Beaumont ? répondit avec mépris le petit homme.

— Qui le demande ?

L'une des brutes ricana.

— Est-ce qu'il est là ? résonna à ce moment une voix autoritaire derrière tout ce beau monde.

Le petit homme esquissa un pas de côté et Byron vit une canne argent et noir se glisser entre les deux molosses pour les obliger à s'écarter.

Leon Harper apparut, en chair et en os. Il avait pris un coup de vieux, nota Byron. Il semblait ne plus pouvoir marcher sans l'aide de sa canne. Et puis, il y avait ces rides qui lui creusaient le visage. Mais c'était bien lui, dans un costume ultra-chic.

Byron écarquilla les yeux. Il dormait et faisait un cauchemar. Ou, au pire, il avait reçu un pot de peinture sur le crâne et il hallucinait.

Pourtant, non. Il était bien réveillé et n'y voyait pas double. Cette façon hautaine qu'avait Leon Harper de le regarder, ce sourire pervers, pas de doute, c'était bien lui. Harper avait eu le même lorsqu'il avait fait monter Leona dans sa limousine en lui disant qu'il n'aurait jamais sa fille.

Un sourire victorieux. Mauvais.

— Oui, c'est bien lui. Je reconnâtrai un Beaumont entre mille, lança-t-il à son sous-fifre. J'ai appris que vous étiez de retour. Et avec *ma* fille.

Byron tressaillit à la façon dont le vieux avait prononcé ces mots, en soulignant le « *ma* ». Aucune trace d'amour dans la voix du vieil homme. Mais juste l'empreinte d'un monstre qui parlait d'un être humain comme de sa chose.

— En quoi cela vous concerne-t-il ?

— Tu aurais dû rester loin d'elle, mon garçon, rétorqua Harper. J'ai bien voulu lui laisser cet enfant, à condition que, toi, tu n'approches pas de ce marmot. Ni d'elle.

« Marmot » ? C'était de son fils que cet homme parlait ? Byron sentit son poil se hérissier. Mais bon, il ne tomberait pas dans le panneau. Grandir avec

Hardwick Beaumont lui avait appris à se contrôler. Quand un vieux monsieur cherchait à vous rabaisser en espérant vous faire perdre vos moyens, la seule réponse à lui opposer, c'était le silence. Car ça le déstabilisait.

Ce fut donc la stratégie adoptée par Byron. Ce qui ne l'empêcha pas, le torchon encore dans les mains, de s'en entourer le poing, pour le cas où. Sans doute n'avait-il aucune chance contre ces brutes, mais il devrait pouvoir — si les choses allaient jusqu'à la bagarre — envoyer un bon direct du gauche dans les mâchoires de Harper. Certes, la violence n'avait jamais rien résolu, mais parfois, face à la bêtise...

Harper attendit un certain temps. Son regard se durcit quand il comprit que Byron ne réagirait pas, puis il sourit de nouveau et adressa un signe de tête à l'avorton en costume qui s'avança alors vers Byron, une enveloppe dans la main.

— Ma fille ayant apparemment l'intention de continuer à salir l'honorable nom des Harper en persistant à rester avec un homme aussi vil que vous, décréta Harper, j'ai bien peur de devoir en conclure qu'elle n'est plus dans son état normal. Je vais donc devoir la signaler à la justice comme inapte à son rôle de mère et demander la garde de l'enfant.

— Pauvre malade, marmonna Byron malgré lui.

Exactement ce qu'attendait Harper.

— Moi ? dit le vieux en essayant de prendre un air innocent. Je suis juste un papa inquiet pour sa fille et l'environnement dans lequel elle élève mes petits-enfants.

— Vous ne pouvez pas prétendre à la garde de Percy. Je suis son père. Et je vous rappelle que je n'ai eu qu'un enfant avec Leona.

— Ah ah ah, vraiment ? s'exclama Harper. Un père absent qui réapparaît et profite de son retour pour faire un autre bébé à la mère du premier ? Ce n'est pas vraiment le genre d'attitude qui va jouer en votre faveur, devant la cour...

Il secoua la tête et se lustra les ongles sur le revers de sa veste.

— Leona n'attend pas de deuxième enfant.

— Vous en êtes sûr ? ricana Harper, avec un sourire carnassier.

Byron sentit sa gorge se serrer. Leona n'avait-elle pas failli parler de bébés au pluriel, hier soir ?

— Mais peut-être ne vous a-t-elle rien dit à ce sujet, poursuivit Harper. Parce que, voyez-vous, elle est enceinte. Et, je vous en donne ma parole, cet enfant, vous ne le verrez jamais. Mon avocat a d'ailleurs rédigé un dossier en béton dans ce but.

Le nabot lui tendit de nouveau l'enveloppe et cette fois Byron la lui arracha des mains, hors de lui.

— Vous ne gagnerez pas.

— C'est là où vous faites erreur, rétorqua Harper, impassible. Je gagne toujours, mon garçon.

Le vieux n'aurait pas dû le provoquer ainsi. Il y avait un point faible dans

l'armure de Harper. Si ce vieux grigou était déterminé à lui en faire baver, Byron n'allait pas le ménager.

— Je ne crois pas que votre première femme soit de cet avis.

Harper le fusilla du regard, un de ses gardes du corps fit un pas en avant, mais le vieux leva sa canne et le type recula.

— Bien joué, mon garçon, siffla-t-il, la haine se lisant sur son visage.

Ça faisait un bien fou de marquer un point contre ce vieux salaud. Par le passé, Harper lui avait déjà pris tout ce à quoi il tenait. Il ne le laisserait pas recommencer.

— Vous pouvez essayer de me prendre mon fils, Harper. Mais quand vous aurez perdu, sachez-le, jamais je ne vous laisserai le revoir.

— A ta place, je ne crierai pas victoire si vite, rétorqua Harper. Tu as entre les mains un document où tu declares renoncer à tes droits parentaux. A moins que tu ne le signes, les médias se feront un plaisir d'apprendre que tu as mis ma fille enceinte avant de l'abandonner et qu'en véritable salaud tu as recommencé. Les médecins répondront aux questions des journalistes quant à son état mental dégradé, depuis qu'elle te fréquente... Et, quand j'en aurai terminé avec toi, je te donne ma parole, toute ta famille et toi, vous ne vous en relèverez pas. Tu as une semaine, mon garçon. Bonne journée.

Et sur ces paroles, Harper lui tourna le dos et ses chiens de garde s'écartèrent pour le laisser sortir.

— Jamais je ne vous laisserai approcher d'elle ni de mon fils ! lança Byron.

Harper se figea, pour se retourner, sourire en coin.

— Tu crois ça ? rétorqua-t-il. Et qui m'a appelé au secours, à ton avis ?

Et il éclata de rire, face à un Byron trop ébranlé pour réagir quand le vieil homme sortit pour de bon du restaurant.

Non. Il ne pouvait le croire. Même si Leona préférerait rester une mère célibataire et vivre avec sa sœur, elle ne serait jamais retournée de son plein gré auprès de son père. Elle aimait trop Percy pour laisser son père agir de la sorte. Surtout si elle attendait un autre enfant.

Il retourna dans la cuisine, groggy. Elle serait donc enceinte de nouveau ? Il ferma les yeux et laissa échapper un long soupir. Maudit préservatif ! Mais là n'était pas — n'était plus — la question.

Comment pouvait-elle être enceinte et ne rien lui avoir dit ?

Toutes les excuses qu'il lui avait adressées n'avaient donc servi à rien. Toutes les attentions dont il l'entourait n'avaient donc aucune importance pour elle ? Cela ne comptait pas, pour elle, qu'il l'aime comme il l'aimait, à la folie, passionnément, envers et contre tout ?

Non, apparemment.

Il secoua la tête, ébranlé. Exactement comme la dernière fois. Elle lui cacherait toujours la vérité et elle se réfugierait toujours derrière son père pour ne pas avoir à faire le sale boulot elle-même. Elle le ferait toujours souffrir.

Mais il ne la laisserait pas gagner, ni elle ni son salaud de père. Il était un

Beaumont. Il protégerait son fils, ses enfants, des Harper. Toujours. Et, si cela signifiait traîner Leona en justice, alors il n'hésiterait pas.

Si les Harper attendaient qu'il courbe l'échine et s'enfuie une fois de plus, ils ne tarderaient pas à comprendre. On ne touchait pas aux Beaumont.

Parler à Byron n'ayant rien donné, Leona opta pour une autre approche. A peine Percy endormi, elle décida de lui écrire une lettre.

« Cher Byron, je suis enceinte et je refuse de me battre au sujet de nos enfants. J'ai juste envie que nous formions une famille et que nous soyons aussi heureux que possible ensemble. »

Bien, s'encouragea-t-elle, c'était un bon début. D'abord, l'informer de cette nouvelle grossesse. Elle avait bien essayé de lui dire, la veille, mais il lui avait coupé la parole et elle s'était sentie démunie.

Elle soupira et voulut se remettre à écrire. En vain. Qu'était-elle censée ajouter ? Oh ! et puis elle en avait assez de culpabiliser parce qu'elle avait gardé le secret sur l'identité de son père, au tout début de leur histoire ! Et elle était désolée, oui, de ne pas avoir pris contact avec Byron, quand elle avait accouché de Percy. Et elle était désolée encore d'avoir cru qu'il la rejetterait une fois de plus — comme il donnait l'impression de le faire néanmoins, aujourd'hui.

Une chose était sûre, elle ne lui laisserait pas ses enfants. Ce qu'elle demandait, c'était simplement l'assurance qu'il ne les lui prendrait pas et ne l'abandonnerait pas une seconde fois. Mais elle voyait mal comment elle pourrait obtenir cette garantie, puisque, chaque fois qu'ils entamaient une conversation, soit il l'interrompait, soit elle se mettait à pleurer ou à crier.

Et zut. Elle secoua la tête. Ecrire lui avait semblé la solution idéale, mais visiblement...

A cet instant, on sonna à la porte. Elle regarda l'heure et se renfroigna. Une fois de plus, May passait la voir à l'improviste. Percy faisait sa sieste, sa sœur aurait dû le savoir, non ?

Elle alla ouvrir et se figea en découvrant, au lieu de la silhouette toute menue de May, un homme au physique d'anguille en costume trois-pièces. Or cette silhouette ne lui était pas inconnue.

— Leona Harper ?

Quelque chose se débloqua dans sa mémoire et elle crut s'évanouir au nez

et à la barbe de l'avocat de son père. Toutes les émotions auxquelles elle était confrontée, l'inquiétude pour Percy, l'euphorie de sa grossesse, tout s'évanouit pour ne laisser place qu'à l'incompréhension.

— Monsieur York ?

L'avocat fit un pas de côté et son père se matérialisa devant ses yeux, avec sur le visage une expression de joie fielleuse. De nouveau, elle sentit son cœur se serrer.

Elle aurait dû épouser Byron plus tôt. Ne lui avait-elle pas expliqué avoir vécu une année entière dans la peur que son père s'avise de décider de sa vie ?

Elle s'appuya à la porte, pour ne pas tomber. Comment s'affranchir d'autant d'années d'emprise de la part de cet homme ?

— Père, lâcha-t-elle, d'une voix tremblante.

— Ma chérie, répondit-il, narquois. Tu m'as énormément déçu...

Comme si c'était un scoop ! Elle l'avait toujours déçu. Essentiellement parce qu'elle était une fille et que Leon attendait un rejeton mâle.

— J'ai voulu te donner une chance, poursuivit-il sur un ton condescendant. Ta mère avait fini par me convaincre de te laisser déménager, de prendre ton envol, à condition bien sûr que tu ne me causes pas plus de problèmes que tu ne l'avais déjà fait.

C'était un cauchemar ! Il ne s'adressait pas à elle comme à une adulte, il la réprimandait comme une fillette qui aurait commis une bêtise.

Non, elle ne pouvait décemment pas rester là à l'écouter sans rien dire. Les choses avaient changé. Elle était bientôt deux fois mère. Elle devait réagir, pour son fils, pour Byron — et pour elle-même —, se libérer du fléau que représentait son père.

— Puis-je te rappeler, père, que tu n'as rien voulu me donner. Je suis partie sans ta permission.

Leon la fusilla du regard. Et ses colères étaient dangereuses, elle le savait d'expérience. Mais elle n'avait plus peur de lui. Tout ça, c'était terminé.

— Et je le referai aujourd'hui sans la moindre hésitation, déclara-t-elle. Maintenant, que veux-tu ?

Après une demi-seconde de désarroi de la voir si déterminée, son père répondit d'une voix calme, peinant à étouffer sa rage :

— Je dois le reconnaître, j'ai été très surpris quand il m'a appelé.

— Qui ? Byron ?

A ce nom, son père haussa les épaules.

— Cet individu a été très clair. Je ne gagnerai pas, il est le père. Son objectif est on ne peut plus simple : prendre son fils et faire en sorte qu'aucun Harper ne puisse revoir cet enfant.

— Tu mens ! s'exclama-t-elle, tout en repensant aux paroles de Byron la nuit dernière.

Mais elle ne pouvait croire qu'il ait appelé son père.

— Tu mens, comme toujours, répéta-t-elle.

— Vraiment ? Tu as voulu croire qu'il pourrait t'aimer. Comme si les

Beaumont étaient capables d'amour ! Nous savions pourtant, toi et moi, que c'était impossible, non ? conclut-il avec un sourire dégoulinant de pitié.

— Non ! répéta-t-elle, d'une voix guère convaincue cependant, même à ses propres oreilles.

Elle repensa alors au test de grossesse, caché dans sa chambre. Que dirait son père s'il savait qu'elle était de nouveau enceinte ?

Elle sentit ses genoux s'entrechoquer et, soudain, elle comprit que, si elle ne s'asseyait pas tout de suite, elle tournerait de l'œil, sur le pas de la porte. Non, elle devait tenir bon. Il ne gagnerait pas.

— Il va prendre l'enfant, poursuivit son père. Les deux, en fait.

Elle étouffa un cri. Comment était-il au courant ? Même Byron l'ignorait. Puis tout s'éclaircit. May. Elle était la seule à pouvoir savoir. Elle s'était rendue dans la salle de bains et visiblement elle avait trouvé le test dans la poubelle.

— Hélas, reprit son père, je ne peux pas t'aider. A moins, bien sûr, que tu ne m'aides, ma chérie.

S'il y avait une chose en ce monde dont Harper n'avait aucun besoin, c'était bien d'aide.

— Comment ça ?

— C'est très simple. Il te suffit de me désigner comme le tuteur légal de l'enfant. Reviens à la maison. Laisse-moi te protéger d'eux.

M. York brandit une enveloppe.

— Il vous suffit de signer et tout sera réglé, marmonna l'anguille d'une voix mielleuse.

Elle baissa les yeux sur l'enveloppe qui lui atterrit comme par enchantement dans la main. Elle avait toujours pensé que, si son père revenait vers elle, il tempêterait, menacerait, l'accablerait de son mépris.

Mais aujourd'hui il lui offrait sa protection ?

Parlait-il sérieusement ?

Non. Elle ne pouvait croire un seul mot sortant de la bouche de son père. Il ne faisait jamais rien de façon désintéressée.

Si Byron avait changé d'avis à propos de leur mariage, il le lui aurait dit de vive voix.

— J'espère que tu signeras ces documents avant qu'il ne disparaisse encore une fois, dit alors son père.

Elle faiblir, rattrapée par ses doutes.

Non, Byron ne lui prendrait pas ses bébés pour se fondre dans la nuit, en l'occurrence dans un pays appliquant d'autres lois en matière de droit parental, lui ôtant ainsi tout espoir de revoir son enfant. Non.

Non, non et non. Byron aimait Percy et il ne la traiterait pas comme sa propre mère l'avait été. Reniée, anéantie. Peut-être n'étaient-ils pas faits pour vivre ensemble, mais il voulait ce qu'il y avait de mieux, concernant Percy.

Elle s'était trop battue pour gagner son indépendance, elle n'allait pas s'effondrer maintenant, juste parce que Byron ne voulait pas d'elle et que son

père lui mentait. Elle était plus forte que cela.

Alors, elle prit une profonde inspiration et releva la tête. Elle n'avait besoin de rien ni de personne pour se tenir debout.

— Je devrais t'inviter à entrer, mais je n'en ferai rien. J'ignore à quel jeu tu joues, cependant tu oublies une chose pourtant toute simple. Je te connais trop bien pour te faire confiance.

Le visage de son père se décomposa, il comprenait qu'elle n'en avait pas fini avec lui. Dépassant la peur qu'il lui inspirait depuis vingt-cinq ans, elle poursuivit :

— Si tu t'approches de moi ou de mon fils une fois de plus, j'appelle la police et porte plainte contre toi. Je te donne cinq minutes pour quitter les lieux. Je suis partie de la maison pour une seule raison et rien de ce que tu diras ou feras ne saura jamais me convaincre de revenir sous ta « protection ». Je n'en ai pas besoin. Et je n'en veux pas. Si je dois être protégée de quelqu'un, c'est de toi... Merci de ta visite.

Sur quoi, elle lui claqua la porte au nez. Puis elle vit l'enveloppe dans sa main. Elle rouvrit alors la porte et la lui jeta au visage, avant de refermer de nouveau. Puis elle poussa le verrou et s'appuya au battant, secouée par un accès de nausée si tenace qu'elle dut se précipiter à la salle de bains.

Un moment plus tard, éreintée, elle se rendit compte, alors qu'elle se brossait les dents, perdue dans ses pensées, qu'elle ignorait si son père avait vu ou non Byron.

La porte s'ouvrit avec un tel fracas que Leona sursauta et en perdit son téléphone, un quart de seconde après avoir envoyé un texto à Byron.

Puis elle l'entendit appeler : « Leona ? », et presque au même moment le téléphone de Byron sonna en recevant son texto.

— Byron, est-ce que tu lui as dit que tu me quittais ?

— Mais... Bon sang, non ! répondit-il en écarquillant les yeux. J'en conclus donc que tu l'as vu. Il a dû venir ici directement après le restaurant...

Il secoua la tête et la regarda, comme s'il voulait la prendre dans ses bras.

— Est-ce que tu es enceinte ?

— Oui, chuchota-t-elle.

— Et tu ne m'en as rien dit...

— J'ai essayé, hier soir, mais tu m'as interrompue, répondit-elle en se rendant dans la cuisine, où elle s'empara du bloc-notes. Alors, j'ai décidé de t'écrire. C'est à ce moment-là que mon père est apparu...

Byron s'empara du bloc et lut les quelques lignes qu'elle avait rédigées.

— Comment puis-je être certain que tu n'as pas écrit ceci après son départ ? Comment puis-je être certain que tu ne l'as pas appelé pour lui dire que tu en avais fini, avec moi ? Comment puis-je être certain que tu ne me mens pas, une fois de plus ?

— Byron, soupira-t-elle. C'est impossible, tu ne peux pas vérifier tout ce que je dis, tout ce que je fais. Tu dois me croire sur parole. Je suis désolée pour les erreurs que j'ai commises par le passé. Si j'ai décidé de t'écrire une lettre, c'est parce que chacune de nos conversations dégénère en dispute. Tu dois me croire quand je dis que je voulais te parler de cette nouvelle grossesse.

— Mais qui l'a annoncée à ton père ?

Elle s'empara de son téléphone et composa le numéro de May, avant de mettre l'appareil sur haut-parleur.

— Hello, Leona. Percy va bien ?

Elle inspira profondément en s'ordonnant de rester calme.

— May, as-tu appelé notre père ?

Elle sentit tout de suite l'hésitation de sa sœur au bout du fil.

— Eh bien...

— Lui as-tu dit que j'étais enceinte ?

— Le test de grossesse était dans la poubelle, répondit May après un lourd silence.

On aurait dit qu'elle accusait Leona de l'y avoir mis exprès pour que sa sœur puisse l'y trouver.

Leona soupira, hors d'elle.

— Que t'a-t-il donné en échange ?

— Une rente mensuelle, chuchota May en reniflant. Et une nouvelle voiture.

Cette fois, Leona explosa.

— Bon sang, May !

— Byron finira par te quitter ! Tu le sais, un jour ou l'autre, il t'abandonnera ! s'exclama sa sœur. Et je ne supporte pas l'idée de te voir souffrir comme tu as souffert, par le passé. Nous étions bien, tous les trois, non ? Nous n'avions pas besoin de lui ! On pourrait s'occuper du nouveau bébé, comme on l'a fait avec Percy, rien que toi et moi ! J'ai pensé que ça serait bien d'avoir un peu d'argent pour améliorer le quotidien...

Byron regarda Leona, sourcils froncés, mais garda le silence.

— Ecoute, May, soupira-t-elle de nouveau. Je sais que tu as voulu bien faire mais, même si je dois me retrouver toute seule, j'assumerai mes responsabilités. Pour finir, merci de ne pas te mêler de mes affaires à l'avenir.

May sanglotait à présent et elle en éprouva une peine profonde. Elle avait passé des années à tenter de protéger sa sœur de leur père. Jamais elle n'aurait imaginé que May puisse la trahir.

— Tu es fâchée ? demanda celle-ci, toujours en larmes.

— Bien sûr que je suis fâchée. Je vais raccrocher maintenant. Je dois avoir une conversation avec Byron. Je t'appellerai quand je me sentirai disposée à te parler.

— Mais...

Elle raccrocha sans rien rajouter et fit face à Byron.

— Le test de grossesse est dans ma chambre. J'ai appris que j'étais enceinte il y a trois jours. Si je ne te l'ai pas dit tout de suite, c'est parce que je savais que tu insisterais pour que je t'épouse, et je tenais à avoir d'abord une discussion avec toi. J'ai essayé hier soir, mais nous savons toi et moi comment ça s'est terminé.

Byron la regardait, impassible.

— Donc, voici où nous en sommes. Je suis enceinte. Nous avons déjà un enfant, tous les deux. Mais je ne t'épouserai pas pour t'entendre jour après jour m'accuser de mensonges. Je ne t'épouserai pas pour vivre avec la peur au ventre, à l'idée de me retrouver à la rue, sans le sou, sans maison et, pire, sans mes enfants, dès que tu en auras assez de moi. Après ton départ, il y a un an, lorsque j'ai quitté la maison de mon père, j'ai découvert que je pouvais survivre. Et même mieux, que je pouvais vivre. Je refuse de renoncer à cette

indépendance et de n'exister qu'au gré de tes caprices ou de ceux de mon père.

Toujours muet devant elle, il ne semblait pas encore en état de répondre.

— J'aurais dû te dire qui j'étais, poursuivit-elle. J'aurais dû te dire que j'étais enceinte de Percy. Je suis désolée de n'en avoir rien fait, mais je ne voulais pas qu'il soit question de mon père entre toi et moi. Je voulais exister par moi-même et, pendant un moment, je me suis sentie vivante avec toi, un être à part entière.

— Tu étais tout ce qui m'importait en ce monde, répondit-il alors avec calme.

Elle sentit frémir en elle quelque chose qui ressemblait à de l'espoir. Mais elle s'empressa d'ignorer cette sensation. L'heure n'était pas à l'espoir. L'heure était à la vérité.

— Mais tu agis comme si j'avais voulu te cacher l'existence de Percy, ce qui est faux. Cet après-midi-là, j'avais acheté un test de grossesse, avant de me rendre au restaurant. J'avais prévu de te l'annoncer le soir même, après le travail. Puis mon père est arrivé — une bonne avait trouvé le test de grossesse et en avait parlé à ma mère qui, tout de suite, avait alerté mon père. Ensuite, tu es parti. Je ne t'ai jamais caché l'existence de Percy, Byron, parce que je n'ai jamais eu la possibilité de te parler. Donc aujourd'hui, je te le dis et le répète : « Je suis enceinte. » Et c'est toi le père. Alors que faisons-nous ?

Byron baissa les yeux sur le carnet entre ses mains.

— Y a-t-il autre chose que je doive savoir ? Parce que, si nous voulons mettre tous les atouts de notre côté, j'attends que tu sois totalement honnête avec moi.

Elle le dévisagea et il soutint son regard.

— Je ne t'épouserai pas pour les enfants.

Il hocha lentement la tête.

— Et ?

Elle sentit alors son cœur s'accélérer.

— Et je t'aime. Je t'ai toujours aimé. Je me suis juste interdit de t'aimer, lorsque tu es parti. A quoi bon ? Et puis tu es revenu et j'ai eu peur que tu ne sois devenu ce contre quoi mon père m'avait mise en garde depuis tant d'années, un Beaumont vil et cruel, quand tout ce à quoi j'aspirais, tout ce que je voulais, c'était le Byron que j'avais connu. Mais sache-le, je ne te laisserai pas utiliser mes sentiments contre moi.

Il fit un pas dans sa direction. La tension entre eux était extrême, presque palpable.

— Est-ce la raison pour laquelle tu as refusé mes excuses, cette semaine ?

— Oui. Je sais, le passé est le passé, nous ne pouvons pas le changer. Mais je veux juste... Je veux quelque chose de mieux pour notre famille... Pour nous...

Il fit un autre pas vers elle, s'avança suffisamment pour qu'elle puisse sentir la chaleur de son corps.

— Dis-moi ce que tu veux.

— Toi, je te veux toi. Je veux passer le restant de mes jours à t'aimer et je veux savoir que toi aussi, tu m'aimeras toute ta vie. Je ne veux vivre ni dans la suspicion ni dans la méfiance. Et, si tu ne peux pas me donner cela, alors je préfère que tu le dises tout de suite. Je préfère être seule de nouveau, plutôt que de vivre comme mes parents ou les tiens.

— C'est vrai ?

— Mais oui, bien sûr, répondit-elle, la gorge nouée.

Il approcha la main de son visage, lui caressa la joue.

— Tu attends de moi qu'à partir de ce jour je sache que tu seras honnête avec moi ? Eh bien, c'est la même chose que j'attends de toi. Je ne t'abandonnerai pas, quoi qu'il arrive. Moi aussi, je t'aime. Je t'ai toujours aimée. T'acheter cette maison, te demander de devenir ma femme, tout ça, c'était pour te prouver que plus jamais je ne te quitterai. Oui, j'ai voulu essayer de t'oublier en prenant le large, et regarde le résultat. A peine rentré à Denver, je n'ai pensé qu'à te revoir.

Elle soupira, à bout de forces.

— Crois-tu que nous pourrions y arriver ? Crois-tu que ça soit possible entre nous ?

— Je ne renoncerai pas à toi, Leona, reprit-il en l'attirant entre ses bras. Ça a été mon erreur, la dernière fois. J'ai renoncé à toi et à nous. Je ne me suis pas battu pour nous. J'ai agi comme un idiot, un lâche, et j'ai cru ce triste individu, quand il m'a dit que tu ne serais jamais à moi et qu'il me ferait regretter ce qu'il y avait eu entre nous.

— Byron...

Mais elle se tut quand il secoua la tête.

— J'aurais dû t'attendre. Non, j'aurais dû me lancer à ta poursuite, venir te chercher, agir comme un Beaumont, en me battant pour toi, envers et contre tout. Mais je ne l'ai pas fait. J'espère... J'espère que tu me pardonneras un jour.

Il appuya son front contre le sien.

C'en était trop. Son père, sa sœur et maintenant cette conversation, avec sa vie qui se jouait là. Non, c'était plus qu'elle ne pouvait en supporter. Elle sentit une première larme rebondir sur sa joue, puis une autre...

Byron s'assit sur le tabouret à côté d'elle, la prit sur ses genoux et se mit à la bercer.

— Je ne t'avais rien dit, mais je savais au fond de moi que j'étais enceinte, il y a un an, reprit-elle d'une voix tremblante. J'avais peur que tu ne découvres qui était mon père et que nous perdions tout ce que nous avions. J'aurais dû t'appeler à la seconde même où j'ai su que j'attendais un enfant. J'aurais dû te l'apprendre bien avant, quand j'ai commencé à m'en douter, mais j'avais peur, là aussi. Puis tu es parti, comme ça, du jour au lendemain, et on aurait dit que tout ce que mon père m'avait appris sur les Beaumont se vérifiait.

— Si je t'avais demandé de m'épouser, il y a un an... Si je t'avais demandé de m'épouser avant tout ça, qu'aurais-tu répondu ? Tu ne m'as rien dit, l'autre soir.

Elle se blottit contre lui, bien au chaud, en sécurité.

— Je t'aurais répondu « oui ». Sans hésiter.

— J'ai besoin de toi, Leona, murmura Byron en la serrant contre lui. J'ai toujours eu besoin de toi. Et je... J'avais si peur que tu n'aies pas le même besoin de moi.

Elle le regarda, n'essayant plus de retenir ses larmes maintenant.

— J'ai besoin de toi, Byron. Et je tiens tellement à nous, de tout mon cœur.

— Je suis là, à tes côtés maintenant et je le serai toujours. Pour toi et Percy. Fini de fuir, fini de me cacher. Il n'y a que toi et moi et notre famille... Leona, j'ai une question essentielle à te poser.

Il détacha la bague de fiançailles de la chaîne du porte-clés.

— Oh ! ce n'est pas un ordre cette fois ? le taquina-t-elle.

— Non, terminés, les ordres. Veux-tu m'épouser ? Pas pour Percy ni pour le bébé, juste parce que je t'aime et que je veux passer le reste de mes jours à tes côtés. Parce qu'il aurait toujours dû en être ainsi. Toi et moi, ensemble.

— Oui, Byron. Oui...

Et elle pleura de plus belle, de bonheur cette fois, lorsque Byron lui tendit la bague.

— Ma chérie, murmura-t-il en déposant un baiser juste sous son oreille. Ce sera différent, cette fois. Je veux t'accompagner à tous tes rendez-vous pour le bébé et entendre les battements de son cœur et tout et tout. Toi et moi, mon amour, et notre famille.

Alors elle éclata de rire et pleura tout à la fois. Byron l'embrassa quand elle glissa la bague à son doigt.

— Epouse-moi, répéta-t-il en essuyant ses larmes. Non parce que tu le dois ou que c'est le mieux pour Percy, épouse-moi parce que tu le veux et que je le veux aussi.

— Byron, soupira-t-elle en nouant les bras à son cou.

Enfin, enfin les choses se passaient comme elle en avait toujours rêvé. Elle avait tenu tête à son père et Byron était là à lui pardonner comme elle lui pardonnait. Ils étaient ensemble. Ils le seraient toujours.

— Dis-moi ce que tu veux, murmura-t-il en se pressant contre elle, sa voix ayant soudain chuté d'une octave. Dis que tu as envie de moi comme j'ai envie de toi.

— Oh oui, j'ai envie de toi, chuchota-t-elle. Tu es tout ce que je veux.

— Je suis à toi. Pour toujours.

Et, cette promesse, elle eut à cet instant l'intime conviction qu'il la respecterait.

Si vous avez aimé *Leur fils, son secret*, découvrez le précédent roman de la série « L'empire des Beaumont » :

L'invitée du scandale.

Disponible sur www.harlequin.fr.

Et ne manquez pas la suite, dès le mois prochain dans votre collection Passions.

TITRE ORIGINAL : HIS SON, HER SECRET

Traduction française : FRANCINE SIRVEN

© 2015, Sarah M. Anderson.

© 2017, HarperCollins France pour la traduction française.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Mère & enfant : © GETTY IMAGES/ALEKSANDARNAKIC/

ROYALTY FREE

Réalisation graphique couverture :

E. COURTECUISSÉ (HarperCollins France)

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-5786-9

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

CARO CARSON

Une valse entre tes bras

Traduction française de
ANDRÉE JARDAT

Passions



HARLEQUIN

4 juillet

— Tu les vois ?

Kristen Dalton mit une main en visière sur son front afin de pouvoir mieux scruter la rue, mais elle ne vit rien qui pouvait faire penser à l'arrivée imminente d'un attelage.

— Désolée, Kayla, mais je ne vois toujours rien.

— Je meurs d'impatience de découvrir la tenue de la mariée. D'après les bruits qui courent, elle porterait soit une robe couleur locale, soit une toilette incroyable, comme celles que l'on voit sur les sœurs Kardashian dans les magazines.

Aucune possibilité n'était à écarter. Kristen et sa sœur avaient beau vivre à Rust Creek Falls, coin reculé du Montana, une robe hollywoodienne pouvait vous y être livrée en vingt-quatre heures, aussi facilement que dans une grande ville. Aussi les spéculations sur la tenue de la mariée allaient-elles bon train.

Depuis des semaines maintenant, Kristen écoutait sa jumelle lui dresser la liste des avantages et des inconvénients de chaque tenue envisagée. Lorsqu'elle en parlait, son excitation était proche de celle d'un enfant à la veille de Noël.

Kristen lui tendit son gobelet en plastique pour mieux pouvoir aller se percher sur la barrière qui clôturait l'enceinte du parc de la ville.

— Viens t'asseoir à côté de moi, lui intima-t-elle en reprenant les deux verres des mains de sa sœur. A mon avis, le photographe en a encore pour un bon moment avant d'en avoir fini avec tous les membres de la tribu Traub.

Kayla obéit docilement et vint s'installer à son tour du mieux qu'elle put sur la barrière.

— En tout cas, ils ne pouvaient rêver plus belle journée, déclara-t-elle.

La température — vingt-six degrés, ce que l'on pouvait considérer comme torride dans cette région du parc national de Glacier — était un peu trop élevée au goût de Kristen. Elle but une longue gorgée de son punch frappé tandis qu'elle rendait son gobelet à Kayla.

Heureusement, elles avaient eu la bonne idée d'opter pour de petites robes d'été légères. Des robes différentes, bien sûr. Car, si elles entendaient depuis l'enfance qu'elles se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, il y avait bien longtemps qu'elles avaient renoncé à s'habiller de façon identique.

Ce matin-là, Kayla avait porté son choix sur une robe bleue à fines bretelles, imprimée de fleurettes couleur jonquille. Pour cette occasion, qu'elle avait jugée exceptionnelle, elle l'avait agrémentée des pendants d'oreilles dont leur grand-mère lui avait fait cadeau et que mettait en valeur son chignon placé haut sur le crâne.

Kristen, elle, avait pour habitude de laisser ses longs cheveux ondulés flotter librement sur ses épaules, même si le vent quasi permanent qui soufflait sur la région l'obligeait à les démêler soigneusement chaque soir. Après avoir désespérément tenté de lui apprendre à se coiffer, leur mère avait jeté l'éponge en la voyant rentrer régulièrement de l'école sans les barrettes et le serre-tête qu'elle avait en partant le matin.

Ce jour-là, elle avait choisi une robe bustier, à la fois sage et sexy, dont le bleu visait à accentuer celui de ses yeux. Plutôt que de sandales, elle s'était chaussée de santiags. Pas celles, épaisses et masculines, qu'elle enfilait pour travailler au ranch, mais une jolie paire en cuir souple et travaillé, qu'elle portait pour danser, ce qu'elle entendait bien faire aussitôt que les feux d'artifice auraient été tirés.

Mais encore lui faudrait-il un cavalier.

Si seulement...

Si seulement elle pouvait rencontrer ici, à Rust Creek Falls, un garçon qu'elle ne connaîtrait pas et qui lui redonnerait la confiance qu'un autre avait piétinée.

— J'admire vraiment Braden et Jennifer d'avoir eu l'idée de se déplacer en calèche, commenta Kayla. Ce sera le départ d'un grand voyage, au propre comme au figuré.

Kristen, qui avait deviné l'envie derrière le ton admiratif, donna à sa sœur un petit coup de coude dans les côtes.

— L'église est à seulement deux rues de là, dit-elle d'un ton enjoué. Nous allons pouvoir bientôt admirer la robe de la toute nouvelle Mme Traub. Je suis certaine que cela vaut le coup d'attendre.

Elle avala d'un trait ce qui lui restait de punch et frappa ses talons contre le bois de la barrière. Dieu qu'elle avait chaud ! Elle souleva la masse épaisse de ses cheveux pour offrir sa nuque moite au vent chaud venant de l'ouest.

— Cette calèche est sans doute superbe mais ce n'est pas le moyen de transport le plus rapide, ajouta-t-elle d'une voix indolente.

— Il paraît que Sutter Traub a loué deux magnifiques chevaux blancs et qu'il est allé jusqu'au sud de Kalispell pour emprunter une banquette double. Paige et Lindsay ont acheté des kilomètres de ruban pour décorer l'attelage et elles ont passé la semaine à fabriquer des nœuds.

— Waouh ! s'exclama Kristen, impressionnée par la somme de détails que

connaissait sa sœur quand elle-même savait juste que les mariés allaient se déplacer en calèche. Tu as l'air d'en savoir plus que toute la population de Rust Creek Falls réunie, et ce n'est pas peu dire !

Elle cessa tout d'un coup de marteler la barrière de ses talons. Même une sœur jumelle, qui pourtant connaissait mieux que quiconque votre nature agitée, pouvait s'irriter de ce bruit aussi répétitif qu'exaspérant.

A l'instar de Kayla, elle plissa à demi les yeux pour les protéger du soleil puis elle se mit à fixer le bout de la rue, au-delà du vieil établissement scolaire qui avait accueilli, accueillait et accueillerait encore longtemps tout ce que Rust Creek Falls comptait d'enfants en âge d'être scolarisés. Il régnait dans cette petite ville quelque chose d'immuable qui convenait parfaitement à Kristen.

Après le lycée, elle était allée à l'université du Montana où elle avait décroché un diplôme d'études théâtrales. Elle avait ensuite enchaîné par un stage à New York au terme duquel, tout comme la petite Dorothy du *Magicien d'Oz* — rôle qu'elle avait interprété sur les planches de la scène universitaire —, elle avait compris que rien n'égalait le bonheur de vivre entouré des siens.

Habiter dans une grande ville avait été une expérience intéressante, mais lui avait permis de comprendre que sa place était ici, dans cette bourgade, et qu'elle le serait toujours.

D'autant que cette « bourgade » n'était pas pour autant ennuyeuse. Comme partout ailleurs, il se passait toujours quelque chose à Rust Creek Falls.

La politique locale pouvait sembler au premier abord insignifiante ; il n'empêche que tous, élus compris, s'étaient serré les coudes lorsqu'une terrible inondation avait ravagé plus de la moitié de la ville. Et que d'un ancien refuge de montagne était née la première station de ski de la région, devenue aujourd'hui très prisée parmi les amateurs de sports d'hiver.

Mais le plus intéressant restait cependant les habitants de Rust Creek Falls. Quelque charme devait planer dans les cieux du Montana car, une fois qu'on y était venu une fois, soit on y restait, soit on y revenait. Elle en avait pour preuve le nombre de personnes qui, venues secourir les victimes de l'inondation ou aider à faire de Bledsoe's Folly Maverick Manor, un hôtel haut de gamme, avaient trouvé l'amour sur place et n'en étaient plus jamais reparties.

D'instinct, elle leva la tête sur l'immensité bleue du ciel pour y chercher la trace d'un avion. C'était une habitude qu'elle avait prise quelques mois plus tôt, alors qu'elle croyait encore que l'amour, le vrai, lui était tombé du ciel.

Malheureusement, celui qu'elle avait pris pour un prince charmant n'était qu'un vulgaire coureur de jupons dont les infidélités récurrentes lui avaient brisé le cœur. Comme un marin ayant une femme dans chaque port, lui avait une femme dans chaque aéroport. Aujourd'hui encore, elle s'en voulait d'être tombée amoureuse d'un tel crétin.

— Tu crois qu'il effectue toujours le vol Denver-Kalispell, le week-end ? s'enquit Kayla qui avait suivi son regard.

— Je me fiche bien de le savoir, rétorqua-t-elle. Tout comme je me moque de savoir ce qu'il fait et à qui il raconte désormais ses salades. Du moment que ce n'est plus à moi, conclut-elle. Quelle idiote, j'étais ! Je ne peux pas croire que je n'aie rien deviné.

— Tu étais amoureuse, plaïda Kayla.

— Dieu merci, je ne le suis plus ! Et ce n'est pas demain la veille que j'aimerai de nouveau, tu peux me croire. Tout ce que je souhaite pour le moment, c'est de flirter avec un ou, pourquoi pas, deux beaux étrangers.

— Tu ne veux plus tomber amoureuse ? s'enquit Kayla, sceptique.

— Pas avant longtemps, en tout cas. Et surtout pas aujourd'hui.

Contrairement à son habitude, sa sœur ne dit rien et se mura dans un profond silence.

— Qu'est-ce qu'il y a ? insista Kristen.

— Tu n'implorerais pas l'univers comme tu viens de le faire si tu ne croyais plus à l'amour, objecta Kayla.

En guise de réponse, Kristen sauta de la barrière et faillit perdre l'équilibre. Bizarre ! Elle était normalement l'agilité et la souplesse mêmes. Sans trop savoir pourquoi, elle se mit à glousser comme une adolescente.

— Tu restes ici à surveiller l'arrivée du cortège, intima-t-elle à Kayla. Moi, je vais nous chercher un peu plus de punch. Donne-moi ton gobelet.

Alors qu'elle se penchait pour s'exécuter, Kayla glissa et la heurta, ce qui manqua de les faire tomber toutes les deux.

— Qu'y a-t-il donc dans ce punch ? s'interrogea Kristen en riant. Et encore, nous n'en avons bu qu'un verre !

— Je n'en sais rien, mais reste plutôt ici avec moi. Allez, remonte. Au cas où l'amour avec un grand A déboucherait dans la rue.

* * *

Ryan Roarke gara sa Porsche rouge entre deux gros 4x4. Cette voiture de luxe était monnaie courante à Los Angeles mais, ici, on n'était pas à Los Angeles. Or il était venu à Rust Creek Falls pour fuir la frénésie de cette mégapole. Lorsqu'il avait demandé à son assistante de lui réserver un véhicule à l'aéroport, il s'était attendu à recevoir les clés d'une Range Rover ou d'une Audi équipée d'un porte-skis, le genre de voitures qu'il conduisait lorsqu'il venait rendre visite à son frère à Thunder Canyon, station de ski réputée du Montana.

A cette époque de l'année, les routes n'étant pas enneigées, cela expliquait sans doute pourquoi l'employé de l'agence de location avait cru bon de lui réserver cette Porsche.

Il esquissa une moue contrariée. Se garer sur une place de stationnement poussiéreuse à proximité du parc de cette bonne petite ville de Rust Creek

Falls n'était pas vraiment ce qu'il avait prévu.

Cette voiture trop voyante était inappropriée pour une bourgade aussi austère. De là à ce qu'on s'imagine qu'il avait loué ce bolide pour attirer l'attention sur lui !

Il coupa son moteur sous le regard médusé de quelques passants aussi impressionnés que curieux.

S'il connaissait bien les symptômes liés à une crise de la quarantaine — nombre d'avocats qu'il côtoyait dépensaient l'argent de leurs futurs héritiers pour s'offrir des voitures de luxe afin de remplacer la mère de leurs enfants, jugée périmée, par une jeune starlette aux dents longues —, en revanche il ignorait ce que l'on pouvait ressentir.

Mais ce problème ne le concernait pas. Il n'avait que trente-trois ans et, en bon célibataire endurci qu'il était, il n'avait pas besoin de se montrer plus riche ou plus puissant qu'il n'était déjà.

Il faisait partie de la deuxième génération d'avocats ayant pignon sur rue à LA et, en tant que tel, ces signes extérieurs de richesse — voitures de sport, montres de prix et costumes coupés sur mesure —, il y était accoutumé.

L'intimidation physique ayant un effet subliminal à la barre d'un tribunal, il pratiquait la boxe et le surf qui, tout en le maintenant en grande forme physiquement, lui avaient dessiné une silhouette athlétique.

Quant aux femmes, il n'avait même pas à faire l'effort de les courtiser, elles venaient toutes à lui.

Non, décidément, il n'était pas un homme en crise.

Dans ce cas, lui souffla une petite voix intérieure, que fais-tu ici, au fin fond de cet état, à plus de mille cinq cents kilomètres de chez toi ?

Au lieu de se trouver sur le yacht d'un de ses amis multimillionnaires, à boire mojito sur mojito tout en contemplant un coucher de soleil sur le Pacifique ou encore les feux d'artifice, dignes d'un film hollywoodien, que la ville de Los Angeles offrait régulièrement à ses habitants.

Une femme en particulier, pom-pom girl de l'équipe des Lakers, avait été contrariée de le voir changer ses plans au dernier moment. Mais, par ordre du gouverneur, les tribunaux devaient rester fermés en ce vendredi 4 juillet, jour de la fête de l'Indépendance, et il en avait profité pour prévoir ce week-end à Rust Creek Falls.

S'il avait choisi cette destination, c'était parce que son frère Shane se trouvait à Thunder Canyon. La personnalité charismatique de celui-ci ainsi que ses dons culinaires hors du commun lui avaient ouvert les portes de la haute gastronomie. Il avait ouvert des restaurants un peu partout dans le pays mais, lorsqu'il s'était agi de s'installer quelque part, c'était sur l'Etat du Montana qu'il avait porté son choix.

Shane, tout comme Ryan, était un enfant adopté, et c'était dans cette station de ski et après des mois de recherches qu'il avait fini par retrouver sa mère biologique. Là-bas aussi qu'il avait trouvé l'amour en la personne de Gianna, l'une de ses employées.

Rien de tel ne lui arriverait à lui, Ryan. Ni dans le Montana, ni nulle part ailleurs. Contrairement à Shane, il n'avait pas été adopté à la naissance mais à l'âge de quatre ans. Trop jeune pour avoir gardé des souvenirs de sa mère mais assez âgé pour avoir, gravées en lui, une image forte et des émotions non moins violentes.

Des sentiments aussi.

Un moment en particulier venait le hanter régulièrement : celui où sa mère s'éloignait de lui pour toujours.

Pour lui, il ne serait jamais question de reconstituer sa famille d'origine, car sa famille, sa *vraie* famille, c'était celle qu'il formait avec les Roarke. Ses parents Christa et Gavin, ainsi que son frère Shane et sa jeune sœur Maggie.

Cette dernière vivait ici, à Rust Creek Falls, à quelque cinq cents kilomètres au nord de Thunder Canyon. Aujourd'hui mariée, elle avait donné naissance à son premier bébé, trois mois plus tôt.

Le 4 juillet n'était pas l'occasion d'une grande fête de famille, comme Thanksgiving ou Noël. Si l'on y rajoutait la circulation très difficile pour se rendre à l'aéroport de Los Angeles et les correspondances obligatoires, le Montana n'était pas vraiment l'endroit où l'on avait envie d'aller passer deux jours de liberté.

Pourtant, lorsque Maggie lui avait appris qu'avec sa petite famille elle projetait d'assister au mariage d'un couple qu'il avait vaguement rencontré au cours d'une de ses visites précédentes, il n'avait pas hésité. Il avait réservé un billet d'avion.

En prenant cette décision, il n'avait pas agi de façon très rationnelle. Il avait suivi ce que son instinct semblait lui dicter. N'y avait-il pas pire pour un avocat ? Ah, il pouvait bien se moquer de ses amis du barreau en pleine crise existentielle !

Tandis qu'il prenait la direction du parc, il croisa le regard curieux de locaux qui, néanmoins, le gratifièrent d'un salut cordial. Il avait bien fait de ne pas opter pour le smoking, de rigueur dans une ville comme LA, mais certainement pas dans une petite ville comme Rust Creek Falls. Même son costume et sa cravate, pourtant sobres, lui parurent décalés.

Il savait par Maggie que le barbecue suivant la bénédiction religieuse se tiendrait dans le parc et visait à fêter les deux événements simultanés. Il se vit soudain dans la peau de ce qu'il était vraiment : un citoyen en complet décalage parmi une population de cow-boys en jeans et de cow-girls en petites robes d'été toutes simples.

Il s'arrêta à hauteur de la scène montée pour la circonstance. Les mariés n'étaient pas encore arrivés, mais le groupe de musiciens chargé d'animer la fête commençait à s'échauffer tandis qu'on servait des boissons aux gens qui, comme lui, attendaient. Un vieil homme souriant lui tendit un gobelet en plastique rempli de punch. Ryan le prit en lui rendant son sourire, amusé à l'idée qu'il devait donner l'image de quelqu'un qui avait besoin de boire un coup, seul comme il l'était.

Or, s'il était seul, c'était que Maggie et son mari étaient retournés chez eux dans l'espoir de faire dormir leur bébé avant de revenir pour les feux d'artifice.

Il but une gorgée et le regretta aussitôt. Le punch, trop sucré, avait un horrible goût de vin pétillant, curieux mélange qu'il n'avait jamais expérimenté jusque-là. Conscient des regards qui étaient braqués sur lui, il renonça à vider son verre dans l'herbe. Dans un périmètre aussi restreint, son geste ne passerait pas inaperçu. Cette boisson infecte devait être l'œuvre d'une grand-mère ou d'une jeune fille bien intentionnée et il s'en serait voulu de heurter la susceptibilité de l'une comme de l'autre.

Conscient de ses qualités comme de ses défauts, il veillait à ne pas froisser les femmes qu'il fréquentait. Pour cette raison, il vivait des relations courtes et superficielles. Dans une ville comme LA, cela ne choquait personne ; tout le monde, ou presque, fonctionnait sur le même mode. Mais ici, dans ce parc du Montana, ce n'était sans doute pas le cas.

S'armant de courage, il finit son verre d'un trait et le garda à la main pour aller le jeter dans la poubelle qu'il avait repérée. Au moment où il passait devant la table où trônaient d'énormes saladiers remplis de punch, trois vieilles dames l'interpellèrent :

— Vous attendez quelqu'un ? s'enquit la première. Beau comme vous êtes, vous avez sans doute rendez-vous avec une jolie jeune fille du coin.

— Il fait plus de vingt-cinq degrés, commenta la deuxième. Vous devez mourir de chaud dans ce costume !

Non, il ne mourait pas de chaud. A Los Angeles, en cette saison, les températures étaient bien supérieures à celles-ci et cela ne l'empêchait pas de s'habiller en costume-cravate. D'ailleurs, il n'avait pas le choix.

Cependant, il apprécia l'inquiétude quasi maternelle de ces trois dames. Leurs visages ridés percés d'un regard bleu encore vif donnaient l'impression d'avoir affaire à des personnages bienveillants tout droit sortis d'un conte de fées.

— Tenez, mon garçon, fit la dernière, laissez-moi remplir votre verre. Il est vide.

Il s'empressa d'écarter son gobelet de la louche menaçante.

— Non merci, répondit-il.

Les trois femmes l'épinglèrent d'un même regard perçant qui les fit brutalement basculer du côté des personnages malfaisants.

— Allons, ne soyez pas ridicule. Il fait très chaud et ce punch vous rafraîchira.

Le Montana, terre peuplée de grizzlys et de vieilles grands-mères autoritaires ! A ce moment précis, il ne trouva pas grande différence entre les deux espèces, sauf qu'il aurait trouvé plus facile d'échapper à la vigilance des plantigrades.

Il se résigna donc et tendit son verre.

— Merci beaucoup, marmonna-t-il.

Il en but une gorgée, soucieux de ne pas les froisser, puis il s'éloigna. Pour aller où ?

Un voile opaque lui brouilla soudain la vue, ponctué de petites étoiles. Il sentit ses jambes vaciller sous lui, au point de devoir aller s'agripper des deux mains à la barrière en bois, toute proche, qui ceinturait le parc. Il n'était pas ivre, pourtant. Impossible qu'un seul verre de cette mixture puisse avoir sur lui un effet pareil.

Tout d'un coup, il se sentit... il se sentit... seul et inutile.

Maggie était avec son mari. Shane avec sa femme. Même ses parents étaient ensemble en Californie. A l'heure qu'il était, et comme ils en avaient pris l'habitude depuis quelques mois, ils devaient former le projet de prendre leur retraite pour passer leur temps à voyager.

Il avait parcouru près de deux mille kilomètres, pour quel résultat ? Pour se sentir un intrus sur une terre étrangère.

Pris de vertige, il se retint de plus belle à la barrière et jeta un coup d'œil à la ronde. Tout le monde, sans exception, était accompagné. Les enfants de leurs parents ou de leurs grands-parents, les maris de leurs femmes. Des groupes d'adolescents traînaient en grappes sous le regard de jeunes filles qui pouffaient derrière leurs mains. Certains hommes, bras croisés sur leur large torse, discutaient entre eux, unis dans une belle complicité. Indépendants mais solidaires.

Cette solidarité, il avait eu l'occasion de la vérifier par lui-même lorsqu'il était venu ici pour la première fois, après une inondation qui avait dévasté plus de la moitié de la ville. Lorsqu'il était arrivé, alerté par Maggie, cette dernière s'était déjà occupée d'alerter les agents d'assurances afin que les victimes soient dédommagées le plus rapidement possible. Elle s'était montrée si efficace qu'elle n'avait plus qu'à enfiler une paire de gants et à faire travailler ses muscles plutôt que sa matière grise.

Il s'était uni à un groupe d'hommes et de femmes et, ensemble, sans échanger une parole, ils avaient déblayé, trié les débris un à un, ne gardant que ce qui pouvait être récupéré, déposant le reste dans une benne à ordures.

Le soir, au crépuscule, ils se séparaient, épuisés, pour aller manger un morceau et dormir quelques heures avant de recommencer le lendemain. Il n'avait jamais rien vécu d'aussi profond ni d'aussi bouleversant.

Il abaissa les yeux sur ses doigts crispés autour de la barrière. C'était pour cette raison qu'il acceptait de revenir ici régulièrement. Durant le temps qu'il avait passé ici, il avait fait partie de cette communauté où personne n'avait cherché à connaître le nom de ses prestigieux clients ni ne lui avait demandé dans quel quartier huppé de Los Angeles il vivait.

Aujourd'hui, ils n'ont plus besoin de toi, songea-t-il avec une pointe d'amertume.

Cette voix intérieure se faisait l'écho de ce qu'avait ressenti le petit garçon que sa mère avait abandonné. Elle non plus n'avait pas hésité à le laisser sur les marches d'une église, seul et terrorisé.

Il repoussa cette pensée de toutes ses forces, comme il l'avait déjà fait des millions de fois. Il refusait l'idée d'être un enfant non désiré. Il était un Roarke, un avocat puissant issu d'une famille puissante, un homme volontaire que rien ne pouvait arrêter dans la quête qu'il se fixait.

Mais aujourd'hui, quelle était cette quête, justement ?

Il sentit l'ivresse se dissiper un peu tandis qu'il fixait de nouveau ses mains fermement agrippées au bois dur de la clôture. Lentement, il releva la tête alors qu'une idée commençait à germer dans son esprit encore embrumé. Et s'il donnait une nouvelle orientation à sa vie ? S'il décidait de revenir régulièrement à Rust Creek Falls ? Serait-il capable de vivre ici ? De s'intégrer à cette communauté et à ses habitants ?

Son regard s'arrêta soudain sur deux jeunes femmes vêtues de robes bleues, assises sur la barrière à laquelle il se cramponnait des deux mains. Celle qui avait les cheveux lâchés sur les épaules secoua la tête en riant à ce que disait l'autre.

Elle avait l'air si heureuse !

Parce qu'elle n'est pas seule, lui murmura encore la petite voix.

Si Shane et Maggie étaient heureux ici, au fin fond du Montana, c'était parce qu'ils étaient ensemble. Le mariage et la paternité restaient pour lui des concepts encore abstraits. Indépendamment du fait qu'il pensait ne pouvoir être ni un bon père ni un bon mari, il n'en éprouvait pas le désir.

Prudemment, il lâcha la barrière puis, se sentant d'aplomb bien qu'encore un peu vacillant, il prit la direction de sa Porsche. Tout en marchant, il dénoua sa cravate et inspira une grande goulée d'air.

S'il décidait de changer de vie de manière aussi drastique, il faudrait qu'il le fasse en connaissance de cause. Vivre à Rust Creek Falls signifierait changer de niveau et de rythme de vie. Pour savoir s'il pourrait s'acclimater, il ne voyait qu'un moyen : durant toute la journée, il allait se conduire comme s'il faisait partie intégrante de cette population. Il allait participer de bon cœur à ce barbecue, danser avec quelque beauté locale et il déciderait, le soir venu, si une petite bourgade qui se distinguait par ses familles nombreuses et ses pick-up poussiéreux valait mieux que la grande LA où il menait une vie aisée.

Dans le cas où il opterait pour un changement de vie aussi radical, il lui faudrait présenter sa démission auprès de la direction de Roarke et Associés, puis prévoir d'emménager de façon définitive dans le Montana.

Et s'ils te tournent le dos, ici, maintenant que tu ne leur sers plus à rien ? lui souffla la petite voix insidieuse.

Il chassa cette pensée tandis qu'il ouvrait le coffre de la Porsche pour y prendre sa valise. Contrairement aux voitures courantes, ce modèle avait le coffre à l'avant et le moteur à l'arrière, ce qui le rendait aussi singulier que lui-même l'était sur ce petit parking de province. Mais, si la Porsche ne pouvait rien changer à son aspect extérieur, lui pouvait modifier son apparence. Il avait eu la bonne idée de fourrer un jean et des bottes dans son bagage, tenue qu'il affectionnait particulièrement lorsqu'il séjournait à

Thunder Canyon.

Si la ville le rejetait, si on le traitait comme un étranger maintenant que l'inondation était un lointain souvenir, alors il repartirait sans dommages. Il avait déjà été rejeté, et par sa propre mère ! Il s'en remettrait, comme il s'était remis de ce premier traumatisme.

Tout à ses pensées, il retira sa Rolex et la fourra dans sa valise avant d'abaisser le capot qui se referma dans un claquement métallique.

- 2 -

— Ils ne vont plus tarder maintenant. L'orchestre commence à jouer.

Après avoir gloussé un long moment avec sa sœur sans véritable raison, Kristen se sentit d'humeur mélancolique.

Il était urgent qu'elle reprenne sa vie en main. Certaines choses n'étaient pas en place ; des pièces du puzzle manquaient. Elle avait vingt-cinq ans, un diplôme universitaire en poche et, pourtant, elle se retrouvait comme à quinze lorsqu'elle passait tout son temps libre entre la coopérative où elle était chargée des achats et son travail au ranch. Il n'était pas question qu'elle renonce à tout ce qui faisait sa vie ici — sa famille, ses amis, le ranch — mais elle voulait plus. Elle voulait pouvoir enfin assouvir sa passion pour le théâtre. Mais comment s'y prendre lorsqu'on habitait une bourgade où les possibilités étaient restreintes ?

Elle voulait aussi connaître la passion amoureuse, mais avec un homme qui ne la tromperait pas et ne bafouerait pas sa dignité.

Ce spleen passager, elle le devait sans doute à l'avion qu'elle venait de voir passer dans le ciel et qui lui avait rappelé que les hommes bien ne couraient pas les rues.

Voilà qu'elle s'apitoyait sur son sort, maintenant !

Elle chassa ces pensées moroses pour fixer son attention sur la piste de danse encore vide. Si personne ne s'y mettait, ce serait elle qui inaugurerait les festivités. Elle aimait tellement danser !

Au moment même où elle s'apprêtait à se lancer, la calèche apparut au bout de la rue, dans un claquement de sabots et un bruissement de satin flottant au vent. Si Cendrillon avait été cow-girl, cet attelage aurait été son carrosse.

A mesure que la calèche approchait, elle sentait sa gorge se serrer un peu plus d'émotion. Elles allaient enfin voir ce qu'elles attendaient depuis plus d'une heure maintenant.

Le marié, un homme qu'elle connaissait depuis l'enfance, était transfiguré. Vêtu d'un smoking et coiffé d'un stetson noir, il tenait les rênes en gardant le visage tourné vers son épouse. Il ne la quittait pas des yeux et lui souriait d'un air béat, visiblement aux anges.

— Je veux connaître un amour pareil, murmura Kayla, fascinée.

— Moi aussi, renchérit-elle, oublieuse de la promesse qu'elle s'était faite un peu plus tôt.

Un amour comme celui-ci lui donnerait des ailes, lui ferait gravir des montagnes, lui donnerait l'envie et le courage de réaliser ses rêves. Un amour comme celui-ci serait à jamais son port d'attache.

Submergée par l'émotion, alors que ses yeux s'embaient de larmes, elle posa la tête sur l'épaule de sa sœur. Voir ce qui pouvait exister entre un homme et une femme la bouleversait.

Je veux un cow-boy, fort et fiable, qui n'aura d'yeux que pour moi et m'aimera jusqu'à la fin de nos jours, songea-t-elle, un brin envieuse.

Elle adorait sa famille, adorait vivre à Rust Creek Falls. Mais un jour elle aimerait un homme loyal et fidèle. Si seulement...

Si seulement cet homme-là existait pour elle.

— J'en ai terminé avec les bellâtres de la ville, déclara-t-elle tout haut. Si je ne décroche pas le meilleur des hommes, autant rester célibataire.

— Au grand amour, proclama Kayla en portant un toast.

— Au grand amour, répéta-t-elle d'un ton faussement enjoué. Dommage que nos verres soient vides pour trinquer.

— Il n'y a que l'intention qui compte, rétorqua Kayla, philosophe.

Sans se concerter, elles sautèrent de la barrière dans un même élan pour aller rejoindre le cortège de badauds. Braden stoppa l'attelage au milieu de la foule en délire qui les accueillit sous des applaudissements nourris et des vivats non moins enthousiastes. La mariée, radieuse, rassembla les pans de sa robe, se préparant à descendre de la calèche.

— Finalement, elle a choisi de rester classique, commenta Kayla. Je vais de l'autre côté pour la voir de plus près, d'accord ?

— D'accord. Amuse-toi bien.

Tandis que sa sœur se faufilait parmi la foule, Kristen regarda les deux cow-boys qui tenaient les brides des deux chevaux, permettant à Braden d'aller aider son épouse. L'un d'eux était Sutter Traub, l'éleveur éthologue, et l'autre était...

... le cow-boy de ses rêves !

Son cœur se mit à cogner dans sa poitrine. Une vague d'excitation s'empara d'elle en même temps que sa gorge se serrait d'appréhension. *Son cow-boy*. Elle en avait rêvé à peine quelques minutes plus tôt et voilà qu'il se tenait là, à quelques mètres seulement.

Elle n'arrivait pas à le croire.

Tandis qu'il tenait fermement les rênes que Braden lui avait tendues, elle le détailla tout à loisir. Grand, brun, et d'une séduction à tomber à la renverse, il affichait une assurance et une autorité qui lui venaient sans doute de ses activités de rancher.

La foule s'écarta légèrement devant elle, et elle put ainsi vérifier que sa tenue — jean assorti d'une chemise blanche — était un peu trop habillée pour

un simple barbecue. Sans doute avait-il assisté à la cérémonie religieuse. Son regard s'attarda sur les manches retroussées qui dévoilaient des avant-bras musculeux.

La peau de cet homme était hâlée comme celle de tous les éleveurs du coin, qui passaient la majeure partie de leur temps au grand air. Prise d'un délicieux frisson, elle se vit plonger les doigts dans la masse épaisse de ses cheveux courts et ondulés. Lorsque cet homme serait le sien, elle aurait le droit de le caresser et d'écarter de son front les mèches rebelles de sa frange comme bon lui semblerait.

Elle observa ensuite ses larges épaules, puis ses mains carrées et fortes qui maintenaient toujours la bride. Lorsque cet homme serait le sien, elle aurait le droit de caresser chaque centimètre carré de son corps athlétique, à tout moment et en tous lieux.

Ses doigts en fourmillèrent d'impatience.

Il ne portait pas de chapeau, mais cela n'avait rien d'inhabituel. La plupart des cow-boys qu'elle connaissait s'en dispensaient lorsqu'ils ne travaillaient pas. Les gars d'ici arboraient des casquettes de base-ball ornées de slogans stupides mais pas lui. Pas son cow-boy. Lui était beaucoup trop distingué pour s'affubler de ce genre de couvre-chef. Il paraissait...

Elle ne trouvait pas le terme exact, mais il ne ressemblait en rien aux cow-boys de Rust Creek Falls.

Il n'est pas d'ici, c'est pour cela qu'il est différent.

En effet, s'il avait fait partie de cette petite communauté, il y a bien longtemps qu'elle l'aurait remarqué.

Qui es-tu ?

A ce moment précis, comme en réponse à sa question, il leva les yeux vers elle. Par-dessus l'encolure de l'animal, leurs regards s'accrochèrent pour ne plus se lâcher pendant de longues secondes.

Plus rien n'exista que les prunelles sombres et ardentes que cet inconnu gardait rivées sur elle. Il la détaillait à présent comme elle-même venait de le faire, avec insistance. Elle vit ses yeux aller de ses épaules nues à son décolleté, puis lui caresser les jambes avant de s'arrêter sur ses santiags.

Elle ne chercha pas à jouer les vierges effarouchées. Rejetant en arrière la masse épaisse de ses boucles, elle haussa une épaule avec une désinvolture feinte.

Ils échangèrent alors un sourire complice qui fit naître en elle l'espoir insensé qu'ils pourraient s'entendre à merveille.

Tout d'un coup, sentant une baisse de vigilance, le cheval leva brusquement la tête et vint heurter violemment la mâchoire du cow-boy. Ce dernier raccourcit aussitôt la bride mais, pris en flagrant délit de négligence, il adressa à Kristen un sourire piteux.

Pas mal du tout, songea-t-elle. J'ai réussi à distraire l'attention de ce bel inconnu.

Alors, un sourire satisfait aux lèvres, elle lui tourna le dos et se dirigea

vers la table des rafraîchissements. Il était temps de remplir deux verres et d'aller se présenter à l'homme de ses rêves.

* * *

Ryan frotta sa mâchoire endolorie tout en se dirigeant vers la scène.

Ce cheval lui avait mis un coup digne des boxeurs auxquels il se frottait régulièrement. Par bonheur, il savait comment encaisser, ce qui lui avait évité de se ridiculiser devant cette jolie fille qui lui avait fait perdre le contrôle. Quoique... Peut-être l'avait-elle trouvé stupide puisqu'elle s'était aussitôt détournée pour se fondre dans la foule.

Il la retrouverait. Ce parc n'était pas très grand, il retomberait sur elle. Il chercha des yeux le visage aux traits délicats et le regard audacieux de cette belle inconnue.

A ce même instant, la voix d'un des membres de l'orchestre se fit entendre dans le micro.

— Mesdames et messieurs, merci de m'accorder quelques secondes d'attention. Notre maire, Collin Traub, souhaite vous dire deux mots.

Encore un Traub ! A croire que tous les habitants de cette ville étaient liés, d'une manière ou d'une autre, aux mariés.

Tandis que le maire, applaudi par ses administrés, prenait position devant le micro, il reprit son examen. Il s'attarda longuement sur les gens qui s'étaient regroupés devant la scène, mais ne découvrit nulle trace de sa belle inconnue.

Il reporta alors son attention sur le maire. S'il envisageait sérieusement de s'installer à Rust Creek Falls, il lui faudrait d'abord savoir où il mettrait les pieds. Les élus avaient un gros pouvoir de décision sur le développement de leur commune ainsi que sur l'implantation éventuelle de nouvelles sociétés. Il lui serait impossible de démarrer une nouvelle vie dans un village dirigé par un groupe d'élus incompetents.

Il se mit donc à étudier le maire. Pour la circonstance, celui-ci portait un smoking qu'il avait agrémenté non pas d'un nœud papillon mais d'une cravate cow-boy. Les hommes du cru, même dans des tenues plus formelles, n'étaient jamais très éloignés de leurs racines. Il prêta ensuite une attention accrue au discours, qui se révéla à la fois sensé, chaleureux et, détail non négligeable, bref.

Très vite, l'intérêt qu'il portait au maire s'émoussa. Malgré lui, ses pensées dérivèrent vers la belle inconnue. Il se souvenait d'une chevelure luxuriante au châtain caramel que les rayons du soleil avaient auréolé d'un halo de lumière.

Voilà qu'il devenait poète à présent ! Les chevelures luxuriantes étaient pourtant légion à Los Angeles, mais il y avait fort à parier que, s'il plongeait les mains dans celle de cette jolie fille, ses doigts n'entreraient pas en contact avec l'horrible texture propre aux extensions qui étaient monnaie courante là-

bas. Nombre de femmes à Hollywood payaient de véritables fortunes pour donner l'illusion d'une chevelure que cette beauté ne devait qu'à la nature.

Il se surprit à s'imaginer, laissant filer ses mèches de cheveux satinées entre ses doigts, tandis qu'elle le dévorait des yeux, sa bouche sensuelle entrouverte dans l'attente d'un baiser.

Il secoua la tête, soucieux de ne pas laisser son imagination délirante prendre le dessus. Décidément, cette journée se révélait bien étrange. Le devait-il à un excès de travail ou aux idées romantiques qui affleuraient à son esprit d'ordinaire très pragmatique, ou encore à ce fichu punch ? Il n'en savait fichtre rien.

Il entendit soudain le maire demander aux mariés de le rejoindre sur scène afin qu'il porte un toast à leur bonheur.

Aussitôt, il remarqua les trois vieilles femmes qui passaient parmi les invités, un plateau chargé de gobelets remplis de punch qu'elles proposaient avec insistance à tous ceux qui n'avaient plus de verre à la main.

Cette fois, il ne céderait pas. Il n'était plus question de laisser cette boisson diabolique le faire fantasmer sur une cow-girl qu'il voyait pour la première fois. Fort de cette résolution, il leur tourna le dos et s'éloigna à grands pas.

— C'est cela que vous alliez chercher ?

Il s'arrêta net, devant sa belle inconnue. S'était-il dirigé inconsciemment vers elle ou était-ce elle qui était venue à sa rencontre ? Peu importait puisqu'elle se tenait devant lui, telle une apparition magique.

Elle lui tendit un des deux gobelets qu'elle tenait dans chaque main et désigna le podium du menton.

— Il est l'heure de trinquer, annonça-t-elle.

Adieu les bonnes résolutions. Il aurait même bu l'eau du Styx, si elle le lui avait demandé. Cette fois, il put tout à loisir détailler son joli visage en forme de cœur qu'encadraient de longs cheveux où il brûlait de plonger les doigts.

— Je m'appelle Kristen, se présenta-t-elle avec un sourire qu'il trouva renversant.

Il opina, conscient de vivre là des présentations qu'il n'oublierait pas de sitôt.

— Et, moi, je suis Ryan, répondit-il.

Aussitôt, il oublia ce qui faisait jusque-là sa vie en dehors de cette ravissante créature au sourire irrésistible dont il voulait tout connaître.

— Vous n'êtes pas d'ici, déclara-t-elle la première. Je me trompe ?

— Non.

Maintenant qu'il venait de décider quelle orientation il allait donner à sa vie, il se sentait parfaitement détendu et libre de lui rendre son sourire.

— Mais je pourrais l'être.

Les mots du maire leur parvinrent tout à coup.

— Aux nouveaux mariés ! lança celui-ci en levant son verre.

La foule les acclama et leva son verre dans leur direction. Ryan trinqua

avec Kristen puis ils burent, yeux dans les yeux, au bonheur des nouveaux mariés. Lorsque ces derniers ouvrirent le bal au son d'une musique country, Kristen les suivit d'un regard ébloui et envieux.

Il contempla le visage des habitants alors que ceux-ci fixaient le couple évoluant sur la piste de danse. Tous, sans exception, affichaient une grande bienveillance, à mille lieues des commentaires cyniques qui accompagnaient invariablement les mariages hollywoodiens.

Combien de fois en avait-il entendu des « Je suis prête à parier que d'ici à trois ans nous fêterons son divorce ». Ou encore : « A-t-elle pensé à bien verrouiller le contrat de mariage ? »

Il baissa les yeux sur la femme sublime qui se tenait à ses côtés. Son profil parfait était d'une pureté rare. Tout son être semblait respirer une bonté teintée de naïveté qui l'attirait irrésistiblement vers elle.

Perplexe, il frotta son menton encore endolori. S'il ne l'avait constaté lui-même de ses propres yeux, il n'aurait jamais pu croire que toute une population pouvait se réjouir du bonheur de deux de ses représentants.

Lorsqu'il serait installé ici, il lui faudrait se défaire du cynisme propre aux gens de LA.

Lorsque le groupe égrena les dernières notes du morceau, Kristen plaça son gobelet entre ses dents serrées afin d'applaudir à tout rompre de ses deux mains libres.

Il la libéra alors de son verre vide qu'il alla poser avec le sien sur la table de pique-nique la plus proche.

Le chanteur, qui faisait également office de maître de cérémonie et d'animateur, reprit le micro pour annoncer d'une voix forte :

— Je vous invite tous à vous joindre aux mariés pour la prochaine danse. Sachez que chaque couple qui s'élancera sur la piste augmentera d'une année le bonheur des mariés. Alors, n'hésitez pas. Trouvez votre partenaire.

Le violoniste du groupe attaqua alors les premières notes d'une valse à trois temps. Si Ryan ignorait tout des mystères du two-step ou des danses country, une valse restait en revanche une valse, qu'elle soit dansée sur le sol en marbre d'une salle de bal ou sur le parquet en bois d'une piste démontable. Et puis, comment ne pas se sentir tous les courages lorsque l'on était en si agréable compagnie ?

— Voulez-vous m'accorder cette danse ? demanda-t-il alors.

— Volontiers, répondit Kristen qui vint prendre place au creux de ses bras dans un tourbillon gracieux.

Il apprécia aussitôt la douceur de sa peau sous la main qu'il avait plaquée sur son dos dénudé. Ils se mirent à virevolter dans une cadence parfaitement synchronisée.

— Je préfère la valse au two-step, murmura-t-elle pour combler le silence qui s'était installé entre eux.

— Moi aussi, répondit-il, en resserrant un peu plus son étreinte.

Même si ses talents de danseur étaient extrêmement limités, il était prêt à

danser n'importe quoi pour que ce moment de grâce frôlant la perfection dure le plus longtemps possible. Etrangement, il se sentait à sa place ici, dans ce parc, en compagnie de cette jolie fille qu'il venait tout juste de rencontrer.

Pourtant, il ne voulait pas croire au destin. A ses yeux, chacun était maître de sa vie. Aussi belle que soit Kristen avec son sourire irrésistible et ses grands yeux bleus, il était absurde de croire que c'était le destin, et lui seul, qui lui avait fait croiser sa route.

Absurde, vraiment ?

Oui, absurde.

Cette journée ne devait rien à la destinée. C'était lui qui avait fait le choix de venir ici et pas ailleurs. Tout comme ses parents, avocats eux aussi, il croyait aux règles et aux lois et certainement pas à une interprétation mystique de la vie.

— Mais, maman, je ne suis pas vraiment un Roarke.

— Bien sûr que si ! Tu es mon fils aussi sûrement que je suis ta mère et il ne pouvait pas en être autrement.

Les paroles de sa mère adoptive lui étaient revenues en mémoire, le prenant par surprise. Se pouvait-il que la si pragmatique Christa croie aux arcanes du destin ou ces paroles n'avaient-elles été prononcées que dans le but de reconforter un petit garçon qui n'oublierait jamais avoir été abandonné sur les marches d'une église ?

— Vous allez bien ?

La voix suave de Kristen le ramena doucement sur terre. Il esquissa un petit sourire.

— Oui, oui, répondit-il. Très bien.

Il trouva étrange qu'elle lui pose cette question au moment même où il se rappelait cet épisode de sa vie car il n'avait rien laissé paraître de ses émotions. Pourtant, Kristen avait remarqué le subtil changement d'humeur qui s'était opéré en lui.

Elle était beaucoup plus qu'une jolie provinciale, il ne pouvait en douter. Il émanait d'elle quelque chose de spécial, tout comme cette journée était devenue quelque chose d'autre qu'un simple week-end destiné à fuir son stress quotidien. Cette petite ville, ce mariage, Kristen, tout convergeait pour lui donner l'impression qu'il se trouvait à un tournant important de sa vie.

Kristen ressentait-elle la même chose ?

Il ne la connaissait pas assez pour lui demander si elle croyait au destin, mais il pouvait s'autoriser à se perdre dans son regard azur tandis qu'ils tournoyaient sous le ciel majestueux du Montana.

* * *

Visiblement, le cow-boy n'était pas très enclin à lui faire la conversation, mais peu importait. Elle aimait tellement danser qu'elle se contenterait de tournoyer en silence entre ses bras.

A un moment, il lui sembla le voir échanger un salut discret de la tête avec l'un des danseurs qui évoluaient non loin d'eux.

Qui es-tu ? D'où viens-tu ?

Elle n'osait pas le lui demander. Il était si parfait qu'il devait s'agir d'une illusion susceptible, si elle n'y prenait garde, de disparaître aussi vite qu'elle lui était apparue.

Plus tôt qu'elle ne l'aurait voulu, les musiciens s'interrompirent pour laisser place aux mariés, montés sur scène afin de découper la traditionnelle pièce montée. Une fois servis, et sans même se poser la question, Kristen et Ryan allèrent s'installer à l'une des tables dressées pour l'occasion à l'ombre bienfaisante des arbres séculaires.

Si danser avec lui avait été la preuve d'une symbiose hors du commun, elle n'entendait pas pour autant en rester là.

— Combien de temps comptez-vous rester à Rust Creek Falls ? demanda-t-elle.

Elle se mordit les lèvres, consciente de ce que sa question avait d'indiscret.

Elle voyait d'ici la tête qu'auraient faite ses frères s'ils l'avaient entendue s'adresser aussi directement à un inconnu. Au contraire de Kayla qui, elle, se montrerait plus indulgente et vanterait ses qualités d'investigatrice.

— Jusqu'à demain seulement, répondit-il avant de repousser son assiette et de la fixer droit dans les yeux.

Ce regard dardé sur elle, aussi ardent que pénétrant, la fit frissonner de la tête aux pieds. Elle n'arrivait pas à y croire. Était-il possible que se réalise son vœu de rencontrer un homme qui n'aurait d'yeux que pour elle ?

Elle se revit, assise sur la barrière, jurer à sa sœur qu'elle ne comptait pas retomber amoureuse de sitôt. Mais, si le destin se montrait assez clément pour lui envoyer un homme pareil, elle serait bien bête de ne pas reconsidérer sa position.

Dans un geste qui lui était devenu naturel, elle rejeta en arrière la lourde masse de sa chevelure.

— Que vouliez-vous dire lorsque vous m'avez répondu tout à l'heure que, si vous n'étiez pas d'ici, vous pourriez l'être ? s'enquit-elle, bien décidée à tout connaître de son bel inconnu.

— C'est une idée que je caresse de temps en temps. Lever un peu le pied et m'ancrer véritablement quelque part, loin des foules frénétiques. Alors, pourquoi pas ici ? J'adore le Montana.

Elle l'écoutait parler tout en léchant le sucre glace qui collait au bout de ses doigts. Rares étaient les cow-boys vivant au beau milieu de foules frénétiques, songea-t-elle distraitement.

— Je connais pas mal cet Etat, depuis maintenant deux ans que j'y viens régulièrement, précisa-t-il. Mais j'avoue que c'est ici, à Rust Creek Falls, que je me sens le mieux.

Il faisait toujours peser sur elle un regard insistant qui l'électrisait. Elle

venait à peine de le rencontrer qu'elle tombait déjà amoureuse de lui. Il réunissait toutes les qualités essentielles à ses yeux : il était beau et plein d'humour, bien élevé mais, surtout, il avait l'air de s'intéresser à tout ce qu'elle disait. S'il envisageait sérieusement de s'installer à Rust Creek Falls, cela signifiait que le ciel avait entendu et exaucé ses prières.

— Etes-vous une Traub ? s'enquit-il.

— Non, je suis une Dalton.

— A la bonne heure ! J'en étais arrivé à croire que tout le monde ici faisait partie de la grande famille des Traub, excepté moi.

Etait-ce un effet de son imagination ? Elle crut déceler dans sa voix une pointe de regret teinté de mélancolie.

— N'allez pas croire qu'il faille appartenir à la grande famille des Traub pour vivre ici. Il y a aussi des hordes de Dalton, de Crawford et de Strickland, vous savez.

Comme pour contredire ce qu'elle venait d'avancer, Collin Traub, le maire, passa devant eux en faisant un petit signe de tête à Ryan auquel ce dernier répondit tout aussi discrètement.

— Vous connaissez Collin ? s'étonna-t-elle, néanmoins ravie car plus Ryan aurait de liens avec Rust Creek Falls, plus il aurait de raisons de venir s'y installer.

— Quel Collin ?

— L'homme à qui vous venez de dire bonjour.

— Ah ! En fait, je ne le connais pas vraiment.

Elle remarqua qu'il promenait son regard sur la foule, sans s'arrêter sur une personne en particulier. Il devait se sentir bien seul parmi ces inconnus. Tout comme elle lorsqu'elle s'était retrouvée pour la première fois sur le campus de l'université. La ville de Missoula, de taille pourtant modeste, lui était apparue comme une gigantesque métropole peuplée d'étrangers indifférents au sort des gens qu'ils côtoyaient.

Elle ne voulait pas que Ryan éprouve ce sentiment, pas dans sa ville. Bien résolue à déridier son beau visage, elle replaça devant lui l'assiette pleine qu'il avait écartée. Un peu de sucre lui ferait le plus grand bien.

— Tenez, dit-elle en lui tendant un morceau de gâteau qu'elle avait piqué au bout de sa fourchette. Mangez. On ne peut tout de même pas laisser perdre cette merveille.

Il n'esquissa pas le moindre sourire. Elle le vit même hausser un sourcil perplexe. Peut-être réprouvait-il une telle familiarité ? Aussi fut-ce avec soulagement qu'elle le vit approcher sa bouche de la fourchette et manger le morceau qu'elle lui tendait.

Il résidait dans ce geste une marque d'intimité normalement réservée à un couple d'amoureux. Elle imagina alors sa bouche goûter sa peau nue, la savourer...

Secouant la tête, elle se redressa sur sa chaise pour tenter de dissiper les pensées érotiques qui se télescopaient dans sa tête. Il faisait encore chaud

mais ce n'était pas à la chaleur ambiante qu'elle devait le feu qui embrasait son corps. Elle le devait à cet homme qui lui faisait face, plus sûr de lui, plus diabolique que les hommes qu'elle avait l'habitude de fréquenter.

Elle se pencha vers lui, bien décidée à faire montre d'assurance, elle aussi.

— Collin avait l'air de savoir qui vous étiez, reprit-elle.

— J'en suis le premier étonné. Je ne pensais pas que quelqu'un d'ici me connaîtrait.

Quel genre de cow-boy était donc ce Ryan ? Quel genre de cow-boy pouvait être reconnu par des gens que lui-même ne connaissait pas ?

Seule une star des rodéos était en mesure de produire cet effet. Voilà la réponse ! Ancien champion lui-même, Collin avait dû le croiser au hasard des calendriers.

Kristen était en troisième lorsque la passion des rodéos l'avait prise. A cette époque, elle était capable de nommer les meilleurs chevaux de cutting et de courses de tonneaux et, tous les week-ends, elle suppliait ses parents de l'emmener à Missoula pour aller applaudir ses cow-boys préférés. Elle découpait dans la presse spécialisée des photos de ses idoles qu'elle tenait religieusement enfermées au fond d'un tiroir.

Cette passion n'avait duré qu'un bref laps de temps, cédant très vite la place à une passion dévorante pour les stars de cinéma.

Avec l'arrivée de Ryan dans sa vie, la boucle semblait bouclée. Elle renouait avec ses premières amours et donc avec le monde des rodéos.

Les principales manifestations se déroulant pendant les deux mois d'été, elle comprenait mieux à présent pourquoi il devait repartir dès le lendemain. Il était même surprenant qu'il ait accepté d'assister à cette cérémonie. Sans doute avait-il cherché à marquer une pause, même brève, dans une vie qu'il avait lui-même qualifiée de frénétique. Et voilà qui expliquait également pourquoi il se montrait si discret avec les gens qui le reconnaissaient. Il souhaitait sans doute préserver sa vie privée et ne pas avoir à affronter une horde d'admirateurs en mal d'autographes.

Elle saurait donc satisfaire à sa demande tacite et ne lui poserait aucune question relative à sa profession. D'ailleurs, l'intérêt qu'elle avait un jour manifesté à l'égard du monde des cow-boys était loin derrière elle.

Aujourd'hui, elle était juste une femme en compagnie d'un homme qui la dévorait des yeux, une femme qui n'était intéressée que par un seul homme.

Elle disposait d'à peine quelques heures devant elle pour apprendre à le connaître et le convaincre de s'installer à Rust Creek Falls.

Il lui restait quelques heures à peine pour décider du reste de leurs vies.

Kristen regretta de ne plus sentir les bras de Ryan enserrer étroitement sa taille, mais même les plus chevronnés des danseurs se plièrent à la volonté des musiciens de faire une pause.

Tant pis ! Elle mettrait cette parenthèse à profit pour cerner un peu mieux la personnalité de l'élus de son cœur.

Assis côte à côte à l'un des angles de la scène, ils abordèrent une multitude de sujets allant de leurs équipes de sports favorites à leur saison préférée. Elle soutenait l'équipe des Green Bay Packers et elle adorait Noël ; il préférait l'été et l'équipe des Yankees de New York. Il était le deuxième d'une fratrie de trois, elle était la benjamine de cinq enfants. Ses parents ne vivaient pas dans le même Etat que lui ; toute sa famille à elle habitait cette petite ville.

— En d'autres termes, déclara-t-elle, nous avons beaucoup de points communs.

— Conclusion parfaitement logique, ironisa-t-il.

— Je suis sérieuse.

Elle vida son verre d'un trait et le reposa à côté d'elle, prête à lui prouver ce qu'elle venait d'avancer.

— Un, commença-t-elle en dressant un doigt, nous aimons tous les deux regarder nos équipes jouer. Deux, nous avons chacun un frère aîné et une sœur. Trois, nous évoquons volontiers nos familles. Et quatre, nous avons le même goût prononcé pour la danse. Vous voyez, beaucoup de choses nous relient.

Il esquissa un sourire qu'elle trouva irrésistiblement séduisant.

— Je ne vois rien à objecter, concéda-t-il, mais je dois souligner le fait que nous n'aimons pas la même saison.

— C'est exact. Sauf que s'opposer sur un sujet ne peut être qu'excitant. Vous ne trouvez pas ?

En guise de réponse, elle le vit baisser les yeux vers sa bouche et s'y attarder de façon ostentatoire tandis qu'elle prenait le parti d'enchaîner :

— En effet, quelques points de divergence peuvent donner lieu à d'intéressants débats. Par exemple, nous pourrions discuter des particularités

qui existent entre vous et moi. Vous seriez l'été, je serais Noël.

Son visage jusque-là détendu se fit grave.

— En tout cas, admit-il, si quelqu'un pouvait me faire apprécier cette période de l'année, ce serait vous. Incontestablement.

Encouragée autant que flattée, elle se pencha un peu plus.

— Si je devais passer tous les 4 juillet en votre compagnie, je les attendrais avec autant d'impatience que j'attends Noël, confia-t-elle sans la moindre gêne.

Le cœur battant la chamade, elle crut qu'il allait l'embrasser, malgré tous les gens qui se trouvaient là.

Pourtant, il n'en fit rien. Sans dire un mot, il continua à fixer sur elle un regard ardent qui ne dissimulait rien du désir qu'elle suscitait en lui.

Dans ce qui lui sembla être un éclair de lucidité, il leva son verre et le vida d'un trait, comme elle venait de le faire avec le sien.

— Salut, Kristen.

A regret, elle leva les yeux sur l'importun, à savoir un ancien camarade de classe. Comme elle, il avait fréquenté le club de théâtre du lycée, mais lui s'était découvert une passion pour la musique. A présent, il se tenait devant elle, gauche et emprunté, sa guitare autour du cou.

— C'est l'heure, annonça-t-il avec une pointe d'anxiété. Je dois jouer avec mon groupe. Tu viendras m'applaudir ?

— Evidemment ! Ne t'inquiète pas, je suis sûre que vous allez casser la baraque.

Elle se leva, imitée par Ryan, et désigna la scène.

— Elle est tout à toi. Bonne chance !

La piste se remplit, dès les premières notes. Elle repéra soudain Kayla qui dansait avec le frère d'un de leurs amis, un garçon plus âgé qu'elles n'avaient pas revu depuis un bon moment.

Tout la ramenait à l'époque du lycée. Elle avait pourtant vingt-cinq ans et refusait que sa vie tourne autour de cette période révolue de sa vie. N'avait-elle pas évolué depuis ?

De toute façon, il semblait que tout soit spécial, ce 4 juillet-ci. Il émanait de Rust Creek Falls une ambiance particulière qui ne lui était pas habituelle. Était-ce dû à la présence de cet agent de police, inconnu d'elle, qui se dirigeait à pas vifs vers la fontaine d'où parvenaient les chahuts annonciateurs d'une bagarre ? Ou encore à ce groupe d'hommes, parti investir l'unique bar de la ville pour y jouer au poker ?

Des invités commençaient à s'éclipser et à prendre la direction du parking où était garée la voiture qui emporterait les mariés vers une escapade romantique.

Si elle jalousait un peu le couple que formaient Braden et Jennifer, elle ne les envoyait pas vraiment de s'échapper de Rust Creek Falls. En son temps, elle l'avait fait. Elle avait même vécu tout un été à New York. Et c'était par choix qu'elle était revenue vivre dans la ville qui l'avait vue naître. Elle était

heureuse ici. Les gens qui partaient finissaient toujours par revenir et ceux qui y arrivaient choisissaient souvent de s'y installer.

Si Ryan venait vivre ici, elle s'ancrerait encore un peu plus dans ce monde qui était le sien.

— Où voulez-vous aller ? lui demanda-t-il comme s'il avait lu dans ses pensées.

Cette coïncidence la fit rire.

— Vous voulez dire dans la vie ou dans les cinq prochaines minutes ?

— On dit que le voyage d'une vie commence par un premier pas dans la bonne direction, répondit-il. De quoi nous mettre une sacrée pression sur les épaules, non ?

— Dans ce cas, je choisis d'aller par là.

Elle effectua un pas de géant vers la barrière sur laquelle elle s'était assise avec sa sœur et où elle avait fait le vœu de trouver un jour le grand amour.

Ce moment passé avec Kayla lui paraissait maintenant prophétique. Le flot d'émotions qu'elle ressentait en présence de Ryan renforçait sa certitude d'être en train de vivre quelque chose d'exceptionnel.

— Je crois que les mariés ne vont pas tarder à partir, murmura-t-elle. Je les ai vus embrasser leurs témoins. D'ici, nous pourrons leur faire nos adieux. A mon avis, ils n'attendront pas l'heure du feu d'artifice. Soit qu'ils s'en fichent éperdument, soit qu'ils aient l'intention de le contempler depuis leur chambre du Maverick Manor. C'est là qu'ils vont passer la nuit avant de s'envoler demain pour leur lune de miel.

— Moi, je parierais qu'ils vont y avoir droit, à ce feu d'artifice, rétorqua-t-il, avec une petite grimace pince-sans-rire.

En guise de réponse, elle fit une petite moue à la Groucho Marx et mima le geste de porter un cigare à sa bouche.

— Un feu d'artifice ? Est-ce un synonyme de « faire l'amour », aujourd'hui ?

Ryan éclata de rire avant de l'aider à prendre place sur la barrière en bois tandis qu'il s'accoudait à la clôture.

De là où elle se trouvait, elle pouvait aisément s'imaginer plonger les mains dans sa chevelure drue ou, mieux encore, effleurer le torse hâlé que dévoilait sa chemise entrouverte.

Il leva tout à coup les yeux sur elle. Nullement gênée, elle soutint son regard sans ciller. Il y avait bien longtemps qu'elle avait appris à faire fi de situations que d'autres jugeraient embarrassantes.

— Vous étiez là lorsque je vous ai vue la première fois, énonça-t-il.

S'il l'avait aperçue là, cela signifiait qu'il l'avait déjà remarquée lorsque leurs regards s'étaient croisés un peu plus tard.

Pourquoi n'êtes-vous pas venu me parler à ce moment-là ? aurait-elle voulu lui demander. Mais cette question était bien trop culottée, même pour une personne comme elle, qui n'avait pas froid aux yeux.

— Que pensiez-vous de moi, à ce moment-là ? s'enquit-elle alors.

— Que vous aviez l'air d'une fille heureuse. Vous riez à gorge déployée avec votre sœur et je vous ai envie.

— D'avoir une sœur ?

Elle secoua la tête avant de répondre elle-même à la question qu'elle venait de poser :

— Non, vu que vous-même avez une sœur. Pourquoi nous envieiez-vous, Ryan ? Vous n'êtes pas heureux ?

— Vous voulez dire là, maintenant, ou dans ma vie en général ? la taquina-t-il, reprenant ses propres termes.

— Commençons par la première hypothèse.

Il ne lui répondit pas tout de suite et laissa son regard errer au loin, sur les cimes auréolées de lumière crépusculaire.

— Là, maintenant, finit-il par lâcher, je peux affirmer que je suis heureux. J'ai rencontré une femme merveilleuse qui supporte ma compagnie sans se plaindre. C'est réjouissant.

— Bonne réponse, mais qui vous a demandé un temps de réflexion très long, le taquina-t-elle à son tour.

Brûlant de voir de nouveau son visage, elle sauta d'un bond léger au pied de la clôture.

— Et ensuite ? Dans votre vie, Ryan, vous êtes heureux ?

— En fait, je ne raisonne pas vraiment en termes de bonheur. C'est une notion trop abstraite pour moi.

Obéissant à une pulsion, elle glissa une main dans la sienne. Aussitôt, il en caressa le dos de son pouce, dans un geste qui leur sembla aussi naturel que familial.

— Cependant, je reconnais que la course au bonheur est une quête légitime. Nous avons tous le droit d'essayer de le trouver.

— Ce qui veut dire que vous avez essayé. Avez-vous réussi dans vos tentatives ?

Il porta leurs deux mains jointes à sa bouche et effleura la sienne d'un baiser d'une infinie douceur.

— Aujourd'hui, oui, répondit-il en plongeant dans son regard.

Elle le rendait heureux.

Une boule d'émotion se forma dans sa gorge, qui se dissipa aussitôt. Il avait dit « aujourd'hui », comme si le bonheur se résumait à des événements exceptionnels.

— Votre vie n'est donc pas heureuse, conclut-elle.

— En tout cas, je travaille à ce qu'elle le soit, répliqua-t-il avec l'assurance d'un homme qui ne doutait pas de résoudre très vite un problème important.

— Et comment s'y prend-on pour travailler sur le bonheur ?

— Ma profession ne m'offre plus les satisfactions qu'elle m'apportait, répondit-il. Il va falloir que je réévalue mes priorités et que je me recentre sur autre chose.

Elle comprenait. Même si l'on avait le rodéo dans le sang, ce métier pouvait se révéler une source de stress plus que de bonheur. Il était physiquement épuisant et nul n'était capable de le supporter sur du long terme. Ryan était encore jeune pour penser à se retirer du circuit mais peut-être y était-il forcé par des circonstances qu'elle ignorait encore.

— Et puis, continua-t-il, il ne s'agit pas que de cela. J'avoue que j'envie la vie menée par mon frère et ma sœur.

Il marqua une pause qui lui laissa à penser qu'il formulait ces pensées pour la première fois.

— En l'espace d'un an, tous deux se sont mariés. Ma sœur a eu sa fille, il y a quelques mois, et mon frère et sa femme attendent leur premier enfant.

— Ils sont donc heureux aujourd'hui ?

— Je crois pouvoir affirmer que oui, même s'ils n'étaient pas pour autant malheureux auparavant. Ils réussissaient bien professionnellement, ils avaient une famille sur laquelle ils pouvaient compter et ils ne manquaient de rien. Sauf de la personne avec qui fonder leur propre famille.

Ils entendirent soudain la mariée pousser de petits gloussements sous la pluie de grains de riz lancés sur son passage alors qu'elle courait vers leur voiture en compagnie de son époux.

Tout à ses réflexions, Ryan parut indifférent aux gens qui se pressaient contre la clôture pour assister au spectacle.

— Je commence à croire que ce sont moins la fortune et la gloire qui peuvent rendre les gens heureux que la présence de quelqu'un à leurs côtés.

Tandis que Braden et son épouse passaient devant eux en courant, Kristen agita la main et leur cria un « soyez heureux ! » qui sembla bien inutile tant ils irradiaient de bonheur.

Elle se revit alors avec sa sœur, souhaitant vivre un amour semblable à celui des jeunes mariés. A ce moment-là, il ne lui était pas venu à l'esprit qu'elle n'atteindrait pas son but en restant les bras ballants. Ryan avait raison. Comment avait-elle pu se montrer aussi passive ? Pourquoi n'avait-elle pas essayé de prendre sa vie à bras-le-corps pour tenter de réaliser ses rêves ?

— Excusez-moi, Kristen, marmonna-t-il. Nous assistons à un événement heureux et je ne suis pas loin de le gâcher avec mes réflexions existentielles. Le Montana a toujours cet effet sur moi.

— Le Montana vous rend triste ?

— Il me fait surtout réfléchir au sens à donner à ma vie. J'aimerais ne pas avoir à partir demain. Je me sens presque en paix ici.

Il reviendrait, elle s'en faisait la promesse. Cette pensée raviva son humeur.

Sans rien ajouter, ils regardèrent le marié ouvrir la portière du pick-up pour sa femme et l'aider à rassembler les pans de sa robe froufroulante.

Afin de chasser l'émotion qui la gagnait, Kristen donna un petit coup d'épaule à Ryan.

— Le pick-up n'est pas aussi romantique que la calèche mais infiniment

plus pratique. Et puis, vous imaginez un peu ? Lorsqu'ils seraient arrivés à destination, il faudrait que le marié passe les premières heures de sa nuit de noces à dételer les chevaux pour les conduire à l'écurie.

— Je ne contredirai jamais les propos d'une cow-girl, assura-t-il avec un sourire amusé. Si vous pensez que se déplacer en calèche retarderait le moment sacré du feu d'artifice, je vous fais confiance. Vous devez avoir raison.

— Ce n'est pas gentil de vous moquer de moi.

— Je ne me moque pas de vous. Vous devez en connaître un rayon sur le sujet puisque vous vivez manifestement dans un ranch.

Ils virent le pick-up quitter le parking, traînant derrière lui une grappe de canettes vides accrochée à son pot d'échappement, qui s'entrechoqua dans un fracas métallique.

Elle sentit la main de Ryan presser la sienne tandis qu'il l'entraînait à l'écart de la clôture.

— Comment savez-vous que je vis dans un ranch ? s'enquit-elle, à la fois intriguée et inquiète. Ne me dites pas que je dégage une odeur d'écurie ou que j'ai de la paille dans les cheveux. Ou encore que mon rire vous fait penser au hennissement des chevaux.

Ils s'arrêtèrent à l'ombre d'un épicéa. Le regard qu'ils jetèrent l'un sur l'autre était ardent, voilé d'un désir contenu.

— Ce ne sont pas là des indices qui m'auraient mis sur la voie, finit-il par répondre.

— Les santiago, alors ?

Elle éprouva un mélange de nervosité et d'excitation. Ryan avait beau vouloir paraître léger, son regard en disait long sur les jeux auxquels il aimerait se livrer avec elle.

— Vos santiago n'ont rien à voir là-dedans. J'ai deviné que vous étiez une cow-girl sur la piste de danse. Vous êtes non seulement pétillante de vie, mais également endurante.

Ils étaient à présent si proches qu'elle brûlait de l'embrasser. Il lui suffirait de se hisser sur la pointe des pieds pour pouvoir lui voler un baiser. Pourtant, sa bonne éducation l'emporta. Ce n'était pas aux filles d'embrasser les garçons.

La brise nocturne venue de la chaîne montagneuse toute proche se mit à souffler un petit air frisquet chargé d'un parfum d'épicéa. Dans un geste infiniment doux, Ryan écarta de son visage les mèches de cheveux venues se plaquer sur ses joues.

Elle resta immobile, le souffle suspendu et le cœur palpitant. Elle se sentait tellement petite à côté de lui, qui était si puissant et si musculeux !

Embrasse-moi.

Les doigts de Ryan passèrent de sa joue à son épaule nue puis remontèrent le long de son cou pour caresser le lobe de ses oreilles.

Embrasse-moi, embrasse-moi.

Lorsqu'il lui encadra le visage de ses paumes larges et chaudes, elle ferma les yeux.

Embrasse-moi.

— Kristen Dalton, lui murmura-t-il à l'oreille, où étiez-vous durant tout ce temps ?

— J'étais là, répondit-elle. J'attendais que vous trouviez votre bonheur.

Et alors, le miracle se produisit. Il posa sur ses lèvres un baiser d'une infinie douceur, de ceux que se donnent les mariés après avoir été unis par un prêtre. Lorsqu'il s'écarta d'elle, trop tôt à son gré, il lui offrit quelques instants son visage empreint de gravité avant de l'attirer de nouveau contre lui et de l'embrasser avec une fougue et une passion qu'il ne contenait plus. Ses doigts lui glissèrent sur la nuque tandis qu'il la plaquait étroitement contre son corps tout en muscles.

Plus rien n'exista alors que l'union de leurs deux corps embrasés et les baisers ardents qu'ils s'échangeaient. Elle se sentait fondre entre ses bras et se serait volontiers abandonnée si elle n'avait craint que quelque passant indélicat ne les surprenne dans une étreinte aussi intime.

A présent, elle en était certaine, les coups de foudre existaient bel et bien.

Lorsqu'il lâcha sa bouche enfiévrée, elle resta contre lui, à l'écoute des battements désordonnés de son cœur. A l'idée qu'elle avait trouvé sa perle rare, un frisson d'excitation la parcourut en même temps qu'un sourire béat fleurissait sur ses lèvres.

Ryan posa un dernier baiser sur sa tempe puis au coin de son œil, comme en écho à la passion qu'elle venait de vivre.

— Au fait, je tiens à te rassurer, tu sens très bon, murmura-t-il le premier.

Il lui fallut quelques secondes pour se souvenir de quoi il était question avant que leurs baisers ne lui fassent perdre tout sens des réalités.

— C'est vrai ?

— C'est vrai. Tu as une délicieuse odeur d'été.

— Ta saison préférée, lâcha-t-elle dans un souffle.

Ils se turent de nouveau, incapables de résister au désir fulgurant qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre.

— C'était..., murmura-t-il lorsqu'il s'écarta de nouveau d'elle.

— Effrayant ? suggéra-t-elle.

— Puissant, corrigea-t-il.

Le terme résumait parfaitement le flot d'émotions qui la submergeait.

— Je trouve..., commença-t-elle avant de s'interrompre, en pleine confusion.

Décidément, cet homme avait le pouvoir de lui faire perdre l'usage de la parole ainsi que toute faculté de raisonner correctement.

— Je trouve, reprit-elle d'une voix plus forte, que c'est une bonne manière d'essayer de trouver le chemin du bonheur.

Il lui adressa un petit sourire.

— Je dois quand même partir demain, annonça-t-il. Que j'aie craqué pour

la plus jolie fille du monde ne change rien au fait que des gens comptent sur ma présence demain.

Cette perspective lui déchirait le cœur, même si elle pouvait comprendre. Le monde des rodéos n'était pas si différent de celui du théâtre, après tout.

— C'est la vie, soupira-t-elle.

— Il nous reste encore toute une soirée à passer ensemble, dit-il d'un ton plus léger. Qu'aimerais-tu faire ?

En guise de réponse, elle le gratifia d'un baiser fougueux auquel il répondit avec tout autant d'ardeur. Ce moment était si parfait qu'elle éprouva l'étrange sensation d'écouter une musique nouvelle ou de découvrir une nuance de couleur qui n'existait pas.

— Ryan..., l'implora-t-elle lorsqu'il rompit leur baiser.

— Je sais, répondit-il en la serrant plus fort contre lui. Je sais.

Partons d'ici. Allons à ton hôtel.

Mais, une fois encore, sa bonne éducation la retint de formuler tout haut ce qu'elle brûlait de lui susurrer à l'oreille.

— Ce serait bien si... nous pouvions..., balbutia-t-il. Non, il ne faut pas, conclut-il d'une voix qu'il voulait ferme.

Elle resta silencieuse, sa joue posée contre son torse musculeux, là où elle entendait son cœur palpiter.

Il avait envie d'elle tout comme elle avait envie de lui mais, en vrai gentleman, il ne cherchait pas à profiter de la situation. N'était-ce pas ce qu'elle avait souhaité de tout son cœur ? Tomber sur un homme qui, en même temps qu'il lui témoignerait un amour exclusif, se montrerait plein d'égards et d'attentions ?

Elle poussa un long soupir puis s'écarta un peu de lui tout en gardant un bras autour de sa taille.

— Ce n'est pas encore l'heure du feu d'artifice, déclara-t-elle.

Ryan esquissa un sourire amusé tandis qu'il coinçait derrière son oreille la mèche de cheveux qui lui chatouillait la joue.

— Je n'arrive pas à croire que tu puisses être réelle, murmura-t-il.

— Tu peux m'embrasser encore, si cela peut t'aider à en prendre conscience, le taquina-t-elle.

— En fait, je sais bien que tu es réelle, précisa-t-il. Étonnamment réelle, même. Mais cette vie n'est pas la mienne.

— Elle pourrait l'être, rebondit-elle. C'est toi qui l'as suggéré. Tu es même venu ici pour trancher.

Lorsqu'il se dégagait de son étreinte, elle ne chercha pas à le retenir. Elle le regarda s'éloigner de quelques pas puis s'appuyer contre la clôture et baisser les yeux. Il y avait de la souffrance dans la façon dont il courbait la nuque et contractait les mâchoires.

Ce devait être difficile pour un homme de devoir mettre un terme à sa carrière à l'âge où d'autres étaient en pleine ascension. Cependant, Ryan semblait considérer la chose avec une objectivité lui laissant espérer qu'il

faisait le bon choix.

— La question que je dois me poser, et qui est essentielle, est la suivante, finit-il par dire : Si je devais reconsidérer ma vie, serait-ce Rust Creek Falls que je choisirais comme nouveau point de départ ? Il est évident que je ne dois pas agir sur un coup de tête. Cette journée était censée constituer un premier pas. J'étais venu pour voir la ville et évaluer les options qui pourraient s'y offrir à moi.

— Ce qui tout à fait normal, approuva-t-elle sans grande conviction.

Il lui coula un regard en biais.

— Tu parles sérieusement ?

— En fait, je crois que tu as déjà décidé, répondit-elle en venant le rejoindre.

Sans ajouter un mot, elle s'accouda à la barrière et renversa la tête en arrière pour scruter le ciel qu'enflammaient encore les rayons du couchant.

— Ma décision serait plus facile à prendre si je ne t'avais pas embrassée, poursuivit-il d'une voix basse et rauque qui ne laissait subsister aucun doute sur le feu qui l'animait encore.

— Alors, je suis ravie que tu l'aies fait.

— Kristen Dalton, vous me compliquez sérieusement la tâche, protesta-t-il d'un ton faussement navré.

— Eh bien, moi, je trouve au contraire que je te la facilite, répliqua-t-elle.

Elle quitta son poste d'observation pour se planter face à lui, dans la posture qu'il avait adoptée, bras croisés et jambes bien campées au sol.

— Tu as l'air d'agir de façon très méthodique. Aussi, lorsque tu établiras une liste des avantages et des inconvénients qu'il y a à venir vivre ici, tu pourras déjà me mettre dans la première colonne.

— Kristen...

Elle attendit la suite mais l'argument qu'elle venait de lui suggérer s'avérait si convaincant qu'il ne pouvait le réfuter. Elle en retira une satisfaction aussi puérile qu'en lui faisant perdre le contrôle des rênes, un peu plus tôt.

— En attendant, poursuivit-elle, nous pourrions rester ici, seuls, presque invisibles une fois que la nuit sera tombée. Ce qui te permettrait de rajouter les feux d'artifice en tous genres dans la colonne des plus.

Il fit mine de considérer sérieusement sa suggestion.

— Me faire arrêter pour attentat à la pudeur me donnerait en effet l'occasion de tester la qualité de vos prisons ainsi que la réactivité des forces de police. Pourquoi pas ?

— Cela étant, il faudrait que l'on nous prenne en flagrant délit et je ne vois pas comment, avec des épicéas aussi touffus. Sens-tu la bonne odeur de Noël qui se dégage de ces arbres ?

— Maintenant que tu le dis...

— C'est le mélange idéal, continua-t-elle. L'hiver en été.

Sans la prévenir, Ryan sortit de l'ombre naissante et l'entraîna hors du

couvert que formaient les arbres et qui les cachait des regards indiscrets.

— Nous ferions mieux de retourner sur la piste de danse en attendant l'heure du feu d'artifice, décida-t-il.

— Tu es venu ici pour voir la ville, lui rappela-t-elle. Moi, je la connais depuis vingt-cinq ans. Je vais te servir de guide afin de te vanter tous les avantages qu'il y aurait à venir t'installer ici.

Elle pointa du doigt la grille par laquelle les mariés avaient pris la poudre d'escampette.

— Nous allons commencer par là, poursuivit-elle. Je te garantis que tu vas aimer tout ce que tu vas voir.

— J'avoue que je suis déjà sous le charme, rétorqua-t-il en la caressant de son regard de velours.

Le compliment la fit rougir en même temps qu'elle esquissait un sourire ravi. Si elle l'avait pu, elle aurait remercié le ciel tout haut pour le cadeau qu'il lui avait fait.

Ryan avait bien conscience de perdre la tête, mais du moins la perdait-il en compagnie de la femme la plus ravissante et la plus captivante qu'il ait jamais connue. Il appréciait chacun des moments passés avec elle, chacune des paroles qu'ils échangeaient.

Quant à leurs baisers...

Le tout premier contact avec ses lèvres sensuelles l'avait submergé d'un flot d'émotions jusque-là inconnues. Il avait ressenti un désir primaire, presque animal, de l'étreindre, de l'embrasser, de la posséder. Dire qu'il lui avait fallu attendre l'âge de trente-trois ans pour découvrir qu'un simple baiser pouvait susciter en lui un désir aussi intense !

Kristen Dalton avait ce pouvoir sur lui mais également celui de lui faire entrevoir une vie meilleure.

Tandis qu'ils marchaient, il passa un bras autour de ses épaules dénudées. Elle lui enlaça alors la taille, dans un geste si naturel qu'on aurait pu les croire amoureux depuis toujours. Comme quelque chose de parfaitement juste.

De nouveau, il se surprit à croire au destin. Allons, se sermonna-t-il, depuis quand pouvait-on attribuer le plaisir d'un contact physique à la fatalité ?

Cesse de tout intellectualiser et profite plutôt du moment présent.

— Premier arrêt de notre circuit, annonça soudain Kristen. Nous voici devant le lycée de Rust Creek Falls.

Elle désigna de la main un bâtiment en briques à l'architecture rectangulaire et banale.

— « Le » lycée, répéta-t-il, perplexe. Tu veux dire qu'il n'y en a qu'un ?

— Il y a aussi un collège et une école primaire. Qu'un seul lycée en effet. C'est un lieu très important de Rust Creek Falls. Tous les jeunes s'y retrouvent le vendredi soir, surtout pendant l'hiver où les activités ne sont pas légion. Et, lorsqu'on en a assez de regarder tomber la neige, cloîtré chez soi, on peut toujours aller assister aux rencontres universitaires de basket qui ont lieu dans le gymnase. Toute la ville s'y rend pour soutenir l'équipe locale. Après des mois d'un blanc immaculé, c'est une explosion de couleurs et d'agitation. Pendant les matchs, on mange du pop-corn et des bretzels ; les

joueurs sont applaudis, les arbitres hués. Et cela nous amène au printemps.

Il feignit de contempler le bâtiment avec intérêt.

— Je crois que cela va figurer dans la colonne des moins, déclara-t-il. Des mètres de neige qui vous fichent le cafard, ce n'est pas une perspective très réjouissante.

— Peut-être mais c'est l'occasion d'assister à des matchs enthousiastes et cela, c'est à inscrire du côté des avantages.

Il était ridicule de penser que lui, Ryan Roarke, qui bénéficiait d'un abonnement aux meilleures places pour les matchs de la NBA pouvait considérer comme un avantage la possibilité d'assister à des rencontres aussi mineures. Lui qui avait l'habitude de voir jouer les plus grands athlètes du monde, encouragés par les plus belles filles du pays qui...

Ses pensées allèrent fugitivement vers Christina, la pom-pom girl de l'équipe des Lakers avec qui il aurait probablement passé ce week-end s'il n'avait décidé de venir plutôt ici, à Rust Creek Falls.

Son entourage masculin l'enviait d'avoir toujours de splendides créatures à son bras. Mais aujourd'hui, il trouvait plus pathétique que valorisante l'idée de perdre son temps avec des femmes, aussi superbes fussent-elles, dont il se moquait éperdument.

Il abaissa les yeux sur Kristen qui continuait à lui chanter les louanges de Rust Creek Falls, les traits de son joli visage exprimant un enthousiasme qu'il n'était pas loin de ressentir.

S'il lui avait été facile de ne pas penser à celle qu'il avait laissée à Los Angeles, il lui serait sacrément difficile d'oublier Kristen lorsqu'il aurait quitté le Montana. S'il pouvait au moins emporter un peu de sa joie de vivre !

— As-tu aimé étudier ici ou as-tu vécu cette expérience comme une période difficile ? s'enquit-il.

— Encore une question piège, le taquina-t-elle. J'aimerais bien te répondre que j'étais une élève sans problème mais ce serait mentir. J'avais même des bouffées d'angoisse. A vrai dire, j'avais toujours peur de ne pas m'intégrer, d'être laissée à l'écart.

— Toi, laissée à l'écart ? Il y avait peu de chances, quand même !

Cette pensée lui parut si saugrenue qu'il éclata de rire.

— A seize ans, je manquais de confiance en moi, mais j'imagine que c'est normal à cet âge-là, se justifia-t-elle.

Il devina dans sa voix qu'une émotion sincère l'agitait.

— J'imagine que tu n'as pas connu ce genre de problème, toi, dit-elle. Je me trompe ?

Oui, elle se trompait. Lui aussi s'était trouvé en proie à des angoisses existentielles, mais ses parents avaient mis cela sur le compte du traumatisme qu'il avait vécu, enfant. Lorsqu'il rata sa deuxième année universitaire, il les surprit un jour, débattant de la nécessité de consulter un psychothérapeute. Ils avaient fini par conclure qu'il traversait une période un peu difficile qui ne tarderait pas à passer.

Lui seul savait que cela ne lui passerait pas. Il reverrait toujours le bas de la robe de sa mère danser autour de ses jambes alors qu'elle s'éloignait à jamais. A sa connaissance, personne n'avait connu de moment aussi terrible. Ni son frère, ni sa sœur, ni ses parents. Personne. Quelque chose devait sacrément clocher en lui pour que sa mère en soit arrivée à une pareille extrémité.

Il était heureux pour Kristen qu'elle n'ait pas vécu une telle souffrance. Alors qu'ils dansaient, elle avait pointé du doigt sa sœur jumelle qui évoluait non loin d'eux puis, un peu plus tard, ils avaient croisé l'un de ses frères. Kristen avait grandi au sein d'une famille unie ; elle n'avait pas été adoptée après avoir été rejetée par sa mère. Depuis sa naissance, elle avait été aimée et choyée.

Dans ces circonstances, comment pouvait-elle douter à ce point ? Avec le caractère facile et la bonne humeur permanente dont elle faisait preuve, elle ne pouvait que s'attirer la sympathie de tous.

Bien loin de se douter des pensées qui lui traversaient l'esprit, Kristen le regardait, attendant patiemment la réponse à la question qu'elle lui avait posée.

— Moi aussi, j'étais sujet à toutes sortes d'angoisses, finit-il par avouer.

Elle lui pressa gentiment la main, dans un geste qui se voulait de connivence.

— Je te l'avais bien dit que nous avons beaucoup de choses en commun, rétorqua-t-elle avec une pointe de satisfaction.

Il ne trouva rien à répondre tant il se sentait perturbé par le flot d'émotions contradictoires qui le submergeait. Pourtant, lorsqu'elle posa la tête sur son épaule, il trouva qu'il était à sa place.

— J'ai essayé de monter un club de théâtre, mais le proviseur a décrété qu'il n'avait pas le budget nécessaire pour d'autres activités extrascolaires, expliqua-t-elle. Peut-être le semestre prochain, ajouta-t-elle comme pour elle-même. Es-tu prêt pour la prochaine visite ? Je t'emmène chez le meilleur vendeur de beignets de la ville. Il mérite au moins deux plus.

Kristen n'était donc pas qu'une cow-girl. Elle enseignait, aussi. Elle avait lancé cette information aussi naturellement que s'il avait déjà été au courant mais peut-être avait-il raté l'information, trop occupé qu'il avait été à dessiner de ses mains ses courbes harmonieuses.

Il alla s'asseoir sur une marche, au pied du panneau qui indiquait le lycée, puis il l'invita à venir le rejoindre.

— Que comptes-tu faire si le principal remet chaque fois ta demande au « semestre prochain » ? s'enquit-il.

— Je continuerai à faire ce que je fais. Il y a tant de travail au ranch !

Elle s'interrompt pour étendre une jambe devant elle et elle se mit à fixer le bout de sa botte.

— Ce doit être frustrant de ne pas pouvoir utiliser ses diplômes universitaires, non ?

Elle posa sur lui de grands yeux étonnés.

— Ce n'est pas ainsi que je le formulerais, répondit-elle. Disons plutôt que ce serait enrichissant pour moi d'avoir une activité parallèle à celle du ranch. Kayla, elle, a réussi à se faire embaucher comme correctrice pour le journal local. J'avoue que j'envie un peu son petit bureau en ville. Mais de là à dire que je gâche mes diplômes, c'est excessif.

Il regretta d'avoir été si maladroit. Le mal était fait, mais il pouvait toujours tenter de rectifier sa maladresse.

— Oublie ce que je viens de dire. Tu appartiens à la grande famille des ranchers et tu as beaucoup de chance.

— Ne t'excuse pas. C'est toi qui as raison. Si mes diplômes ne me servent à rien, pourquoi me suis-je donné tout ce mal pour les passer ?

— Parce que étudier n'est jamais une perte de temps.

Elle plissa le nez, dans une moue qui traduisait tout son scepticisme.

— Décrocher un diplôme est toujours gratifiant, insista-t-il. C'est une récompense en soi.

— Tu cherches à me reconforter ?

— Non, je pense sincèrement ce que je dis. En revanche, c'est vrai que je regrette mes paroles. Je ne voulais pas te blesser.

— Non seulement tu ne m'as pas blessée mais, en plus, tu me donnes à réfléchir.

— C'est une bonne chose ?

— Tout à fait. Cela dit, je préférerais tout oublier.

Pour mieux illustrer son propos, elle se leva pour aller s'installer sur ses genoux, le dos bien plaqué contre son torse robuste. Tout ce qu'il souhaitait au monde se tenait là, niché entre ses bras. Le poids de son corps, l'odeur de sa peau, la douceur de sa chevelure, tout concourait à lui faire franchir les limites de la normalité.

Cela tombait bien.

Il ne voulait plus d'une vie « normale ».

* * *

Kristen continua à servir de guide à Ryan, tout en n'obéissant qu'à une seule règle, stricte : ne plus céder à la tentation car ils étaient incapables de maîtriser leurs pulsions.

Lorsqu'elle était allée s'asseoir sur ses genoux, elle avait bien essayé de jouer la carte de la désinvolture mais, aussitôt, leurs bouches s'étaient unies en un baiser ardent auquel ils avaient eu le plus grand mal à mettre un terme.

Dans un accord tacite, ils se bornaient donc à marcher dans la rue main dans la main.

— Ce bâtiment est l'un des plus anciens de la ville, expliqua-t-elle alors qu'ils venaient de s'arrêter devant la devanture du Daisy's Donut. Il a été construit en 1889. Tous les autres, en briques, datent de l'époque de la

construction du chemin de fer. Maman raconte souvent que, lorsqu'elle était petite, celui que tu vois, là, bâti en 1909, était un magasin général. Aujourd'hui c'est un cabinet dentaire.

— Comment connais-tu toutes ces dates ? voulut-il savoir. On vous les apprend à l'école ?

— Mais non, pouffa-t-elle. Je le sais parce qu'elles sont gravées dans la pierre, c'est tout. Tiens, si tu lèves les yeux, tu peux voir celle du Daisy's, en haut à gauche.

— C'est de la triche, commenta-t-il avec un sourire amusé. Les résidents peuvent bien graver ce qu'ils veulent sur leurs façades. Je pense que cette duplicité est à mettre dans la colonne des moins.

— C'est au contraire une preuve d'intelligence à mettre dans la colonne des plus, rétorqua-t-elle. Sans compter qu'ils servent ici les meilleures pâtisseries de la ville.

Elle se rapprocha et l'enlaça amoureusement de ses deux bras.

— Compte tenu du fait que je voudrais te voir revenir le plus vite possible, j'ai tout intérêt à insister sur les aspects positifs qu'offre notre bonne petite ville. Mais tu as l'air bien sérieux tout d'un coup. Quelque chose ne va pas ?

— Tout va bien tant que tu es près de moi, répondit-il en la serrant plus étroitement contre lui.

Rompant la promesse qu'ils s'étaient faite, il effleura ses lèvres des siennes puis ils se remirent en marche.

Maintenant qu'elle voyait Rust Creek Falls à travers le regard de Ryan, elle trouvait sa ville bien petite. Au bout de la rue, elle tourna après un bloc d'immeubles qui bordait la rivière.

Elle essaya d'imaginer ce qui pourrait bien manquer à Ryan si toutefois il faisait le choix de venir s'installer ici.

Lorsqu'elle avait vécu à New York, l'argent lui avait cruellement fait défaut. Ce qui ne devait pas être le cas de Ryan si l'on en jugeait d'après la qualité du cuir de sa ceinture et de ses bottes. Même les boutons de sa chemise semblaient tout droit sortis d'une maison de haute couture. Il devait vraiment bien gagner sa vie grâce aux rodéos !

Son père lui avait beaucoup manqué durant son cursus universitaire. Oui, elle pourrait essayer de l'interroger sur ses parents.

— T'installer à Rust Creek Falls te rapprocherait de tes parents ou, au contraire, t'en éloignerait ? s'enquit-elle.

— M'en éloignerait, répondit-il. Mais, dis-moi, tu lis dans mes pensées ?

— Je comprends que ce soit une raison valable. Ce serait même un énorme inconvénient à placer dans la colonne des moins. Seraient-ils surpris que tu commences une autre vie dans un coin aussi reculé des Etats-Unis ?

— Sans nul doute. Mais ils respecteraient ma décision. Pour eux, ce qui compte, c'est que leurs enfants soient heureux.

— Même si, pour accéder à ce bonheur, ils devaient vivre loin d'eux ?

— Ils en ont déjà fait l'expérience avec mon frère et ma sœur. Mon frère a quitté la maison très tôt pour partir à la recherche de sa mère biologique. Mes parents ont bien compris qu'il avait besoin d'en passer par là pour pouvoir ensuite tirer un trait et être heureux. Ils l'ont même aidé et soutenu à cent pour cent.

— Toi aussi, tu es un enfant adopté ?

— Oui, nous le sommes tous les trois, mais nous ne sommes pas du même sang.

— J'imagine que c'est une question qu'on doit te poser sans arrêt. C'est comme pour Kayla et moi. Personne ne comprend que nous soyons jumelles. Et de vraies jumelles, en plus ! Même mes parents ont été surpris. Ils s'y attendaient d'autant moins que c'était une première dans la famille.

— A vrai dire, pour moi, tu es tellement unique que je n'ai pas vraiment fait attention à ta sœur. Et, même si elle et toi êtes parfaitement identiques, je saurai faire la différence. Je suppose qu'on doit souvent vous confondre.

— Oui sauf nos parents, bien sûr.

— C'est normal.

Ils marquèrent une pause durant laquelle elle leva les yeux sur le ciel étoilé. Elle était si heureuse de vivre ce moment proche de la perfection qu'elle ne se sentit même pas frissonner sous l'effet de la brise devenue fraîche.

— Et toi, reprit-elle la première, as-tu essayé de retrouver ta mère ?

— Non, répondit-il trop fermement. Je... je n'en ai pas ressenti le besoin.

Si elle brûlait de connaître les raisons de ce renoncement, elle se garda bien d'insister.

— La température a bien baissé, constata-t-il pour faire diversion. Tu es gelée.

— Ça va, répondit-elle.

Pourtant elle se mit à trembler de froid.

— Mais tu pourrais me réchauffer de tes bras, lança-t-elle d'un ton faussement désinvolte.

Il suivit sa suggestion, et ce fut ainsi enlacés et silencieux qu'ils poursuivirent leur tour de ville.

— Nous voici arrivés sur Main Street, annonça-t-elle soudain. C'est là que sont concentrés tous les magasins.

— Tu as la chair de poule, répliqua-t-il tout en déboutonnant sa chemise.

— Voyons Ryan, tu ne peux décemment pas te balader torse nu. Même ici, même à Rust Creek Falls. Ce ne serait pas pour déplaire à tout ce que la ville compte de femmes en âge d'être séduites mais...

— J'ai un T-shirt sous ma chemise, la coupa-t-il.

En effet, elle put constater qu'il portait un T-shirt. Un T-shirt blanc si près du corps qu'il ne cachait rien de ses muscles saillants.

— Ryan..., protesta-t-elle faiblement.

Il feignit de ne pas l'entendre et entreprit de l'envelopper de sa chemise. Il

procédait par gestes précis, pourtant pleins de sensualité.

— C'est mieux, ainsi ?

— Merci.

Elle dégagea ses cheveux du col qui les retenait prisonniers tandis qu'il nouait les pans de sa chemise à la hauteur de ses hanches.

Il attarda ses mains sur elle, mais elle ne protesta pas, le cœur battant.

— Je ne voulais pas me montrer aussi cassant tout à l'heure au sujet de mon adoption, s'excusa-t-il. Si je ne me montre pas aussi curieux que mon frère, c'est parce que, moi, je me souviens de ma mère.

D'un coup, les pensées érotiques qui lui traversaient l'esprit depuis sa rencontre avec Ryan se dissipèrent pour céder la place à une profonde sollicitude.

— J'avais presque quatre ans quand elle m'a abandonnée, poursuivit-il. Je n'étais encore qu'un petit enfant mais j'étais assez grand pour que son souvenir reste gravé dans ma mémoire.

Tout d'un coup, il était loin d'elle, perdu dans des souvenirs douloureux que personne ne pouvait comprendre. Il s'écarta légèrement pour adopter une posture plus figée.

— Elle te maltraitait ? s'enquit-elle, submergée d'une émotion qu'elle parvenait mal à lui dissimuler.

— Elle ne m'a jamais frappé, non, si c'est le sens de ta question.

Elle était si bouleversée qu'elle ne trouva rien à dire. Le petit garçon qu'il avait été devait encore être tapi dans l'homme qu'il était devenu et cette seule pensée lui donnait envie de pleurer.

Elle avait lu quelque part, sans doute dans un magazine, que les hommes se confiaient plus volontiers lorsqu'ils étaient occupés à faire quelque chose. Aussi se remit-elle en marche, dans l'espoir qu'il poursuivrait ses confidences.

Lorsqu'ils débouchèrent sur Main Street, elle fut frappée de découvrir que la rue était déserte. Les lampadaires éclairaient les bâtiments parfaitement alignés qui, telles de fidèles sentinelles, jalonnaient la chaussée tandis qu'à l'horizon se détachaient les cimes enneigées de la chaîne montagneuse. Le contraste, saisissant, offrait au regard un spectacle magique, presque surnaturel.

— Je n'ai jamais vu Main Street comme cela, murmura-t-elle. On dirait que nous sommes les derniers survivants.

— Elle m'a laissé sur les marches d'une église, reprit Ryan comme s'il ne l'avait pas entendue.

— Te rappelles-tu son visage ?

— Non. Je revois juste le bas de sa robe, alors qu'elle s'éloigne et me laisse seul. Je voulais la suivre mais j'étais paralysé, en proie à une terreur indicible. Cette image vient me hanter régulièrement.

Elle serra sa main plus fort, pour le réconforter. Il était si grand, si athlétique, si sûr de lui aussi, qu'il était difficile de l'imaginer en petit garçon

vulnérable.

— C'est terrible, murmura-t-elle.

— C'est vrai. Mais, grâce à cet horrible souvenir, j'ai compris, en grandissant, que ma mère ne voulait pas de moi, qu'elle n'avait pas été confrontée à un choix douloureux. Elle m'a juste abandonné comme un chien, sans le moindre regret, sans une larme ni un mot tendre. Sinon j'aurais cherché à savoir qui elle était, si elle se réjouirait de me revoir ou, au contraire, si elle me rejetterait. Là, au moins, je savais. Elle m'a épargné des recherches aussi angoissantes que fastidieuses.

La boule qui étranglait la gorge de Kristen l'empêchait de proférer le moindre mot. Elle ne put que le prendre dans ses bras, lui offrant une étreinte qui traduisait toute la compassion que son récit bouleversant lui inspirait.

— Tout va bien, Kristen, lui assura-t-il. C'était il y a trente ans. Mais... tu pleures ?

— Pas du tout, mentit-elle en inspirant profondément. Dis-moi que tes parents adoptifs sont des gens merveilleux, ajouta-t-elle dans un souffle.

— Ils le sont. Tu vois, l'histoire se termine bien.

Elle le serra un peu plus contre elle, espérant ainsi lui faire comprendre qu'il trouverait plus aisément le chemin du bonheur s'ils le parcouraient ensemble.

* * *

Ryan s'exhorta à reprendre le contrôle de ses émotions. Comment en était-il arrivé à se livrer ainsi ? A relater sans pudeur le pire moment de sa vie ?

Il était venu à Rust Creek Falls pour voir le bébé de Maggie. Il avait assisté à une cérémonie de mariage agréable, porté des toasts dans des gobelets en plastique, dansé avec une jolie femme. La suite logique serait qu'il retourne chez lui pour reprendre le cours de sa vie.

Mais la jolie femme en question se prénommaït Kristen et la suite logique ne s'avérait plus aussi simple car, à cause de cette rencontre, il éprouvait quelques réticences à partir.

Pourtant, il le fallait bien. S'il ne prenait pas le vol qu'il avait réservé, le scénariste qu'il devait défendre perdrait sans doute la partie qu'il avait engagée contre l'auteur qu'il soupçonnait d'avoir plagié une de ses œuvres.

Los Angeles était toute sa vie. Cette journée qu'il venait de vivre n'était qu'une parenthèse enchantée qui allait se refermer. Même si la présence de Kristen à ses côtés était bien réelle, même si les larmes qu'il avait vues couler sur ses joues étaient sincères.

Jusque-là, il n'avait jamais parlé à personne des circonstances de son adoption. A voir la réaction de Kristen, il aurait mieux fait de continuer à se taire. Le temps qu'il lui restait à passer en sa compagnie était précieux et il venait de le gâcher en l'amenant à s'apitoyer sur son enfance.

Ce circuit dans lequel elle l'avait entraîné était charmant et les raisons

censées l'inciter à s'installer ici bien naïves. Il n'en restait pas moins que c'étaient bien ces petits riens qui rendaient heureux les gens de cette petite bourgade.

S'il te plaît, Kristen, donne-moi LA vraie raison qui me ferait revenir ici pour de bon.

Car comment pourrait-il justifier un changement de vie aussi radical ? Evoquer son enfance lui avait rappelé à quel point ses parents étaient formidables et ne méritaient pas qu'il les laisse tomber. Il ne pouvait pas se désintéresser du sort des clients de Roarke et Associés et encore moins de celui de ce couple qui avait tant fait pour lui et le considérait comme son enfant biologique.

S'il te plaît, Kristen.

Dans un geste d'une infinie douceur, il passa une main sur sa chevelure soyeuse. Elle leva alors ses grands yeux bleus encore humides et lui adressa un sourire qui le fit fondre.

Il voulait tellement croire que quelque chose pouvait sortir de cette rencontre !

— Tu étais en train de me vanter les merveilles de Main Street, lui rappela-t-il d'un ton qu'il voulait plus léger.

Ils remontèrent la rue, passèrent devant les dernières façades victoriennes qui cédaient la place à des constructions plus modernes, séparées les unes des autres par de larges bandes de pelouse.

— Celle-ci ne porte pas de date, souligna-t-il en désignant un bâtiment pimpant.

— C'est la bibliothèque. Elle a été bâtie en...

— Ne triche pas.

— J'y venais alors que j'étais toute petite, elle a donc au moins vingt-cinq ans.

Elle marqua une pause pour pointer du doigt l'autre côté de la rue.

— La salle des fêtes, en revanche, est flambant neuve. Elle a été construite juste après l'inondation. Elle a été financée par un donateur anonyme.

Il la laissa poursuivre sans rien dire. L'histoire de cette salle, il la connaissait parfaitement car c'était le père biologique de Shane qui était à l'origine de sa création.

— Elle est idéalement située, commenta-t-elle alors qu'ils la dépassaient pour s'arrêter devant l'hôtel de ville, une bâtisse massive de deux étages. Le conseil municipal se réunit là deux fois par mois, ajouta-t-elle. Le maire est très proche de ses administrés. Cela pourrait t'être utile si tu t'installais ici.

Derrière eux se trouvait l'église où avait eu lieu la cérémonie religieuse du mariage, structure traditionnelle dotée d'un clocher si haut qu'on pouvait croire qu'il jouait avec les étoiles.

— Vivre dans une petite ville présente bien des avantages, reprit-elle. Dans un périmètre très restreint, on passe de la mairie à l'église et de l'église à la salle des fêtes.

Lorsqu'il était arrivé à l'église, Ryan n'avait pas volontairement évité les marches qui conduisaient aux doubles portes voûtées de l'entrée. Il avait simplement pris l'entrée la plus proche, celle qui se trouvait sur le côté du bâtiment. Mais en cet instant, et après avoir passé une journée riche en émotions, les larges battants lui apparaissaient sinistres, lui rappelant avec trop d'acuité le jour où il était devenu un enfant abandonné.

Ignorant les pensées qui l'agitaient, Kristen le devança.

— Choisir de se marier un 4 juillet n'est pas anodin, poursuivit-elle.

Il faisait froid le jour où sa mère l'avait laissé. Il se rappelait encore la sensation éprouvée au contact de la boule à neige qu'on lui avait donnée et qu'il tenait à la main tandis qu'il regardait sa mère s'éloigner à jamais.

— Je n'avais jamais assisté à un mariage aussi patriotique, plaisantait Kristen. Bleu, blanc, rouge. Ces couleurs prenaient vraiment tout leur sens, tu ne trouves pas ?

Mais il ne l'entendait plus. Tandis qu'il posait le pied sur la première marche, il se revit lâcher la boule à neige qui s'était écrasée au sol avec fracas. Ce détail sordide, il l'avait occulté. Pendant trente ans, il l'avait effacé de sa mémoire.

Il revit aussi les taches sombres de l'eau sur le béton. Les éclats de verre. Les paillettes qui, éparpillées par terre, n'étaient plus aussi magiques. A ce moment-là, le tout petit bonhomme qu'il était avait brutalement pris conscience que la vie pouvait se révéler terrible.

— C'est vrai... les marches...

La voix bienveillante de Kristen le ramena doucement sur terre. Depuis l'instant où il l'avait entraînée sur la piste de danse, elle s'était révélée capable de percevoir en lui le changement le plus subtil.

Elle le rejoignit en bas des marches et passa un bras sous le sien, dans un geste à la fois tendre et réconfortant.

— Essaie de ne garder en mémoire que l'image de nous deux gravissant les marches de cette église, suggéra-t-elle. Peut-être que ce souvenir se substituera peu à peu à celui du jour où ta mère t'a abandonné.

Elle posa un pied près du sien et le miracle se produisit : la vision du cuir travaillé de ses santiags dissipa celle de la boule de verre fracassée par terre. Qu'elle était donc forte, cette beauté délicate qui avait grandi dans un pays entouré de glaciers et peuplé d'ours !

— Tu as raison. Peut-être qu'un jour le fantôme du petit Ryan Michaels finira par disparaître.

Il l'espérait tant ! Si seulement les beaux moments ne devaient pas mal se terminer. Ici, à Rust Creek Falls, il lui semblait possible que deux êtres tiennent leurs promesses d'une vie heureuse.

— Moi, ce que je peux affirmer, c'est que le petit Ryan Michaels est devenu un homme bien, commenta-t-elle à voix basse.

Emu, il porta l'une de ses mains à sa bouche et en effleura la paume de ses lèvres. Oui, aujourd'hui, tout lui paraissait possible. Non seulement il n'était

plus si improbable que le petit Ryan Michaels et le Ryan Roarke qu'il était devenu se rejoignent mais il lui apparaissait de surcroît comme une évidence qu'il avait trouvé la femme idéale.

Kristen grimpa une marche et posa son front contre le sien.

— Il se peut aussi qu'un homme et une femme fassent le choix d'un simple mariage civil, lança-t-elle, l'air de rien.

— Ce n'est pas ainsi que l'on procède à Rust Creek Falls, souligna-t-il avec gravité. Si la mariée a grandi ici, elle se doit de faire les choses selon les règles, sans quoi elle aurait l'impression de rater le plus beau jour de sa vie.

Surtout, si elle prend pour mari un étranger, un homme que personne ne connaît et qu'on accusera de ne pas vouloir se plier aux règles locales.

— Les gens jaserait, résuma-t-il.

— Si cela permettait à l'homme de ma vie d'oublier un épisode malheureux de la sienne, je n'hésiterais pas une seconde. Et tant pis pour ce que l'on dirait de moi !

— Kristen, murmura-t-il, au comble de l'émotion.

Il n'était pas venu ici dans le but de trouver l'âme sœur. Il n'y croyait même pas. Et pourtant, il l'avait trouvée dans ce coin minuscule du Montana et elle était là, entre ses bras, confiante et naïve.

Etait-ce le hasard, la destinée ? Peu importait le nom que l'on pouvait donner à cette rencontre. Ce soir, il avait toutes ses chances.

Il la souleva pour la poser délicatement à terre.

— Bien sûr, il y aurait une grande réception, continua-t-elle à imaginer. Tout le monde viendrait mais, comme il se doit, ce serait les mariés qui ouvriraient le bal.

Se pliant à son jeu, et comme pour illustrer son récit, il l'entraîna dans un pas de valse.

— Ce ne serait pas notre première danse, commenta-t-il en la guidant au milieu de la chaussée.

Ils tournoyaient à l'unisson sous la voûte scintillante que formaient les feux d'artifice tirés depuis le parking tout proche.

Lorsque éclata le dernier tir, ils s'arrêtèrent, légèrement essoufflés mais heureux. Il l'embrassa, sachant où cela les conduirait. Et, en effet, lorsque les baisers échangés firent monter en eux un désir qu'ils ne pouvaient ni ne voulaient plus contrôler, il s'écarta pour lui proposer dans un souffle :

— Je te raccompagne ?

— Oui.

Elle se rapprocha de lui et pressa ses seins ronds et souples contre son torse.

— Enfin... oui, mais pas chez moi. Il y a trop de monde. Dans quel hôtel es-tu descendu ?

S'il avait passé la nuit précédente chez sa sœur et son beau-frère, il avait réservé une chambre d'hôtel près de l'aéroport afin de ne pas les réveiller, le matin de son départ.

A croire que les dieux étaient avec lui. Ils allaient passer quelques heures ensemble puis ils...

Impossible.

Il avait prévu de rendre sa voiture de location aussitôt arrivé à l'aéroport. Il ne pouvait décemment pas laisser Kristen dans une chambre d'hôtel à plus de quarante kilomètres de chez elle.

Le fantasme de la nuit qui l'attendait se dissipa comme fumée au vent. Le rideau allait tomber sur Kristen Dalton et les plans qu'ils avaient pu échafauder au cours de cette journée enchantée. Il ne lui ferait pas l'amour, comme si c'était le point de départ de quelque chose d'essentiel. Il allait dormir seul quelques heures, puis repartir.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit-elle alors qu'il la ramenait vers le trottoir.

— Mon vol est prévu très tôt demain matin, répondit-il. Dieu sait que je n'ai pas envie de partir mais j'y suis obligé.

— Nous avons encore toute la nuit devant nous.

— Et puis ? objecta-t-il. Je te dirai « au revoir » et te laisserai dans une chambre d'hôtel, sans moyen de locomotion pour regagner Rust Creek Falls ? Sans pouvoir te promettre que je reviendrai un jour vivre ici avec toi ?

Elle plissa le nez.

— Tu n'es pas le genre de femme à se satisfaire d'une nuit, ajouta-t-il. Et, comme j'ignore encore quelle direction je vais donner à ma vie, je ne peux pas te faire de promesses que je ne pourrai peut-être pas tenir.

Dans un geste tendre, elle lui caressa la joue.

— Tu as une âme de chevalier, murmura-t-elle. Un vrai cow-boy.

— Un vrai cow-boy ? répéta-t-il sans comprendre. Que veux-tu dire par là ?

— Que les cow-boys suivent les mêmes codes d'honneur que les chevaliers. Tu refuses de me faire des promesses que tu ne pourras peut-être pas tenir, tu refuses de faire l'amour avec moi parce que tu ne saurais pas comment je pourrais rentrer chez moi. C'est la chose la plus romantique qu'on m'ait jamais dite.

Elle déposa un baiser sur son torse puis poussa un soupir empreint de regret.

— C'est extrêmement frustrant mais très romantique.

Les chevaliers, les cow-boys, tout cela était bien joli mais relevait d'une illusion qui semblait bien ancrée en elle. Aussi, par respect, se devait-il de réagir comme l'avocat pragmatique qu'il était et d'aller droit au but.

Mais, avant même d'avoir pu prononcer le moindre mot, il l'entendit dire d'une petite voix emplie d'espoir :

— Nous avons vécu quelque chose d'exceptionnel, Ryan. Et ces émotions que nous avons partagées tout au long de cette journée ne vont pas s'effacer comme par magie. Elles resteront dans nos cœurs.

— Certes. Mais la réalité, c'est que je vais partir.

Il vit qu'elle encaissait le choc. Elle dégagea vivement sa main et afficha

un air offensé.

— Tu n’as pas besoin de me le rappeler, répliqua-t-elle avec raideur. Je le sais bien.

Elle observa quelques secondes de silence avant de reprendre d’un ton radouci :

— Je comprends bien que tu ne peux pas te soustraire à ton travail facilement. Je sais aussi que tu ne peux pas t’échapper comme tu le voudrais mais, lorsque tu reviendras, sache que je serai là, à t’attendre.

Il y avait dans sa voix un accent de sincérité qui ne trompait pas et qui lui alla droit au cœur.

— Je n’ai pas le droit d’exiger de toi un sacrifice pareil, Kristen.

Une boule se forma dans sa gorge lorsqu’il la vit baisser la tête pour lui cacher la blessure qu’il venait sans doute de lui infliger.

— Je suis désolé...

— Ne le sois pas, rétorqua-t-elle d’une voix étonnamment ferme. Je ne veux pas t’entendre prononcer des mots que tu pourrais regretter par la suite.

Elle s’interrompit pour regarder par-dessus son épaule les voitures qui traversaient le carrefour.

— Je vais te dire ce que je crois. Cette alchimie que nous avons ressentie tous les deux ne va pas disparaître. Je la ressentirai encore longtemps, toute ma vie, sans doute. Alors, tu vas partir, t’occuper de tes affaires en cours et, ensuite, tu feras ce qui te paraîtra le mieux pour nous.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et déposa sur ses lèvres un baiser dans lequel il sentit passer un mélange de détresse et d’espoir.

— Reviens vite, lâcha-t-elle dans un souffle. Tu me manques déjà.

Sur quoi, elle lui tourna le dos et s’éloigna d’un pas pressé.

— Attends !

Lentement, elle tourna vers lui son visage rempli d’espoir.

— Je vais te reconduire en voiture.

— Ce n’est pas nécessaire. Je trouverai au moins douze personnes qui vont dans la même direction que moi et me proposeront de me ramener. C’est tout petit ici, tu te rappelles ? Pouvoir se faire raccompagner aussi facilement est à inscrire dans la colonne des plus, ajouta-t-elle avec une gaieté feinte.

Cette fois, lorsqu’elle pivota, il ne chercha pas à la retenir.

Mieux valait qu’elle l’oublie, cet étranger venu de Los Angeles qui ne pourrait que briser ses rêves d’adolescente.

Il la suivit du regard alors qu’elle s’éloignait pour reprendre sa vie là où il l’avait interrompue aujourd’hui et qui la rendait heureuse.

Son regard s’attarda sur le bas de sa robe qui dansait autour de ses jolies jambes. Ce tableau, il l’avait déjà vécu. Mais il n’était pas question qu’il souffre comme il avait souffert avec sa mère.

Il vit un 4x4 s’arrêter à sa hauteur et Kristen s’engouffrer dedans.

Voilà, elle était partie.

Un souvenir affleura soudain, précis. La boule à neige ne lui avait pas

glissé des mains. C'était lui qui l'avait jetée par terre, avec toute la puissance que lui permettaient ses quatre ans. Et si aujourd'hui, en cet instant, il avait eu en main la même boule, il l'aurait jetée tout aussi violemment contre les marches de l'église.

Le cœur aussi lourd que révolté, il plongea les mains dans les poches de son jean et prit la direction opposée, celle qui menait au parking où était garée sa Porsche.

Octobre

— Je déteste cette rubrique stupide.

Kristen laissa retomber sur le lit la page du journal qu'elle tenait à la main.

— Quelle rubrique ? s'enquit Kayla qui, installée derrière sa sœur, coiffait patiemment sa chevelure emmêlée à l'aide d'un peigne à grosses dents.

— Celle intitulée Rust Creek Gambles. Quel ramassis de commérages ! Ils parlent encore de ce fameux punch servi au barbecue du 4 juillet et qui serait à l'origine d'histoires d'amour. Tu parles. Aïe !

— Désolée, s'excusa Kayla qui s'acharnait sur un nœud récalcitrant. Peut-être qu'il y avait effectivement quelque chose d'envoûtant dans ce punch. Souviens-toi : Will Clifton est tombé amoureux ce soir-là ; notre cousin, qui a été arrêté pour avoir dansé torse nu dans la fontaine, a rencontré l'officier de police avec qui il vit aujourd'hui ; quant à Levi et Claire...

— Levi et Claire étaient déjà mariés, la coupa Kristen avec humeur.

Si les âneries qu'on racontait dans ce canard étaient vraies, Ryan serait revenu. Car de ce fameux punch ils en avaient bu, et pas qu'un verre !

— Je vais chercher des pinces à cheveux, annonça Kayla en sautant à bas du lit.

Elle se dirigea vers la salle de bains que toutes deux se partageaient dans l'extension en bois qui avait été ajoutée à leur intention lorsqu'elles étaient adolescentes. Leurs frères avaient baptisé cette minisuite « l'aile des filles » à cause du panneau « Défense d'entrer » qu'elles avaient accroché à leur porte et qui, bien des années après, s'y trouvait toujours.

Chacun des enfants de la famille Dalton s'était vu attribuer une parcelle de terre. Mais, si Jonah, l'aîné, qui présentait le net avantage d'être architecte avait pu dessiner sa maison et la faire construire, Kristen et Kayla, elles, n'en avaient pas encore eu les moyens.

Un jour viendrait où elle posséderait sa propre maison, se plaisait à rêver Kristen. Et ce rêve-là, elle le réaliserait avec Ryan.

— Allons-y, décréta Kayla qui, de retour avec ses épingles, revint prendre

son rôle de coiffeuse.

Le regard de Kristen fut attiré par le calendrier des rodéos de la saison prochaine, celui de cette année étant achevé depuis longtemps.

Où était Ryan ?

En juillet, elle ne s'était pas inquiétée de ne pas le voir revenir. Les contrats couraient jusqu'en fin d'été et elle comprenait qu'il ne pouvait pas se soustraire à ses obligations.

En revanche, le mois d'août une fois écoulé, elle avait commencé à s'interroger. Peut-être auraient-ils pu se voir entre deux tournois. Dans cette optique, elle avait surveillé de près la programmation dans la région mais le nom de Ryan ne figurait dans aucun événement lié de près ou de loin aux rodéos.

Pourtant, elle avait encore gardé espoir.

En septembre, il lui reviendrait, c'était sûr.

Forte de cette certitude, elle s'était appliquée à choisir ses tenues vestimentaires avec le plus grand soin parce que chaque jour pouvait être celui du retour de Ryan.

Puis octobre était arrivé.

Sans qu'elle s'y attende, et comme c'était souvent le cas désormais, ses yeux se brouillèrent de larmes. Elle détestait ces moments où le doute s'insinuait en elle et où la voix de la raison lui soufflait que Ryan ne reviendrait pas.

— Je te fais mal ? demanda Kayla en entendant sa sœur renifler. Il faut pourtant bien que je démêle tous ces nœuds.

— Ça va, répondit-elle, toujours réticente à se confier.

Car, si Kayla était bien la seule personne sur terre qui ne lui reprocherait jamais de se raccrocher à des chimères, elle était néanmoins capable d'évaluer le temps qui s'était écoulé et de conclure que le prince charmant tardait un peu.

Il reviendra. Même s'il s'entête à ignorer les avantages qu'il aurait à venir vivre ici, je sais qu'il m'aime comme je l'aime. Il reviendra. Et alors, je lui dirai que je suis prête à sillonner les routes avec lui.

Pour la première fois depuis leur naissance, elle n'avait pas été tout à fait franche avec sa jumelle. Elle feignait de ne plus penser à Ryan, laissant passer plusieurs jours, voire plusieurs semaines, sans mentionner son nom.

Si elle agissait ainsi, c'était pour ne pas surprendre le regard de compassion, pour ne pas dire de pitié, que Kayla ne manquerait pas de poser sur elle. Un regard destiné à la remettre sur les rails, à étouffer l'espoir qu'elle nourrissait encore de revoir l'homme qu'elle avait aimé à la seconde où elle l'avait vu.

— Ta coiffure va être très réussie, affirma Kayla qui avait pour mission de la faire ressembler à une héroïne de Charles Dickens.

Elle devait en effet passer une audition pour le rôle de la fiancée de Ebenezer Scrooge, dans *Un Conte de Noël*. La première devait avoir lieu le

week-end de Thanksgiving, dans un théâtre de Kalispell.

La perspective de décrocher un rôle qui lui permettrait de remonter sur les planches lui redonnait du baume au cœur. Le théâtre était sa passion et ce n'était pas parce que le proviseur de son ancien lycée refusait de lui laisser diriger un club de théâtre qu'elle allait renoncer à faire ce qu'elle aimait depuis si longtemps.

Durant les mois de juillet, août et septembre, alors qu'elle se plaisait à revivre en boucle la journée et la soirée passées avec Ryan, une phrase lui était revenue qu'elle s'était appliquée à garder en mémoire : « Ce doit être frustrant de décrocher des diplômes et de ne pas s'en servir. »

Elle allait tenter de vivre de sa passion. Elle avait du talent, vécu des expériences intéressantes et enrichissantes. A ses yeux, le seul point négatif de Rust Creek Falls, c'était l'absence de salles de spectacle, mais Kalispell n'était pas si loin.

Aujourd'hui, elle allait faire quelque chose qui la rendait heureuse. Une fois que Kayla lui aurait donné l'apparence d'une héroïne de l'époque victorienne, elle prendrait sa voiture et effectuerait les quarante-cinq kilomètres qui la séparaient de son rêve ; elle passerait son audition et ce rôle, elle le décrocherait, elle s'en faisait la promesse.

Il était grand temps de se prendre en main !

Lorsque Ryan reviendrait, elle serait comédienne et le remercierait de lui avoir insufflé la motivation qui lui avait manqué jusque-là.

Le mois d'octobre avait commencé.

Ryan allait revenir.

* * *

— Ecoute un peu.

Kristen reposa sa tasse à moitié vide et se prépara à écouter sa sœur.

— « Dimanche 1^{er} novembre, lut Kayla. Le « punch magique » a fait deux nouvelles victimes. Il se murmure que c'est à l'occasion de cette fameuse journée du 4 juillet où nous avons vu s'unir Braden et Jennifer Traub que Brad Crawford serait tombé amoureux de celle qui va devenir sa femme. »

— Comment peux-tu croire à ces bêtises ? demanda Kristen dans une moue dédaigneuse.

— Ce ne sont pas des bêtises, rétorqua Kayla. Je ne comprends pas, tu devrais être heureuse, au contraire, toi qui es si romantique.

Etre heureuse ne faisait pas partie de son vocabulaire du moment, même si elle s'était donné les moyens de l'être. Elle avait fini par décrocher ce rôle qu'elle convoitait tant et même réussi à quitter le cocon familial pour s'installer seule dans un nouveau logis.

Certes, elle était fière de ce pas en avant qu'elle devait à Jonah qui avait investi dans cinq maisons anciennes après l'inondation. Il avait pu les acquérir à bas prix, personne ne voulant se lancer dans des travaux d'une ampleur

jugée sans doute pharaonique.

En échange d'un loyer peu élevé, elle effectuerait les travaux de peinture et de vernissage qui restaient encore à faire dans son nouveau logement.

Tous ces changements excitants auraient dû la rendre heureuse mais cela ne lui suffisait pas. Et, si elle parvenait encore à tromper son monde en tenant à la perfection le rôle de la jeune femme comblée, elle voyait bien que Kayla n'était pas dupe. De la compassion à la pitié, il n'y avait qu'un pas que Kristen se sentait incapable d'affronter.

Comme pour lui donner raison, sa sœur abaissa son journal et l'épingla du regard.

— Qu'est-ce qui te gêne dans cette histoire ? lui demanda-t-elle.

Kristen comprit que le moment était venu de cesser de faire semblant.

— La date, répondit-elle. C'est la date qui me dérange. Il ne reviendra pas, n'est-ce pas ?

Sur ces mots, elle posa la tête sur la table et se mit à pleurer doucement.

* * *

Ce fichu téléphone ne s'arrêtera donc jamais ? râla intérieurement Ryan, que ces sonneries incessantes empêchaient de se concentrer.

— Roarke à l'appareil, grommela-t-il.

— Roarke également, lui répondit la voix enjouée de son père.

— Salut, papa.

Il reposa le stylo qu'il tenait à la main et se renfonça dans son fauteuil.

— Que puis-je faire pour toi ?

— Nous sommes le 1^{er} novembre. Tu sais ce que cela signifie.

Il chercha à quel événement sportif son père pouvait bien faire allusion.

— Cela signifie que tu m'appelles de Newport Beach où doit se dérouler un quelconque championnat de golf, improvisa-t-il.

— Tu n'y es pas, fiston. Cela veut dire que nous sommes dimanche et que le dimanche est un jour de repos. Aussi, je te pose la question : que fais-tu encore au bureau ?

Il se frotta le menton, ce qui lui rappela le coup de tête que lui avait donné le cheval d'attelage à Rust Creek Falls. L'ecchymose en ayant résulté avait été prétexte à des plaisanteries de mauvais goût selon lesquelles il aurait eu affaire à l'ex d'un mannequin qu'il avait fréquenté un temps. Il n'avait pas cherché à démentir. De toute façon, qui aurait pu croire qu'il devait ce coup à une brave bête attelée à une calèche enrubannée de blanc ?

Ce jour-là avait changé sa vie. Si, avant son court séjour dans le Montana, il avait la réputation — justifiée, il devait bien le reconnaître — d'être un tombeur, aujourd'hui il présentait toutes les caractéristiques d'un moine en retraite.

Il était le seul à savoir. De l'extérieur, on pouvait s'y tromper. Aussi les hommes continuaient-ils à le gratifier de grandes tapes sur l'épaule et les

femmes à rivaliser d'audace pour attirer son attention.

Personne ne voyait. Personne, sauf son père.

— Tu n'as pas pris une seule journée de repos depuis quand ? Juillet ?

Ryan le soupçonna de connaître la réponse mais de feindre l'ignorance.

— Quelque chose dans ces eaux-là, oui, répondit-il de façon évasive.

— Alors, rejoins-moi au club. Cela te fera du bien de te détendre un peu.

Le golf n'était pas vraiment son truc. Lui, ce qu'il aimait, c'était la boxe, qu'il pratiquait dès qu'il le pouvait. Donner des coups, en recevoir, voilà ce qui lui permettait de se défouler et d'arrêter le flot incessant de ses pensées.

— Allons, fiston, insista son père. Fais-moi plaisir. Viens taper quelques balles avec moi.

Il finit par accepter. Après tout, l'air frais lui ferait du bien.

* * *

Ils étaient sur le terrain depuis peu lorsque son père lança d'un air désinvolte :

— Ta mère et moi discutons de l'avenir de la société, ces temps-ci.

Ryan ne répondit rien. Il saisit un fer et adressa sa balle au drapeau.

— Nous avons l'intention de prendre notre retraite plus tôt que prévu.

Cette fois, il suspendit son geste et se tourna vers son père.

— Me cacherais-tu quelque chose que je devrais savoir ? demanda-t-il avec un brin d'inquiétude.

Une semaine après son retour du Montana, son père s'était rendu à l'hôpital pour une douleur à la poitrine. Les médecins avaient appelé cela une alerte. Il allait devoir lever le pied.

Cet incident avait déclenché chez Ryan une prise de conscience brutale. S'il avait quelque peu rêvé de retourner dans le Montana, il n'était plus question qu'il abandonne ses parents et le cabinet pour satisfaire une lubie passagère.

Il fallait qu'il se résigne : Kristen n'était pas à sa portée.

— Je suis encore solide comme un roc, affirma son père, et je compte bien en profiter. Je vais emmener ma femme faire le tour du monde, tant que nous en sommes encore capables. Tu le sais, nous avons toujours rêvé d'un grand voyage.

Tandis qu'il se réinstallait devant sa balle, Ryan sentit tout le poids du cabinet lui peser d'un coup sur les épaules, mais il n'en montra rien. Ses parents méritaient bien de prendre un peu de bon temps. Il serait bientôt seul à la tête de Roarke et Associés, mais il avait été bien préparé. Aussi, quelle différence pour lui que ce jour arrive maintenant ou dans dix ans ?

Que ce soit dans un mois ou dans un an, je serai là, à t'attendre.

Cette promesse que lui avait faite Kristen, il se la répétait souvent. Avec un peu de chance, dans trente ans, il passerait le relais à son tour. Il pourrait alors envisager de s'installer à Rust Creek Falls, l'esprit libéré de toute

culpabilité. Peut-être même que Kristen voudrait encore de lui.

Il se concentra sur sa balle et fit passer dans son coup toute la violence et la frustration qu'il ressentait en cet instant.

— Belle balle, le félicita son père avant d'enchaîner : Ta mère et moi ne voulons pas te charger de plus de travail que tu n'en as déjà. Aussi, que dirais-tu si nous propositions à Lori de rejoindre le groupe ?

— Je dirais que, avec ou sans vous, c'est une bonne idée, mais cela ne suffira pas. Nous aurons besoin d'un avocat supplémentaire. Je vais très vite me mettre en chasse.

— Quand en auras-tu le temps, tu peux me dire ? Tu travailles déjà sept jours sur sept.

En guise de réponse, il baissa la tête sur la nouvelle balle qui venait de se placer automatiquement sur son tee. Il se préparait à la frapper lorsqu'il sentit la main de son père se poser sur son épaule.

— Il y a autre chose, fiston. Je veux que mes enfants me survivent. Cela fait peut-être de moi un sale égoïste mais je pense mériter le droit de quitter cette terre sans te voir toi, Shane ou Maggie partir avant moi.

— Pour l'amour du ciel, papa, de quoi parles-tu ?

— J'ai peur pour toi, Ryan. Personne ne peut soutenir un tel rythme de travail sans y laisser sa santé. Quels que soient les démons que tu cherches à exorciser, crois-moi, ils ne valent pas que tu te tues à la tâche comme tu le fais. Trouve un moyen moins risqué d'oublier ce qui te tourmente.

Oublier le Montana et ses paysages époustouflants de beauté, il le pourrait. Oublier ses rêves de faire partie intégrante d'une communauté, il le pourrait aussi.

Mais oublier Kristen, c'était lui demander l'impossible.

Même s'il essayait de se convaincre que c'était mieux pour elle qu'ils ne se revoient pas et qu'ainsi elle aurait toutes ses chances de trouver le bonheur avec un cow-boy qui aurait grandi à Rust Creek Falls, comme elle.

Même en jouant la carte de la raison, il ne l'oublierait jamais.

— Je pense ce que je te dis, Ryan. Tu es en train de creuser ta propre tombe.

Ryan prit le temps d'échanger son fer 9 contre un driver avant de lancer :

— Tu es bien grave, aujourd'hui.

En guise de réponse, son père lui donna une tape affectueuse sur l'épaule, puis il retourna se positionner devant sa balle.

— Tiens, tu pourrais inviter une jolie fille à dîner, lâcha-t-il enfin. Aujourd'hui, ajouta-t-il à voix basse, sur le ton de la conspiration.

Ryan regarda alors dans la même direction que son père et vit une actrice qu'il connaissait s'approcher d'eux en ondulant des hanches.

— Ryan Roarke ! s'exclama-t-elle dans un sourire éclatant de blancheur. Cela fait bien longtemps.

Elle l'enveloppa de son parfum capiteux avant d'effleurer ses joues d'un baiser équivoque.

Ce message, elle le lui avait déjà envoyé à plusieurs reprises. Surtout depuis qu'elle avait appris, en même temps que le tout Hollywood, qu'il avait été contacté pour défendre les intérêts de grosses pointures de l'industrie cinématographique. Il était désormais devenu un homme incontournable, une relation que chacun se devait d'inscrire dans son carnet d'adresses.

— J'ai un secret à te confier, minauda-t-elle. Demain, je fais un bout d'essai pour la Century Fox. Ce n'est pas encore officiel mais tu dois en avoir entendu parler.

Il ne fit aucun commentaire. La suite, il la devinait déjà.

— Tu te souviens du week-end que nous avons passé à Carmel ? Il y avait dans notre groupe un type très sympa qui était... régisseur, je crois.

Clac ! fit sa balle en s'envolant à plus de cent quatre-vingts mètres.

— Tu sais, je suis libre ce week-end. Nous pourrions retourner là-bas et en parler aux gens qui étaient avec nous, poursuivit-elle.

— Plus précisément à ce régisseur, j'imagine.

Elle alla s'asseoir sur le banc qui se trouvait à proximité et croisa ses longues jambes devant elle.

— C'est vrai que tu me donnerais un sacré coup de pouce. Si tu pouvais m'arranger le coup, je saurais te remercier.

Elle avait prononcé ces derniers mots d'une voix aguicheuse qui ne laissait planer aucun doute quant à la façon dont elle lui prouverait sa gratitude.

— Désolé, mais je ne suis pas libre ce week-end, lâcha-t-il sans même la regarder.

Il la connaissait. Elle ne manquait pas de ressources. Même sans son aide, elle parviendrait à ses fins.

— Une autre fois, alors ? lança-t-elle avant de le gratifier d'un nouveau baiser qui se voulait ensorceleur.

Il la regarda s'éloigner, conscient du regard réprobateur de son père.

— Ce n'est pas l'idée que je me fais d'un moment de détente, se justifia-t-il.

Il frappa une douzaine de balles en silence. Depuis quatre mois, ce monde de vanités ne l'intéressait plus, il le dégoûtait, même. A vrai dire, il se désintéressait peu à peu de tout. Il avait laissé tomber le surf et, s'il avait accepté la proposition de son père, c'était pour lui faire plaisir.

Par le plus pur des hasards, sa quête du bonheur l'avait conduit à Rust Creek Falls où — il pouvait le dire aujourd'hui — il était tombé amoureux sous le ciel étoilé du Montana.

Clac !

Il était tombé amoureux et puis il était parti et n'était plus retourné là-bas, sans doute au grand désespoir de Kristen qui avait tant cru en lui.

Son père avait vu juste : il se punissait. Il se punissait d'avoir blessé Kristen.

Souffrait-elle encore de son absence ou l'avait-elle déjà oublié malgré ses

belles promesses ?

Il n'avait aucun moyen de le savoir sauf s'il appelait sa sœur. Maggie travaillait dans l'unique cabinet d'avocats de la ville, dirigé par un certain Dalton. Dans une ville de cette dimension, il y avait de fortes chances pour que Kristen soit reliée à cet homme d'une façon ou d'une autre. Si elle avait eu le cœur brisé, Maggie en aurait forcément entendu parler et elle lui en aurait touché un mot.

Il lui aurait été également facile de demander des nouvelles de Kristen à Brad Crawford, qu'il connaissait pour avoir travaillé avec lui après l'inondation, lorsque celui-ci lui avait téléphoné le mois précédent, au sujet de donations qu'il souhaitait effectuer.

Manifestement, Rust Creek Falls ne bruissait pas de la rumeur selon laquelle Kristen Dalton aurait sombré dans une dépression profonde.

S'il devait en croire le vieil adage « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles », Kristen se portait sans doute très bien sans lui.

Clac ! Clac ! Clac !

Il frappait ses balles comme un automate, sans même se rendre compte que son père avait cessé de jouer et le contemplait, bras croisés, une barre soucieuse entre les sourcils.

— Qu'est-ce qui ne va pas, fiston ? s'enquit-il.

Elle me manque tant, papa.

— Rien, répondit-il.

Il brûlait de retourner la voir, ne serait-ce que pour s'assurer qu'elle allait bien. Il ne trouverait la paix que lorsqu'il l'aurait constaté par lui-même.

— Je vais retourner dans le Montana, lâcha-t-il enfin.

— Ton frère et ta sœur seront là dans quinze jours. Ils ont prévu de venir pour Thanksgiving avec toute leur petite famille.

— Je sais, mais j'ai besoin de voir... j'ai besoin de changer d'air. J'en profiterai pour aller remettre à Brad Crawford un document qui lui manque. Je vais régler les affaires en cours et prendrai le premier avion, samedi.

Son père ne lui objecta pas qu'il était plus pratique d'envoyer un courrier par voie postale plutôt qu'un avocat par voie aérienne.

— Bon voyage, fiston. Fais ce que tu as à faire, dit-il simplement.

Maggie Roarke Crawford avait attendu cette soirée toute la semaine. Le matin, elle avait même embarqué avec elle sa petite Madeline pour aller chez le coiffeur à Kalispell. Sept mois après son accouchement, elle avait enfin retrouvé sa ligne et se réjouissait de pouvoir enfin choisir entre ses tenues préférées.

Lorsqu'elle avait contemplé son reflet dans le miroir, elle s'était trouvée belle et sexy, prête à faire la fête toute la nuit. Après avoir confié leur bébé à une baby-sitter, elle s'était rendue avec son mari dans ce qui était un lieu de rencontre incontournable en cette période de l'année : le gymnase du lycée.

Le vendredi soir, lorsque la saison des matchs de basket était terminée, il devenait à la fois salle de cinéma et théâtre. Maggie adorait venir ici. A chaque fois, elle avait l'impression d'assister à des scènes de la vie familiale. C'était aussi l'occasion de se retrouver et de papoter entre amis.

La soirée débuta par un film à l'eau de rose qui, par moments, lui tira des larmes. Elle sentait alors la grosse main de son mari serrer la sienne avec tendresse. Durant l'entracte, une envie de chocolat la poussa vers le stand où s'étaient déjà regroupées toutes les femmes de Rust Creek Falls. Chacune y allait de son commentaire.

Alors qu'elle faisait patiemment la queue, elle entendit sa jeune belle-sœur, Natalie, en grande discussion avec les jumelles Dalton. Elle s'approcha pour se joindre à la conversation.

— Je n'ai jamais vu demande en mariage plus romantique ! se pâmait Natalie. Je me damnerais pour qu'on m'aime comme cela.

— On peut dire que cette proposition tombait à pic, ironisa l'une des jumelles. En ce qui me concerne, un crétin pareil me ferait sa demande, je l'enverrais balader direct !

Maggie ne savait pas trop laquelle des jumelles venait de s'exprimer — elles étaient si semblables — mais elle approuva.

— Il n'a agi aussi bêtement que pour sauver les enfants de cet orphelinat, le défendit-elle néanmoins. On peut tout pardonner à un homme aussi bienveillant.

— Sans compter qu'il avait des abdos d'enfer, renchérit Natalie.

— Très juste, s'esclaffa Maggie. Les crétins devraient tous s'astreindre à se forger des abdos d'enfer.

La jumelle qui venait de parler pressa soudain une main devant sa bouche et laissa échapper ce que Maggie prit pour un petit cri étouffé avant de comprendre qu'il s'agissait d'un sanglot.

— Kristen, ça va ? s'enquit Natalie d'un ton inquiet.

Kayla enroula un bras autour des épaules de sa sœur.

— Ce film était tellement triste ! expliqua-t-elle. Moi-même, j'ai eu du mal à retenir mes larmes.

Instinctivement, les trois femmes se resserrèrent autour de la jeune éplorée, afin de la soustraire à la curiosité des autres.

— Allons par là, suggéra Maggie en lui tendant un mouchoir en papier.

Il existait dans cette petite ville un code tacite selon lequel, en cas de coup dur, les femmes se devaient de s'entraider et Maggie ne dérogeait pas à la règle.

— Ça va, assura Kristen en redressant les épaules. C'est juste que dans la vraie vie les orphelinats ne donnent guère naissance à de belles histoires d'amour.

Il ne fallait pas être devin pour comprendre que Kristen avait le cœur brisé par une histoire d'amour.

— Il est vrai aussi que, dans la vraie vie, les crétins restent des crétins, approuva-t-elle.

— C'est toujours à cause du pilote ? demanda Natalie à qui Kayla secoua la tête.

— Non, finit par bredouiller Kristen entre deux hoquets. Mais cela aurait pu être lui. Je finis par croire que les hommes sont tous pareils. Je croyais le pilote lorsqu'il prétendait détester quand il se trouvait loin de moi alors qu'en réalité il voyait d'autres filles. Tu crois que cela m'aurait servi de leçon ? Eh bien, non ! Il a suffi qu'un cow-boy passe par là pour que j'y croie encore. Celui-là aussi, il devait me revenir une fois achevée la saison des rodéos, et j'ai été assez bête pour me fier à ses belles paroles.

— Un cow-boy ? Tu veux dire que c'était une star des rodéos ? insista Natalie qui mourait d'envie d'en savoir plus.

Maggie se sentait désolée pour Kristen qui, sans même s'en rendre compte, avait réduit son mouchoir en lambeaux.

— J'ai cru qu'il était différent, qu'il se montrerait loyal, poursuivait Kristen d'une petite voix éplorée. Il avait l'air tellement sincère !

— Les stars des rodéos ne sont pas des cow-boys ordinaires, plaida Natalie.

— D'après ce que j'ai compris, ce devait être sa dernière saison puisqu'il envisageait de s'installer à Rust Creek Falls. Quelle idiote j'ai été !

Kayla pressa affectueusement l'épaule de sa sœur.

— N'importe laquelle d'entre nous aurait craqué pour lui, dit-elle pour l'excuser.

Maggie esquissa un petit sourire, touchée par une telle preuve de solidarité féminine.

— Il t'a raconté des salades, alors ? s'insurgea Natalie. Quel mufle !

Mariée à une crème d'homme, Maggie devait réagir.

— Tous les hommes ne se comportent pas ainsi, intervint-elle. Disons plutôt que, si l'un d'eux se conduit mal, il y a de fortes chances pour que ce soit dans sa nature. Dans la vraie vie, ces hommes-là ne sont pas des sauveurs d'orphelinat et encore moins de l'humanité.

— Merci, les filles, balbutia Kristen que ces manifestations d'amitié semblaient reconforter un peu. En fait, je crois qu'il était sincère sur le moment. Quel intérêt aurait-il eu à me confier avoir été un enfant adopté que sa mère avait abandonné sur les marches d'une église alors qu'il n'avait que quatre ans ? C'est bien la preuve qu'il me faisait confiance et qu'il pensait revenir, non ?

Maggie trouva la coïncidence troublante. L'un de ses frères avait lui aussi été abandonné par sa mère, à cet âge.

— Tu parles ! Il t'a raconté ces histoires pour t'attendrir.

Natalie s'interrompit afin de donner un petit coup de hanche amical à Kristen.

— Il avait des abdos d'enfer, au moins ? la taquina-t-elle.

Ce trait d'humour arracha un pauvre sourire à Kristen tandis qu'elle s'essuyait le nez avec ce qui restait de son mouchoir.

— Je crois, oui. Je ne l'ai pas vu torse nu, mais j'ai bien senti ses muscles lorsqu'il m'a prise dans ses bras. C'était un bon danseur, ajouta-t-elle. Grand, beau, doté d'une belle voix, de belles manières.

Son sourire s'élargissait à mesure qu'elle évoquait son cow-boy. La pauvre semblait encore si éprise ! Heureusement qu'elle était bien entourée.

Comme elle paraissait un peu calmée, Maggie chercha son mari du regard.

— Où l'as-tu rencontré ? entendit-elle Natalie demander. Il est célèbre ? Son nom est connu ?

— Je ne crois pas, répondit Kristen. Il s'appelle Ryan Michaels. Je l'ai rencontré ici, le jour du mariage de Braden et de Jennifer, le 4 juillet.

— Toi aussi, tu as subi les effets du fameux punch, alors ?

Maggie reporta son attention sur Kristen. Son frère s'appelait Roarke, pas Michaels, mais il était présent à cette date. Un homme prénommé Ryan, présent à Rust Creek Falls le 4 juillet et qui avait été abandonné à l'âge de quatre ans par sa mère, ce ne pouvait être que lui !

— Je n'en sais rien. Ce que je peux dire, en revanche, c'est que je me suis fait encore avoir.

Maggie vit Kristen serrer les poings alors qu'elle poursuivait :

— J'ai cru chacun de ses mots. Quand je pense que j'ai eu le cœur brisé en l'écoutant me raconter ses histoires d'adoption ! Et la façon dont sa mère l'avait lâchement planté là, sur les marches de cette église et dont il l'avait regardée s'éloigner, pétrifié de terreur. Mais comment ai-je pu croire un truc

aussi énorme ? En tout cas, si son but était de faire vibrer ma corde sensible, il a réussi !

Ryan ! C'était bien lui qui avait brisé le cœur de cette délicieuse jeune femme. Maggie essaya fébrilement de rassembler les morceaux du puzzle.

Ils étaient partis ensemble à la cérémonie de mariage, mais Jesse et elle avaient dû rentrer pour coucher la petite Madeline, âgée de deux mois et demi à peine. Ils avaient fini par s'endormir eux aussi et, une fois réveillés, ils avaient renoncé à retourner faire la fête avec leur fillette. C'était sans doute à cette occasion que Ryan et Kristen s'étaient rencontrés. Tout concordait. La seule chose qu'elle ne s'expliquait pas, c'était pourquoi Ryan s'était fait passer pour un professionnel du rodéo.

Elle se sentit soudain nauséuse. Ryan avait toujours été un tombeur mais, ici, on n'était pas à Los Angeles et Kristen n'avait rien des starlettes qu'il avait l'habitude de fréquenter. Comment avait-il pu se comporter de la sorte avec cette jeune femme qui, elle le voyait bien, ne parvenait pas à surmonter une telle trahison ?

— Parfois, poursuivait-elle, je ne peux pas m'empêcher de me dire : et s'il ne m'avait pas menti ? S'il ne pouvait plus faire confiance à une femme ? Je veux dire par là qu'il a été tellement traumatisé durant son enfance que, même s'il pense à moi, il ne peut pas croire qu'une femme puisse l'aimer. Ou alors... qui sait s'il n'a pas eu un accident et qu'il est encore hospitalisé ? Qu'en pensez-vous ?

J'en pense que je vais le tuer.

Mais, dans l'immédiat, Maggie se devait de reconforter cette jeune femme du mieux qu'elle pouvait.

— Je vais vous dire ce que vous devriez faire, commença-t-elle. Vous devriez aller vous régaler d'une glace au chocolat et ne plus jamais regarder de films susceptibles de vous faire pleurer. Cela tombe bien, la prochaine séance annonce un film d'action, plein de cascades spectaculaires et de poursuites infernales.

Mue par un élan d'affection, elle serra Kristen dans ses bras et lui chuchota à l'oreille :

— Cessez de vous torturer avec des questions qui n'ont pas de réponses.

Puis elle quitta le petit groupe, bien déterminée à sauver ce qui pouvait l'être de sa soirée. Demain, à la première heure, elle appellerait Ryan pour lui dire ce qu'elle pensait de lui. Si elle avait conseillé à Kristen de ne pas attendre de réponses à ses questions, elle entendait bien, elle, obtenir de son frère ce qu'elle voulait entendre.

* * *

— Je te conseille d'arriver à Rust Creek Falls dans les plus brefs délais, Ryan !

— Bonjour à toi aussi, Maggie. Je suis content de t'entendre.

Ryan coinça son téléphone entre son épaule et son oreille pour pouvoir ranger sa valise dans le casier à bagages. Il se félicita du brouhaha ambiant qui lui permettait d'avoir cette conversation privée avec sa sœur.

— Donne-moi une seule bonne raison de venir te voir, ajouta-t-il pour s'amuser un peu. J'ai entendu dire qu'il neigeait par là-bas. Je ne voudrais pas retourner le couteau dans la plaie, mais, moi, j'ai joué au golf avec papa cette semaine.

Il marqua une pause durant laquelle il s'installa dans son siège et fit signe au steward de lui apporter une boisson.

— Je ne plaisante pas, Ryan. Il faut que tu viennes ici et très vite.

Le ton de sa voix l'alerta.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit-il avec une pointe d'inquiétude. Jesse ou Madeline sont malades ?

— C'est toi qui es malade ! Tu ne peux pas t'en empêcher ! Il a fallu que tu brises le cœur d'une fille de Rust Creek Falls pendant ton séjour là-bas.

De surprise, il faillit en lâcher son téléphone.

— Figure-toi que j'étais au cinéma, hier soir, et que j'ai eu l'occasion de parler avec Kristen Dalton.

Entendre sa sœur prononcer le nom de Kristen lui fit l'effet d'un électrochoc, car le fantasme lointain se transformait ainsi en une femme de chair et de sang.

— Elle était en larmes, continua Maggie. Tout cela parce que le film était triste et romantique à souhait et que... devine ? Il lui rappelait un certain Ryan qui lui avait fait de belles promesses avant de repartir.

L'espace d'un bref instant, il eut l'impression que son cœur avait cessé de battre. Il crispa les doigts autour de son portable.

— Elle t'a demandé de mes nouvelles ? s'enquit-il, plein d'espoir.

— Non, le rabroua Maggie. Pourquoi cette question idiote ?

Parce que, s'il prenait cet avion, c'était pour aller la retrouver et s'assurer qu'elle allait bien, même sans lui. Qu'elle avait tourné la page. S'il prenait cet avion, c'était pour avoir les réponses à ces questions qui le tourmentaient sans relâche depuis son retour en Californie.

Mais maintenant...

Il se couvrit l'oreille d'une main pour ne pas perdre un mot de ce que Maggie allait lui apprendre. Le moment était trop important. Crucial, même.

— Si elle ne t'a pas demandé de mes nouvelles, comment sais-tu que c'est moi qui suis responsable de ses larmes ?

Il était peu probable que Kristen ait pu s'enticher d'un autre homme, mais il devait en avoir le cœur net.

— Parce que, pendant que nous faisions la queue pour la buvette, cette jolie fille a commencé à s'épancher et nous a ouvert son cœur sur un homme adopté à l'âge de quatre ans et reparti comme il était venu après lui avoir raconté des salades mais cette cruelle vérité, il n'y a qu'elle pour ne pas l'avoir compris parce qu'elle est raide dingue de lui. Alors, elle s'accroche à

l'idée qu'il a peur de tomber amoureux parce que, compte tenu de ce que sa mère lui a fait subir, il se méfie des femmes et ne veut pas croire qu'on puisse l'aimer. Et, pour finir, figure-toi que cet homme idéal s'appelle Ryan.

Tout d'un coup, il n'était plus question d'aller seulement s'assurer que Kristen allait bien. Il était question d'aller retrouver la femme qui l'avait fait vibrer comme aucune autre, la femme avec qui il avait dansé et ri, et qu'il voulait dans son lit comme dans sa vie.

Si elle voulait encore de lui, bien sûr, ce qui paraissait bien improbable après les longs mois de silence qu'il lui avait imposés. Pleurer sur sa disparition n'était pas le signe qu'elle lui ouvrirait de nouveau son cœur et ses bras.

— Tu ne peux pas laisser cette fille comme cela, le cœur en lambeaux. Elle est vraiment folle de toi, tu sais. Si tu penses que tes fréquentations hollywoodiennes valent mieux qu'elle, libre à toi, mais tu lui dois au moins une explication. Sans quoi elle peut se bercer d'illusions encore longtemps et elle ne fera jamais son deuil de cette histoire.

— Je ne veux pas qu'elle fasse son deuil.

— Tu dois lui parler, Ryan. C'est cruel de la laisser en pincer pour toi, comme cela.

L'espoir se fraya alors un chemin dans son cœur.

Maggie se méprit sur son silence. Evidemment, elle le voyait tel qu'elle l'avait toujours connu, coureur de jupons invétéré. Dans ces conditions, comment pourrait-elle imaginer qu'il en allait différemment avec Kristen ?

— Je suis sérieuse, Ryan, insista-t-elle. Si tu ne viens pas, je... je... je le dirai à maman, ajouta-t-elle à court d'arguments.

Cette menace aussi ridicule que comique dissipa d'un coup la tension qui régnait jusque-là entre eux.

— Inutile que tu en arrives à de telles extrémités, s'esclaffa-t-il. J'arrive.

— Très bien. Lorsque tu auras réservé ton vol, dis-le-moi. Je viendrai te chercher à l'aéroport.

— Je suis déjà dans l'avion, Maggie.

Pour lui prouver ce qu'il venait d'avancer, il écarta son téléphone de son oreille pour lui faire entendre la voix de l'hôtesse en charge d'accueillir les passagers.

— Attends un peu. Tu avais déjà décidé de venir ? Pourquoi ? Jesse t'a passé un coup de fil avant moi ?

— Pas du tout. J'ai pris la décision de venir la semaine dernière. Tu étais tellement occupée à me tomber dessus que tu n'as pas entendu quand je t'ai dit que je ne voulais pas voir Kristen faire son deuil.

— Je... je vais préparer la chambre d'amis alors.

— C'est gentil, mais ce ne sera pas la peine. J'ai réservé une chambre à Maverick Manor. L'intimité d'un hôtel sera plus appropriée si je veux passer la nuit avec Kristen.

— Passer la nuit... Tu veux dire que tu ne comptes pas rompre avec elle ?

Ryan, tu ne peux pas faire une chose pareille. Tu ne peux pas continuer à lui jouer la comédie de la star des rodéos ! En tout cas, ne compte pas sur moi pour te couvrir. Il est hors de question que je fasse semblant de ne pas te connaître.

Le chef de cabine, parvenu à sa hauteur, s'adressa à lui d'une voix ferme.

— Excusez-moi, monsieur, mais vous devez éteindre votre téléphone portable.

— De quoi parles-tu, Maggie ? De quelle comédie ? Je ne comprends pas.

— Monsieur, j'insiste. Les portes sont fermées.

— Il semblerait que tu sois sur le point de partir, répondit Maggie. Nous reparlerons de tout cela quand tu seras arrivé.

— Monsieur...

— Kristen Dalton est amoureuse d'un cow-boy nommé Ryan Michaels, lança-t-elle. Maintenant, raccroche avant qu'on ne te débarque.

Après dix heures d'un vol éprouvant et une nouvelle discussion non moins éprouvante avec Maggie, Ryan se laissa tomber sur le lit de sa chambre, à Maverick Manor.

Il n'était pour rien dans ce malentendu.

Certes, le 4 juillet, il portait des santiags mais il n'avait jamais dit à Kristen qu'il était cow-boy. Pas plus qu'il ne lui avait précisé qu'il était avocat à LA, spécialisé dans la défense des gens du cinéma.

De même, il ne lui avait pas donné de façon intentionnelle le nom de Michaels, qui était celui de sa mère biologique. Il l'avait lancé sans même s'en rendre compte, mais ce détail n'avait pas échappé à Kristen, qui n'avait pas pu établir le lien avec Maggie Roarke Crawford qui, pourtant, travaillait dans le cabinet d'avocats de son oncle. Ce qui signifiait qu'elle ignorait tout autant que Shane Roarke, le grand chef étoilé, avait une quelconque connexion avec lui.

Cet anonymat, en revanche, il l'avait souhaité. Il avait eu envie de se donner l'illusion d'appartenir à cette petite ville. Ce qu'il n'avait pas prévu, c'était que la majorité des hommes, dans ce coin du Montana, était tous des cow-boys.

Il aurait dû le deviner. Mais un cow-boy n'était pas pour autant un professionnel des circuits de rodéos. Comment, Kristen, fille de ranchers, n'avait-elle pas fait la différence ? Comment avait-il pu, à son insu, entretenir un tel malentendu ?

Perplexe, il s'étendit sur son lit et étira ses muscles endoloris.

Il devait dissiper cette confusion au plus vite et jouer cartes sur table avec elle, même s'il redoutait sa réaction lorsqu'il lui avouerait qu'il n'était pas le cow-boy qu'elle imaginait mais un avocat puissant de Hollywood, spécialisé dans l'industrie cinématographique.

Il fixa le plafond jusqu'à ce que les nœuds des lattes en pin se fondent en une silhouette féminine dont le bas de la robe flottait derrière elle à mesure qu'elle s'éloignait sans un regard en arrière.

Plus les heures passaient, plus Ryan repoussait le moment d'aller retrouver Kristen.

La détermination qu'il avait éprouvée durant la semaine où il avait organisé son départ s'émoussait peu à peu jusqu'à se transformer en incertitude totale.

Il brûlait de plonger de nouveau dans le regard azur de Kristen, de retrouver la douceur de ses mains sur son visage, de laisser filer entre ses doigts sa chevelure soyeuse. Mais, avant cela, il lui fallait rétablir la vérité. Elle allait être dévastée, c'était certain. Peut-être même lui tournerait-elle le dos de façon définitive.

Après une nuit blanche, il avait passé la matinée de ce dimanche à faire tout et n'importe quoi, sauf ce pour quoi il était venu à Rust Creek Falls.

Au lieu de se rendre au ranch des Dalton, il était allé trouver Brad Crawford pour lui remettre le document qu'il avait pris la précaution d'emporter avec lui.

Puis, au lieu d'aller frapper à la porte de Kristen, il avait rendu visite à Maggie pour voir la petite Madeline qui, en l'espace de quelques mois, avait grandi de façon surprenante.

Il ne pouvait éviter l'inévitable, mais il pouvait encore repousser l'échéance. Cette méprise l'avait déstabilisé plus qu'il n'aurait imaginé. Il savait pourtant comment persuader des jurés et remporter des batailles, mais cela ne se faisait pas sans préparation préalable. Apprendre que Kristen le prenait pour un autre l'avait pris de court et il ne se sentait absolument pas prêt. Il avait besoin de temps, besoin de réfléchir avant de se retrouver face à elle.

Sa chambre, qu'il avait regagnée directement après être revenu, lui parut soudain trop petite. Il étouffait. Il avait besoin d'air.

Il envisagea de se rendre au parc municipal, mais il risquait de tomber sur Maggie et sa petite famille. Elle s'était si bien intégrée à cette petite ville qu'on ne la distinguait plus des autres habitants. La vraie montagnarde qu'elle était devenue trouvait même que, quatre degrés, c'était une température idéale pour une promenade en famille.

Non, décidément, le parc n'était pas propice à la réflexion.

Il songea alors à refaire le circuit effectué en compagnie de Kristen. Longer la rivière, remonter Main Street jusqu'à l'église où il s'était surpris à trop parler, ou pas assez, c'était selon.

Mais il renonça également. Cette errance prendrait des allures de pèlerinage, sans compter qu'il pourrait à tout moment tomber sur Kristen. Comment justifierait-il alors sa présence à Rust Creek Falls ?

Mieux valait sortir de la ville.

Il regagna le 4x4 qu'il avait loué à l'aéroport et s'engagea sur l'autoroute qui menait droit à Kalispell. Une fois au cœur de la ville, loin des Dalton et des Crawford, il gara son véhicule et se mit à marcher sans but, le nez au vent.

— Reprenons au début de la scène, indiqua l'assistant metteur en scène. Scrooge et le fantôme, je veux que vous vous approchiez un peu de l'avant-scène. Vous en êtes trop éloignés.

Puis il s'interrompit pour s'adresser à l'éclairagiste :

— Tu peux braquer le projecteur sur Scrooge lorsqu'il s'avance ? Oui ? Parfait.

Kristen restait immobile au milieu de la scène. Cette répétition avait pour but de définir précisément le positionnement de chacun des acteurs ainsi que leurs déplacements tout au long de la pièce.

L'éclairagiste, l'accessoiriste et tous les membres de l'équipe technique avaient besoin de connaître l'endroit exact où se trouveraient les acteurs au moment où ils diraient leur texte. La besogne était fastidieuse, mais indispensable, et aucun des comédiens ne pouvait s'y soustraire.

Si elle détestait ces répétitions, en revanche elle excellait à ne pas le montrer. Elle mettait ce temps à profit pour en faire un exercice et jouer à l'actrice patiente. C'est-à-dire celle qui ne martelait jamais le sol du talon comme elle le faisait en ce moment, aussi cessa-t-elle sur-le-champ.

Ne sachant trop quoi faire de ses mains, elle les fourra dans les poches arrière de son jean. Même si les costumes n'étaient pas nécessaires, elle avait tenu à mettre un pull du même bleu que la robe exigée par son rôle. Elle avait enroulé à la hâte ses cheveux en un chignon censé ressembler aux coiffures de l'époque victorienne, démarche en revanche obligatoire car permettant de décider quel serait le bon éclairage.

— Belle, change de place avec Ebenezer, lui intima le metteur en scène. Je veux que Scrooge puisse te regarder par-dessus son épaule lorsque ce sera le moment. Il doit pouvoir apercevoir ton visage quand tu lui briseras le cœur.

Docile, elle alla se positionner à la place de l'acteur qui tenait le rôle d'Ebenezer Scrooge.

— Je ne lui brise pas le cœur, protesta-t-elle. C'est lui qui fait le choix de me préférer l'argent. En réalité, c'est moi qui suis malheureuse.

Elle s'arrêta net.

Ces mots, qu'elle avait prononcés de façon spontanée, résonnèrent à ses oreilles comme une confession publique. Heureusement, personne ne releva qu'à travers le personnage de Belle c'était son cas personnel qu'elle vivait.

L'assistant feuilleta distraitement le script, mais ne s'arrêta sur aucune page en particulier.

— Ce n'est pas le moment de polémiquer, lâcha-t-il enfin. Cette répétition n'a pour but que de régler les éclairages.

— Justement, insista-t-elle. Il est important que le public puisse voir le visage de Scrooge, ce qui ne sera pas le cas s'il se tourne à demi. En plus, ce moment est capital, car il comprend qu'avoir laissé Belle lui échapper a été une terrible erreur dont il s'est repenti toute sa vie.

Ayant exprimé son avis, elle se tut de nouveau. Ses pensées dérivèrent une fois de plus vers Ryan. Était-il heureux d'avoir choisi une voie dont il l'avait exclue, contrairement à elle dont les effusions larmoyantes ne suscitaient que la pitié ?

— Elle a raison, approuva l'acteur qui incarnait Scrooge. Il faut que le public voie clairement que je suis dévasté. Si Ebenezer et moi nous plaçons là — il fit quelques pas, entraînant avec lui la réincarnation de son personnage au temps de sa jeunesse —, nous serons visibles par tous. Il est très important que l'on puisse observer la différence entre ce que Scrooge ressentait à l'époque de sa jeunesse et ce qu'il ressent au crépuscule de la vieillesse.

Après avoir délibéré plusieurs minutes sur le sujet, le metteur en scène quitta la scène pour aller se placer au milieu de la salle.

— Très bien. Reprenons au moment où Ebenezer dit : « Ai-je demandé à être libéré de cette promesse ? »

Kristen prit alors les mains des deux protagonistes dans les siennes, inspira profondément pour retrouver toute sa concentration, puis fixa sur le plus jeune le regard éploré d'une femme comprenant qu'elle ne reverra jamais l'homme qu'elle aime. Elle n'avait aucun mal à entrer dans la peau de Belle. Il lui suffisait de penser à Ryan.

Ebenezer abaissa sur elle un regard glacial.

— Ai-je demandé à être libéré de cette promesse ? récita-t-il.

— Pas en paroles.

— De quelle façon alors ?

— De la façon dont vous passez votre temps à compter votre argent. De la façon dont vous ne souriez que lorsque vous pesez votre or. Dites-moi la vérité. Si vous me rencontriez pour la première fois aujourd'hui, feriez-vous l'effort de m'inviter à danser ? Demanderiez-vous à vos amis de vous présenter une fille sans dot ?

Scrooge releva le menton, les narines dilatées, mais il ne daigna pas répondre à ses interrogations.

— Vous voyez ?

Kristen-Belle laissa couler les larmes qui lui brûlaient les yeux.

— L'homme qui m'aimait n'existe plus que dans ma mémoire. Mais je prierai pour que cet homme-là soit heureux. Vous ne souhaitez plus que je marche à vos côtés ? Soit. Ebenezer Scrooge, je vous délivre de votre promesse.

Elle inclina légèrement la tête et lâcha la main de son amour défunt.

— OK, c'est bon, déclara le metteur en scène tandis qu'il venait rejoindre ses acteurs sur scène. Vous avez été excellents, ajouta-t-il. Faites en sorte d'être aussi bons durant toute la durée des représentations. N'oubliez pas que vous devez tenir jusqu'à Noël.

Elle lui adressa un sourire forcé en même temps qu'elle séchait ses joues humides avec le bas de son pull.

— Tu m'as rendu les choses difficiles, commenta Ebenezer en riant.

J'étais censé te trouver aussi attirante que Quasimodo mais, bon sang, j'étais à deux doigts de me jeter à tes pieds pour te supplier de rester.

— Moi, en revanche, tu m'as facilité la tâche, dit Scrooge en gratifiant son partenaire d'une bourrade amicale dans les côtes. Rester insensible à de si beaux yeux embués de larmes ! Tu m'as bien conforté dans l'idée que je n'étais qu'un idiot.

La voix du metteur en scène s'éleva de nouveau, mettant un terme à leurs commentaires.

— Merci, vous pouvez y aller. Les seconds rôles de l'acte trois, allez-y. S'il vous plaît, mettez-vous en place.

Elle s'éclipsa par le côté de la scène, incapable de trancher si elle tenait là le meilleur ou le pire rôle de sa vie. Le parallèle qu'elle établissait sans cesse entre ce qu'elle vivait et ce que vivait son héroïne n'était pas fait pour lui permettre d'oublier Ryan. Les mots, les émotions étaient trop proches de ses propres émotions pour qu'elle n'en souffre pas. Quant à revivre ses rêves envolés...

D'un autre côté, cette souffrance nourrissait son jeu et le lui rendait plus facile puisqu'elle n'avait qu'à restituer sur scène ce qu'elle éprouvait vraiment.

En conclusion, j'ai été plaquée, mais je suis une bonne comédienne.

Elle essaya de rire à sa plaisanterie mais le son qui sortit de sa gorge ressemblait plus à un sanglot étouffé.

— Je sors prendre l'air, annonça-t-elle au régisseur.

Elle enroula son écharpe autour de son cou, puis saisit au passage son blouson qui se trouvait sur la chaise pliante où elle l'avait posé en arrivant trois heures plus tôt.

— Tu peux rentrer chez toi, rétorqua celui-ci après avoir jeté un coup d'œil à la grande horloge murale qui lui faisait face. Je crois pouvoir affirmer que nous n'irons pas jusqu'à la scène finale.

Elle tenta de ravalier la boule qui lui nouait la gorge et parvint à plaquer un sourire forcé sur ses lèvres.

— Merci, John. A mardi.

Elle courut presque jusqu'à la porte, laissant l'actrice patiente derrière elle, ainsi que Belle et tous les rôles qu'elle avait endossés depuis qu'elle avait décidé de devenir comédienne.

Elle n'était que Kristen Dalton, une jeune femme qui espérait envers et contre tout que Ryan Michaels lui reviendrait.

* * *

Les magasins de Kalispell grouillaient de monde en cette période de Noël. Pas une porte, pas une fenêtre n'avait échappé aux guirlandes et aux rubans. Néanmoins, Ryan pouvait encore admirer les façades en briques qui avaient vu passer des décennies de Noël et en verraient probablement passer

d'autres.

Lui aussi avait survécu à Noël, comme chaque année et malgré les mauvais souvenirs associés à cette période.

Il enfonça plus profondément les mains dans les poches de son manteau de laine, coupé sur mesure chez un grand couturier parce qu'il n'était pas un cow-boy et ne le serait jamais. Ce manteau lui descendait aux mollets parce que le citadin de Los Angeles qu'il était n'avait pas l'habitude des températures polaires qui régnaient ici. Et, si les pans ouverts flottaient derrière lui, cela ne faisait pas pour autant de lui un professionnel des rodéos.

Après tout, les gens pouvaient bien penser ce qu'ils voulaient, il s'en fichait épouvablement.

Seule l'opinion de Kristen Dalton lui importait. Ce qu'elle pensait de lui était même d'une importance capitale. Or il appréhendait sa réaction une fois qu'il lui aurait révélé la vérité.

En fait, tu vis dans une mégapole à plus de mille kilomètres de chez moi ? Mais c'est fantastique ! Tu n'es pas cow-boy mais avocat ? Quel bonheur !

Ce scénario-là n'existait que dans ses rêves. Le vent froid qui soufflait du nord lui avait éclairci les idées et refroidi ses attentes. La vérité, c'était que Kristen pensait être amoureuse d'un habitué des rodéos parce que c'était ce genre d'homme qu'elle recherchait, un être bien éloigné de ce qu'il était.

Quant à lui, il pensait l'aimer telle qu'elle était, une fille toute simple élevée dans un ranch, mais il y avait peu de chances pour qu'un couple ainsi formé puisse fonctionner.

Mais pourquoi se torturait-il ainsi ?

De toute façon, dès que Kristen saurait, elle lui tournerait le dos.

Comme sa mère l'avait fait.

Il s'arrêta de marcher et resta un long moment immobile sur le trottoir gelé, dans l'attente de voir se dissiper cette image de son enfance. De la voir s'effacer à jamais.

Il se remit en marche, bien décidé à affronter son destin.

Ce fut alors que, comme par magie, Kristen se matérialisa à quelques mètres devant lui.

Elle contemplait une vitrine, magnifique mirage qui lui fit ressentir avec acuité le désert affectif qu'était devenue sa vie. Comment avait-il pu se priver d'elle aussi longtemps ? Comment avait-il même pu croire qu'il y parviendrait ?

Il l'observa plus attentivement. Les traits tirés, elle semblait abattue. Ses épaules étaient légèrement voûtées et, lorsqu'une mèche de cheveux s'échappa de son chignon, elle n'eut pas le réflexe de la coincer derrière son oreille, comme il l'avait vu faire si souvent.

Il inspira profondément pour se donner du courage. Ensuite son sort serait scellé.

Il l'avait privée du droit d'être heureuse ; elle avait bien le droit d'être en colère contre lui.

— Kristen..., articula-t-il dans un souffle.

Il la vit alors détourner la tête de la vitrine et s'en éloigner de sa démarche aérienne et gracieuse. A ce moment précis, quelque chose céda en lui, laissant place à une profonde panique. Elle allait disparaître de sa vue, de sa vie. Il ne pouvait pas la laisser partir comme cela, sans lui dire à quel point il lui était reconnaissant de la plus belle journée de sa vie.

— Kristen ! cria-t-il cette fois.

Elle regarda par-dessus son épaule. Ses grands yeux bleus s'illuminèrent d'une joie immense lorsqu'elle le reconnut.

Il fit un pas vers elle, puis un autre, puis, lorsqu'il vit son visage s'éclairer d'un large sourire, il courut, lui ouvrant les bras, la soulevant de terre et la faisant tourner encore et encore.

— Tu es revenu, tu es revenu, répétait-elle en posant sa joue contre la sienne.

Puis elle se laissa glisser le long de son corps et il enfouit le visage dans son écharpe, jusqu'à s'étourdir de son odeur et de sa chaleur.

Elle se taisait, sans doute trop émue pour parler. Lorsqu'il s'écarta, elle lui encadra le visage de ses deux mains et lui effleura les joues de ses pouces. Elle irradiait de joie.

— Tu es si belle, lui murmura-t-il. Encore plus belle que dans mes souvenirs. La plus belle femme que j'aie jamais connue.

Il était conscient de la mièvrerie dont il faisait preuve mais il s'en fichait, trop heureux de retrouver la femme qu'il aimait.

— Je n'arrive pas à croire que tu es là, répliqua-t-elle en retour. Si tu savais à quel point j'ai regretté de ne pas avoir de photo de toi.

En percevant une fêlure dans sa voix, il la serra plus fort contre lui.

— Je suis désolé, Kristen, tellement désolé. Je n'aurais pas dû te laisser sans nouvelles.

— Tu dois avoir une bonne raison, l'excusa-t-elle.

La foi qu'elle avait en lui était tellement imméritée qu'il en eut honte.

Parle-lui. Il faut que tu lui parles.

— J'ai eu beaucoup de travail, commença-t-il.

Il s'interrompit pour poser son menton sur le haut de son crâne, redoutant les retombées de chacun des mots qu'il s'appropriait à prononcer.

— En Californie, précisa-t-il.

— En Californie ?

Elle releva la tête et s'écarta légèrement de lui pour mieux scruter son visage.

Voilà. Le pire allait arriver. Depuis que Maggie lui avait lâché cette bombe, il savait bien que ce moment viendrait. Mais malgré tout, inconsciemment ou pas, il avait gardé espoir.

— Ce n'est pas étonnant que je n'aie trouvé ton nom nulle part, alors, dit-elle.

Elle se mordit les lèvres et le regarda d'un air confus.

— Je suivais le calendrier des événements tous les jours dans les journaux, mais bien sûr je me limitais au Wyoming. Une fois, j'ai été assez désespérée pour étendre mes recherches à l'Idaho, sur Internet. C'est bête, je sais. Mais je n'aurais jamais pensé à regarder du côté de la Californie.

Il détourna la tête, incapable de soutenir plus longtemps son regard confiant.

— Je ne mérite pas ta confiance, Kristen.

Mais elle continua, semblant ne pas avoir entendu ce qu'il venait de dire.

— Tu as fait tout le trajet depuis la Californie juste pour me voir ?

— Oui, répondit-il.

Il voulait qu'elle sache que lui aussi avait souffert, même si c'était par sa propre faute.

— Je devenais fou. Je me demandais sans cesse comment tu allais. Tu m'as tellement manqué !

Lorsqu'elle leva la main dans un geste furtif, il crut qu'elle allait le gifler. Il le méritait bien. Mais, au lieu de cela, elle plongea les doigts dans ses cheveux et lui donna un baiser passionné, presque désespéré.

Tout son corps se mit à vibrer d'un mélange d'émotions qu'il avait du mal à contenir. Il se sentait vivant et cela par la seule grâce de cette femme qui éprouvait pour lui une confiance injustifiée. Mais tant pis ! L'heure n'était plus aux remords. L'heure était à la passion et il avait bien l'intention de prendre tout ce que Kristen voudrait bien lui donner.

Un camion qui passa en klaxonnant le ramena brutalement à la réalité. Il plongea dans le regard de Kristen, trop heureux de retrouver sa jolie bouche pulpeuse et ses pommettes hautes, rougies par le froid ce jour-là.

Sans le lâcher des yeux, elle reposa les talons au sol tout en s'agrippant à lui pour retrouver son équilibre.

Elle était si féminine, si délicate !

— Un jour nous nous embrasserons dans l'intimité d'une pièce et le désir sera si fort que tu ne pourras plus te passer de moi.

Il en serait tombé à genoux tant elle le touchait en plein cœur. Le désir, il l'avait déjà, chevillé au corps comme jamais. Elle ne jouait pas les vierges effarouchées ni les mystérieuses. Elle était elle, tout simplement, passionnée mais candide, franche mais bienveillante ; et heureuse de reprendre leur histoire là où il l'avait interrompue, comme si de rien n'était.

Comme si elle avait affaire au cow-boy de ses rêves.

Parle-lui. Il faut que tu lui parles.

Oui, mais pas ici. Pas sur un trottoir.

Il essaya de dissiper la tension sexuelle qu'elle avait allumée en lui par un trait d'humour.

— Il y a un ordre dans lequel les choses doivent se dérouler, mademoiselle Dalton. Il faut d'abord que vous m'invitez à boire un verre. J'ai repéré un kiosque pas loin. Ils doivent servir des cafés à emporter.

Le sourire qui fendait déjà son visage s'élargit un peu plus.

— En effet. Mais je propose plutôt que nous nous rendions dans un salon de thé, de l'autre côté de la rue. On y trouve les meilleures pâtisseries de la ville. Nous serons dans une pièce, mais ton honneur restera sauf tant que je pourrai concentrer mon attention sur leurs délicieuses tartes au citron.

La cause étant entendue, elle passa devant lui, lui offrant de dos le plus joli des tableaux. Il se plut à contempler le mélange de couleurs que formaient ses cheveux couleur miel qui se mêlaient au corail de son écharpe. Elle marchait à pas vifs, décidés.

Comme sa mère après qu'elle l'eut abandonné, songea-t-il soudain.

Cette analogie le fit reculer. Il ne voulait pas prendre le risque de voir une nouvelle fois la femme qu'il aimait s'éloigner de lui. Il se sentait soudain incapable de prononcer les mots qui, inévitablement, tueraient l'amour qu'elle lui portait.

Elle éprouvait à son égard des sentiments purs et sincères et, lui, qu'allait-il faire ? Il allait s'asseoir face à elle et lui avouer, entre une bouchée de tarte au citron et une gorgée de thé, qu'il n'était pas l'homme qu'elle croyait ? Que tout ce qu'elle aimait en lui n'était que mensonges et illusions ?

Il ne pouvait pas. A coup sûr, il lui briserait le cœur.

Bien loin d'imaginer les pensées qui l'agitaient, elle traversa la rue et poussa la porte du salon de thé où flottait une délicieuse odeur de pâtisserie.

Tandis qu'ils passaient la commande, il élaborait rapidement un plan d'urgence. Au lieu de tout lui révéler d'un coup, il le ferait petit à petit, substituant peu à peu Ryan Roarke à Ryan Michaels.

Il lui avait déjà révélé qu'il travaillait en Californie et elle l'avait accepté facilement. Il allait donc continuer sur cette voie, tout au long de la semaine.

Si elle aimait Ryan Michaels aujourd'hui, il y avait de fortes chances pour qu'elle aime Ryan Roarke la semaine d'après.

En outre, cela lui permettrait de savoir si elle l'aimait suffisamment pour vouloir faire partie de sa vie même s'il ne comblait pas ses rêves de jeune femme romantique.

Pour cela, il avait une semaine.

Kristen n'en revenait toujours pas.

Ryan était là. Vraiment là.

Juste au moment où elle commençait à perdre espoir, il lui était apparu, comme dans un rêve. Il lui avait dit chacun des mots qu'elle avait eu envie d'entendre. Mon Dieu ! Il était venu de si loin, exprès pour elle.

Il lui avait tant manqué !

Elle avait retrouvé avec une joie indicible le goût de ses baisers, tels qu'elle les avait chéris durant ces longs mois d'absence où chaque heure lui avait paru durer une éternité.

Mais maintenant, tout était rentré dans l'ordre.

Oui, vraiment, elle vivait un bonheur parfait.

Elle ne quitta Ryan des yeux que pour plonger sa cuillère dans l'onctueuse crème fouettée qui couronnait sa tarte. La portant à sa bouche, elle la savoura autant qu'elle savourait ces retrouvailles avec l'homme qu'elle aimait.

Il était beau, exactement tel qu'elle se le rappelait. Grave et ténébreux, avec cet air un brin sophistiqué qui le différenciait des autres cow-boys. Malgré l'hiver, il avait gardé son teint hâlé, ce qui allait de soi lorsqu'on travaillait en plein air. De vraies allures de top model !

Cette pensée en entraînant une autre, elle fouilla dans son sac, à la recherche de son smartphone.

— Cette fois, je ne referai pas la même bêtise, déclara-t-elle en cadrant son visage sur l'écran. Souris-moi.

Elle ne lui en laissa pas le temps, mais elle fit néanmoins de lui un portrait ressemblant qu'elle s'empressa de mettre en fond d'écran.

— Voilà, c'est mieux, se félicita-t-elle en admirant son œuvre. Tu sais, parfois, j'avais l'impression d'avoir rêvé notre rencontre. Heureusement, des gens étaient là pour témoigner que je n'étais pas folle, que nous avions bien passé cette merveilleuse journée ensemble.

En guise de réponse, il tendit la main sur la table, paume à plat. Elle y déposa son téléphone et, lorsqu'elle le vit composer un numéro, elle comprit que c'était le sien.

Elle poussa un petit soupir de soulagement. Elle n'avait plus rien à

craindre. Désormais, ils seraient toujours reliés l'un à l'autre.

— Voilà qui est mieux, confirma-t-il comme s'il avait lu dans ses pensées.

Il laissa passer quelques secondes de silence avant d'ajouter d'une voix grave teintée de regrets :

— J'aurais pu venir plus tôt.

— Tu ne pouvais pas, tu travaillais. Où étais-tu ? A Redding ? A Sacramento ?

— Non. Je ne vis pas au nord de la Californie mais au sud.

Elle l'avait imaginé vivant beaucoup plus près que cela mais voilà qui expliquait pourquoi il n'avait pas pu s'échapper, même pour quelques jours. Quelque chose dans la voix de Ryan, une gravité incongrue, la mit tout d'un coup mal à l'aise.

— Ce qui explique ton teint hâlé, répliqua-t-elle en lui adressant un clin d'œil.

Elle le vit se détendre un peu tandis qu'il se renfonçait dans son siège. Elle était si heureuse qu'elle quitta le sien pour aller se blottir contre lui, comme une adolescente. Instantanément, il passa un bras autour de sa taille.

Si elle ne voyait pas ce qu'exprimait son visage, elle se réjouissait de se trouver à l'abri, dans ce corps tout en muscles qui lui donnait envie de faire l'amour en pleine lumière.

— C'est la tarte au citron qui te fait rougir comme cela ? la taquina-t-il en lui tapotant le bout du nez de son index.

— Non, c'est toi, répondit-elle en toute franchise. J'aurais dû deviner que tu étais du sud, ajouta-t-elle pour tenter d'échapper aux images torrides qui lui venaient à l'esprit. Tu n'as pas le même teint que les gars du coin. Et puis, tout ton corps est bronzé.

Il resta silencieux un moment, puis finit par lancer d'un ton faussement désinvolte :

— Comment sais-tu cela, toi ?

— Disons que ce fameux 4 juillet j'ai eu l'opportunité d'avoir une vue plongeante sur certaines parties de ton anatomie.

— Bravo ! Je ne me serais jamais permis une chose pareille, moi !

— C'est parce que tu es un gentleman. Moi pas.

Elle caressa son torse musculeux par-dessus son pull en cachemire.

— A croire que, vous, les cow-boys de Californie, pratiquez le surf après votre journée de travail.

Elle le sentit tressaillir légèrement.

— En fait, c'est exactement cela.

— Vraiment ? s'étonna-t-elle en souriant. Tu portes ton stetson sur les vagues ?

— Jamais.

Il se pencha alors vers elle et prit ses lèvres dans un baiser doux et sucré qu'elle aurait voulu plus passionné. Car aujourd'hui elle tenait une vraie place dans sa vie.

Elle n'était pas une fille facile, mais le jour où elle l'avait rencontré elle aurait accepté de coucher avec lui, juste pour une nuit. Et, quand bien même, ce jour-là, elle aurait pu mettre son emballement sur le compte du punch qui, à ce qu'on avait raconté par la suite, avait eu des effets bizarres sur le comportement des gens, là, elle n'avait aucune excuse. Elle brûlait juste d'un désir intense pour l'homme à côté duquel elle se tenait.

Et cet homme était à elle. Il était venu de loin pour la voir elle, et elle seule. Maintenant qu'elle avait la certitude d'être aimée, elle ne s'inquiétait pas de le voir repartir, même après avoir couché avec lui, parce qu'il lui reviendrait toujours, elle le savait.

— Tu ne dois pas repartir impérativement demain ? s'enquit-elle néanmoins avec une pointe d'angoisse.

— Non, je me suis arrangé pour pouvoir m'absenter une semaine.

— Une semaine ? C'est merveilleux !

Elle allait l'avoir sept longs jours. Et sept nuits. Autant dire une éternité.

— A quel hôtel es-tu descendu ?

— A Maverick Manor.

— C'est mon frère Jonah qui l'a dessiné. Il est architecte.

— C'est un établissement magnifique, commenta-t-il. L'un des plus beaux que j'aie eu l'occasion de connaître.

— Oui, n'est-ce pas ? Je ne te l'ai pas encore dit, mais j'ai commencé à travailler pour Jonah.

Elle marqua une pause, ne sachant trop comment poursuivre. Si elle avait fantasmé sur le moment où elle se retrouverait seule avec lui dans sa chambre, en revanche elle ne savait pas de quelle manière lui faire comprendre qu'il était le bienvenu chez elle sans passer pour une fille légère.

Cette totale indépendance était nouvelle pour elle.

— Tu veux dire que tu travailles comme assistante d'un architecte ? J'ai toujours cru que tu aidais au ranch de tes parents.

— Je continue à y travailler quatre jours par semaine, précisa-t-elle. Je ne peux pas laisser tomber mes parents. Ce serait un manque à gagner énorme pour eux. Et puis, comme ça, je continue à me régaler des bons petits plats de maman.

— Dois-je comprendre que tu ne vis plus chez tes parents ? s'enquit-il, vraiment surpris.

— En effet, répondit-elle avec une pointe de fierté. Je vis en ville, dans l'une des maisons qui appartiennent à Jonah et qu'il restaure petit à petit. Au lieu de lui payer un loyer, je fais quelques travaux de rénovation. Tu ne manges pas ta crème ?

En guise de réponse, il poussa son assiette devant elle.

— A vrai dire, reprit-elle, « rénovation » est un bien grand mot. Disons plutôt que je m'occupe du vernissage des boiseries. Et crois-moi, il y a de quoi faire dans ces vieilles baraques ! D'autant que Jonah tient absolument à ce qu'elles gardent leur cachet d'origine.

Ryan l'écoutait attentivement, lui donnant l'impression d'être suspendu à ses lèvres.

— Cela ne te manque pas de vivre au ranch ? s'enquit-il.

— Non, puisque j'y retourne souvent. Du coup, cela ne me laisse même pas le temps d'être nostalgique. En revanche, vivre avec Kayla me manque, mais c'est drôle de la voir débarquer de temps en temps chez moi pour partager des moments d'intimité.

— Je dois te féliciter alors. Ton premier chez-toi, ce n'est pas rien.

Ce qu'elle avait à lui avouer à présent justifiait qu'elle se tourne vers lui.

— Merci, Ryan. Pas seulement pour ce que tu viens de dire mais pour avoir été à l'origine des nombreux changements que j'ai opérés dans ma vie depuis la rentrée. Te souviens-tu de notre discussion sur la quête du bonheur ? Tu disais que tu pouvais être plus heureux que tu ne l'étais, entre autres parce que ton travail ne t'apportait plus les satisfactions que tu en attendais.

Elle hésita à poursuivre en voyant la barre soucieuse qui s'était creusée entre ses sourcils. Evidemment, il n'était pas très réaliste de penser qu'il se souvenait, comme elle, de chacun des mots qu'ils avaient prononcés ce jour-là, ni de chacun des thèmes qu'ils avaient abordés.

— Je m'en souviens très bien, en effet, répondit-il. Vas-y, continue.

— Eh bien, grâce à toi, j'ai pris conscience du fait que je m'enlissais dans une routine qui, si elle était confortable, n'était pas très excitante. Alors, j'ai vraiment réfléchi à ce que je voulais faire de ma vie. Ce jour-là, je t'avais confié aussi que j'étais allée voir le proviseur du lycée pour monter un club de théâtre.

— Je me le rappelle parfaitement.

Son cœur se mit à battre plus fort.

— J'ai décidé que son refus ne devait pas me contraindre à baisser les bras et que ce n'était pas en restant au ranch que des perspectives d'avenir allaient s'ouvrir à moi. J'ai donc décidé de vivre indépendamment de ma famille. Et ce n'est qu'un début.

— C'est déjà un énorme pas en avant. Y a-t-il autre chose ?

Il y avait le théâtre, bien sûr. Il serait tellement fier d'elle lorsqu'il saurait ! Il aurait d'ailleurs l'occasion de la voir sur scène puisque la première devait se jouer alors qu'il serait encore là. Elle brûlait de lui annoncer la bonne nouvelle mais préférerait le surprendre. Elle allait se débrouiller pour le faire venir au théâtre puis, alors qu'il ne s'y attendrait pas, il la verrait apparaître sur scène. Si son plan marchait, ce serait merveilleux !

Toujours tournée vers lui, elle ramena une jambe sur sa poitrine et l'entoura d'un bras.

— Oui, j'ai encore deux ou trois petites choses à te dire mais une femme se doit de laisser planer un peu de mystère.

— Compte tenu du fait que tu viens juste d'apprendre que je vis en Californie, je serais bien mal placé de vouloir percer à jour tous tes secrets.

— J'ai quand même une chose importante à te dire, articula-t-elle dans un

souffle.

Elle prit une profonde inspiration et lança d'une traite :

— Tu n'as pas besoin de séjourner à Maverick Manor. Non, attends, je vais te le dire de façon plus précise : monsieur Ryan Michaels, accepteriez-vous d'être le premier invité de mon nouveau logis ?

Lorsqu'elle le vit fermer les yeux et détourner la tête, elle crut que son cœur allait cesser de battre.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, mortifiée.

Elle le vit blêmir en même temps qu'il serrait les poings.

— Je ne m'appelle pas Ryan Michaels, répondit-il d'une voix blanche.

* * *

— Désirez-vous un peu plus de café ?

Ryan jura en son for intérieur. Cette serveuse ne pouvait pas tomber plus mal ! Elle arrivait pile au moment où il s'apprêtait à expliquer à Kristen pourquoi son nom n'était pas Michaels. Il ne pouvait tout de même pas coucher avec une femme sans qu'elle sache qui il était vraiment.

La serveuse désigna le portable qui se trouvait sur la table.

— Voulez-vous que je vous prenne en photo ? proposa-t-elle, bien loin d'imaginer que sa présence n'était pas opportune.

— Non, merci, répondit-il sèchement.

N'importe qui aurait compris mais pas elle. Au contraire, même, elle prit le temps de le dévisager.

— Je ne vous ai jamais vu par ici, insista-t-elle. Vous êtes de passage ?

En guise de réponse, il lui lança un regard noir.

— C'est un vieil ami, Matilda, répondit Kristen d'un ton affable. Il y a longtemps que nous ne nous sommes pas vus, alors nous avons du retard à rattraper, si vous voyez ce que je veux dire. Au fait, la tarte était vraiment délicieuse.

Sans le lâcher des yeux, Matilda débarrassa la table et s'éloigna d'une démarche nonchalante.

Il salua mentalement la manière habile dont Kristen les avait débarrassés de cette importune. Si elle n'était pas intervenue, il aurait probablement fini par obtenir le même résultat mais sans y mettre les formes.

Une fois encore, il se sentit décalé, ignorant les codes des petites communes de province, si différents de ceux des grandes villes.

— Tu crois qu'elle m'a entendue ? s'enquit Kristen, rouge de confusion.

— Pas un mot, répondit-il, rassuré de voir qu'elle n'avait pas mal réagi au fait qu'il lui avait menti, même par omission, sur sa véritable identité.

— Je ne te l'ai pas demandé, mais tu es arrivé aujourd'hui ?

Il afficha le masque impassible qu'il affichait au tribunal pour répondre :

— Non. Je suis arrivé hier soir.

— Et tu es venu me chercher à Kalispell, pointa-t-elle, aux anges. C'est

Kayla qui t'a dit où j'étais ?

— Non. En fait, si j'étais ici, c'est parce que... parce que j'avais besoin de me préparer à ce que je dois te dire. Ensuite, j'avais prévu de venir te chercher à Rust Creek Falls.

— Alors, si je comprends bien, le fait que nous nous soyons rencontrés ici est une pure coïncidence ?

— Oui. Enfin... non, si nous tenons compte du fait que je suis venu exprès pour te voir et que je pensais à toi lorsque je t'ai vue, mais c'est...

— ... tellement romantique ! acheva-t-elle pour lui. Comme si tu avais eu un sixième sens. J'en ai la chair de poule.

Son indéradicable optimisme le fit sourire.

— Ce que je voulais dire, c'est que cette rencontre était fortuite.

— Moi, je dirais plutôt que c'est un signe du destin.

Elle s'interrompt pour mordre de bon cœur dans la tarte au gingembre qu'il n'avait pas terminée.

— Ryan Michaels, c'est un pseudonyme ?

— Lorsque nous nous sommes rencontrés, je t'ai juste dit que je m'appelais Ryan. Je ne voulais pas que l'on connaisse mon nom de famille.

— Pourtant, tu m'as donné ce nom, plus tard, devant l'église.

— C'est vrai. C'est mon nom de naissance, celui que j'ai porté jusqu'à mes quatre ans. Mais j'en ai changé lorsque j'ai été adopté.

— Oui, c'est vrai. Excuse-moi, je n'avais pas pensé à cela.

— Je t'en prie, Kristen, ne t'excuse pas.

La prochaine étape était évidente, mais il hésitait encore à la franchir. Connaissait-elle vraiment tout le monde à Rust Creek Falls ? Si elle savait que le nom de jeune fille de Maggie ou de leur cousine, Lissa, était Roarke, elle ne tarderait pas à faire le rapprochement, qu'il le veuille ou non.

Si les dieux étaient avec lui, il y avait une chance pour qu'elle l'ignore et qu'elle ne les connaisse que par leur nom d'épouses. Soit Maggie Crawford et Lissa Christensen.

— Quel est ton vrai nom, alors ? s'enquit-elle.

Il déglutit avec peine avant de répondre d'une voix qu'il voulait lisse :

— Je m'appelle Ryan Roarke.

Il attendit sa réaction, une boule au ventre.

— Roarke, répéta-t-elle, rêveuse. J'aime bien.

Puis elle but une gorgée de son café.

Il n'en revenait pas. Il pouvait dire qu'il l'avait échappé belle !

— Ryan Roarke, répéta-t-elle encore. C'est un nom qui claque. Finalement, il te va bien. Il est fréquent de prendre un pseudonyme dans le monde du rodéo ?

— Je l'ignore, Kristen.

— En tout cas, cela explique pourquoi mes recherches sur Internet n'ont jamais rien donné.

Elle posa la tête sur son épaule, dans un geste d'abandon qui le toucha. Il

ferma les yeux, tiraillé entre un profond sentiment de culpabilité et un soulagement non moins profond.

Petit à petit, ils allaient se rapprocher de la vérité. Ainsi, le choc ne serait pas trop brutal et les dommages réversibles.

Soudain, il eut devant les yeux la vision de la boule à neige qui se fracassait sur les marches de l'église.

Il les posa alors sur Kristen, blottie entre ses bras, sur cette banquette dont le dossier leur faisait comme un abri. Tout n'était que douceur et bien-être.

Par les grands panneaux vitrés, il vit la neige qui s'était mise à tomber en gros flocons moelleux. Il eut l'impression fugitive de se trouver à l'intérieur de la boule.

Il serra Kristen plus étroitement contre lui. Cette fois, la boule ne volerait pas en éclats. Il y veillerait.

— Votre café doit être froid, maintenant.

La serveuse était revenue se planter devant eux et se tenait immobile, cafetière à la main.

Ayant compris la leçon, il se fendit d'un large sourire et opina de la tête.

— Merci, dit-il lorsqu'elle les eut servis. Cet endroit est très agréable. On s'y sent vraiment bien.

Matilda ne répondit pas tout de suite. Elle sortit de la poche de son tablier une cuillère propre qu'elle posa devant Kristen.

— Profitez-en, finit-elle par dire. Parce que le temps ne va pas s'améliorer.

— J'ai comme l'impression que tu l'as amadouée, chuchota Kristen. Grâce à toi, je vais avoir droit à une part de chantilly supplémentaire.

— J'ai entendu, grogna Matilda en les regardant par-dessus son épaule. Rappelez-vous que nous faisons aussi les pièces montées ici.

Ryan l’emmena dîner.

Kristen l’emmena chez elle.

Brûlant de désir depuis qu’elle l’avait retrouvé, elle gara sa voiture à proximité de chez elle et attendit que Ryan, qui l’avait suivie, eût fait de même avec son 4x4.

Ryan est revenu.

Elle n’en revenait toujours pas.

Mais, tandis que son cœur hésitait toujours à accepter cette réalité pourtant flagrante, son corps, lui, parlait pour elle. Des frissons la parcouraient au souvenir des regards lourds de sens qu’ils avaient échangés tout au long de cette soirée.

Ses rares réticences s’étaient envolées pour laisser la place à l’adulte consentante qu’elle était et qui allait se donner corps et âme à l’homme qu’elle aimait. Et que pouvait-il y avoir de plus beau que ce don de soi total ?

Elle contempla Ryan alors qu’il approchait d’une démarche souple et féline. Malgré ses certitudes, elle se sentit soudain nerveuse. Voir se diriger vers elle cet homme viril et sûr de lui entamait quelque peu sa confiance. Jamais elle n’avait eu d’amants lui ressemblant, de près ou de loin. Elle eut soudain le sentiment que les quelques hommes qu’elle avait connus étaient passés dans sa vie à seule fin de la préparer à ce qu’elle allait vivre. Elle avait effectué avec eux les brouillons qui allaient lui permettre d’atteindre la perfection.

— Laquelle de ces maisons est la tienne ? s’enquit-il avec, dans la voix, une tonalité basse qu’elle trouva excitante.

Elle avait tellement envie de lui !

Ce désir violent lui fit relever crânement le menton, dans un geste qui se voulait plein d’une désinvolture qu’elle était loin de ressentir.

Elle saisit son téléphone portable et le brandit devant elle.

— Je vais te donner un indice, déclara-t-elle. Je t’ai déjà dit que Jonah souhaitait garder à ses maisons le charme de l’ancien. En revanche, ce que tu ignores, c’est qu’il est fou de technologie. Tu es prêt ?

Elle tapa un code sur l’écran de son portable et, comme par magie, la

deuxième maison à l'angle de la rue s'illumina d'une multitude de guirlandes électriques multicolores.

— Ce n'est pas merveilleux ?

Ryan contempla la façade d'un air amusé.

— Pourtant, Noël n'est pas encore arrivé, pointa-t-il.

— C'est dans moins de quinze jours, objecta-t-elle. Mais viens voir, j'ai gardé le meilleur pour la fin.

Elle glissa son portable dans la poche de son blouson et entraîna Ryan sous le vaste porche de la maison, où elle brancha un cordon électrique dans la prise la plus proche. Aussitôt, un Père Noël en plastique blanc de plus d'un mètre s'éclaira d'une lumière crue.

— N'est-il pas fantastique ? demanda-t-elle avec une joie enfantine. Normalement, il a sa place dans le jardin, mais j'avais peur qu'il s'abîme avec ce mauvais temps. Je l'ai déniché dans une brocante et le vendeur m'a assuré que c'était un objet de 1968.

Ryan se tenait immobile derrière elle, les mains plongées dans les poches de son manteau.

— Il m'a dit aussi qu'à l'origine il formait un couple avec la mère Noël, alors j'ai alerté les réseaux sociaux.

Toujours silencieux, Ryan l'attira à lui puis, après l'avoir enlacée de ses bras puissants, il enfouit le visage entre son écharpe et le creux de son oreille.

— Tant que je n'aurai pas trouvé, continua-t-elle, s'étourdissant de paroles, il faudra bien qu'il se montre patient. Mes clés..., murmura-t-elle.

Elle tâtonna dans sa poche et en sortit son trousseau cliquetant.

Lorsque la bouche de Ryan passa de son cou à ses lèvres, elle sentit ses jambes fléchir et son cœur s'emballer. Il avait le pouvoir de l'entraîner si loin de la réalité qu'elle eut à peine conscience d'introduire sa clé dans la serrure.

Mais, alors qu'elle abaissait la poignée, elle sentit la main de Ryan se poser fermement sur la sienne.

— Je ne vais pas rentrer avec toi, lui murmura-t-il entre deux baisers.

— Tu... tu quoi ?

— Je ne vais pas rentrer avec toi, répéta-t-il. Pas ce soir.

Puis il l'embrassa de nouveau passionnément, sa bouche faisant l'amour à la sienne comme elle aurait aimé que son corps le fasse.

— S'il te plaît, Ryan, implora-t-elle. Reste avec moi. Ne me laisse pas.

Il poussa un petit soupir de frustration en même temps qu'il faisait glisser la fermeture Eclair de son blouson. Du bout des doigts il se mit alors à dessiner le contour de ses seins, suscitant en elle un désir fulgurant.

Elle aurait voulu lui hurler de continuer, mais elle ne réussit qu'à émettre un son rauque qui s'étrangla aussitôt dans sa gorge.

— Ce n'est pas une bonne idée, reprit-il d'une voix haletante.

— Au contraire, susurra-t-elle. C'est une très bonne idée.

Le regard de Ryan se fit plus pénétrant, plus brûlant.

— Viens, rentre avec moi..., lui murmura-t-elle d'une voix qu'elle voulait

ensorcelante.

— Ce que nous ressentons tous les deux, cette espèce d'alchimie qui règne entre nous sera encore présente demain, et après-demain et tous les autres jours, répliqua-t-il, reprenant les termes qu'elle avait employés lorsqu'ils s'étaient séparés.

Pourtant, il ne semblait pas disposé à partir. Au contraire, il l'emprisonnait entre son corps et le chambranle de la porte.

— Dans ce cas, pourquoi pas ce soir ?

La main qu'elle avait passée sous le revers de son manteau se mit à trembler légèrement, trahissant sa profonde frustration. Ils étaient si proches. Pourquoi vouloir rompre une intimité aussi sublime ?

Il embrassa ses lèvres devenues boudeuses, mais cela ne suffit pas à la calmer. Son désir monta même d'un cran supplémentaire.

Bien décidée à le faire changer d'avis, elle l'attira plus étroitement contre elle et força la barrière de ses dents pour jouer avec sa langue.

— Parce que..., répondit-il après s'être écarté d'elle. Parce que tu ne me connais pas suffisamment. En tout cas, pas assez pour que nous passions au lit aujourd'hui.

— Ryan, j'ai pensé à toi nuit et jour pendant ces quatre mois. Jusqu'à ce que je te rencontre, je ne croyais pas au coup de foudre et pourtant...

Au bout d'un moment, Ryan s'éloigna un peu, paraissant désireux d'instaurer une distance physique entre eux.

— Il y a quelques heures à peine, tu croyais avoir eu un coup de foudre pour Ryan Michaels, as-tu du rodéo, prit-il le temps de lui expliquer. Mais je ne suis pas Ryan Michaels.

Sa voix n'était plus aussi caressante, son regard plus aussi pénétrant.

Qu'essayait-il de lui dire ? Qu'il avait renoncé à sa carrière ? Les mots lui manquaient pour tenter de le reconforter. Pour couronner le tout, elle l'avait appelé par un nom que, visiblement, il souhaitait oublier, un nom qui lui rappelait la pire période de sa vie.

— Que ton nom soit Michaels ou Roarke ne change rien aux sentiments que j'ai pour toi, Ryan, affirma-t-elle. Le petit Ryan Michaels est devenu l'homme que Ryan Roarke est aujourd'hui. C'est la même belle personne.

Il la regarda comme si elle lui était devenue inaccessible.

— Peut-être. Il n'empêche, je préfère que tu me connaisses mieux avant que nous fassions l'amour, s'entêta-t-il. Je ne veux pas risquer que tu le regrettes un jour.

Que voulait-il donc lui laisser entendre ? Que pourrait-elle bien apprendre qui serait susceptible de lui faire regretter une nuit d'amour avec lui ?

— Très bien, si c'est ce que tu veux, concéda-t-elle à contrecœur. Mais, dans le même but, puis-je te poser quelques questions ?

— Bien sûr.

— Es-tu marié ?

— Non.

— Entretiens-tu une relation avec une autre femme, ailleurs, qui espère te voir revenir ?

— Non plus. Je ne suis pas du genre à jouer sur tous les tableaux. Il va sans dire aussi que je ne t'ai jamais trompée.

— Cela va sans dire, répéta-t-elle, mi-figue, mi-raisin. Cependant, c'est mieux en le disant.

Le visage de son pilote coureur de jupons venait de resurgir.

— Il semblerait qu'il y ait un homme là-dessous. Un sale type qui ferait mieux de ne plus croiser ta route ou la mienne.

Il se rapprocha et, dans un geste d'une infinie douceur, il écarta une mèche de cheveux qui lui balayait la joue.

— Il n'y a aucune autre femme, Kristen. Depuis le jour où je t'ai rencontrée, je n'ai pensé qu'à toi et à toi seule.

Elle ferma les yeux, émue par son geste autant que par ses paroles.

Embrasse-moi... Embrasse-moi...

Mais il ne devina pas sa supplique silencieuse. Elle le vit remettre les mains dans ses poches, comme pour se protéger.

— As-tu d'autres questions ? demanda-t-il.

Elle ouvrit les yeux, déçue.

Qu'est-ce qui pourrait bien lui faire regretter de passer la nuit avec l'homme sur lequel elle fantasmaait depuis de longs mois ?

— Tu souffres d'une grave maladie ?

— Non. Et toi ?

— Oh ! je... je ne parlais pas de ce genre de maladie là, s'excusa-t-elle presque. Mais tu fais bien de poser la question. Non, je ne...

Elle s'interrompit, désespérée. Un peu plus, elle se traînerait à ses genoux pour qu'il lui fasse l'amour, mais elle balbutiait alors qu'il abordait un sujet somme toute banal.

Elle inspira pour tenter d'explicitier sa pensée :

— Je voulais parler d'une maladie incurable et inopérable, comme une tumeur au cerveau ou je ne sais trop quoi encore. Cela dit, cela ne ferait que renforcer le désir que j'ai de toi. Il y aurait urgence dans ce cas, comprends-tu ?

— Je comprends, acquiesça-t-il avec un sourire amusé. Pour répondre à ta question, je ne souffre d'aucune maladie incurable. Enfin, pas que je sache.

— Je suis sérieuse, Ryan. Ce serait horrible. Au cinéma, ce genre de film me fait pleurer comme une madeleine.

Elle était heureuse qu'il ait retrouvé son sens de l'humour et que, même derrière son attitude figée et rigide, il réussisse de nouveau à lui sourire.

Elle prit alors conscience des petites volutes d'air qui sortaient de sa bouche entrouverte. Peut-être souffrait-il des températures aussi basses, lui qui était habitué au climat californien ?

— Il fait un froid de canard. Nous pourrions poursuivre cette discussion à l'intérieur, proposa-t-elle. Je promets de ne pas essayer de te séduire.

— Malheureusement, je ne peux pas te faire la même promesse. Chaque minute qui passe me met à la torture.

Elle plissa le nez dans une moue faussement boudeuse.

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ? s'enquit-elle. Que je t'aie demandé si tu étais malade ou que j'aie eu besoin de savoir si tu avais une autre femme dans ta vie ?

— Ni l'un ni l'autre. Mais tu es si pure que j'ai envie de te protéger.

Si ces mots lui allèrent droit au cœur, ils ne dissipèrent pas pour autant la profonde frustration qu'elle ressentait. De nouveau, elle vit son visage s'assombrir.

— Laissons-nous un peu de temps, reprit-il. Vois-tu autre chose à me demander avant que je ne me transforme en bloc de glace ?

Son regard pensif alla des guirlandes lumineuses au Père Noël en plastique.

— Serais-tu adepte de pratiques fétichistes ? finit-elle par répondre. Ou... je ne sais pas... de parties orgiaques comme les Romains en pratiquaient ?

Ryan croisa les bras et s'appuya d'une épaule contre la porte.

— Je n'ai pas si froid, finalement. Des orgies, dis-tu ? Des pratiques fétichistes ? Quoi d'autre ?

A son tour, elle croisa les bras et adopta la même posture que lui.

— Réponds le premier, lui intima-t-elle.

En guise de réponse, il éclata d'un rire joyeux. Il riait encore alors qu'il l'embrassait tendrement pour lui souhaiter une bonne nuit.

— Il faut que j'y aille, dit-il.

— Te verrai-je demain ?

— Quelle est l'heure la plus matinale à laquelle je pourrais passer te chercher ?

Elle lui adressa un sourire rayonnant. C'était tellement fabuleux qu'un homme ait envie de la retrouver avec une impatience égale à la sienne !

— En fait, je dois être au ranch à 6 heures.

— Du matin ?

— Oui. Pourquoi ne m'accompagnerais-tu pas ? Tu pourrais jeter un coup d'œil à nos chevaux. Nous en avons un qui ne supporte pas d'être transporté. Tu dois connaître des tas d'astuces sur le sujet. Je me trompe ?

Sans qu'elle s'explique pourquoi, elle vit soudain une ride soucieuse se creuser au milieu de son front.

— Ce n'est pas une bonne idée, s'empressa-t-elle d'ajouter. J'avais oublié que tu es en vacances. Tu dois avoir envie d'autre chose que de passer une partie de la journée à t'occuper de chevaux ou à patauger dans la boue.

Il se frotta la mâchoire, donnant l'impression qu'il devait réfléchir à la question.

— Le ranch fait partie de ta vie, lâcha-t-il enfin. Alors, cela me tient à cœur de voir où tu travailles quatre fois par semaine. Si tu veux, je passe te chercher et nous nous y rendrons ensemble.

— Si nous arrivons dans la même voiture, je crains que ma famille ne tire des conclusions un peu hâtives. Cela ne me dérangerait pas s'il y avait matière à discuter, mais, comme ce ne sera pas le cas, j'aimerais mieux que nous arrivions séparément.

— D'accord. Il me tarde de voir une véritable cow-girl dans son environnement naturel, déclara-t-il en souriant.

— Comme tu le dis, cow-boy, répliqua-t-elle en lui adressant un clin d'œil complice.

Le sourire qu'il lui rendit ne parvint pas à cacher l'inquiétude qui voilait toujours son regard.

Elle le regarda s'éloigner, en proie à un mauvais pressentiment.

* * *

Un cow-boy.

Quelle ironie !

Ryan lança son manteau sur son lit avec une brutalité qui traduisait toute sa frustration. Quel dommage qu'il n'ait pas de punching-ball à sa disposition pour évacuer le stress de devoir affronter un troupeau de chevaux.

Ce monde lui était totalement étranger et Kristen attendait de lui qu'il lui donne des conseils. Que faire ?

La réponse s'imposa à lui comme une évidence. Appeler son beau-frère, bien sûr.

Ce fut Maggie qui lui répondit.

— Tu as parlé à Kristen ? s'enquit-elle sans ambages.

Il prit le temps de retirer une de ses bottes avant de répondre :

— Je m'y prépare, Maggie. Peux-tu me passer Jesse ?

— Tu t'y prépares ? ! Dois-je comprendre que tu ne lui as pas encore dit la vérité ?

— Je la lui révèle petit à petit. Elle sait déjà que je vis en Californie et que je m'appelle Roarke.

— Roarke, le cow-boy ou Roarke l'avocat ? ironisa-t-elle.

— Maggie, s'il te plaît, je voudrais parler à Jesse, éluda-t-il.

— Moi, c'est à Kristen que je voudrais que tu parles, le rudoya-t-elle. Plus tu laisseras traîner, plus les choses seront difficiles à encaisser pour elle.

— Je n'ai jamais prétendu être un professionnel des rodéos, se défendit-il.

— Peut-être mais tu ne l'as pas détrompée. Crois-moi, elle va te détester lorsqu'elle apprendra la vérité.

« Elle va te détester. »

Cette pensée lui était tout bonnement insupportable. Il haïssait chacun des mots que venait de proférer sa sœur.

— Ryan ?

Au lieu de se manifester, il ôta sa seconde botte et l'aligna soigneusement à côté de la première.

— Demande à Jesse de me rappeler quand il aura un moment, finit-il par répondre.

Sa voix était aussi calme que sa main ferme lorsqu'il mit fin à l'appel.

« Elle va te détester. »

Il se laissa tomber dans le fauteuil et se prit la tête entre les mains.

Son corps fut pris de tremblements convulsifs.

Kristen avait avoué l'aimer ou, du moins, avoir eu un coup de foudre pour lui. A aucun moment, elle n'avait paru éprouver le moindre ressentiment à son égard alors qu'elle avait appris, dans la même soirée, que son nom n'était pas celui qu'elle croyait et qu'il vivait en Californie.

A ses yeux, l'amour était immuable.

Et, puisqu'il l'aimait en retour, il devrait être capable de tout lui révéler : Ryan Michaels, Ryan Roarke, le cow-boy, l'avocat.

Rien de tout cela ne devrait avoir d'importance lorsqu'on s'aime.

Rien, sauf un vieux souvenir qui venait vous hanter pour vous rappeler que tout pouvait basculer en un rien de temps et changer votre vie de manière irréversible.

Contrairement à l'idée que véhiculaient les contes de fées, l'amour n'était pas inconditionnel. Une mère pouvait décider un jour qu'elle n'aimait plus son petit garçon.

Il en allait de même avec Kristen. Il ne devait pas perdre de vue le fait qu'elle pouvait cesser un jour de l'aimer, contrairement à ce qu'elle prétendait.

Pour éviter cette catastrophe, il lui fallait élaborer un plan. Certes, Kristen s'était fait de lui une idée erronée, mais ce n'était pas une raison pour brusquer les choses.

Un jour, elle saurait qu'il officiait au barreau, mais demain il serait un cow-boy.

Lorsque le téléphone sonna, il savait exactement quelle question poser.

— Jesse, dit-il, j'ai une devinette pour toi. Il est 6 heures du matin et tu te retrouves dans une écurie pleine de chevaux. Quelle est la première chose à faire ?

A l'instant où il poussa la porte de l'écurie, Ryan sentit une boule d'appréhension se former au creux de son ventre.

Son beau-frère avait été très clair : la première chose à faire était d'évaluer si l'ensemble du troupeau était calme ou s'il y avait parmi les chevaux un ou plusieurs éléments perturbateurs.

Toujours selon Jesse, chaque ranch avait sa propre routine. Ryan n'aurait qu'à bien observer comment Kristen procédait et à l'imiter ensuite.

— Il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup d'expérience pour remplir un seau de foin ou un abreuvoir d'eau, avait-il dit.

— Et, si jamais elle me demande de faire quelque chose de plus difficile, que me conseillerais-tu, sachant que je devais avoir douze ans, la dernière fois que j'ai vu un cheval de près ?

Jesse avait ri aux éclats.

— En règle générale, les chevaux sont des créatures paisibles. Ils tolèrent assez bien que l'on s'occupe d'eux.

— En règle générale ? Que veux-tu dire par là ?

— Bonne chance !

Sur ces mots, Jesse avait raccroché.

Un chat, sans doute surpris par son arrivée, passa devant lui en courant, le poil hérissé, pour aller se percher en haut d'une pile de ballots de foin.

Je comprends ce que tu ressens, mon vieux, articula-t-il à mi-voix.

Il aurait bien aimé avoir cette même capacité à jauger le danger, mais ce qui l'attendait relevait plus du terrain miné que de la promenade d'agrément.

En se réveillant ce matin-là, l'idée de renoncer l'avait effleuré. Aller chercher Kristen en fin de journée pour l'emmener dîner dans un bon restaurant, voilà qui relevait de ses compétences. Mais la savoir sur le pont dès l'aube alors qu'il se prélasserait dans son lit était impensable. Cela offensait son sens de la chevalerie.

Lorsqu'il aperçut Kristen dans ce qui était son élément naturel, il dut admettre qu'il ne s'agissait pas de voler au secours d'une belle dame en péril, mais de passer le plus de temps possible avec la femme qu'il aimait. Il voulait être avec elle, chaque minute de chaque journée.

Elle était de dos, affairée à remplir une brouette de foin à grands coups de fourche. En dépit de la température polaire qui régnait à l'extérieur, elle ne portait qu'un sweat-shirt et un jean. Elle avait attaché ses beaux cheveux en une queue-de-cheval qui dansait entre ses omoplates à chacun de ses mouvements.

— Calme-toi, mon vieux, entendit-il tandis qu'elle se dirigeait vers l'un des box en poussant sa brouette devant elle. Il va falloir attendre encore un peu.

Un cheval passa la tête par-dessus la porte de sa stallle et renâcla en s'ébrouant. Kristen continua pourtant son chemin sans s'arrêter.

Il progressa lentement dans l'allée centrale, cherchant à s'imprégner de cette atmosphère particulière. L'endroit était vaste et bien organisé, sentant un mélange de fumier et de foin. La plupart des stalles étaient désertées, leurs occupants ayant probablement été conduits dans le corral adjacent qu'il avait remarqué en arrivant.

Au moment où il passa devant le cheval noir, trois autres grosses têtes sortirent pour le regarder avec ce qui lui sembla être un regard de connivence.

Il regretta de n'avoir apporté ni carottes, ni pommes, ni pain rassis dont il avait entendu dire que les chevaux étaient friands. Sans la moindre appréhension, il présenta sa main vide, paume ouverte bien à plat, à la première bête de la rangée.

— Désolé, murmura-t-il. Tu vois, je n'ai rien à t'offrir.

Il lui caressa l'encolure, surpris par la douceur de son crin. Passant au box suivant, il réitéra ses gestes accompagnés des mêmes paroles, comprenant soudain que, sans même s'en rendre compte, il mettait en application les conseils de Jesse. Ainsi, au premier coup d'œil, il pouvait juger du degré de nervosité de chacune des bêtes.

Seul le cheval noir — Zorro si l'on en croyait la plaque vissée sur la porte de sa stallle — montrait des signes d'impatience.

— Toi, mon vieux, il va falloir que tu travailles un peu ton comportement, lui dit-il d'une voix assurée. Tu as entendu ce que t'a conseillé Kristen : prends ton mal en patience.

— Absolument, Zorro, commenta Kristen derrière lui. J'espère que tu prends bonne note des conseils de ton nouvel instructeur.

Elle lâcha sa brouette vide et se dirigea vers lui, les bras grands ouverts.

— Tu es trop beau, décida-t-elle en laissant retomber ses bras. Je vais te salir.

Il fit le pas qui les séparait et la serra contre lui.

— Et toi, tu es superbe, rétorqua-t-il.

— Autant que peut l'être une palefrenière, rétorqua-t-elle avec humour.

— J'adore ta tenue et ta coiffure. Elles te donnent un petit côté sexy qui, je l'avoue, ne me laisse pas indifférent.

Il laissa son regard s'attarder plus longtemps que nécessaire sur ses formes généreuses avant que sa bouche ne prenne la sienne dans un baiser

ardent.

— Si ma tenue et ma coiffure sont pour toi le fantasme suprême, alors tu vas être aux anges, le taquina-t-elle lorsqu'elle se fut écartée de lui. A mettre dans la colonne des plus, ajouta-t-elle dans un murmure.

Il ne pouvait résister à l'envie de la toucher, de dessiner le contour de son visage du bout des doigts. Elle était si fragile et si forte à la fois !

— Doublement servi, même, précisa-t-elle en suivant du regard la silhouette qui venait de faire son entrée et qui se dirigeait vers eux.

Il se retourna et vit le sosie de Kristen s'avancer vers eux. Il avait beau l'avoir aperçue le jour du mariage, il fut frappé par la ressemblance troublante qui existait entre les deux sœurs et qu'accentuait encore la similarité de la tenue.

— Vous devez être Kayla, dit-il en tendant la main.

— Et vous, vous devez être Ryan Michaels, répliqua-t-elle en lui souriant timidement.

Elle avait l'air aussi réservée que Kristen était extravertie, ce qui serait un bon moyen de les différencier.

— En fait, il s'appelle Ryan Roarke, s'empessa de rectifier Kristen. C'est moi qui ai fait la confusion. C'est pour ça que mes recherches sur Internet ne donnaient jamais rien.

— Roarke ? répéta Kayla d'un air étonné. Etes-vous parent avec Lissa ?

Il tressaillit. Visiblement, à l'inverse de sa jumelle, Kayla connaissait les filles du coin par leur nom de jeune fille. Il allait devoir se montrer prudent s'il ne voulait pas voir ses plans échouer de la manière la plus lamentable qui soit.

— Quelle Lissa ? s'enquit Kristen.

— Lissa Christensen, répondit Kayla. La femme du shérif. Lorsqu'elle est arrivée de New York, elle s'appelait Roarke. C'est elle qui a créé le blog au moment des inondations, tu te rappelles ?

— Oh.

Kristen se tourna vers lui, jugeant bon de préciser :

— Dès qu'il s'agit d'écriture, c'est à Lissa qu'il faut s'adresser. Elle excelle dans l'art d'écrire.

Il parvint à lui sourire malgré les battements redoublés de son cœur.

— Lissa est ma cousine, expliqua-t-il. Elle a grandi à New York tandis que, moi, j'étais...

— ... en Californie, termina Kristen pour lui. Il vit en Californie.

Ryan comprit qu'en prenant la parole à sa place Kristen avait à cœur de prouver à sa sœur qu'elle connaissait tout de lui.

— Est-ce la raison pour laquelle vous étiez là le 4 juillet ? s'enquit Kayla. Pour rendre visite à Lissa ?

— Non. En fait, Lissa n'était pas à Rust Creek Falls ce jour-là. Je suis venu avec, en tête, la perspective de m'installer peut-être un jour ici.

Le visage de Kristen se mit à rayonner de joie.

— Je comprends maintenant comment tu as entendu parler de Rust Creek Falls, dit-elle. Avoir de la famille ici est à inscrire impérativement dans la colonne des avantages.

Elle était tellement certaine que la colonne des plus allait l'emporter sur celle des moins qu'elle en était touchante. Cependant, la présence de Lissa ici ne changeait rien au fait que ses parents avaient prévu de prendre une retraite anticipée et que Roarke et Associés allait dépendre en grande partie de lui.

Mais, lorsqu'il lui aurait expliqué la situation, elle comprendrait, il en était certain. Le rêve qu'il avait caressé ce 4 juillet ne pouvait se réaliser. Ils devraient vivre leur amour à distance, à moins qu'elle n'accepte de venir s'installer à Los Angeles.

Zorro choisit ce moment pour se rappeler à eux.

— Du calme, mon vieux, lui répéta Kristen. Nous allons d'abord vérifier tes sabots.

Avec une aisance que seule une femme ayant grandi parmi les chevaux pouvait avoir, elle lui passa un licol et le sortit de sa stalle pour l'attacher un peu plus loin à une barrière.

Elle prit ensuite un petit outil qu'elle sortit d'un seau accroché au mur et s'accroupit pour pouvoir mieux soulever le premier des membres postérieurs de l'animal. Tout en lui murmurant des « gentil garçon » destinés à l'apaiser, elle se mit à cureter doucement le dessous de son sabot.

— Je vais nettoyer les box, annonça Kayla en s'emparant de la brouette.

— Je viens vous aider, déclara-t-il, supposant que manier une fourche relevait de ses aptitudes.

Kayla désigna du menton son manteau en cachemire.

— Vous n'êtes pas habillé pour nettoyer des box, pointa-t-elle. Ce manteau n'est pas du tout adapté.

— C'est tout ce que j'avais, mais ça n'a pas d'importance. Je pourrai le faire nettoyer.

Kristen s'interrompit quelques instants pour désigner un vêtement suspendu à un crochet.

— Eli a laissé ce blouson en toile, là-bas. Tu peux le prendre, si tu veux.

Il alla procéder à l'échange. La toile, usée jusqu'à la trame, était un rempart dérisoire au froid glacial qui emplissait l'écurie, mais il se garda bien de tout commentaire.

Son blouson à peine enfilé, la douce Kayla, pas si douce finalement, lui envoya un outil qu'il rattrapa au vol.

— Zorro n'aime pas trop qu'on lui triture les sabots. Brossez-le pendant que Kristen continue à s'occuper de lui, cela le calmera.

Sur ces mots, elle prit sa brouette et se dirigea vers le box vide le plus proche.

Il considéra l'étrille qu'il avait en main, puis se dirigea vers le cheval, impressionné par sa stature imposante. Avec d'innombrables précautions, il commença à passer la brosse métallique sur sa robe soyeuse. Puis, voyant que

l'animal avait l'air d'apprécier, il se mit à effectuer des gestes plus amples et plus assurés.

Encouragé autant que rassuré, il s'enhardit à poser sa main libre sur l'encolure de l'animal. Il se surprit à aimer sentir les muscles saillants de la bête qui roulait sous ses doigts.

— Je comprends pourquoi cela le calme.

Il venait de commettre une erreur. Kristen n'allait pas manquer de comprendre qu'il s'agissait pour lui d'une nouvelle expérience. Il devait se taire. Il parlait trop.

Le cœur battant, il attendit le commentaire qui allait le clouer au pilori. En vain. Rien ne lui parvint que le joyeux babil de Kristen.

— Zorro adore qu'on l'étrille, contrairement à Snoopy qui, lui, a horreur de ça. Mais tu sais comment c'est, ce qui convient à l'un ne convient pas forcément à un autre.

Tout en parlant, elle s'était emparée d'un autre sabot.

— Là... gentil garçon.

Il se détendit un peu. Derrière les doubles portes qui fermaient l'écurie, il vit filtrer la lumière naissante de l'aube. Malgré le peu d'assurance dont il faisait preuve et ses bourdes à répétition, Kristen semblait toujours croire qu'il était un cavalier émérite. Ne pas perdre de vue l'objectif, lui distiller la vérité peu à peu.

— Kristen, je ne t'ai jamais dit que je faisais du rodéo, lança-t-il en prenant soin de bien choisir ses mots. Qu'est-ce qui t'a fait penser cela ?

Elle prit le temps de finir ce qu'elle faisait, puis elle le fixa par-dessus le dos de son cheval. Elle s'appuya des deux bras sur lui, comme on le ferait sur un meuble. Comment pouvait-elle être aussi à l'aise face à un animal qui devait peser au bas mot quatre cents kilos ? Cette confiance qu'elle témoignait à l'animal la lui rendait encore plus troublante.

— J'ai bien compris que tu n'étais pas un journalier en quête de travail, finit-elle par dire. On voit bien, au premier coup d'œil, que tu n'as rien d'un rancher au sens où on l'entend habituellement. Tu dois sans doute avoir une activité plus lucrative. Tu sais, il n'est pas nécessaire d'être devin pour comprendre cela.

Puis elle disparut de nouveau pour reprendre sa tâche là où elle l'avait interrompue. Tout était si simple avec elle. Il se remit à étriller la robe soyeuse, le cœur plus léger.

— Tu n'es jamais sortie avec un cow-boy ? s'enquit-il.

Les bruits de grattage s'interrompirent.

— Une fois, répondit-elle.

Puis le bruit reprit, plus saccadé.

— C'était un gars de la ville.

Elle avait prononcé ce mot comme elle aurait proféré une insulte. Elle qui considérait Kalispell comme une grande ville avec sa population de vingt mille habitants, comment pourrait-elle envisager de vivre à Los Angeles,

mégapole tentaculaire qui comptait plus de dix-sept millions d'individus ?

— Il vivait à Denver, précisa-t-elle d'une voix pleine d'amertume.

Une ville plus grande, certes, mais toujours petite comparée à LA.

— Il était commandant de bord. C'est lui qui effectue les liaisons entre ici et là-bas.

Encore ce ton plein d'amertume qui, à présent, suscitait des questions. Il contourna Zorro pour aller la rejoindre.

— J'imagine que c'est le type qui ne comprenait pas que les choses étaient mieux en les disant ?

Elle se figea dans sa position accroupie tandis que sa main s'immobilisait sur le sabot.

— Il était 10 h 16, commença-t-elle d'une voix mécanique. Il était dans la salle de bains. Il se préparait pour regagner l'aéroport. Son téléphone était juste à côté de moi sur la table de nuit lorsqu'il a reçu un SMS. J'ai alors vu s'afficher la photo d'une fille seins nus ainsi que le texte qui l'accompagnait : « Rendez-vous à 17 heures. » Cette phrase est gravée à jamais dans ma mémoire.

Zorro secoua brusquement sa crinière, pour protester contre l'arrêt de son traitement de faveur.

— Je lui ai fait une scène, bien sûr. Lui n'a rien répondu. Il a enfilé sa veste d'uniforme, prêt à partir et à passer la nuit avec cette autre femme, une fois qu'il serait à Denver. Notre rupture ne l'a sans doute pas affecté une seconde. Je sais aujourd'hui que je n'ai été qu'une fille du Montana à rajouter à la liste déjà longue de ses maîtresses.

Il fit de son mieux pour contrôler la colère qu'il sentait poindre en lui.

— Je connais bien ce type d'hommes, affirma-t-il. Ils ne sont fidèles à personne qu'à eux-mêmes et à leur ligne de conduite.

Kristen, contrairement à son habitude, ne réagit pas à ce qu'il venait de dire. Elle gardait les yeux baissés sur le cure-pieds qu'elle tournait et retournait dans ses mains.

— Crois-moi, poursuivit-il. Ce n'est pas toi qui dois te remettre en question, c'est lui.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Je sais bien. Mais j'ai tellement honte d'avoir cru à tous ses mensonges. J'aurais dû comprendre qu'il se fichait de moi. On ne se voyait que tous les quinze jours, mais je prenais pour argent comptant tout ce qu'il me disait faire entre-temps. Il avait le culot de me regarder droit dans les yeux pour me débiter ses salades que je gobais sans sourciller.

Elle va te détester lorsqu'elle saura la vérité.

Toutes ses bonnes résolutions s'évanouirent d'un coup. Le moment n'était pas opportun de lui parler de ce qu'il était vraiment. A ce moment précis, il regretta amèrement de ne pas être le cow-boy idéal imaginé par Kristen.

— Depuis, je me suis juré de ne plus jamais sortir avec un snobinard des villes. Mais j'ai beaucoup de chance d'avoir rencontré le cow-boy de mes

rêves.

Poussé par le remords et par une infinie tendresse, il posa un baiser plein de douceur sur sa joue. S'il ne lui avait pas vraiment menti, il ne lui avait pas non plus révélé toute la vérité. Il resta accroupi à côté d'elle, cherchant quelque chose à dire qui refléterait un fond de vérité.

— Moi, je suis avec toi et seulement avec toi.

— Cela va sans dire, rétorqua-t-elle dans un sourire. Parole de cow-boy.

— Non, rectifia-t-il. Parole de Ryan Roarke. Ce que je viens de te dire n'a rien à voir avec les cow-boys, mais tout à voir avec toi. Tu es un être à part, Kristen, et il n'y a de place ni dans mon cœur ni dans mon corps pour une autre femme.

Ils entendirent le bruit de la brouette qui s'arrêtait à la hauteur de Zorro et virent Kayla pencher la tête de côté pour les voir.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit-elle. Son sabot est encore fendu ?

En guise de réponse, Kristen lui lança un regard éloquent visant à lui signifier qu'elle tombait mal.

— Aucune importance, résuma Kayla en repartant avec sa brouette.

Il se leva et se remit à brosser la robe luisante de Zorro d'un air distrait.

Il n'avait rien clarifié avec Kristen. Il l'avait juste rassurée sur le désir qu'elle lui inspirait mais, cela, elle le savait déjà. Il la vit se redresser à son tour et murmurer des paroles apaisantes à Zorro tout en lui flattant l'encolure.

— Tu as été gâté aujourd'hui, n'est-ce pas ? Mais n'espère pas me quitter pour Ryan, l'entendit-elle dire. Tu ne seras jamais riche et célèbre.

— Kristen...

Il ne pouvait pas continuer comme cela, à lui laisser croire à une vérité qui n'existait que dans son imagination.

Tais-toi. Tu vas la perdre.

Non, il ne devait pas perdre son objectif de vue. Lui distiller la vérité peu à peu.

— Tu sais, tu ne verras jamais mon nom inscrit dans les colonnes des journaux, reprit-il, bien décidé à être très clair sur ce sujet au moins. Si c'est une star des rodéos que tu recherches, je ne suis pas ton homme.

Elle cessa de parler à l'oreille de son cheval pour venir se planter devant lui, de la démarche nonchalante propre aux ranchers. Ni l'un ni l'autre ne cherchèrent à combler le vide qui les séparait.

— Je ne cherche pas une star des rodéos, déclara-t-elle en soutenant son regard sans ciller. En revanche, j'aimerais bien que tu me parles de ta vie amoureuse. A-t-elle été aussi décevante que la mienne ?

Ma vie amoureuse, si tu savais...

Certaines femmes qu'il avait fréquentées étaient intelligentes, d'autres talentueuses, toutes étaient belles et surtout espéraient, en s'affichant à son bras, étendre le réseau de leurs relations. Starlettes, actrices sur le déclin, mannequins souhaitant faire carrière, elles voyaient en lui celui qui pourrait leur faire gravir les marches conduisant à la gloire. A Hollywood, la pression

était constante et le jeu du « qui connaît qui » crucial pour espérer pouvoir se faire remarquer.

Il ne les blâmait pas, toutes ces femmes qui voulaient briller au firmament de la célébrité. Il en avait juste assez de ces relations superficielles. Le total désintéressement de Kristen, ajouté au peu d'attrait qu'elle trouvait aux grandes villes, ne faisait que la lui rendre un peu plus précieuse.

— Disons que je n'ai rencontré que des femmes qui s'intéressaient d'un peu trop près à mon activité, finit-il par répondre évasivement.

— C'est ce à quoi tu faisais allusion hier soir ? Tu as cru que je pourrais regretter d'avoir couché avec toi si j'apprenais que tu n'es pas une star des rodéos ? Si tu crois cela de moi, Ryan, je le prendrai comme une offense. Ce serait la preuve que tu n'as rien compris à la personne que je suis, en t'imaginant que je cherche à sortir avec toi pour de mauvaises raisons. Or je ne suis pas ce genre de femme.

— Je le sais, Kristen.

Elle était si loin du monde factice qui était le sien ! Elle était pleine de fraîcheur, naturelle, et s'accordait parfaitement à la beauté des paysages du Montana.

— Tu fais tellement partie de ce ranch et de cette petite ville que, de toute façon, tu ne pourrais même pas envisager de passer ta vie à sillonner les routes de ce pays. Même pour moi.

Elle lui adressa un sourire renversant qui alluma en lui la flamme d'un désir intense. Il l'attira contre lui et la serra entre ses bras en même temps qu'il embrassait ses cheveux, le coin de son œil, l'arête de son nez. Elle se détendait un peu.

— Je suis si heureuse que tu sois là ! s'exclama-t-elle. Penses-tu être absent longtemps, cette fois ?

— Je vais passer les fêtes de Thanksgiving avec mes parents. Après...

Après, il ne savait pas. Pour l'heure, il ne voulait pas voir au-delà de cette semaine car, blottis l'un contre l'autre au milieu de ces écuries, les différences qui les opposaient n'en devenaient que plus flagrantes.

Allons, qui voulait-il tromper ? Pourquoi ne pas se rendre à l'évidence ? Il ne pourrait se passer d'elle bien longtemps.

— Je ne pense pas devoir m'absenter beaucoup, répondit-il en toute franchise. Je reviendrai dès que je le pourrai.

— Au mois de juillet, j'étais déjà sûre que tu reviendrais, avoua-t-elle. Mais je suis contente que tu le saches toi aussi maintenant. Il t'a fallu quatre longs mois pour comprendre que tu reviendrais là où tu avais trouvé la paix intérieure mais, le principal, c'est que tu en aies pris conscience.

— Ce n'est pas l'endroit qui m'apporte cette paix, Kristen. C'est toi.

Un profond bâillement les fit se retourner sur Kayla qui, assise sur un baril à l'envers, étirait paresseusement les bras au-dessus de sa tête.

— Je déteste avoir à vous interrompre mais, si nous pouvions en finir, je...

Un nouveau bâillement, plus profond encore que le premier, l'empêcha de poursuivre.

— Tu t'es encore couchée tard ? s'enquit Kristen avec une pointe d'inquiétude. Tu devrais arrêter de tirer sur la corde, je te trouve très fatiguée en ce moment.

— Je vais bien. C'est juste que je ne bois plus de caféine.

— Pour quelle raison ?

— Parce que j'ai lu quantité d'articles sur le sujet, qui, tous, s'accordent à dire qu'elle est très mauvaise pour la santé. Ce ne sera sans doute pas définitif mais, pour le moment, je veux voir si je peux m'en passer.

— Ma sœur, je t'adore mais tu ferais mieux d'aller prendre un solide petit déjeuner, arrosé d'un bon café qui te donnerait un coup de fouet. Ryan est là, il m'aidera à finir.

Kayla protesta un peu pour la forme avant d'accepter l'offre qui lui était faite et de s'éclipser vers la sortie.

— Si tu sortais les chevaux pendant que je nettoie les stalles ? proposa Kristen alors qu'elle s'était mise à ratisser la paille pour la débarrasser du fumier qu'elle stockait ensuite dans la brouette.

Il considéra d'un œil inquiet l'alignement de licols et de sangles accrochés au mur avant de prendre la fourche des mains de Kristen.

— Je suis certain que tes chevaux préféreront que ce soit toi qui t'occupes d'eux, répondit-il d'un ton qu'il s'appliqua à être ferme.

Il ne tenait pas à se ridiculiser devant elle. Manier une fourche, en revanche, c'était de son ressort. Cela ne demandait aucune connaissance particulière, seulement du muscle et, Dieu merci, il n'en manquait pas.

Sans le quitter des yeux, elle glissa une bride en cuir autour de la tête d'un des chevaux qui attendaient d'être conduits au corral.

— Nous pourrions aller déjeuner nous aussi, après.

Il suspendit son geste, visiblement pris de court. Voilà bien une chose à laquelle il n'avait pas pensé et, surtout, à laquelle il n'était pas préparé. Cette rencontre conduirait certainement les parents de Kristen à lui poser des questions qui pourraient le trahir.

— A vrai dire, je n'avais pas prévu de rencontrer ta famille aujourd'hui, se défila-t-il.

— Oh ! mais je ne comptais pas t'emmener à la maison. Il était trop tard, hier soir, pour que je prévienne ma mère. Et je la connais. Elle me tuerait si elle se faisait surprendre en robe de chambre dans sa cuisine.

Elle s'interrompit pour faire passer la bride sur l'encolure de l'animal, dans un mouvement fluide et plein de grâce qui le ravit.

— Non..., reprit-elle. Je voulais dire, chez moi.

En guise de réponse, il laissa tomber sa fourche et alla prendre sa bouche dans un baiser fougueux qui la laissa pantelante.

— Waouh, lâcha-t-elle dans un souffle, j'ai l'impression que tu ne plaisantais pas. Les cow-girls te font *vraiment* fantasmer.

— C'est toi qui me fais fantasmer, corrigea-t-il. Mais ma position n'a pas changé depuis hier soir. Que dirais-tu d'aller plutôt dans ce *diner* où tu m'as emmené la première fois ?

— Bonne idée, affirma-t-elle en s'éloignant avec son cheval.

Il la suivit des yeux, pensif. Il était clair qu'elle appartenait à cette région. Elle y était aussi attachée qu'à sa famille et à ses amis. Quant à lui, il ne voyait pas bien comment il pourrait manquer à sa parole. En conclusion, il ne pouvait pas plus envisager de laisser tomber Kristen que ses parents et ses responsabilités.

D'un geste rageur, il planta la fourche dans un ballot de foin. Dans le meilleur des cas, il pourrait se libérer un week-end par mois. Même ce crétin de pilote s'était débrouillé pour passer plus de temps avec elle que lui ne le pourrait jamais. Dans ces conditions, combien de temps pourraient-ils vivre une relation harmonieuse ? Ou une relation tout court.

Non, décidément, le bonheur ne durait jamais bien longtemps.

* * *

Il n'y arriverait pas.

Ryan fixa avec désespoir l'écran de son ordinateur portable. Son calendrier se révélait aussi inflexible que le marteau d'un juge. Il ne pouvait espérer revenir à Rust Creek Falls, et donc vers Kristen, entre Thanksgiving et Noël.

Lorsqu'il quitterait Kristen à la fin de la semaine, il partirait jusqu'au mois de février. Au plus tôt.

Je t'aime, Kristen. Mais je ne pourrai pas revenir avant trois mois et ensuite il nous faudra attendre encore trois mois supplémentaires avant de nous retrouver. Est-ce là, l'histoire d'amour dont tu avais rêvé ?

Il avait perdu trop de temps. Il fallait qu'il lui parle avant que quelqu'un ne le fasse à sa place. S'il continuait à se montrer en public avec elle, il était inévitable qu'ils allaient tomber, à un moment ou à un autre, sur Brad Crawford, Lissa ou, pire, Maggie.

Il avait frôlé la catastrophe, le matin même, alors qu'il garait son pick-up de location sur un parking, tout près du *diner* où il se rendait avec Kristen. Il avait tout de suite repéré la voiture du shérif, Gage Christensen, qui, par chance, manœuvrait pour quitter sa place. Il ne faisait aucun doute que, s'ils s'étaient croisés, ce dernier n'aurait pas manqué de lui demander des nouvelles de sa vie à LA.

Une fois leur petit déjeuner terminé, il avait eu l'idée de commander des sandwichs à emporter. Un pique-nique aux chutes qui avaient donné son nom à la ville avait été l'occasion d'un peu de temps en tête à tête avec Kristen. Au moins, il n'avait pas craint, à chaque seconde, d'être interpellé et démasqué par l'un des habitants qui se souviendrait de l'avoir rencontré au cours de l'opération de nettoyage après les inondations qu'avait connues Rust Creek

Falls.

Ils avaient eu de la chance. Ils n'avaient pas vu âme qui vive. A peine avaient-ils entraperçu un élan qui s'était détourné d'eux d'un air nonchalant.

Ils n'avaient pas prévu de se retrouver pour le dîner. Passer la soirée en tête à tête avec son ordinateur n'était pas ce qu'il avait espéré de mieux pour occuper son temps, mais Kristen lui avait assuré ne pas pouvoir se libérer. Souhaitant garder encore un peu le secret sur cette mystérieuse activité qu'elle avait vaguement évoquée, elle lui avait simplement révélé que le proviseur ne la verrait désormais plus du même œil. Il avait feint de ne pas avoir deviné qu'elle avait trouvé un poste d'enseignante dans quelque établissement de la ville où elle donnait sans doute des cours du soir.

Il appréciait la détermination dont elle faisait preuve. Ce poste, elle l'aurait décroché un jour ou l'autre. Cow-girl, peintre en bâtiment, professeur... Il ne pouvait qu'admirer de telles qualités d'adaptation.

Il le déplorait, mais Kristen était à sa place ici, à Rust Creek Falls. Il l'aimait assez pour ne pas attendre d'elle que sa vie se résume à attendre son retour dans un appartement face à la mer, après ses quatorze heures de travail quotidien.

A son grand désespoir, sa quête du bonheur se révélait difficile, pour ne pas dire impossible.

Il décida pourtant de vivre intensément les jours qui lui restaient à passer en compagnie de Kristen tout en nourrissant l'espoir qu'elle accepterait de vivre leur histoire d'amour à distance.

Cette solution ne serait pas viable à très long terme, il en était bien conscient, mais il saurait se satisfaire des quelques mois qu'elle voudrait bien lui accorder.

Si elle refusait, il ne pourrait pas lui en vouloir.

Mais il ne s'en remettrait pas de sitôt.

— Nous n'avons pas fait de balade à cheval, hier non plus, confia Kristen à sa sœur. Il a préféré retourner voir les chutes. Il dit qu'elles sont aussi belles que celles du parc national de Glacier.

— Mais vous y étiez déjà allés mardi, non ?

— Exact.

Les deux sœurs se trouvaient en coulisses, cachées par le lourd rideau cramoisi qui séparait la scène de la salle.

C'était le moment de la répétition finale et, pour l'occasion, Kristen avait revêtu sa belle — quoique encombrante — robe à crinoline. Afin de pouvoir mieux se faire entendre de sa sœur, elle plaqua son jupon baleiné sur ses jambes.

— Et... ? s'enquit Kayla à voix basse. Vous avez couché ensemble ?

— Non, nous sommes en mode romantique, figure-toi, pouffa-t-elle.

— J'ai eu l'occasion de m'en rendre compte, en effet, admit Kayla. Vous donnez vraiment l'impression d'être seuls au monde.

C'était Ryan qui avait eu l'idée de proposer à Kayla de se joindre à eux pour le déjeuner. Bien que ravie, Kristen avait fait jurer à sa sœur de garder le secret. Il fallait que la surprise soit totale.

— Je suis si heureuse quand je suis avec lui ! Je l'aime tant que je serais prête à l'épouser dans l'heure, s'il me le demandait.

— Silence ! aboya le metteur en scène depuis le siège qu'il occupait au troisième rang.

Elle pouffa de nouveau, comme une enfant désobéissante, lançant à sa sœur un regard complice, mais elle se heurta à son air absent et préoccupé tandis qu'elle lissait distraitement un pan de sa robe en velours.

Qu'avait-elle dit pour que le visage de sa sœur s'assombrisse ainsi ?

La réponse jaillit, évidente. Evidemment ! Comment avait-elle même pu se poser la question ? Depuis l'été, beaucoup de choses avaient changé dans sa vie : elle avait déménagé, trouvé un travail, s'était ouvert de nouveaux horizons. Mais surtout, elle était tombée amoureuse.

Kayla devait se sentir exclue.

Alors que Kristen était sur le point de rassurer sa sœur, de lui expliquer

que rien, jamais, ne changerait le lien indéfectible qui les unissait l'une à l'autre, elle la vit bâiller derrière sa main, aussi discrètement qu'elle le pouvait. De nouveau, elle fut frappée par la fatigue qui marquait son visage et qu'accentuait cette espèce de vague à l'âme auquel Kayla semblait de plus en plus sujette.

Prise soudain d'une vive inquiétude, elle posa une main sur le front de sa sœur.

— Que fais-tu ? chuchota Kayla en sursautant, surprise par ce geste auquel elle ne s'attendait pas.

— Tu vas bien ? Tu as l'air déprimée.

— Pas du tout.

— Veux-tu que j'aie te chercher une chaise ?

— Mais non, je t'assure, je vais bien. Je suis juste un peu...

— Un peu quoi ?

Kayla redressa les épaules et la poussa derrière le rideau.

— Je m'inquiète pour toi, chuchota-t-elle. Tout semble un peu précipité avec Ryan.

— Tu plaisantes ? Je le connais depuis des mois.

— Tu ne sais rien de lui, Kristen. Tu le fréquentes depuis quelques jours à peine. Es-tu certaine d'être amoureuse de Ryan Roarke ou de l'idée que tu te fais de l'amour avec un cow-boy parfait ?

Kristen se sentit soudain vaciller. Entendre Kayla formuler ses doutes tout haut donnait à sa belle histoire une tournure qu'elle trouvait affreuse. Ce qu'elle voulait, c'était que sa sœur trouve Ryan merveilleux, maintenant qu'elle avait eu l'occasion de le rencontrer vraiment. Kayla devait comprendre pourquoi elle avait gardé foi en lui durant ces longs mois où il ne s'était pas manifesté.

— Ne fais pas cette tête, la rabroua gentiment sa sœur. Je veux juste être certaine que tu ne te trompes pas sur son compte et que ce type ne te fera pas souffrir.

— Il n'a rien à voir avec le pilote, le défendit-elle. Ryan est comme nous, tu comprends ? Il est venu nous aider deux fois cette semaine, au ranch, ce n'est pas rien quand même ! C'est un homme pour qui les mots « loyauté », « famille » et... « amour » ont un sens.

Elle avait hésité à prononcer ce dernier mot car Ryan ne lui avait jamais dit qu'il l'aimait.

Mais elle non plus. Au cours de leurs longues discussions, ils n'avaient jamais évoqué un avenir commun. Ryan lui avait juste affirmé qu'il aimait être avec elle et qu'il reviendrait aussitôt qu'il le pourrait.

Le doute, insidieux, s'insinua en elle.

Et si Kayla avait raison ?

Si, aveuglée par sa volonté farouche d'être amoureuse, elle se trompait du tout au tout sur les intentions de Ryan ?

La salle fut soudain plongée dans l'obscurité. Seul subsistait le faisceau

lumineux indiquant l'endroit où elle devait aller se placer. Le moment était venu pour elle d'entrer dans le personnage de Belle. Belle, qui allait rompre avec Ebenezer puis partirait, le laissant seul sous la neige artificielle qui se mettrait à tomber.

Elle prit le manchon en fourrure tendu par Kayla qui, pour l'occasion, avait été bombardée accessoiriste, et elle se pressa vers le cercle lumineux. Belle devait s'armer d'un sacré courage pour se montrer aussi franche avec Ebenezer.

Un petit frisson lui parcourut l'échine.

Allons, c'est de la comédie. Une simple comédie.

Pourtant, elle n'arrivait pas à s'en convaincre. Elle ne pouvait pas se voiler la face éternellement. Demain, elle demanderait à Ryan quelles étaient ses intentions et comment il envisageait leur relation dans un futur proche.

Forte de cette bonne résolution, elle inspira profondément et attendit que le rideau se lève. Elle n'avait rien à craindre, elle connaissait son texte par cœur et était épaulée par une bonne équipe.

Demain aussi, les choses se passeraient bien. D'autant mieux que Ryan n'était pas Ebenezer. Il ne donnerait pas la préférence à sa carrière.

Demain, elle n'aurait pas à sortir du faisceau lumineux en même temps que de la vie de son bien-aimé.

* * *

— Oh ! regarde ! s'exclama Kristen. C'est ma mère Noël !

Elle pressa la main de Ryan, folle d'excitation.

Aujourd'hui encore, comme la veille, ils avaient déjeuné dans un restaurant de Kalispell, puis ils avaient décidé de faire du lèche-vitrines dans le quartier pittoresque de la ville, là où étaient concentrés brocantes et magasins d'antiquités.

— Tu crois qu'elle a la bonne taille ? s'enquit-elle avec une réelle pointe d'anxiété.

— Peut-être que ton Père Noël aime les petites femmes dans ton genre.

Elle le poussa du coude tandis qu'il esquissait un sourire amusé.

« Je veux être certaine que tu ne te trompes pas. »

Depuis que Kayla l'avait prononcée, cette phrase tournait en boucle dans la tête de Kristen. Une fois encore, elle scruta attentivement Ryan tandis qu'il contemplait la vitrine regorgeant d'objets hétéroclites mais ayant tous un lien avec Noël.

Le billet d'entrée qu'elle lui destinait pour la première lui brûlait les doigts au fond de sa poche. Elle pointa la vitrine du menton.

— Lorsque nous nous sommes rencontrés, tu as dit que, si quelqu'un pouvait te faire aimer Noël, ce serait moi, lui rappela-t-elle. Mais jusqu'à quel point détestes-tu cette fête ?

Il détourna la tête de la vitrine et se mit à contempler les guirlandes rouge

et or tendues entre les façades. Puis il secoua la tête et se tourna de nouveau vers elle.

— Disons que je ne me sens pas vraiment concerné par toute cette frénésie, ni par cette ambiance de fête.

Elle aurait dû se montrer plus attentive aux signaux qu'il lui avait envoyés. La pièce dans laquelle elle jouait avait pour sujet principal Noël. Comment allait-il prendre cette invitation forcée ?

— Si j'ai bonne mémoire, c'est toi qui m'as conseillé d'éviter les marches d'église, continua-t-il. Tu avais raison. Pourquoi me forcer quand je peux faire autrement ?

Pourquoi aller voir un spectacle de Noël lorsque rien ne t'y oblige ?

Sa décision était prise. Ce billet resterait au fond de sa poche. Elle était extrêmement déçue, bien sûr, mais elle ne forcerait pas l'homme qu'elle aimait à faire quelque chose qui lui déplaisait, juste par fierté personnelle. Et ce n'était pas parce qu'il ne la verrait pas sur scène qu'il l'en aimerait moins.

Il ne t'a jamais dit qu'il t'aimait. Sois vigilante.

Après tout, ce n'était qu'une question de formulation. Ce n'était pas parce qu'il ne la verrait pas sur scène qu'il se soucierait moins d'elle, rectifia-t-elle pour elle-même.

— Eviter des marches d'église est assez simple, lança-t-elle d'un ton faussement dégagé. En revanche, éviter Noël et tout ce qui va avec est nettement moins aisé, pour ne pas dire impossible. J'imagine que cette période de l'année doit être une véritable torture pour toi.

Les larmes la prirent par surprise. Déception, inquiétude, incertitude, tout cela ajouté à l'amour qu'elle portait à un homme dont elle allait encore être séparée d'ici deux jours eut raison de son optimisme habituel.

Ryan l'attira aussitôt à lui et la serra tendrement dans ses bras.

— Est-ce un problème, Kristen ? Je ne pensais pas que cette aversion pour Noël pouvait avoir une incidence sur notre relation.

La raideur avec laquelle il avait lancé cette dernière phrase lui fit comprendre qu'elle avait touché un point sensible.

— Cela ne concerne pas que moi, Ryan. Si tu as des enfants un jour, les élèveras-tu dans cette même aversion ?

Il resta si longtemps silencieux qu'elle se sentit coupable de l'avoir mis au pied du mur.

— Viens, dit-elle. Il n'est pas indispensable que nous restions plantés devant cette vitrine. Nous n'avons même pas à parler de tout cela, d'ailleurs.

A sa grande surprise, au lieu de saisir la perche qu'elle lui tendait, il la serra un peu plus étroitement contre lui.

— Tout va bien. C'est juste que je ne suis jamais sorti avec une femme qui m'a fait penser qu'un jour j'aurais des enfants.

Il s'écarta légèrement et ajouta, après s'être éclairci la gorge :

— Pour répondre à ta question, je crois que les enfants méritent de croire à la magie de Noël.

Elle laissa échapper un petit soupir de soulagement.

— Comme tu as dû le remarquer, poursuivit-il, j'ai pu contempler cette vitrine sans prendre mes jambes à mon cou et je ne suis pas devenu hystérique à la vue de ton Père Noël. Vois-tu, je suis un grand garçon qui peut contrôler ses émotions. Et, si cela peut te rassurer, sache qu'accompagné d'un enfant qui demanderait à aller s'asseoir sur les genoux du Père Noël je serais prêt à faire la queue devant ce centre commercial aussi longtemps qu'il le faudrait.

Elle lui sourit, en effet soulagée. Son Ryan. L'homme de sa vie, elle n'avait aucun doute là-dessus.

Elle se remit en marche vers le théâtre, Ryan marchant à ses côtés. Elle lui prit la main, mitaine en laine bleue contre le cuir glacé de son gant. Seul un événement dramatique pouvait avoir déclenché une aversion pareille pour tout ce qui tournait autour de Noël et elle se faisait fort de le découvrir.

— Te souviens-tu d'avoir vu le Père Noël avant ou après que t'a mère t'a abandonné ?

Il émit un petit sifflement faussement admiratif.

— Tu aurais dû faire carrière dans le droit, constata-t-il, amusé. Je te vois bien cuisiner un témoin venu à la barre.

— J'aime bien cette idée. En tout cas, elle est plus flatteuse que celle que mes frères auraient de moi. Ils me verraient plutôt comme un éléphant dans un magasin de porcelaine. D'après eux, je parle sans réfléchir.

— Eh bien, moi, je trouve ta question très pertinente, au contraire. La mémoire des enfants peut leur jouer des tours, parfois.

— Tu avais quatre ans, n'est-ce pas ? Moi, j'ai beau chercher, je n'ai aucun souvenir lié à cet âge-là.

— Je n'ai pas vraiment de souvenirs, disons plutôt des flashes.

Ils étaient arrivés à un carrefour et, alors qu'ils attendaient le signal lumineux invitant les piétons à traverser, elle tapa ses bottes l'une contre l'autre, comme elle le faisait depuis l'enfance pour se réchauffer les pieds.

— Lorsque nous avions quatre ans, notre mère nous déposait, Kayla et moi, à la halte-garderie, une fois par semaine. C'était le jour où elle faisait les grosses courses. Mais ce que j'en sais, c'est par ses récits, pas parce que je m'en souviens.

— Les grosses courses, dis-tu ?

— Oui. Le plein, quoi. Avec mes frères qui descendaient les paquets de céréales à une cadence infernale, elle était obligée d'en acheter des tonnes.

Le feu passa au vert et ils traversèrent, main dans la main.

— Même si elle a toujours soutenu que c'était pour nous sociabiliser, j'imagine que la garderie était pour elle un moyen de faire ses courses sans avoir à traîner derrière elle deux petites filles de quatre ans. Cela dit, elle n'avait pas tort. Des jumelles, élevées dans un ranch à l'écart, pouvaient bien se passer de voir d'autres enfants de leur âge. Maintenant que je repense à cette lointaine période, je me souviens d'une cuisinière en plastique équipée d'un four et de poignées bleues. Un jour, j'ai demandé à maman où elle était

passée et elle m'a répondu que nous n'en avions jamais eue à la maison, ce qui veut dire que ce jouet se trouvait à la garderie.

Elle ralentit le pas pour tenter de mieux se concentrer sur ce souvenir.

— Je ne me rappelle rien de la salle ou des autres enfants, ni même de la nourrice. Je me rappelle juste cette cuisinière avec ses poignées bleues. C'est curieux, tout de même.

— C'est normal. En dessous d'un certain âge, seuls des détails peuvent nous revenir, comme par exemple des bougies sur un gâteau d'anniversaire, mais on ne peut pas avoir tout retenu de la journée. Juste des images.

— Comment sais-tu cela ? s'enquit-elle, intriguée.

— Une partie du processus d'adoption consiste à être confronté à une équipe de psychothérapeutes. Mes parents ont dû en passer par là, de même que moi. Du coup, lorsque j'ai été en âge de poser des questions, d'une part mes parents s'y attendaient et de l'autre ils savaient exactement quels mots employer. C'est moi qui, un jour, ai évoqué les marches d'une église. Avant cela, ils ignoraient si j'avais le moindre souvenir de ma mère biologique.

Quelle chance il avait eue de tomber sur un couple aussi aimant, qui s'était soucié de lui au point de se préparer psychologiquement à répondre aux questions qu'il se poserait un jour !

— Est-ce tout ce dont tu te souviens ? Des marches d'une église et du bas de la robe de ta mère ?

— Oui. C'est un peu comme les vidéos très brèves qui défilent sur Internet. Je me revois fixer le bout de mes chaussures. Je sais que je suis devant une église et que c'est Noël parce que j'ai une boule à neige à la main. Tout cela est nouveau pour moi et...

Sa voix se brisa, l'empêchant de poursuivre.

— Je suis désolée, s'excusa-t-elle. Je n'aurais pas dû te faire revivre un souvenir aussi douloureux.

— Tout va bien, lui assura-t-il. A l'intérieur de la boule, il y avait le Père Noël et sa femme, se penchant l'un vers l'autre, les yeux fermés, dans l'attente d'un baiser qui ne viendrait jamais.

— Comme celui que j'ai acheté ?

— Oui. J'ai lancé la boule par terre quand je me suis retrouvé tout seul. Les petits sujets gisaient à l'air libre, dans un mélange d'eau et de paillettes, mais toujours dans la même position, un peu comme s'ils cherchaient désespérément à se rejoindre enfin.

Lorsqu'ils atteignirent le parc, elle s'arrêta de marcher et se tourna vers Ryan pour pouvoir le regarder en face.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Je ne t'aurais pas infligé ce stupide Père Noël et encore moins mon désir de lui retrouver sa moitié.

— Je ne t'ai rien dit parce que ces souvenirs font partie d'un passé lointain. J'estime que le problème est réglé.

— Bien sûr. Parce que tu es un grand garçon capable de contrôler ses émotions, c'est ça ?

— Est-ce si mal ?

Elle s'approcha de lui et le fixa à travers ses cils humides de larmes.

— Je suis triste pour toi, Ryan. Triste que le petit Ryan Michaels ait dû apprendre si jeune à contrôler de pareilles émotions. Et puis, je suis désolée aussi de m'être montrée aussi curieuse et, du coup, de t'avoir fait revivre des souvenirs aussi traumatisants.

— Tu n'as pas à t'excuser, Kristen.

Il ôta l'un de ses gants et lui releva le menton pour déposer sur ses lèvres un baiser plein de tendresse.

— Cela me touche beaucoup que tu aies à cœur de vouloir tout connaître de moi, ajouta-t-il. Tu es un cadeau du ciel, Kristen. La plupart des femmes que je connais ne s'intéressent à moi que pour...

— Pour ? insista-t-elle. Ah... je vois...

Ils se mirent à rire de concert, heureux d'être ensemble en cette belle journée d'hiver.

— Kristen, reprit-il en l'attirant de nouveau à lui. Je voudrais que tu le saches : à mes yeux, tu es la femme idéale. Aucune autre ne m'a jamais touché en plein cœur comme toi.

Transportée d'émotion, elle ne chercha plus à retenir les larmes qui lui brouillaient la vue.

— Tu as le don de me faire rire et pleurer. Je crois que c'est le signe que je t'aime.

— Tu es bien certaine d'aimer un homme qui tient plus de Scrooge que du Père Noël ?

La coïncidence était énorme mais elle se garda bien de relever et de faire le moindre commentaire.

— Scrooge avait ses raisons de détester Noël, tout comme toi tu as les tiennes. Et puis, je dois t'avouer que j'ai une tendresse particulière pour ce vieux grincheux.

— Et moi, je dois te faire un aveu : j'ai voulu me persuader que je détestais Noël et tout ce qui s'y rattachait, mais en fait je me rends compte au moment où je te parle que c'est faux. Et puis, je l'aime bien, moi aussi, ce personnage de Dickens.

Le cœur de Kristen se mit à battre violemment.

— C'est vrai ?

— C'est vrai. Et c'est un peu grâce à toi. En me posant les bonnes questions, comme tu viens de le faire, tu m'as forcé à trouver les bonnes réponses.

— Te comparer à Scrooge n'est pas une mauvaise chose, finalement, le taquina-t-elle. Je te rappelle qu'il finit par changer complètement pour devenir l'un des plus fervents adeptes de Noël.

— Je crains bien de ne pas en être encore là, mais je te promets d'y travailler.

— Le lendemain de Thanksgiving, il y a une grande parade tout autour de

la ville et c'est le jour où le maire allume le sapin de Noël qui restera éclairé pendant les fêtes. Lorsque tu reviendras, je t'y emmènerai et je t'embrasserai pour que tu ne gardes en tête que ce souvenir-là de Noël.

Elle vit son sourire faiblir un peu. Quoi de plus normal ? Tout cela était si nouveau pour lui !

Alors, pour le rassurer un peu plus, elle passa les bras autour de son cou et lui murmura à l'oreille :

— Lorsque j'aurai trouvé ma mère Noël, je ferai en sorte que sa bouche soit contre celle de son homme pour que leur baiser dure tout l'hiver.

Elle marqua une courte pause afin de donner plus de poids et de solennité à la promesse qu'elle s'appêtait à lui faire.

— Ryan Roarke, souffla-t-elle, quel que ce soit le moment de l'année, printemps, été, automne, hiver, jamais, tu entends bien, jamais, je ne t'abandonnerai.

* * *

Kristen l'aimait.

Lui, Ryan Roarke qui fut un jour Ryan Michaels.

L'adulte tourmenté qu'il était avait miraculeusement rencontré, en venant quatre mois plus tôt dans ce coin reculé du Montana, la seule femme au monde qui saurait le comprendre.

Ils avaient passé la semaine à partager l'histoire de leur vie, leurs émotions, leurs sentiments, leurs désirs profonds. Elle ne savait rien de son style de vie, mais tout de ce qui déchirait son cœur.

Elle l'aimait, lui, tel qu'il était et pas l'image idéalisée d'un cow-boy ou d'un nom connu des rodéos. Il pouvait, en toute confiance, lui révéler sa véritable profession car elle ignorait quels étaient son compte en banque ou sa vie hollywoodienne. Lorsqu'il lui expliquerait qu'il ne pourrait pas la rejoindre en décembre et qu'il n'y aurait pas de baiser sous l'arbre de Noël, elle serait déçue, certes, mais l'amour qu'elle lui portait ne cesserait pas pour autant.

— Au fait, ajouta-t-elle, en parlant de Scrooge, c'est curieux que tu m'en aies parlé, parce que j'ai une surprise pour toi. Ferme les yeux.

Il obéit docilement tandis qu'il l'entendait fouiller dans la poche de son manteau.

Si seulement il pouvait vivre ici ! Il fallait absolument qu'il trouve un moyen de voir Kristen plus souvent sans laisser tomber ses parents. Si, de son côté, elle parvenait à se libérer, elle pourrait venir le rejoindre de temps en temps à Los Angeles.

— C'est bon, tu peux les rouvrir.

Elle rayonnait d'une joie enfantine tandis qu'elle lui tendait un ticket du bout de ses doigts gelés.

— *Un Conte de Noël*, lut-il tout haut. En effet, c'est curieux. Tu avais ce

billet dans ta poche pendant tout ce temps ?

— Oui, mais je ne te l'aurais pas donné si tu avais persisté à dire que tu détestais les fêtes de Noël. Si tu savais comme j'ai été soulagée de t'entendre dire que tu aimais bien Scrooge ! Ce soir, c'est la première, au théâtre qui est juste là.

Tout en parlant, elle lui désignait le bâtiment en briques qui se trouvait de l'autre côté du parc.

Elle était tellement excitée à l'idée d'assister à cette pièce qu'il décida de jouer le jeu pour ne pas gâcher sa joie.

— C'est génial, dit-il d'un ton enjoué. Tu as l'autre billet ?

— En fait, non. C'est ça, la surprise. Tu sais que je pars travailler tous les soirs. Eh bien, c'est ici, au théâtre, que je me rends chaque jour.

Il lui fallut faire un effort pour tenter de comprendre quel pouvait être le lien entre le théâtre et son métier d'enseignante. Il fut pris d'une appréhension qui alla croissant à mesure que la réalité, sordide, le rattrapait. Car il savait ce qui allait suivre.

Ce scénario, il le connaissait par cœur.

— Lorsque tu es reparti, poursuivit-elle, sans avoir la moindre conscience de la panique qui l'avait envahi, j'ai enfin compris que je devrais reprendre ma vie en main. Grâce à toi, à tout ce que tu as pu me dire, ce jour-là, je suis partie en quête d'une partie de ce qui fait ma vie, mon bonheur. Et si, ce soir, je n'ai pas de billet, c'est parce que je n'en ai pas besoin. Je serai sur scène.

S'il te plaît, ne le dis pas. Ne gâche pas tout.

— Tu as devant toi une actrice, déclara-t-elle avec fierté.

La nouvelle l'avait sonné. Il posa sur elle un regard fixe et recula d'un pas. Comment avait-il pu croire qu'elle était différente des autres femmes ?

Il froissa le billet dans son poing serré et le fourra rageusement dans la poche de son manteau.

— Tu savais, articula-t-il d'une voix blanche. Tu savais depuis le début.

Une petite ride se creusa au milieu de son front : sans doute s'inquiétait-elle de sa réaction. Elle n'était donc pas si bonne comédienne !

— Je savais ? A vrai dire, non, je ne pouvais pas savoir. Je n'ai été auditionnée qu'en octobre.

— Une actrice, cracha-t-il avec dégoût.

— Tu savais bien que c'était mon rêve. Je t'avais parlé de ma passion pour le théâtre. Souviens-toi, c'est même toi qui m'as parlé de diplômes gâchés.

Elle ne souriait plus à présent, alors qu'elle essayait de le convaincre de sa bonne foi.

— C'est toi qui m'as encouragée, insista-t-elle. Toi encore, qui m'as poussée à aller de l'avant, à ne pas rester sur un échec.

— Tu me parlais d'un proviseur, rétorqua-t-il d'une voix sèche. De ton envie de fonder un club de théâtre et d'y donner des cours.

— Tu viens de le dire, Ryan. J'aime le théâtre et je me suis donné les

moyens d'en vivre.

— J'ai bien compris, en effet.

Il avait parlé d'un ton acerbe qui, de nouveau, embua ses jolis yeux de larmes contenues. Des larmes de crocodile, il le comprenait maintenant. Il aurait pu l'applaudir pour sa performance s'il n'avait eu envie de hurler, de tout casser. De lui crier « bravo » pour la façon magistrale dont elle lui avait joué la comédie tout au long de cette semaine.

— Bien joué, Kristen. Vraiment. Cependant, si tu le permets et afin d'améliorer ton jeu, j'aurais une remarque à te soumettre : tu as accepté trop facilement le fait que je m'appelais Roarke. De même, tu aurais pu montrer un peu plus de méfiance à mon égard lorsque tu as appris que je vivais à Los Angeles. Tu étais censée croire que j'étais un professionnel des rodéos, pas vrai ? Or la Californie n'est pas vraiment connue pour ce genre d'activités.

— Mais Bakersfield, Salinas, protesta-t-elle si faiblement qu'il l'entendit à peine.

Il détourna la tête, incapable de soutenir son regard une seconde de plus.

Quand je pense que je n'ai pas voulu coucher avec elle par respect, songea-t-il amèrement. *Parce que je tenais à ce qu'elle sache qui j'étais vraiment.*

Quel crétin il avait été ! Il en aurait ri s'il n'avait été aussi malheureux.

— Tu aurais dû être perturbée que je refuse de partager ton lit, ce soir-là, mais je dois admettre que tu t'es bien rattrapée. Nos longues discussions... cette tendre sollicitude... Tout cela était si nouveau pour moi que, bêtement, j'y ai cru. Qu'espérais-tu, Kristen ? Etais-je censé assister à ta petite pièce et être si impressionné que j'aurais couru voir Scorcese pour lui chanter tes louanges afin que tu décroches un contrat en or ?

Il était dur mais elle le méritait bien. Car, au moment où il lui parlait, elle continuait de jouer son rôle, les mains pressées contre ses oreilles, pour ne pas entendre ce qu'il avait à lui dire.

— Malheureusement, c'est fini, ton plan a foiré, poursuivit-il, impitoyable. Nous aurions pu nous en tenir au sexe et passer du bon temps ensemble. Comme ça, tu m'aurais peut-être épargné ton couplet sur la famille, l'amour et le Père Noël. Tu m'as pris pour un pigeon, Kristen. Alors sache que je n'aide jamais les femmes comme toi.

Elle balança la tête, dans un mouvement régulier qui fit ruisseler les larmes sur ses joues.

— Qui es-tu ? murmura-t-elle comme pour elle-même.

— S'il te plaît, Kristen, n'essaie pas de me faire croire que tu pensais vraiment que j'étais le cow-boy de tes rêves.

Son regard d'ordinaire si doux se chargea soudain de colère.

— Arrête, lui intima-t-elle d'une voix ferme. Arrête de me débiter toutes ces horreurs sans que je sache pourquoi. Tu vis à Los Angeles et tu ne vis pas de rodéos. D'accord. De quoi vis-tu alors ?

— Je suis avocat, répondit-il en resserrant les pans de son manteau sur lui.

Je suis avocat spécialisé dans l'industrie cinématographique. Et, comme tu dois le savoir, je suis très réputé, même.

— Tu es avocat...

— Tu as dû me trouver facilement sur Internet, cette fois. Parce que, si j'honore les clauses de confidentialité, ce n'est pas le cas des studios de Hollywood qui se servent largement de mon nom pour se faire de la publicité sur mon dos. C'est très pratique pour les actrices de second ordre qui cherchent à gravir rapidement les échelons.

— Je cherchais Ryan Michaels, se justifia-t-elle encore. Tu m'as menti.

— Je ne t'ai jamais dit que j'étais cow-boy et encore moins que je participais à des rodéos.

— Mais tu savais que je le croyais. Tu m'as menti durant toute cette semaine. Tu m'as laissé me mettre à nu, te raconter mes déboires avec ce pilote de ligne. Tu aurais pu me révéler que tu étais comme lui, que tu cherchais juste à t'amuser avec moi en attendant de repartir vers de nouvelles aventures ! Ou, plutôt, vers ta vraie vie.

Elle lui lança un regard chargé de ressentiment auquel, pour un peu, il se serait laissé prendre. Maggie l'avait prévenu des dégâts qu'il pourrait causer, mais sa sœur ignorait qu'il avait affaire à une comédienne qui se fichait de lui depuis le début. Cette scène, qu'elle interprétait à merveille d'ailleurs, n'était qu'une partie de l'acte final.

— J'aimerais juste savoir si tu me mens depuis notre rencontre à ce mariage, finit-elle par lâcher. Avais-tu vraiment l'intention de t'installer ici, à Rust Creek Falls ? Eprouvais-tu vraiment quelque chose pour moi ?

Plutôt mourir que de lui avouer ses sentiments pour elle. Quel besoin avait-elle d'apprendre, désormais, que ses parents avaient mis fin à ses rêves d'ailleurs ? Pourtant, malgré la colère et la rancœur qui le submergeaient, il brûlait de la prendre dans ses bras et de sécher ses larmes.

— Je dirai juste que, dans cette histoire, ce n'est pas moi qui t'ai menée en bateau, préféra-t-il lui répondre.

Elle le regarda fixement, hagarde, semblant ne pas le reconnaître.

— Tu ne devrais pas jouer avec les sentiments des gens, comme tu as joué avec les miens, murmura-t-elle. Quoi que tu puisses imaginer, je t'aimais, c'est tout.

— Je pense que nous avons fait le tour, décréta-t-il. Il est inutile de dramatiser. Tu me pardonneras de ne pas te souhaiter bonne chance dans ta carrière d'actrice. Au revoir, Kristen.

Elle ferma les yeux, figée sur place, malheureuse, puis elle le regarda une dernière fois.

— Vas-y, le théâtre t'attend. Et puis, nous n'avons plus rien à nous dire.

— Tu me pousses à partir, Ryan, malgré la promesse que je t'ai faite de ne jamais t'abandonner. Mais, si c'est ce que tu veux vraiment, alors tourne-moi le dos. Ce n'est pas moi qui partirai. Même après ce que tu viens de me lancer au visage.

Après ce que tu m'as fait, surtout.

Le bonheur ne durait jamais bien longtemps. Mais pourquoi s'en étonner ? Découvrir que Kristen était comme les autres actrices ambitieuses de sa connaissance n'avait rien d'extraordinaire, après tout.

Fort de cette certitude, il tourna les talons et commença à marcher.

Il plongea les mains dans ses poches et sentit le billet froissé sous ses doigts. Sans ralentir le pas, il le jeta dans le caniveau.

* * *

Quelle piètre actrice je fais !

Kristen pouvait à peine fermer les boutons de son chemisier tant ses mains tremblaient.

— Tu as besoin d'aide ? s'enquit Kayla tout en posant près d'elle le bol rempli de gruau qui était destiné à Scrooge.

— Kayla ! Si tu savais ! Je viens de vivre une scène affreuse avec Ryan.

— Attends, je reviens.

Kristen vit sa sœur détalier en direction des toilettes, juste au moment où elle s'apprêtait à lui déballer ce qu'elle avait sur le cœur.

Ce n'était pas plus mal, d'ailleurs. Si elle laissait libre cours à son désespoir maintenant, il y aurait de fortes chances pour qu'elle s'écroule et soit incapable de tenir son rôle.

Malgré ses mains toujours tremblantes, elle parvint à boutonner les manchettes de son chemisier. Elle devait se ressaisir, penser à Kayla qui n'allait pas fort ces temps-ci. La pauvre devait avoir ses propres soucis. Il était inutile de lui en rajouter avec ses états d'âme.

Mais, en dépit de ses bonnes résolutions, l'image de Ryan la hantait. Comment avait-il pu lui laisser croire qu'il était un cow-boy alors qu'il était un avocat renommé de Hollywood ? Elle comprit d'un coup pourquoi il avait sans cesse remis à plus tard les balades à cheval qu'elle lui proposait.

Il lui avait menti.

Il l'avait quittée.

Elle pressa une main sur sa bouche pour refouler les sanglots qu'elle sentait monter. Elle n'y arriverait jamais. Elle ne pourrait pas simuler un chagrin d'amour quand, dans la réalité, son cœur était en lambeaux.

— La salle est comble, annonça la voix du manager dans le haut-parleur réservé aux coulisses. Il vous reste deux minutes avant le lever de rideau.

Elle inspira profondément.

Ryan ou pas, la vie continuait.

Il le fallait bien.

Kristen ne parvint pas à refouler bien longtemps les larmes qui lui brûlaient les yeux.

Elles lui échappèrent dès les premières lignes de la scène. Le petit garçon qui jouait le rôle d'Ebenezer enfant était bouleversant de vérité.

Il n'avait personne pour l'aimer, personne chez qui aller passer les fêtes de Noël. Sa classe était vide. Un à un, les enfants partaient, qui avec sa mère, qui avec son père. Son professeur lui donnait un livre à lire puis, après avoir alimenté le poêle en charbon, quittait la salle sans un regard pour lui. Seul, rejeté par tous, le petit garçon se recroquevillait sur son bureau et se mettait à pleurer.

Les larmes de Kristen redoublèrent.

Elle imagina Ebenezer lancer une boule à neige par terre, avec tout le désespoir de son jeune âge.

Pauvre Ryan. Il était plus jeune encore que ce petit acteur lorsque sa mère l'avait abandonné, le laissant seul au monde. Heureusement, il avait été adopté par des parents aimants mais, en dépit de tout cet amour, une partie de lui demeurait toujours le petit Ryan Michaels. Elle avait beau avoir essayé de le rassurer, de lui faire entendre que l'amour pouvait être éternel, il ne lui avait pas laissé l'occasion de le lui prouver.

Mais peut-être qu'un homme ayant passé trente ans de sa vie à se protéger, à blinder son cœur contre l'amour, ne pouvait pas changer.

Elle ne le saurait jamais.

Cette pensée la fit pleurer de plus belle. Elle devait aller rectifier son maquillage qui devait être un désastre. Et vite ! Les lumières venaient de s'éteindre, la prochaine scène serait la sienne.

Tandis que les machinistes s'affairaient à changer le décor, elle vit Kayla enfermer dans un coffre la brassée de manuels scolaires ayant servi à la scène qui venait de se jouer. Puis elle redressa les épaules et, dans un geste qui ne laissait planer aucun doute, elle posa une main sur son ventre que dissimulait la robe vague qu'elle portait.

Les sanglots de Kristen s'interrompirent net.

Kayla était enceinte.

Non. C'était impensable. Kayla et elle étaient jumelles. Jamais sa sœur n'aurait pu garder un tel secret pour elle. D'ailleurs, qui donc serait le père ? Pour autant que Kristen le sache, Kayla ne fréquentait personne. Pourtant, cette lassitude permanente, ces nausées et cette décision de ne plus prendre de caféine, tout cela parlait pour elle.

Les lumières se rallumèrent. Des applaudissements enthousiastes accueillirent le nouveau décor. A l'instar des autres, Kayla se mit à applaudir, permettant à Kristen de deviner son petit ventre rebondi.

Elle se remit à pleurer, bouleversée. Le secret de Kayla était, de loin, le plus important.

Il lui semblait impossible que les deux êtres qu'elle aimait le plus au monde aient pu lui cacher des pans de leurs vies aussi cruciaux. De la profession de Ryan à la grossesse de Kayla, elle ne s'était rendu compte de rien.

Comme le personnage de Belle qu'elle s'apprêtait à incarner, elle n'aspirait plus qu'à remonter le temps et à retrouver sa vie paisible d'avant.

Mais Belle était également courageuse. Lorsque l'homme qu'elle aimait s'était révélé sous un jour inconnu, elle avait relevé la tête et affronté la vérité. Face à la trahison de Ryan, Kristen ne pouvait agir différemment.

Dans un bruissement d'étoffe, elle se pressa vers le poste de maquillage, soudain reconnaissante au destin de pouvoir jouer le rôle de Belle ce soir. Durant le temps qui lui était imparti, elle se montrerait à la hauteur de ce que l'on attendait d'elle.

Ensuite, seulement, lorsqu'elle aurait regagné l'abri des coulisses, elle s'autoriserait le droit de s'effondrer.

* * *

Le fantôme du passé fut sans pitié.

Scrooge voulait revivre les souvenirs heureux de sa vie, mais la silhouette blanche et or de son fantôme s'appliquait inlassablement à l'en écarter.

Ryan se raidit contre le mur du fond où il se tenait depuis le début de la pièce. Lui aussi voyait s'échapper les souvenirs heureux de sa vie. Une valse dansée au milieu d'une route désertée. Un ciel étoilé de feux d'artifice. La voix douce d'une femme fredonnant pour eux.

Un flot d'amertume le submergea. La perfection de Kristen n'avait été qu'illusion, tout comme le rôle qu'elle venait de jouer.

Il avait décidé d'acheter un billet à la dernière minute. Il n'avait même pas pris la peine de s'installer sur son siège, préférant se tenir debout au fond de la salle, pour pouvoir s'éclipser très vite. En venant ici, il avait eu pour seul but de voir Kristen une dernière fois, sur scène, avant d'aller prendre son avion. Poussé par cet élan masochiste, il avait ressenti le besoin de mesurer son talent d'actrice.

Lorsque les souvenirs heureux s'imposeraient à lui, comme ils le faisaient

depuis qu'il lui avait tourné le dos, un peu plus tôt dans la soirée, il s'obligerait à ne se souvenir que de la comédienne ambitieuse qui n'avait vu à travers lui qu'un moyen de propulser sa carrière.

Le fantôme du passé désigna le centre de la scène qu'éclairait un faisceau lumineux au centre duquel se trouvait Kristen-Belle, assise sur un banc. Les flocons de neige tournoyaient lentement autour d'elle.

Il eut l'illusion affreuse que Kristen se trouvait au centre de la boule à neige de son enfance. Il s'empessa de chasser cette pensée sinistre pour focaliser son intérêt sur la pièce.

Un jeune homme s'approcha d'elle, en chapeau haut de forme et queue-de-pie. Kristen leva sur lui un regard emplí de désir et de regret que Ryan prit en plein cœur. Avec un talent pareil, elle n'allait avoir aucun mal à se faire remarquer.

— Dis-moi franchement, Ebenezer, si tu me voyais ce soir pour la première fois, m'inviterais-tu à danser ? s'enquit Belle.

Oui. Je t'entraînerais dans une valse, juste pour savourer le plaisir de te tenir entre mes bras.

— L'homme qui m'aimait n'existe plus que dans mes souvenirs, ajouta-t-elle. Aussi, je prierai pour lui, pour que le choix qu'il a fait le rende heureux.

Il ne pouvait en entendre plus. Soit elle était une actrice surdouée, soit elle avait véritablement le cœur brisé. A qui la faute ? C'était elle, et elle seule, qui avait eu en tête de se servir de lui. Pour cela, elle n'avait pas hésité à lui dire les mots qu'il brûlait d'entendre.

Dans un geste plein d'impatience, il s'empara de son manteau et de ses gants, et se pressa vers la sortie. Il fut arrêté dans son élan par l'ouvreuse qui lui intima le silence d'un doigt posé sur sa bouche. Il allait devoir attendre la fin de la scène pour fuir loin de Kristen.

— Cours après elle, vieux fou ! cria Scrooge à l'intention de son fantôme. Ne la laisse pas partir ! Tu ne vois donc pas qu'elle t'aime ?

Mais il était trop tard. Le fantôme de Scrooge s'évanouit dans les ténèbres en même temps que le rideau retombait et que le public applaudissait à tout rompre.

Ryan en profita pour s'esquiver.

* * *

Une heure plus tard, alors qu'il se trouvait à bord de l'unique avion de nuit au départ de Kalispell, la voix du pilote se fit entendre.

— Mesdames et messieurs, c'est votre commandant de bord, le capitaine Toomer, qui vous parle. Mon équipage et moi-même sommes heureux de vous accueillir à bord de cet airbus A 320.

Ryan laissa sa tête aller contre le dossier. La boucle était bouclée. Il partait loin de la femme qui lui avait menti à bord d'un avion piloté par l'homme qui l'avait trompée. Enfin... prétendument trompée.

Parce que, là aussi, elle pouvait très bien lui avoir menti. Elle pouvait très bien avoir inventé cette histoire de toutes pièces dans le but de le manipuler, de faire vibrer sa corde sensible.

Elle avait cru, à juste titre, que ce scénario servirait ses plans. Se faire passer pour la victime, la femme trompée, celle qui n'accepterait plus dans sa vie un « snobinard des villes ». Un homme comme lui.

Il interrompit brutalement le fil de ses pensées.

Si son but avait été de le séduire à dessein, pourquoi lui aurait-elle affirmé qu'elle ne sortirait plus jamais avec des individus dans son genre ? Et, si son but avait été de s'installer à Los Angeles, pourquoi lui avoir avoué qu'elle ne pourrait jamais vivre trop loin de chez elle et de tout ce qui faisait sa vie ?

Vieux fou ! Ne vois-tu pas qu'elle t'aime ?

Il refusait d'y croire, s'acharnant à penser que Kristen était une manipulatrice hors pair. Elle avait avancé masquée, lui cachant ses ambitions de manière à lui faire baisser la garde.

Vieux fou...

L'explication ne pouvait qu'être celle-là. Si ce n'était pas le cas, alors il avait laissé échapper une personne rare qu'il n'était pas près de retrouver.

* * *

— Encore un whisky, fiston ?

— Oui, bien sûr.

Ryan se retourna vers son père, la carafe à la main, prêt à aller le servir.

Mais son père n'avait pas de verre. Il se tenait debout dans le patio, près de la piscine, les mains dans les poches de son pantalon, le regard fixé sur lui.

— Ah, je vois...

Il espéra ne pas avoir laissé percer trop d'amertume dans le rire faux qui venait de lui échapper.

— Je te rappelle que je suis majeur et que je n'ai pas l'intention de conduire durant les heures qui viennent.

Le dîner de Thanksgiving était terminé depuis un bon moment mais aucun membre de la famille Roarke n'allait quitter la maison familiale. Shane et Gianna étaient arrivés la veille de Thunder Canyon, suivis par Maggie, Jesse et Madeline depuis Rust Creek Falls. Tous ne repartiraient que le lendemain. Même lui qui, pourtant, habitait la même ville que ses parents.

Des baies vitrées laissées grandes ouvertes lui parvenaient les bruits d'un match de foot que diffusait l'une des nombreuses chaînes de télévision. A la mi-temps, tout le monde investirait la cuisine pour reprendre une part de tarte au potiron ou un sandwich à la dinde.

Il aimait cette réunion familiale à laquelle aucun d'eux n'aurait eu l'idée, non plus que l'envie, de se soustraire. Chaque année, il était impatient de se replonger dans cette ambiance chaleureuse.

Il avait vu arriver ces fêtes avec encore plus de soulagement que les

années précédentes. Enfin, il n'aurait pas à affronter la solitude terrible dans laquelle il vivait depuis qu'il avait quitté Kristen.

Entouré des gens qu'il aimait, il vivrait un répit de quelques jours lui permettant de souffler, sinon d'oublier.

Mais c'était le contraire qui s'était produit. Tous ces couples heureux lui rappelaient avec acuité à quel point lui était seul. Heureusement, son père avait un whisky excellent dans lequel il pouvait momentanément noyer son désespoir.

Shane apparut, la petite Madeline calée sur sa hanche, sans doute dans le but de s'entraîner à sa paternité imminente.

— Quel bonheur, ce temps ! s'exclama-t-il. A force de vivre dans une région où il neige pendant cinq mois, on en arriverait presque à oublier qu'il existe ailleurs des températures plus clémentes.

— Tu n'as qu'à aller assister à des matchs de basket en salle. Là, tu verras un foisonnement de couleurs.

Shane et son père s'échangèrent un regard perplexe auquel il répondit par un haussement d'épaules. Non, il n'en dirait pas plus.

Il fixa le fond de son verre et revit le visage enthousiaste de Kristen alors qu'elle lui avait expliqué comment échapper pour quelques heures au blanc immaculé qui recouvrait tout durant la longue période hivernale. Elle avait pourtant l'air sincère lorsqu'elle l'avait imaginé s'installant à Rust Creek Falls.

N'importe quoi ! Elle savait.

Ce fameux 4 juillet, il était assis à côté de Maggie pendant la cérémonie religieuse. Si lui ignorait tout des gens de Rust Creek Falls, eux, en revanche, avaient dû faire le lien entre Maggie, la famille Roarke et le chef étoilé du même nom. Kristen avait eu beau feindre de ne pas connaître le nom de jeune fille de Maggie, elle avait dû les apercevoir ensemble. De là à faire le rapprochement, il n'y avait eu qu'un pas qu'elle avait vite franchi.

Cependant, une question venait souvent le tarauder. Pourquoi l'avait-elle invité à passer la nuit chez elle ? Pourquoi aurait-elle voulu le pousser à venir s'installer dans sa petite ville de province si elle rêvait de tenter sa chance à Hollywood ?

L'avocat en lui se rappela un détail qui retint toute son attention. A quel moment de cette fameuse journée Kristen aurait-elle pu le surprendre en compagnie de Maggie, vu que celle-ci n'était pas venue au barbecue et que Kristen n'avait pas assisté à la cérémonie religieuse ?

Il reposa son verre intact sur la table toute proche.

— Tu en es ou pas ? demanda Shane en brandissant un billet de un dollar.

— Pardon ?

Tout à ses interrogations, Ryan se dit qu'il avait peut-être tout gâché. Qu'il avait peut-être commis la plus grossière erreur de sa vie.

— Tu paries un dollar sur l'équipe des Cow-boys ou pas ? précisa patiemment Shane.

— Bien sûr, répondit-il.

Depuis l'enfance, les deux frères avaient pris l'habitude de parier cette même somme sur cette même équipe et il n'était pas question qu'il déroge à la règle, interrogations ou pas.

— Je n'ai pas de liquide sur moi. Tu peux me les avancer ?

— OK. Tiens-moi le bébé quelques secondes.

Madeline passa des bras de son oncle Shane à ceux de son oncle Ryan sans broncher.

Au moment où Shane sortait son portefeuille de la poche arrière de son jean, Maggie et Jesse vinrent les rejoindre. Tout le monde éclata de rire lorsque Madeline refusa les bras que lui tendait sa mère. Ryan fit de son mieux pour se fondre dans la bonne humeur générale mais le cœur n'y était pas. Kristen ne lui avait pas menti ce maudit 4 juillet, il en était certain à présent.

L'esprit ailleurs, il sortit dans le jardin et alla s'installer sur une chaise longue, son précieux petit fardeau toujours serré contre lui.

Enfin au calme, il allait tenter d'analyser la situation de façon objective.

Selon lui, la rencontre entre Maggie et Kristen au cinéma ne pouvait pas être fortuite. Kristen avait tout manigancé pour tomber sur sa sœur à ce moment-là. Puis elle avait joué à cette dernière le rôle de la femme au cœur brisé afin que Maggie l'appelle pour l'inciter à revenir à Rust Creek Falls. Ce qui n'avait pas manqué de se produire.

Madeline gigota un peu, se creusant une place plus confortable sur son torse avant de tomber endormie d'un coup. Il lui tapota distraitement le dos tout en plongeant le regard dans le bleu éclatant de la piscine.

Trop de choses clochaient dans le scénario qu'il venait d'élaborer.

Il n'y avait pas de salle de cinéma à Rust Creek Falls. Les films étaient projetés dans le gymnase et, d'après ce que lui avait confié Kristen, c'était là que toute la population se retrouvait en période hivernale. Dans ce cas, quoi de plus normal que Maggie et Kristen aient pu se rencontrer ? Lui-même, qui pourtant ne connaissait pas grand monde là-bas, n'était-il pas tombé sur le mari de Lissa, le shérif, alors qu'il se rendait au *dîner* en compagnie de Kristen ?

Pour que sa théorie du complot tienne la route, il aurait fallu non seulement qu'elle sache qu'il s'appelait Roarke mais aussi que Maggie porte ce même nom. Toutefois, la preuve la plus flagrante de son innocence était sa sœur Kayla. Sa jumelle, sa plus grande confidente. Si Kristen avait élaboré un plan aussi diabolique, elle en aurait fait part à sa sœur qui n'aurait pas manqué de participer à sa combine. Or cette dernière avait vraiment été surprise d'apprendre que Maggie était une Roarke. Kayla n'avait pas étudié le théâtre. Elle ne pouvait pas être accusée de jouer une quelconque comédie.

Affaire classée, décida-t-il.

Kristen était innocente et lui n'était qu'un crétin.

Une nouvelle fois, il avait fracassé la boule à neige. Mais, s'il avait eu la

chance d'avoir une Christa Roarke qui avait remplacé sa mère biologique, aucune femme ne pourrait remplacer Kristen Dalton dans son cœur.

Le bébé niché contre lui l'empêchait de se lever alors qu'il brûlait de faire les cent pas, de laisser libre cours à la rage intérieure qui le rongait.

Il ferma les yeux pour voir Kristen telle qu'elle lui était apparue sur scène, superbe dans sa belle robe de velours bleu. Il ne pouvait pas passer le reste de sa vie seul, comme ce vieux fou de Scrooge, en colère contre lui-même de n'avoir pas su retenir la seule femme qui l'ait jamais aimé d'un amour véritable.

Sa décision était prise. Si les boules à neige ne pouvaient être réparées, il en allait différer des erreurs que l'on pouvait commettre.

Madeline bougea un peu dans son sommeil, mais cette fois il trouva apaisant le contact de ce petit corps confiant contre lui. Presque aussi relaxant que le contact de Zorro lorsqu'il avait étrillé sa robe soyeuse.

Si Kristen lui pardonnait, si elle acceptait de lui donner une seconde chance, il lui offrirait tous les chevaux qu'elle souhaiterait et lui ferait autant d'enfants qu'elle voudrait.

Ce cheminement intérieur le conduisit à penser qu'avoir des enfants impliquait d'être marié, de vivre sous le même toit avec la famille qu'il se serait créée. En continuant à vivre à LA, il ne pourrait être ni un bon mari ni un bon père. S'il voulait vivre heureux, ce devrait être à Rust Creek Falls.

Malheureusement, il était avocat et pas cow-boy. Les opportunités professionnelles ne devaient pas être légion par là-bas mais, s'il acceptait de réviser ses prétentions à la baisse, il pourrait trouver du travail à Kalispell.

Oui. S'il regagnait le cœur de Kristen, s'il réparait les dommages causés, il n'aurait plus à faire d'incessants allers-retours, en laissant derrière lui la femme qu'il aimait.

Restait le problème de Roarke et Associés. S'il partait s'installer dans le Montana, il romprait la promesse faite à ses parents. Or il voulait leur bonheur. Il voulait les aider, mais sans pour autant renoncer à être heureux avec Kristen.

Quelle solution avait-il ?

Pour l'heure, il n'en avait aucune mais il possédait une famille aimante et unie. Il avait commis l'erreur fatale de ne pas faire confiance à Kristen. Il ne ferait pas celle de douter de ses parents.

Aussi, ce soir, alors qu'ils seraient tous réunis autour de la table familiale, ils trouveraient ensemble la solution pour que chacun soit heureux.

Ensuite, il embarquerait à bord du premier vol à destination du Montana et il mettrait toute sa force et son énergie à convaincre Kristen de lui accorder son pardon en même temps qu'une seconde chance de lui prouver qu'il l'aimait.

Pour cela, il devrait mettre toutes les chances de son côté en la reconquérant de manière aussi spectaculaire qu'il l'avait quittée. Il devrait lui démontrer qu'il ne serait plus jamais le sombre crétin qu'il avait été.

Il sentit les petits doigts de Madeline agripper sa chemise. Au comble de l'émotion, il embrassa ses cheveux aussi doux que de la soie alors que lui revenaient les paroles de Kristen : « Et si tu as des enfants un jour ? Leur communiqueras-tu ton aversion de Noël ? »

Il effleura d'un doigt les minuscules menottes de sa nièce.

— Tu mérites de croire à la magie de Noël, trésor, dit-il tout haut. Pour toi, et pour les enfants que j'aurai un jour, je veux bien y croire, moi aussi.

Une idée commença alors à germer dans sa tête.

Il se leva tout doucement, Madeline toujours endormie contre lui, et alla rejoindre sa famille.

— Maggie, Shane, j'ai besoin de votre aide. Connaissez-vous quelqu'un à la mairie de Kalispell ?

Il n'y eut pas de représentation le lendemain de Thanksgiving.

Kristen aurait dû se réjouir de ce répit. Ce soir, elle n'aurait pas à revivre le sentiment horrible de perdre l'homme qu'elle aimait. Mais ce qu'elle éprouvait maintenant depuis des heures était pire. Perchée sur un char, entourée de tous les autres acteurs de la pièce, elle devait offrir un visage avenant, sourire et lancer des bonbons à la foule venue acclamer la parade.

Pour l'occasion, elle portait son costume de scène sous lequel elle avait enfilé un jean, car la neige était bien réelle, ce soir.

Toute la troupe attendait au bout de Main Street qu'arrive le char du Père Noël, vedette du défilé.

Le Père Noël. Tout ce qui pour elle était symbole de joie et de magie n'était pour Ryan qu'un crève-cœur. Qu'y avait-il d'étonnant à ce qu'un homme refusant le merveilleux n'ait pas pu croire à l'amour sincère qu'elle lui portait ?

Cette pensée lui était si pénible qu'elle dut réunir tous ses talents d'actrice pour paraître heureuse sur son char. Ces quelques kilomètres avaient pris des allures de chemin de croix mais, même une fois le trajet terminé, son calvaire était loin d'être fini. On leur avait demandé de rester aux côtés du maire et du Père Noël lorsque ceux-ci allumeraient le gigantesque sapin qui trônait au milieu de la place.

En costumes d'époque comme ils l'étaient, ils devenaient une attraction qu'un employé de mairie serait chargé de diffuser sur le Net. Mais, pour sa part, la seule chose qu'elle allait retirer de cette séance photo serait des pieds gelés.

Frigorifiée, elle frappa ses chaussures l'une contre l'autre et fourra les mains un peu plus profondément dans son manchon en fourrure synthétique.

Dépêche-toi d'arriver, Père Noël. Je veux rentrer à la maison. Cela fait au moins cinq heures que je me retiens de pleurer et je sens que je vais craquer.

Comme par magie, sa prière fut exaucée. Le traîneau du Père Noël apparut enfin au bout de la rue. Elle plaqua un sourire forcé sur ses lèvres tandis que les flashes des photographes commençaient à crépiter de toutes parts.

Elle regarda le Père Noël descendre d'un bond de son traîneau et se frayer un chemin au milieu de la foule compacte, distribuant au passage des bâtons de sucre d'orge aux enfants surexcités.

— Joyeux Noël, les enfants ! s'écria-t-il d'une voix qui incita Kristen à l'observer de plus près. Joyeux Noël !

Ce n'était pas possible. Son imagination lui jouait des tours. Ryan se trouvait à Los Angeles, là où était sa vie. Loin d'elle, à des milliers de kilomètres d'ici.

Et même si, par miracle, Ryan était de retour à Rust Creek Falls, elle serait bien la dernière personne au monde qu'il souhaiterait voir. Sans compter que jamais, au grand jamais, il n'aurait accepté d'enfiler ce déguisement qu'il devait trouver grotesque.

Son sac de bonbons une fois vide, il alla d'un pas alerte retrouver le maire à qui il serra la main. Deux secondes plus tard, le sapin brillait de mille feux sous les acclamations d'une foule en délire et les crépitements redoublés des flashes.

Le Père Noël choisit ensuite de venir se placer entre les deux seules femmes de la pièce, à savoir elle-même et l'actrice qui incarnait Mme Cratchit.

Était-ce encore un effet de son imagination, mais il lui sembla que ce Père Noël la regardait avec insistance et l'enlaçait plus étroitement que nécessaire.

— Ryan... ?

Ce ne pouvait pas être lui, se disait-elle, le cœur battant. Cet homme-là qui ne semblait pas en colère contre elle ne pouvait être celui qui lui avait brisé le cœur.

Elle se trouva soudain pathétique. Ryan lui manquait tant qu'elle en arrivait même à l'espérer sous un déguisement de Père Noël, lui qui abhorrait tout ce qui touchait de près ou de loin à ce personnage.

Enfin, elle vit se terminer la séance avec soulagement. Le photographe satisfait, les membres de la troupe étaient libres de retourner au théâtre pour se débarrasser de leurs encombrants costumes.

A son grand étonnement, le Père Noël lui offrit son bras et tous deux franchirent ainsi les portes latérales du théâtre qui menaient directement dans les coulisses.

— Il n'y a pas d'enfants, ici ? s'enquit-il. Non ? Parfait. Parce que je m'en voudrais de mettre ces petites têtes blondes dans l'embarras.

D'une main, il retira sa coiffe et sa barbe, et il se pencha sans attendre pour lui prendre les lèvres dans un baiser ardent.

Elle n'avait pas eu le temps de voir son visage, mais elle reconnut tout de suite le goût de ses baisers.

— Ryan, murmura-t-elle.

— Pardon, Kristen, murmura-t-il. Je t'en prie, pardonne le pauvre type borné que j'ai pu être.

— Mais...

Elle s'écarta légèrement et secoua la tête, cherchant à rassembler les pièces du puzzle.

— ... pourquoi ?

— Parce que je t'ai fait du mal. J'ai refusé de t'entendre alors que tu disais la vérité. Je sais bien que je ne le mérite pas, Kristen, mais je t'en supplie, pardonne-moi.

— Je voulais dire, pourquoi ce costume ? Il est ton pire cauchemar.

— Mon pire cauchemar, ça a été de te perdre. Si j'ai enfilé ce costume, c'est pour te prouver que je le pensais vraiment lorsque je t'ai dit que je ne referais pas deux fois la même bêtise.

— Tu ne vois donc plus en moi une opportuniste prête à tout pour faire carrière à Hollywood ?

Il inclina légèrement la tête puis la redressa de nouveau avant de fixer sur elle un regard si débordant d'amour et de tendresse qu'elle en eut le cœur chaviré.

— Je suis tellement désolé de t'avoir mal jugée, avoua-t-il. Je n'ai pas voulu voir que tu étais différente de toutes les starlettes aux dents longues qui ne voient en moi qu'un moyen d'enrichir leur carnet d'adresses. Et, si je fréquentais ce genre de femmes, c'est parce qu'elles ne pourraient pas m'atteindre. A mes yeux, aucune ne comptait et, lorsque l'histoire était terminée, je m'en sortais sans aucune égratignure.

Il caressa son visage avec une infinie tendresse.

— Mais toi, Kristen, tu es ce qui m'est arrivé de mieux et de plus important depuis longtemps.

— Ryan, balbutia-t-elle tant elle était submergée d'émotion.

— Je ne savais pas comment m'y prendre, poursuivit-il. Comment recevoir tout cet amour que tu m'offrais. Je craignais que tout s'arrête et cette idée me paralysait. Alors, je n'ai rien fait, rien dit. Cela aussi a été une grossière erreur. J'avais peur tout à la fois de te mentir et de te dire la vérité. J'ai pris le parti de te distiller la vérité petit à petit, pour ne pas t'effrayer en te débballant tout d'un coup. Mais la vérité, la seule, c'est que j'étais pétrifié à l'idée de pouvoir te perdre à jamais. La vie m'a appris, très jeune, que le bonheur pouvait cesser brutalement et j'ai eu le tort d'en faire une règle générale. Grâce à toi, j'ai compris que je m'enfonçais dans l'erreur, que les bonnes choses pouvaient durer toute la vie pour peu qu'on le veuille. Si je porte ce costume aujourd'hui, c'est parce que je ne veux plus me priver des moments de bonheur qui me seront offerts. J'espère qu'un jour tu pourras m'aimer de nouveau et que tu me croiras capable de te manifester la plus grande des confiances.

Une boule s'était formée dans la gorge de Kristen, qui l'empêchait de déglutir. Le simple fait de revoir Ryan, de sentir ses mains sur elle lui procurait un bonheur immense.

— Je comprendrais que tu ne puisses pas me pardonner ce soir, reprit-il. J'ai tout gâché, mais je serai là demain, et tous les jours de la semaine

prochaine et même de l'année à venir, s'il le faut. Tu m'as fait le serment de ne jamais m'abandonner et je suis ici pour te faire la même promesse. Je ne repartirai pas, Kristen. Je veux rester ici, à tes côtés, dans ce pays qui est le tien. Je t'aime tant, ma chérie.

Emue aux larmes, elle voulut se jeter à son cou mais le costume rembourré de Ryan, de même que sa robe à crinoline, rendaient tout rapprochement difficile.

En riant, Ryan ôta sa veste rouge et la prit dans ses bras.

— Je ne veux pas être un Scrooge quand tu attends un Père Noël, lui murmura-t-il à l'oreille. De même que je ne veux pas être un avocat quand tu attends un cow-boy.

— Je me fiche bien que tu sois avocat ou cow-boy, répliqua-t-elle en riant à travers ses larmes. Je te veux toi, Ryan.

— Ryan Roarke ou Ryan Michaels ? la taquina-t-il.

— Peu importe, pourvu qu'il soit heureux avec moi.

— Rien ne pourra le rendre plus heureux.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa aussi fougueusement qu'il l'avait fait quelques minutes plus tôt.

— Comme me l'a affirmé quelqu'un à qui je tiens énormément, si certaines choses vont sans dire, il y en a d'autres qui vont mieux en les disant, décida-t-il après qu'il se fut écarté d'elle. Aussi, sache, Kristen Dalton, que je t'aime. Je ne laisserai plus sept jours s'écouler avant que je ne te tienne dans mes bras, tu peux me croire.

Lorsqu'elle le vit mettre un genou à terre devant elle, dans une posture chevaleresque qui la fit fondre d'amour, elle crut que son cœur allait cesser de battre.

Il sortit alors un petit écrin de velours gris de la poche de son pantalon et l'ouvrit sous l'œil aussi curieux qu'intéressé des acteurs de la troupe, venus faire cercle autour d'eux.

— Si aujourd'hui je me suis déguisé en Père Noël, c'est pour te prouver à quel point tu m'es précieuse, déclara-t-il. Mais voici une autre façon de te prouver tout l'amour que je te porte.

Il lui tendit alors la bague brillant de mille feux qu'il avait sortie de son écrin.

— Je t'aime de tout mon cœur, Kristen Dalton. Acceptes-tu de devenir ma femme ?

* * *

Le photographe tournait inlassablement autour du couple, cherchant les angles qui sauraient restituer au mieux le bonheur rayonnant dont il était témoin.

Kristen était ravissante dans la tenue qu'elle avait choisie pour célébrer ses fiançailles avec Ryan. Tout à la fois simple et raffinée, sa veste blanche

bordée de fourrure lui allait à la perfection. Quant à Ryan, il avait fait le choix de l'humour et de la légèreté en optant pour un manteau à la coupe impeccable qui contrastait drôlement avec la coiffe de Père Noël dont il s'était affublé.

— A votre santé ! cria un vendeur ambulant tout en s'approchant d'eux. A la santé des nouveaux fiancés !

— Si j'étais toi, souffla Kristen à sa sœur qui se tenait à côté d'elle, je m'abstiendrais de boire.

Kayla rougit violemment.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire.

— Je connais ton secret. Je veux juste que tu sois aussi heureuse que moi. Mais il faut que nous parlions un peu, toutes les deux. Tu dois avoir des choses à me confier.

— Une autre fois. Et puis, ne t'inquiète pas trop pour moi. Tout va bien. Pense plutôt à toi et à cette soirée qui vous est consacrée.

Kristen approuva d'un hochement de tête avant de sourire à Ryan qui tenait dans chaque main un verre plein de la bière épicée qu'il venait d'acheter au vendeur.

— Tu crois que nous pouvons boire sans craindre quelque filtre magique ? Après tout, le mystère du punch n'a toujours pas été élucidé.

— C'est justement ce que je viens de dire à Kayla. Toi et moi avons tant de choses en commun !

— Cela dit, comme nous venons de nous fiancer, je ne vois pas bien ce qui pourrait nous arriver.

— Boire cette bière relève d'une vieille tradition anglaise, expliqua-t-elle en lui prenant l'un des verres des mains. Nous ne pouvons pas y échapper.

— Je crois que Noël va vite devenir ma fête préférée, commenta-t-il, mi-figue, mi-raisin.

— Dans ce cas, santé ! lança-t-elle en portant le verre à ses lèvres.

— Santé à la future Mme Roarke, répliqua-t-il en l'imitant.

Ils burent à leur bonheur, puis s'embrassèrent sous les guirlandes lumineuses.

— A partir de maintenant, nous ferons une tradition de ce baiser échangé sous le sapin, décida-t-elle.

— A partir de maintenant, je ne cesserai jamais de t'aimer.

* * *

Si vous avez aimé *Une valse entre tes bras*, découvrez les précédents romans des aventures des Beaumont :

- *L'invitée du scandale*

- *Tentée par un cow-boy*

- *Son irrésistible patron.*

Disponible sur www.harlequin.fr.

Et ne manquez pas la suite, dès le mois prochain dans votre collection
Passions.

TITRE ORIGINAL : THE MAVERICK'S HOLIDAY MASQUERADE

Traduction française : ANDREE JARDAT

© 2015, Caro Carson.

© 2012, 2016, HarperCollins France pour la traduction française.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr



Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.
Et pourtant...

Black Rose :

Amour + suspense =
Black Rose.



Les Historiques :

Réveillez la lady
qui est en vous !



Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers
différents pour
des plaisirs
de lecture variés !

Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page



Sexy :

Osez

la romance érotique !



Nocturne :

Succombez à
la morsure interdite...



H HARLEQUIN
www.harlequin.fr

RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR

www.harlequin.fr

Ebooks, promotions, avis des lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux concours...
et bien d'autres surprises vous attendent !

ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone
et tablettes avec nos applications gratuites



SARAH M. ANDERSON

Leur fils, son secret

Puissants et ombrageux, les héritiers Beaumont sont prêts à tout pour garder les rênes de l'empire familial.

A la naissance de son petit Percy, Leona s'est fait une promesse : ce n'est pas parce que son bébé ne connaîtra jamais son père qu'il grandira dans la solitude. Elle sera là pour lui, et peu importe si Byron Beaumont ignore qu'il a un fils, elle l'aimera pour deux ! Pourtant, le jour où Byron revient dans sa vie, elle sent une angoisse indicible la gagner. En effet, si les puissants Beaumont décident de lui prendre son enfant, son amour de mère sera vain face à leur fortune. Surtout que leurs familles sont ennemies, et que les Beaumont n'auraient aucun scrupule à lui nuire...

CARO CARSON

Une valse entre tes bras

Une valse, une seule, a suffi à Kristen pour tomber éperdument amoureuse de Ryan Roarke. L'alchimie qui les a attirés l'un vers l'autre était irrésistible et, pour la première fois, Kristen a connu l'évidence d'un coup de foudre. Du moins, c'est ce qu'elle a cru. Car, depuis cette soirée d'été qui les a unis, les mois ont défilé sans que Ryan revienne à Rust Creek Falls. A-t-il oublié les promesses qu'il lui avait faites ? Hélas, cela n'a plus d'importance désormais. Qu'il soit menteur ou infidèle, Kristen est sûre d'une chose : c'est à lui que son cœur appartient, pour toujours.



HARLEQUIN

www.harlequin.fr